UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01745054 5

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/introductionla00fran

927 L

Introduction à la Vie dévote.

Tome I

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffe d'Auvergne, au filigrane

numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201 à 500.

Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffe d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce numérotés de A à P.

Le dépôt général de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS *est confié à la* SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES, 95, *Boulevard Raspail, Paris VI*e, *qui en assure le service aux libraires.*

Francis of Sales, Saint

LES TEXTES FRANÇAIS
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Introduction
à la
Vie dévote

Tome I-2

Texte établi et présenté par
CHARLES FLORISOONE

ÉDITIONS FERNAND ROCHES
150, Boulevard Saint-Germain, 150
PARIS
1930

Conformément aux principes de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS, *ce volume a été soumis à l'approbation du Comité de Publication, qui a chargé M. Francis Vincent d'en faire la révision en collaboration avec M. Charles Florisoone.*

BX
2179
F8I5

630121
1.3.56

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1930.

INTRODUCTION.

Notice Biographique[1].

Saint François de Sales a été l'objet de nombreux travaux, dès le moment de sa mort, et jusqu'à nos jours. Sa biographie la plus complète, et désormais classique, est celle de Hamon, révisée et augmentée par le chanoine Gonthier, d'Annecy, et Georges Letourneau, curé de Saint-Sulpice (Paris, 1909). Mais depuis lors, d'importants documents ont été mis au jour par les soins des religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy et publiées dans leur édition des Œuvres complètes de Saint François de Sales. *Une vie de l'évêque de Genève ne saurait être complète et exacte si l'on n'y tient compte de ces découvertes ; nous les avons mises à profit dans cette notice ; elle ne prétend pas tenir lieu d'une biographie détaillée que nous attendons encore, mais on s'efforcera d'y résumer avec exactitude le développement littéraire et religieux de notre auteur, et d'expliquer la genèse des deux ouvrages publiés dans cette collection :* l'Introduction à la vie dévote *et le* Traité de l'Amour de Dieu.

1. *Les dates données dans cette notice diffèrent plusieurs fois de celles qui sont indiquées jusqu'ici dans les meilleures biographies. Nous les avons établies d'après les plus récents documents fournis par l'édition d'Annecy, qui, seule, fait loi désormais.*

ENFANCE ET PREMIÈRE JEUNESSE. (1567-1581)

François de Sales est né le 21 avril 1567, selon la tradition généralement admise (mais la date de 1566 peut aussi être soutenue), au château de Sales, sur la paroisse de Thorens, diocèse de Genève. Son père, François, seigneur de Sales, avait servi avec éclat dans les armées françaises, notamment au siège de Landrecies ; il avait pris le titre de seigneur de Boisy, du nom d'une terre que lui avait apportée en dot son épouse Françoise de Sionnaz.

Les détails que nous possédons sur l'enfance de notre saint nous ont été rapportés dans l'Histoire du Bienheureux François de Sales, *composée d'abord en latin, puis en français par son neveu Charles-Auguste de Sales, tendrement aimé par son oncle, dont il reçut les confidences. Cette enfance fut très pure, mais ne se signale par aucun caractère particulièrement digne d'être mentionné ici.*

François fit ses premières études en Savoie, au collège de La Roche, puis à celui d'Annecy ; elles furent aussi brillantes que sa ferveur religieuse était vive ; mais, ce que nous devons noter, puisque notre François fut un humaniste accompli, c'est qu'à cette époque de ses premières études, la Savoie et le Piémont, Turin et Chambéry surtout, étaient, après la France, à la tête du mouvement littéraire dont Ronsard fut le chef. La duchesse Marguerite, sœur de Henri II, épouse du duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, faisait ses délices des poètes de la Pléiade ; Jacques Pelletier habita trois ans Annecy ; Jacques Grévin dédia ses sonnets sur Rome à Marguerite, et mourut à Turin en 1570. C'est dans cette atmosphère de belle littérature que grandit l'enfant

jusqu'à sa treizième année. Alors, M. de Boisy, qui le destinait à la magistrature, l'envoya, sous la conduite d'un prêtre, Jacques Déage, compléter ses études à Paris, où il resta sept ans (de 1580 ou 1581 à 1588), époque décisive pour sa formation littéraire et religieuse.

ÉTUDES A PARIS. — LA GRANDE TENTATION. (1581-1588)

Paris était redevenu ce qu'il avait été au XIII^e^ siècle, le premier centre d'études de l'Europe : on y comptait, outre le Collège Royal, *réservé aux études supérieures, cinquante-quatre collèges correspondant à notre enseignement secondaire, et le travail intellectuel y était si intense que, cinq ans après son départ, dans son discours de remercîment aux docteurs de Padoue, François de Sales définissait notre Université :* « Inclyta litterarum parens lutetiana Schola... ; philosophiæ ac theologiae ita addicta, ut ejus tecta propemodum ac parietes philosophari videantur[1]. »

M. de Boisy avait d'abord choisi le collège de Navarre ; mais François obtint d'entrer à celui de Clermont où enseignaient les Jésuites, humanistes chrétiens sachant concilier la culture antique avec la théologie orthodoxe, selon la formule du concile de Trente. Il y suivait, comme externe, les cours des PP. Sirmond, Castori, et, au Collège Royal, ceux de l'hébraïsant Génébrard, s'agrégeant ainsi de plein gré à la secte hellénisante et hébraïsante, suspecte à la Sorbonne qui n'admettait pas l'étude libre et scientifique

1. *Éd. d'Annecy, Tome XXII, p.* 85.

des textes saints et avait déclaré la guerre au plus grand des exégètes, Maldonat.

Il devint ainsi un humaniste accompli. Le latin lui était si familier qu'il aimait à écrire des lettres en excellent style cicéronien et que ses cahiers d'étudiant sont couverts de notes personnelles rédigées en latin au courant de la plume. Il lit dans le texte les auteurs grecs, païens aussi bien que chrétiens, Aristote aussi bien que Grégoire de Nazianze.

Quand à la philosophie, il l'étudie quatre ans sous Jean François Suarez et Jérome Dandini, commentateur d'Aristote. Il n'aime pas Rabelais, mais il l'a lu ; il a lu Montaigne dont les Essais *viennent de paraître, et il en parlera avec sympathie ; dans ses premiers écrits, il cite la* Diane *de Montemayor ; il enrichit sa mémoire et son intelligence à l'école de Rome et d'Athènes ; il se livre tout entier au souffle de la Renaissance.*

Il ne néglige pas non plus son éducation de gentilhomme et, bien qu'il ait déjà secrètement arrêté son projet de se consacrer à Dieu, il fréquente l'Académie, où les jeunes nobles s'initient aux armes, à l'équitation et à la danse.

Il serait intéressant d'étudier ici le caractère et les dispositions d'esprit de François pendant cette période, c'est-à-dire entre sa quatorzième et vingt-et-unième année. Il nous manque pour cela le document le plus important, les lettres qu'il écrivait à sa famille. Il y en avait plus de cent ; elles étaient conservées dans une tour du château de Sales, mais furent brûlées pendant la Révolution. Cependant quelques textes, les uns connus depuis longtemps, les autres récemment retrouvés et publiés pour la première fois au tome XXII de l'édition d'Anncey (1925), *permettent de fixer quelques traits, incomplets, mais certains, de sa physionomie morale.*

Il nous reste en effet de cette époque deux manuscrits contenant des notes prises au cours de philosophie, d'octobre 1585 *à février* 1586 *pour le premier, et en mars* 1586 *pour*

le second. Nous y voyons ce que pouvait être alors un cours de logique scolastique et avec quelle exactitude notre étudiant prenait ses notes, avec quelle application il les transcrivait. Les principales autorités que le professeur invoquait sont saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Aristote et Platon : le Théétète, *le* Phédon, *le* premier Alcibiade, *l'*Ethique, *la* Morale à Nicomaque *y sont fréquemment cités. L'écriture en est extraordinaire de netteté. Cela est calligraphié d'une main qui soigne la forme de chaque lettre, au point que les caractères, bien que très fins et serrés, rivalisent de perfection avec ceux des plus belles impressions. Les pages sont encadrées de filets tracés à la règle. Les dates marquant le début et la fin du cours indiquent l'année, le mois, le jour ; les noms de Jésus et de Marie y sont plusieurs fois inscrits, ainsi que le signe de la croix ; une courte prière latine termine le* Traité des Vertus ; *les titres sont parfois ornés de traits de plume enlacés : patience, application, piété, précision minutieuse, souci de l'élégance et de la bonne grâce dans ces études arides et même rebutantes : voilà les traits de physionomie morale que nous révèlent ces deux manuscrits, et qui dureront.*

Nous avons aussi, de 1586, *un* Règlement *que François avait rédigé à son usage pour la* Réception de la sainte Communion. *Il s'y impose de recevoir « reverement le plus souvent que fayre se pourra le tres auguste et tressaint sacrement de l'autel », et, s'il ne le peut, d'y suppléer par la communion spirituelle, « s'enivrant à l'odeur d'un si puissant et fort vin comme est celuy-la ».*

Les tentations ne lui furent pas épargnées : son confident J. P. Camus, évêque de Belley les a dramatisées dans son roman de Parthénice *et il en tenait évidemment les détails de François lui-même. « O Dieu, écrira plus tard le saint, quelle grâce ay-je receue, d'avoir esté tant de tems, et si jeune et si chétif, parmi les hæretiques, et si souvent invité*

par les mesmes amorces (la vaine gloire et la chair) sans que jamais mon cœur aye seulement voulu regarder ces infortunés et malheureux objetz[1]. »

Il ne voulait pas se contenter d'être un chrétien médiocre : « *Estant jeune escolier, raconte-t-il un jour aux religieuses de la Visitation d'Annecy, il me prit une ferveur et une envie d'estre saint et parfait*[2]. » *Il le dit en se jouant, mais le sentiment était sérieux et durable, comme la suite l'a prouvé.*

L'épisode capital de ces années de Paris est celui qu'on est convenu d'appeler : la tentation de désespoir, car, comme le dit M. Henri Bremond[3], *ce n'est pas seulement le cœur du saint qui s'est formé dans cette épreuve, c'est encore son esprit, sa pensée, sa théologie. Cela se passait en* 1586 *ou plutot en* 1587[4]. *Pendant un mois et demi environ, il désespéra de son salut et craignit d'être irrévocablement damné. Tous les directeurs de conscience savent que le cas est assez fréquent ; mais ce qui nous intéresse ici, ce sont les causes de la crise, la façon dont elle fut supportée et les conséquences qui s'ensuivirent.*

La question de la prédestination n'a cessé de tourmenter les âmes depuis saint Augustin : « *Du jour où notre nature a péché dans le paradis, écrit l'évêque d'Hippone, nous sommes devenus pâte de boue, c'est-à-dire pâte de péché. Ainsi nous n'avons plus droit à rien autre chose qu'à la damnation éternelle*[5]. » *Saint Thomas avait atténué cette doctrine ; cependant, en forçant un peu sa pensée, comme*

1. *Éd. d'Anncey, Tome XIV, p.* 37.
2. *Éd. d'Annecy, Tome VI, p.* 141.
3. *H. Brémond.* Hist. litt. du Sentiment Religieux en France, *Tome I, p.* 87.
4. *Sur cette date, cf. Éd. d'Annecy, Tome XXII, p.* 13, *note* 2.
5. De diversis quæstionibus LXVIII. *Cf. Paquier* : Le Jansénisme, *pp.* 36-78.

on le faisait sans doute en Sorbonne, on pourrait conclure de quelques textes de la Somme théologique *que Dieu prédestine les saints à la gloire uniquement par son bon plaisir, indépendamment de leurs œuvres et, en vertu de ce décret* a priori, *leur confère les grâces nécessaires pour qu'ils puissent mériter cette gloire*[1]. *Calvin* (1559 *et* 1560) *dans son* Institution Chrétienne *avait encore exagéré cette théorie, mais François, même « en un aage fresle et flouet », était inaccessible à l'hérésie et « ne luy a pas seulement voulu regarder au visage*[2]. »

Mais à Louvain, où enseignait Baius, la doctrine de la prédestination se propageait sous des apparences d'orthodoxie, et Baius, chassé de cette université, condamné plusieurs fois soit par la Sorbonne, soit par Rome, était devenu l'âme de ce mouvement qui gagnait l'Europe et mettait Paris en effervescence. Les Jésuites, ordre nouveau, s'y opposèrent et se firent les défenseurs d'une théologie qui rejette le cruel Dieu des prédestinatiens au profit du Dieu d'amour et de pitié. C'était la lutte entre deux conceptions de la divinité. Or le mouvement de Louvain avait gagné cette même Sorbonne qui, en 1559, avait condamné Baius. Sans doute Déage y fréquentait et en apportait les échos à son élève. François, qui n'avait jamais conçu Dieu de cette façon, en fut terrorisé. Ce fut un supplice d'environ quatre-vingt dix jours et dont nous connaissons le détail d'une façon très sûre. Trois témoins, Déage, Amédée de Sales, cousin de François, et Jean Paquellet son condisciple, l'entendirent souvent, dans sa chambre de l'Hotel de la Rose-Blanche, exhaler en pleurant des prières tirées presque toutes des Psaumes. François lui-même les couchait par écrit ; Déage en prit une copie, et la confia plus tard au P. de Quoex, prieur des bénédictins de Tal-

1. *Cf. Francis Vincent* : S. Fr. d. S. directeur d'âmes, *page* 38.
2. *Édition d'Annecy, Tome XIV, p.* 94.

loires, qui la présenta, en 1656, aux juges du second procès de béatification de notre saint. Il faut lire la déposition du P. de Quoex[1] *pour comprendre les tortures de ce cœur si tendre qui aimait Dieu par-dessus toutes choses et qui se croyait repoussé de lui à jamais. « Tous les jours il défaillait et semblait en agonie. Il pleurait la nuit et il essayait de percer le cœur de Dieu par ces flèches d'amour et de douleur. » Ce qui le désespéra, ce ne fut point la crainte des tortures de l'enfer, ce fut uniquement celle de ne plus être aimé de Dieu. Dans cette désolation, c'est la tendresse qui domine ; ce sont les pleurs d'un amant qui sent sa passion méprisée mais non pas diminuée : « O Amour, ô Charité, ô Beauté à qui j'ay voüé toutes mes affections, hé, je ne jouyray donques plus de vos delices*[2]*...! »*

Une crise si aigüe ne pouvait se prolonger. Déjà un peu de lumière s'était faite dans cette âme momentanément obscurcie : François avait essayé de trouver la paix par un acte d'abandon héroïque qu'il rédigea selon son habitude et qui nous est parvenu par les mêmes intermédiaires : « Quid quid sit, o Domine... » — « *Quoi qu'il arrive, Seigneur..., quoi que vous ayez arrêté à mon égard au sujet de cet éternel secret de prédestination..., je vous aimerai au moins en cette vie, s'il ne m'est pas donné de vous aimer dans la vie éternelle... O Seigneur Jésus, si je dois être maudit parmi les maudits qui ne verront pas votre très doux visage, accordez-moi au moins de ne pas être de ceux qui maudiront votre saint nom*[3]*. » Il continue de se croire réprouvé, mais ne cesse pas d'aimer : ce n'était pas encore la délivrance. Elle se produisit dans des circonstances que le saint confia, mais*

1. *Éd. d'Annecy, Tome XXII, pp.* XVI-XVIII.
2. *Ed. d'Annecy, Tome XXII, pp.* 14-18.
3. Ibid, *p.* 19.

bien plus tard, à la présidente Amelot et à sainte Chantal[1] : *il revenait du Palais et entra, pour prier selon son habitude, dans l'église Saint-Etienne des Grès, voisine de son hôtel. Il se dirigea vers la chapelle de la sainte Vierge, trouva une formule d'oraison, le* Souvenez-vous, *collée sur une tablette, près des balustres, la lut à genoux, se leva, et « en ce mesme instant, se trouva parfaitement et entièrement guéri, et il luy sembla que son mal estoit tombé sur ses pieds comme des escailles de lèpre ». (Déposition de sainte Jeanne de Chantal, le 27 juillet* 1627.)

A lire les documents que nous venons de résumer, on voit paraître au vif l'âme de François telle qu'elle était dès lors et qu'elle restera : âme faite pour l'amour et à qui une seule chose est nécessaire, aimer Dieu et en être aimé ; âme douce qui, à aucun moment ne pense à se révolter contre le Dieu qui la rejette et à répondre, comme Vigny, par un froid silence au silence de la Divinité ; âme d'abnégation à qui importe peu de souffrir les peines éternelles pourvu que Dieu soit obéi ; âme héroïque, car le mot n'est pas trop fort pour qualifier cet acte d'abandon par lequel, si sa damnation est conforme aux desseins inexplicables du Tout-Puissant, il l'accepte pourvu qu'il puisse aimer, même en enfer ; âme pacifique que déconcertent les spéculations et les querelles théologiques, car son désespoir provient, c'est M. Françis Vincent qui l'a dit[2], *de son contact avec les raisonnements et les syllogismes des docteurs : seul l'acte d'amour simple et profond l'a pu guérir.*

La doctrine qui désormais inspirera toute la vie et toute l'œuvre de saint François ds Sales est définitivement fixée. Il sera pour tous le théologien de l'amour et de la confiance ; il sera optimiste et humaniste, car ces deux caractères sont

1. Ibid, *p.* 19.
2. *F. Vincent,* op. cit., *note de la page* 42.

inséparables. Ses maîtres jésuites le lui ont appris : l'âme humaine a bien pû être blessée par le péché originel, elle n'a pas été entièrement corrompue ; notre nature déchue conserve quelque chose de sa beauté et de sa liberté primitives ; il ne faut pas désespérer d'elle, et Dieu est bon ; s'il nous prédestine au bonheur ou au malheur dans la vie future, ce n'est pas en vertu d'un décret a priori *et inexplicable ; c'est en prévision des bonnes ou des mauvaises actions que nous accomplirons librement : c'est ce qu'Erasme avait déja soutenu contre Luther*[1]*, doctrine qui nous est aujourd'hui familière et qu'eurent tant de peine à faire accepter Suarès, Lessius, Molina et saint François de Sales.*

PÉRIODE DE PADOUE.
(1588-1592)

M. de Boisy voulant que son fils puisse accéder aux plus hauts emplois de la magistrature, l'envoie alors à Padoue pour qu'il y prenne le grade de docteur en droit. Cette université était fort renommée pour l'enseignement de la jurisprudence, de la théologie et de la médecine. On y comptait vingt mille étudiants et François y resta de 1588 *à* 1592, *année où le célèbre jurisconsulte Pancirole le proclama docteur avec des éloges enthousiastes. Il avait suivi aussi les cours de théologie, et, sous la direction des PP. Possevin et Gesualdo, il précisa cette doctrine dont les grandes lignes lui étaient apparues à Notre-Dame des Grès. Il rédige, avec le soin minutieux que nous lui connaissons à Paris, des* Observations théologiques, *une analyse latine des* Pandectes (*fin* 1590-*juillet* 1591) *et de sept livres du* Codex justinianus,

1. *Humbertclaude,* Erasme et Luther *(Bloud* 1910*).*

enfin une Règle de conduite *très détaillée pour son usage particulier*[1].

Humaniste de plus en plus, il se passionnait pour toutes les sciences, au point qu'un jour, fort malade et croyant mourir, il dit à Déage : « Je désire une chose tant seulement, que, quand je seray expiré, vous remettiez ce corps aux médecins et chirurgiens pour en faire l'anatomie[2]*. »*

*Ce qui est d'un intérêt capital dans l'étude de cette période, ce sont deux fragments latins insérés par lui dans son manuscrit d'*Observationes theologicae, *l'un commençant par ces mots :* Atque haec tremens (15 *déc.* 1590) *et l'autre* (1591) *par ceux-ci :* Ad pedes beatorum Augustini et Thomae. *Dans le premier, il proteste avec énergie de sa fidélité à l'Eglise catholique, apostolique et romaine ; dans le second, il rompt nettement sur le sujet de la prédestination (mais sur celui-là seulement), avec saint Augustin et saint Thomas. S'il se savait damné, dit-il », par cette volonté que les thomistes placent en Dieu », il se soumettrait, mais il prierait avec tant de tendresse que Dieu lui répondrait : « Courage, petit serviteur, puisque tu as espéré en moi ; mon nom n'est pas* damnateur, *mais sauveur.» Il faut lire mot à mot cette page vibrante d'émotion et de confiance : elle est le vrai dénouement de la crise de Paris.*

APOSTOLAT DANS LE CHABLAIS.
(1592-1598)

François revint en Savoie pendant l'été de 1592 ; *là, il se fait admettre comme avocat au Sénat de Chambéry et prend*

1. *Éd. d'Annecy, Tome XXII, pp.* 46 *et* 68.
2. *Ch. Aug. de Sales,* Vie de St Fr. de Sales. *Tome I, p.* 38.

le titre de Seigneur de Villaroget. M. de Boisy qui nourrissait pour son fils aîné les plus hautes espérances lui propose un mariage digne de lui et de sa famille. C'est alors qu'il déclare sa résolution de recevoir les ordres sacrés. A cette nouvelle, toute sa parenté est bouleversée et la lutte s'engage entre le père et le fils. Une circonstance imprévue les mit d'accord. Le prévôt du chapitre de Saint-Pierre de Genève en résidence à Annecy étant mort, cette haute dignité ecclésiastique fut offerte au jeune seigneur de Villaroget et le père, flatté dans sa vanité, ne fit plus d'opposition. François devint donc prévôt par bulles pontificales de Clément VII, datées du 7 mars 1593. Il avait vingt-six-ans et fut ordonné prêtre peu après. Alors commença pour lui une vie nouvelle, celle de l'apostolat.

Depuis 1534, les Calvinistes s'étaient rendus maîtres de Genève et en avaient chassé l'évêque, Pierre de la Baume qui s'étaient réfugié à Annecy et y avait établi son siège. Il eut pour successeur Claude de Granier qui chargea d'abord le nouveau prévôt du ministère de la prédication, puis, l'ayant jugé capable de réussir dans des entreprises plus importantes le mit à la tête d'une mission qu'il envoya dans le Chablais que le canton de Berne, après une lutte acharnée venait de rendre au duc de Savoie et qui restait protestant.

L'apostolat de François dans ce pays a été longtemps connu d'une façon incomplète. Les travaux de M. Pératé, les lettres inédites publiées aux Tomes XI et XII de l'édition d'Annecy permettront désormais d'en faire une étude plus exacte. Deux choses paraissent incontestables : l'énergique dévouement et la douceur constante du jeune missionnaire. D'abord tout lui est hostile : le dur hiver de 1594-1595 et les dispositions des habitants, froideur invincible et même attaque à main armée, en mars 1595[1]*; manque absolu d'argent*

1. *Éd. d'Annecy, Tome XI, page 117.*

et de prêtres. François, d'abord tenté de se décourager, se reprend bientôt. Le 20 avril, septième mois de sa mission, il a obtenu l'abjuration de l'avocat Poncet et peut espérer celle du baron d'Avully, président du Consistoire. C'est alors que François écrit ses placards réunis ensuite sous le titre de Controverses, *et dont il avait conçu le projet dès le mois de décembre 1594 : voyant que les habitants de Thonon refusaient d'assister à ses sermons, il avait eu l'idée de leur distribuer des feuilles où il établirait avec simplicité et précision la vérité du catholicisme. Bientôt d'ailleurs le moyen était devenu inutile : François avait fait rouvrir les églises, organisé le culte et célébré au milieu d'une affluence considérable (7 et 8 sept. 1597), à Annemasse, puis (20 sept. 1598), à Thonon les prières solennelles des Quarante-Heures, réservées aux grandes expiations. En souvenir de ces fêtes, il avait fait élever une croix sur la grande route d'Annemasse à Genève. Or, un des maîtres de la théologie calviniste, la Faye, écrivit alors un livre contre l'érection de cette croix et contre la « superstition » des images. En réponse, François composa sa* Défense de l'Estendart de la Sainte Croix *qu'il ne publia qu'en 1600. Cette même année 1597, le pape le chargea de travailler à la conversion de Théodore de Bèze, alors à Genève. Il eut avec ce célèbre ministre plusieurs entretiens qui n'aboutirent pas.*

Les moyens dont se servit saint François de Sales dans cette campagne apostolique furent la persuasion, les sermons, les conférences contradictoires, les entretiens particuliers. On lui reproche parfois d'avoir fait appel au bras séculier. Cette question n'a pas encore été étudiée avec toute l'exactitude nécessaire. Les nombreuses lettres de François, notamment celles qui ont été publiées pour la première fois au tome XI de l'édition d'Annecy permettent seules d'y apporter la lumière. Résumons ce qu'elles nous apprennent de plus important. D'abord, il n'y est jamais parlé de répression à

main armée, sinon pour refuser les troupes que le baron d'Hermance proposa de mettre à la disposition de la mission. Il est bien vrai que, dans le rapport adressé à Clément VIII[1], *le prévôt ne cache pas que le pouvoir politique eut une part dans son œuvre de conversion. Mais il suffit de lire sa correspondance d'alors pour se convaincre que cette part fut très restreinte et que les démarches de l'apôtre auprès du souverain furent toujours empreintes de modération et de charité*[2]. *Enfin, si le duc de Savoie veut chasser les opiniâtres qui refusent d'abjurer, il faut que ce soit « par un édit paysible » qu'il « commande que tous ses sujets ayent à faire profession de la foy catholique... ou de vuider ses Estatz, avec permission de vendre leurs biens... la douceur d'iceluy forcera tous les adversaires d'en reconnoistre la clémence, car il vaut mieux pour eux estre exilés de leur patrie terrestre s'ils devoient achepter a ce prix de ne pas l'estre en Paradis*[3]. » *Nous jugeons peut-être cet exil terrestre bien sévère, mais, étant données les circonstances et les mœurs de l'époque, ces mesures étaient essentiellement modérées : quiconque connaît le XVI^e^ siècle en demeurera d'accord.*

Frappé des nombreuses conversions opérées par le prévôt, Claude de Granier, son évêque, le choisit pour coadjuteur, et François partit pour Rome où Clément VIII, après lui avoir fait passer une sorte d'examen devant une assemblée de cardinaux l'embrassa en lui disant : « Buvez, mon fils, les eaux de votre citerne... et faites que ces eaux se répandent afin que chacun en boive à souhait. »

Revenu en Savoie, il y trouva le pays occupé par les armées de Henri IV qui avait déclaré la guerre au duc Charles-

---

1. *Éd. d'Annecy, Tome XII, lettre* CCIV, *p.* 228.
2. Saint François de Sales étudié dans ses lettres *(sans nom d'auteur), p.* XXIX.
3. *Ed. d'Annecy, T. XII, pp.* 78 *et* 79.

Emmanuel, et de là datent les premières relations de François et du roi. Les officiers des armées françaises, protestants pour la plupart, maltraitaient les catholiques. Le nouveau coadjuteur employa tout son crédit pour mettre fin à ces excès et, sur ses instances, Henri IV leur interdit, sous peine de la vie, d'y donner suite. Enfin, un traité mit fin à cette guerre et le bailliage de Gex fut cédé à la France. Comme les hérétiques y dominaient, François, qui n'avait pas encore reçu le sacre épiscopal, entreprit d'aller à Paris pour y négocier quelques affaires délicates concernant ce bailliage. La mission du Chablais l'ayant mis en vue, il fut accueilli avec empressement. Les duchesses de Mercœur et de Longueville se mirent sous sa conduite, et la première le pria de faire l'oraison funèbre de son mari, Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, qui venait de mourir.

VOYAGE ET SÉJOUR A PARIS.
(1602)

C'était l'époque où commençait ce mouvement que M. Henri Bremond appelle l'invasion mystique. L'esprit de la contre-réforme s'était manifesté par des œuvres de savante théologie positive comme celles du Cardinal du Perron, plus capables de satisfaire l'intelligence dialectique que de toucher le cœur. Montaigne, Charron, du Vair avaient fait profession de foi catholique, mais leurs œuvres s'inspiraient de la sagesse païenne plus que de l'esprit chrétien. Les âmes religieuses réclamaient autre chose : la véritable piété. Elle leur vint d'abord de l'Espagne : elles s'enthousiasmaient à la lecture des œuvres de saint Pierre d'Alcantara, de saint Jean de la Croix et surtout de la « Mère Thérèse »

d'Avila. Plusieurs prêtres et religieux, Benoît de Canfeld, le P. Archange de Penbrock, capucin, Gallemand, curé d'Aumale, Asseline, répandaient le goût de la vie intérieure ; Henri de Joyeuse, duc et pair, maréchal de France, et naguère courtisan de Henri III, était devenu le frère Ange, capucin (1587 *et* 1599) ; *Mme Acarie, tout en accomplissant exemplairement ses devoirs d'épouse et de mère, groupait autour d'elle l'élite de la société dévote et déjà rêvait d'établir des Carmels à Paris et dans toute la France : le mysticisme le plus élevé florissait autour d'elle. Voilà ce que le coadjuteur de Genève aperçut d'abord à son arrivée, voilà ce qui acheva* « *de l'épanouir et de le mûrir* » *et ce qui* « *transforma ce controversiste de la veille en un directeur incomparable, et lui mit à la main la plume qui écrira l'*Introduction »[1].

Ce n'est pas qu'à Paris il ait rien appris de nouveau : ses théories théologiques, ses principes de vie chrétienne, il les a fixés définitivement à Padoue. Mais il a réfléchi, observé, approfondi. Il a vu que la vie parfaite peut être réalisée dans le monde aussi bien que dans le cloître. Mme Acarie surtout semble avoir exercé sur lui une profonde influence ; il reconnaît en elle ses propres doctrines qui se fortifiaient par cet accord, et le Traité de l'Amour de Dieu *s'élaborait en lui quand il s'entretenait avec elle de ces grands sujets.*

Une des premières lettres de direction qu'il écrivit après avoir quitté[2] *Paris contient déjà le résumé de toute sa doctrine :* « *Simplifiés vostre jugement, ne faites point tant de réflexions ni de repliques, mais allés simplement et avec confiance... ne regardés pas tant çà et là, tenés vostre veüe ramassee en Dieu et en vous...* »

Cette simplicité qu'il veut dans l'âme et dans le cœur, il la veut aussi dans l'intelligence. Nous ne trouverons plus que

1. *H. Bremond,* op. cit. *Tome I, p.* 96.
2. *Éd. d'Annecy, Tome XII, p.* 163.

rarement dans ses écrits cette dialectique et ces discussions qui lui avaient été imposées par sa polémique avec les protestants : la direction de conscience, voilà l'œuvre à laquelle il se sent appelé ; sa correspondance, qui est un de ses chefs-d'œuvre et qui comprend deux mille cent lettres, est inspirée en majeure partie par ce motif et contient la préparation et même le commentaire de ses deux grands ouvrages : l'Introduction à la vie dévote *et le* Traitté de l'Amour de Dieu.

Dès ses premières lettres écrites après son retour, son style possède ses caractères définitifs : langage affectueux et cordial, tout pénétré de tendresse humaine et de sainteté.

ÉPISCOPAT. — Mme DE CHANTAL. LA VISITATION. (1602-1610)

Comme il quittait Paris pour Annecy, il apprit en chemin la mort de Claude de Granier, son évêque, mais ne put arriver à temps pour les obsèques. Après une retraite de vingt jours, le 8 *décembre* 1602, *il reçut le sacre épiscopal, à Thorens, et, ayant fait son entrée solennelle à Annecy, s'occupa pendant trois ans, d'organiser le diocèse à son gré. Cette tâche accomplie, il accepta, sur les instances du Parlement de Dijon, d'aller prêcher le carême dans cette ville. C'est là qu'il rencontra la baronne de Chantal.*

Jeanne Fremyot, fille de Bénigne Fremyot, avocat général, puis conseiller du roi et président du parlement de Bourgogne, avait alors trente-trois ans, étant née en 1572. *Mariée en* 1592 *au baron Christophe de Rabutin-Chantal, elle avait, en* 1601, *perdu son mari, tué dans un accident de chasse. Très pieuse, elle éprouvait « de grands attraits pour être toute à*

Dieu »[1], *et cela surtout pendant les absences de son mari,* « *auquel elle faisait aboutir toutes ses pensées et prières* ». *Quand il revenait, c'est à lui qu'elle se consacrait,* « *prenant alors moins de temps pour prier* ». *On comprend sa désolation quand elle perdit un époux si tendrement aimé. Mais dès longtemps, Dieu travaillait cette âme destinée à une éminente sainteté. Pendant trois ans, elle se dévoua à ses quatre jeunes enfants, à son beau-père, aux malades et aux pauvres, sans pouvoir combler le vide de son cœur. Elle sentait le besoin d'un directeur spirituel et le demandait à Dieu* « *avec une contention et une force sans pareille* ». *Celui qu'elle trouva d'abord, exigeant et tyrannique, l'accabla de pratiques pénibles et compliquées. Enfin, le* 5 *mars* 1604, *elle voit ce maître auquel elle aspirait. Cette rencontre eut lieu à la Sainte-Chapelle de Dijon où prêchait l'évêque de Genève*[2]. *Dès qu'elle l'aperçut et l'entendit,* « *elle l'appela saint du fond de son cœur* ». *De son côté, il remarque* « *cette jeune dame claire-brune, vêtue en veuve* » *qui l'écoutait si attentivement. Il la revoit chez l'archevêque de Bourges, André Fremyot, frère de la baronne et qui venait souvent à Dijon ; il l'observe, lui fait quitter ce que sa parure de veuve avait encore de trop mondain ; elle lui découvre les angoisses que lui causaient les exigences de son directeur et il trouve les paroles qui lui rendent la paix. Mais il ne s'avance pas plus, et, le carême achevé, tous deux se séparent ; ils échangent des lettres où l'évêque reste prudent et réservé.* « *Il voulait bien connaître la volonté de Dieu, et qu'il n'y eût rien de fait en cette affaire, que ce que Dieu ferait* ». *Enfin, le* 22 *août* 1604, *cette volonté lui apparut. François de Sales, Mme de Boisy, sa mère, et Jeanne de Sales, sa sœur, devaient rencontrer la jeune*

1. Memoires de la Mère de Chaugy, *au Tome I des* Œuvres de Sainte Jeanne de Chantal *(Plon)*.

2. Ibid., *Tome II, p.* 227.

baronne à Saint-Claude, célèbre pélerinage de la Franche-Comté. Celle-ci était accompagnée de la présidente Brulart et de Rose Bourgeois, abbesse du Puits d'Orbe, sœur de cette dernière. Après une nuit d'insomnie, il avait compris son devoir : « Il est fort vrai, lui dit-il, que c'est la volonté de Dieu que je me charge de votre conduite spirituelle, et que vous suiviez mes avis. »

Pendant trois ans, jusqu'au lundi de la Pentecôte, 4 juin 1607, il dirige Mme de Chantal par lettres ; elles sont au nombre de quarante-trois et forment un véritable traité de perfection chrétienne à l'usage d'une personne vivant dans le monde. C'est déjà, à beaucoup d'égards, l'Introduction à la vie dévote. *Il lui fixe une règle de conduite envers ses quatre enfants (l'un, Celse-Bénigne sera le père de Mme de Sévigné), envers son père, son beau-père, envers le meurtrier involontaire de son mari. Il lui indique les remèdes contre ses scrupules, contre ses tentations, dont les plus fréquentes ont pour objet la foi.*

Il voit avec plaisir qu'elle lit sainte Thérèse et fréquente le Carmel qui vient d'être fondé à Dijon, mais il la prémunit contre le désir, ou, comme il dit, la « tentation » d'entrer dans cet ordre trop sublime pour lequel elle ne lui semble pas faite : ce serait « moissonner dans le champ d'autrui » ; qu'elle se contente de pratiquer, mais en perfection, les trois humbles vertus : douceur de cœur, pauvreté d'esprit, simplicité de vie (lettre du 8 sept. 1605) et, comme elle lui a fait part d'un projet d'entrer en religion, il lui apprend (6 août 1606) qu'il ne sait pas encore si c'est la volonté de Dieu. Il était extrêmement prudent et ne se décidait qu'avec lenteur et longue réflexion. C'est un des traits les plus notables de son caractère.

Enfin, aux fêtes de la Pentecôte de l'année 1607, la baronne de Chantal s'étant encore une fois rendue à Annecy, François, au cours d'une entrevue émouvante, lui déclara

le projet qu'il avait de fonder un institut nouveau. Il mit trois ans à en élaborer les premiers règlements et, le 6 juin 1610, l'ordre de la Visitation Sainte-Marie *était fondé. Madame de Chantal en fut la première Supérieure.*

Entre temps, l'évêque de Genève avait achevé d'écrire (1608), *son premier chef-d'œuvre :* l'Introduction à la vie dévote.

La correspondance que, depuis 1604, il entretenait avec Mme de Chantal le préparait très directement à composer ce livre qui la reproduit parfois ; mais en même temps il dirigeait Mme de Charmoisy sur laquelle nous reviendrons dans la notice concernant l'Introduction.

En fondant l'ordre de la Visitation, *l'évêque de Genève avait obéi à l'intention qui anime toutes ses œuvres : mettre la plus haute perfection à la portée de toutes les bonnes volontés. Etes-vous laïque et mariée ? Vous pouvez être aussi sainte qu'une religieuse cloîtrée. Etes-vous empêchée par quelque motif de santé, ou par toute autre raison de vous soumettre aux extraordinaires pénitences du Carmel? Vous pouvez, sous une règle plus accueillante vous élever à une ascèse tout aussi méritoire. Le but de la* Visitation *se résume dans ces mots de son fondateur :* vaquer à la perfection du divin amour. *C'est ce qu'il enseigne à ses filles spirituelles avec une inlassable persévérance dans les conseils qu'il leur prodigue depuis 1610 jusqu'à sa mort et qu'elles ont recueillis de sa bouche, puis publiés sous le titre de :* Les Vrays Entretiens spirituels.

Il avait d'abord voulu que ses religieuses fussent obligées de visiter les malades, pourvu que cette œuvre extérieure de charité restât subordonnée à la vie intérieure, la Visitation *devant être un ordre contemplatif. Denis Simon de Marquemont, archevêque de Lyon lui conseilla de renoncer à ces visites et bientôt, selon le témoignage de la Mère de Chaugy, « cette vie de mortification, de recollection, de silence et de retraite » éleva les religieuses aux plus hauts degrés de la*

vie spirituelle : « oraison de quiétude, lumières extraordinaires sur les mystères divins, ravissements, extases. » L'évêque suivait de près ces progrès qu'il n'avait peut-être pas espérés si admirables ; il y profitait lui-même, si bien que dans la préface du Traitté de l'Amour de Dieu, *qu'il publia en* 1616, *il témoigne que ce livre est une partie des communications qu'il a eues avec les premières Mères et Sœurs et que « leur pureté et piété l'a obligé à leur parler de plusieurs des points les plus délicats de la spiritualité, passant au delà de ce qu'il avait dit (dans l'*Introduction), *à Philothée. »*

DERNIÈRES ANNÉES.
(1610-1622)

Malgré tant de travaux il se consacrait avec le plus grand zèle à son diocèse et à toutes les missions pénibles et dangereuses qui lui étaient offertes, et notamment à Gex, sur l'invitation de Henri IV, il rétablissait les curés que les protestants avaient chassés de leurs paroisses. Il triomphait, par sa patience et sa loyauté des soupçons que l'on avait fait naître contre lui dans l'esprit du duc de Savoie et du Sénat de Chambéry ; il prêchait dans tout son diocèse, et même au dehors, par exemple à Grenoble, où il convertissait le duc de Lesdiguières (1618). *Enfin, comme le duc de Savoie envoyait une ambassade à Louis XIII pour lui demander en mariage, pour le prince de Piémont son fils, Christine de France, sœur du roi, François reçut l'ordre d'accompagner le Cardinal de Savoye, chef de cette ambassade : ce fut son troisième séjour à Paris.*

Il y retrouva ses anciens amis, se prodigua en sermons, entretiens, confessions. La nouvelle princesse de Piémont le

contraignit, non sans peine, à accepter le titre de premier aumônier de sa maison.

L'évêque de Paris, Jean-Paul de Gondi, cardinal de Retz, lui offrit, de la part du roi de le prendre pour son coadjuteur, mais il ne crut pas avoir le droit de se séparer de l'Eglise de Genève, son épouse, et revint en Savoie.

En 1622, *il dut se rendre à Avignon sur l'ordre du duc de Savoie qui devait y avoir une entrevue avec Louis XIII ; bien que malade, il obéit ; il écrivit d'abord son testament, adressa ses adieux à ses filles de la Visitation, prêcha avec une onction que chacun remarqua, partit accompagné de toute la ville et quitta son peuple à une lieue d'Annecy, après lui avoir donné une bénédiction qui fut la dernière.*

Reçu par Louis XIII avec des marques particulières d'estime, il suivit la cour à Lyon : c'était en décembre, et il souffrit du froid. Cependant il ne voulut pour logis que la maison du jardinier de la Visitation, *prêcha trois sermons, donna l'habit à deux postulantes. Il fut alors pris de léthargie, puis d'apoplexie, reçut l'Extrême-Onction et, après de cruelles souffrances que lui firent subir les chirurgiens, mourut, sur les huit heures du soir, le* 28 *décembre* 1622, *la vingt-et-unième année de son épiscopat, et la cinquante-sixième de son âge.*

La sainteté de François de Sales était si réputée que les Lyonnais voulaient garder son corps. Mais le duc de Savoie le réclama, conformément au testament de son évêque et le fit porter au monastère de la Visitation d'Annecy qui le possède toujours.

Le procès de béatification fut commencé sous le pontificat d'Innocent X et finit sous celui d'Alexandre VII qui promulgua le décret le 28 *décembre* 1661, *neuf ans avant le terme ordinaire, qui est de cinquante ans après la mort de celui qui doit être promu au titre de Bienheureux.*

Le décret de canonisation est du 19 *avril* 1665. *La fête*

du saint fut fixée au 29 janvier par le même pontife Alexandre VII à qui François avait prédit un jour qu'il deviendrait pape. Le titre de Docteur de l'Eglise universelle lui fut conféré le 7 juillet 1877 par le souverain pontife Pie IX.

L'Introduction à la Vie dévote.

ORIGINES DE L'OUVRAGE.

*La véritable origine de l'*Introduction *est dans le caractère même de saint François de Sales : ému, surtout pendant son voyage de 1602 à Paris, de voir « tant d'âmes capables de Dieu s'amuser à chose moindre », il sentit le devoir de les ramener dans leur voie. Ses lettres à Mme de Chantal, à Rose Bourgeois, abbesse du Puits d'Orbe, à Mme Brulart, à plusieurs autres encore (1604-1608), l'aidèrent à mûrir son projet. Henri IV n'en fut pas, comme on l'a souvent dit, l'inspirateur, mais l'encouragea. Il donna ordre à Antoine des Hayes, gentilhomme de sa maison et « archi intime » du saint, de lui écrire « qu'il voyoit beaucoup de ses subjectz » vivre, soit avec trop de liberté par confiance excessive en la bonté de Dieu, soit avec crainte exagerée de sa severité, « ce qu'il n'approuvoit pas ». Il désirait que François « instruisit ses subjectz et les esloignast de ces extremitez... par les œuvres qu'il fera imprimer* [1] ».

A ces instances se joignirent celles du P. Fourier, jésuite, afin qu'il mit à la portée de tous les conseils qu'il avait donnés à Mme de Charmoisy.

1. *Ed. d'Annecy, Tome III, p.* XI.

Mme DE CHARMOISY.
COMPOSITION DU LIVRE.

Marie du Chastel, d'abord demoiselle d'honneur de Catherine de Clèves, duchesse douairière de Guise, épousa, en 1600, *à Paris, M. de Charmoisy, gentilhomme du duc de Nemours, parent de François de Sales et ambassadeur du duc de Savoie près la république de Berne. Pendant un séjour à Annecy, à la suite d'un procès qu'elle eut à soutenir devant le Sénat de Chambéry, elle entendit prêcher l'évêque, probablement au cours du carême de* 1607, *et lui manifesta le désir d'être dirigée par lui. C'est à partir de cette date qu'elle figure dans la correspondance du saint.*

Sa déposition[1] *au cours de l'un des procès pour la béatification de François de Sales nous aide à préciser les étapes de cette direction : elles correspondent au plan même de l'*Introduction. *Il l'initie d'adord à l'oraison mentale ; puis, comme elle devait retourner à la cour, elle lui demande de nouveaux conseils. Il lui donne pour cela des avis par écrit ; elle les communique au P. Fourier, leur ami commun, qui sollicite l'auteur de les faire imprimer.*

Enfin, l'ayant affermie dans la voie de la perfection, il lui envoie « un exercice... à l'intention de luy faire rafraischir ses bons propos ». (Lettre à Mme de Chantal, 3 *mars* 1608.) *Ce ne sont donc pas des lettres, ni comme l'ont cru Charles-Auguste et Camus, de menus papiers et fragments sans ordre qui furent l'origine de l'*Introduction, *mais, comme le saint l'a dit dans sa correspondance, « des advis, un Memorial, des exercices » auxquels il s'appliquait avec le plus grand soin,*

1. *Ed. d'Annecy, Tome III, p.* XIV.

désirant prendre « dans ses filetz » cette « dame toute d'or, et infiniment propre à servir son sauveur ». (Lettre à Mme de Chantal, 1607.)

Ce fut alors que, Mme de Charmoisy ayant communiqué ces documents au P. Fourier, recteur du collège d'Avignon, celui-ci pressa l'évêque, son ami, de « mettre sous presse ce thresor de devotion ». (Lettre inéd. du 25 *mars, citée par dom Mackey. Ed. d'Annecy, tome III, p. XVI.) Le manuscrit de la première édition était achevé à la fin de juillet* 1608, *et la Préface écrite le* 8 *août.*

PUBLICATION DU LIVRE.

La première édition parut sous ce titre :

Introduction à la vie devote par François de Sales, euesque & Prelat de Geneve. A Lyon chez Pierre Rigaud, en ruë Merciere au coing de ruë Ferrandiere, à l'Horloge. MDCIX avec approbation des Docteurs & priuilege du Roy.

Dès septembre de la même année 1609, *paraissait une seconde édition, tant le succès avait été rapide. Elle avait été fort augmentée sur le conseil de l'évêque de Montpellier, Fenouillet. A cet effet, l'auteur demande à Mme de Chantal « toutes les lettres et memoyres qu'il lui avoit envoyés. » De là de nouveaux chapitres, comme celui sur l'*Humilité, *ainsi que des remaniements et adjonctions aux chapitres* Chasteté, Recreation, Amitiés. *Par contre, il en manquait trois, « oubliés par mesgarde » (Avertissement de la* 3e *éd.), c'est-à-dire le XXIIIe* (de la Bienseance dans les habits), *le XXXVIIIe* (des Desirs), *le XXXIXe* (Qu'il faut avoir l'esprit juste), *de la* 2e *partie. Manquaient aussi celui* des Jeux défendus *qui reparaîtra en* 1616 *et celui* des Injures

qui n'a été reproduit dans aucune des autres éditions authentiques.

Cette seconde édition était encore très imparfaite. Une troisième parut donc en 1610 ; *beaucoup de fautes d'impression étaient corrigées, et les chapitres omis étaient rétablis.*

La quatrième édition (1616), *est de plus petit format, et toujours très incorrecte. Toutes quatre portent le nom de Pierre Rigaud.*

Une cinquième édition était nécessaire. Elle parut en 1619, *sous ce titre :*

Introduction a la Vie Devote par François de Sales Evesque de Geneve, Derniere edition reveue, corrigée et augmentée par l'Autheur, durant ses predications à Paris. A Paris, chez Joseph Cottereau, ruë Sainct-Jacques à la Prudence. MDCXIX avec approbation des Docteurs.

C'est l'édition définitive, celle que nous reproduisons.

Dans l'intervalle avaient paru beaucoup de contrefaçons à Douai, Bordeaux, Paris.

Les traductions furent nombreuses : en latin (1614, *Cologne, très-infidèle) ; en espagnol* (*Bruxelles*, 1618), *en italien* (1621), *en anglais* (1631). *Ce succès européen n'a pas besoin de commentaire.*

Les cinq éditions publiées par l'auteur lui-même ne se distinguent pas seulement par les différences matérielles indiquées plus haut. Dès la deuxième, il s'efforce de rendre plus universelle la portée de son livre, d'en faire disparaître ce qui se rapporte trop exclusivement à Mme de Charmoisy, de façon que Philothée représente toute âme chrétienne aspirant à la vie parfaite.

APRÈS LA MORT DE L'AUTEUR.

Le succès grandit encore après 1622. *En* 1656 *l'*Introduction *était traduite en dix-sept langues. Aujourd'hui on peut la lire dans toutes celles qui sont usitées en Europe, même en basque, en breton, en irlandais. « Les Grecs, les Arméniens, les Chinois, les habitants du Mexique en possèdent des versions très estimées. » (Dom Mackey, Ed. d'Annecy, tome III.)*

En France, saint Vincent de Paul, dans le premier règlement des Confrères de la Charité, prescrit la lecture quotidienne d'un chapître de cet ouvrage. Louis XIV l'avait en si grande estime qu'en 1696 *il défendit aux imprimeurs d'en moderniser le style ; cette interdiction était d'ailleurs étendue aux autres œuvres de saint François de Sales. Les « libertins » eux-mêmes se plaisaient à le louer. L'Estoile en aime « les bonnes choses saintes et vraiment devotieuses ». Bussy-Rabutin, qui se convertit d'ailleurs dans sa vieillesse, écrit à Mme de Sévigné : « Sauvons-nous avec notre bon parent saint François de Sales : il conduit les gens au paradis par de beaux chemins. »*

La première génération de Port-Royal fut assez fidèle à la doctrine salésienne, et si la Mère Angélique qui avait été longtemps en correspondance avec l'évêque de Genève adopta, par caractère naturel et sous l'influence de Saint-Cyran des maximes toutes contraires, la Mère Agnès, âgée de plus de quarante ans quand elle se rangea sans attrait, sous la discipline du sévère directeur, avait trop affermi les fondements de sa vie intérieure pour laisser s'effacer en elle l'empreinte salésienne. Sainte-Beuve l'a remarqué, et M. H. Bremond en cite des preuves convaincantes.

Bossuet, qui s'est mépris plusieurs fois sur la théologie de notre saint docteur, est toujours en complet accord avec lui en tout ce qui concerne la direction pratique des âmes (cf. sa correspondance et surtout ses lettres aux Visitandines de Meaux, à Mme de la Maisonfort, à Mme d'Albert, à sœur Cornuau).

*Bourdaloue, que M. Francis Vincent a pu nommer « le grand Salésien » s'est plu à définir avec sa précision et sa force habituelle la véritable piété selon l'*Introduction. *(Sermon pour la fête du saint.) Nous n'en finirions pas de citer tant de témoignages. Notons pourtant que Sainte-Beuve, qui a parlé de notre saint avec tant de sympathie et de délicatesse se trompe quand il fait de lui un disciple « de ce christianisme général, comme on l'entend aisément hors de la théologie »* (Port-Royal, *Tome I^er^, p.* 224, *éd. Hachette,* 1905) : *on a pu voir dans la notice qui précède sa fidélité à l'orthodoxie théologique.*

*Les protestants ont toujours eu l'*Introduction *en grande estime : à Genève, dès que le livre parut, il n'y avait bonne maison où on ne le « maniât ». De même dans le pays de Vaux. En Grande-Bretagne, l'église anglicane patrona la traduction du livre et le ministre Nichol en recommanda « les règles excellentes ».*

Nous ne voyons qu'un écrivain qui ait éprouvé de l'antipathie pour saint François de Sales : on trouvera le bizarre jugement de J.-K. Huysmans dans En route, *pp.* 398, 399. *Huysmans aimait trop ce qui a l'apparence de l'extraordinaire et de l'anormal pour se plaire à une œuvre si raisonnable, si douce dans la forme et pourtant au fond si « mortifiante », selon le mot célèbre de M. Olier.*

DOCTRINE ET PLAN DE L'*INTRODUCTION*.

Le succès de ce « livret », comme l'appelait modestement l'auteur s'explique par la doctrine même qui y est enseignée et que nous allons résumer.

Le mot dévot *a pris, depuis* Tartuffe, *depuis le* Lutrin *et depuis Voltaire, une signification si désavantageuse qu'il convient de lui rendre sa première dignité. Le latin* devotus *désigne celui qui s'est consacré par un vœu. La vie dévote sera donc celle qui est entièrement consacrée à Dieu. C'est la vie de perfection chrétienne. L'Evangile contient des ordres formels sans l'observation desquels on ne peut être sauvé : c'est le minimum obligatoire et suffisant. Il contient aussi des conseils qui mènent plus haut, à la vie parfaite. Or, c'était alors une doctrine à peu près incontestée que cet éminent degré ne peut être atteint que dans le cloître.*

*La charité hardie de saint François de Sales, la révolution, peut-on dire, qu'il accomplit par l'*Introduction, *fut de montrer qu'on peut y accéder dans toutes les conditions : état de mariage, vie mondaine, militaire, artisane. Il n'y aura plus, à cet égard, de caste privilégiée : tous sont appelés à la sainteté. Pour cela, il faut se comporter au milieu du monde comme le moine dans son monastère : il faut mourir au monde, tout en y vivant : contradiction apparente que saint François de Sales résout merveilleusement. Son plan est simple : le but est de pratiquer continûment « le divin amour ». Pour cela, il faut se détacher non seulement du péché, mais de toute affection au péché : la méditation quotidienne (oraison mentale) dont il donne une méthode aussi précise que charmante, créera en nous un cœur nouveau.*

La pratique des sacrements et des vertus complètera cette œuvre de résurrection.

Enfin le renouvellement des bons propos et de la fidélité maintiendra la pratique de la perfection pendant toute la vie.

En suivant cette voie on se sera si bien rendu maître de son âme que, tout en accomplissant les obligations que peut lui imposer sa vie sociale, le vrai « Salésien » méritera que l'on dise de lui ce que Corneille dira d'Elisabeth Ranquet :

Son âme s'élevant au delà de ses yeux
Avait au Créateur uni la créature,
Et marchant sur la terre elle était dans les cieux.

C'était une véritable révélation. Ce qui passait jusqu'alors pour un privilège plutôt rare était offert à toutes les bonnes volontés. De là cet enthousiasme. De là aussi cette « rude censure » de ceux qui, désorientés par ces prétendues nouveautés, aussi anciennes pourtant que l'Evangile, les ont « baffouées en public », c'est-à-dire de ces prédicateurs appartenant aux ordres monastiques auxquels notre saint pardonne généreusement d'avoir « armé l'indignation contre lui ». (*Préface du* Traitté de l'Amour de Dieu).

LES SOURCES DE L'*INTRODUCTION.*

Extrêmement soucieux de se conformer à la plus stricte orthodoxie, saint François de Sales appuie continuellement sa doctrine sur les auteurs les plus autorisés.

Le Nouveau Testament *est, bien entendu, la base inébranlable qui soutient tout l'édifice.*

Puis, ce sont les Pères de l'Eglise latine : saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin.

Ceux de l'Eglise orientale : saint Basile, saint Jean Chrysostome et tout particulièrement saint Grégoire de Nazianze.

Il cite souvent aussi les théologiens du Moyen âge : Cassien, saint Anselme, saint Bernard.

Les exemples qui enrichissent ses développements sont tirés de la vie des saints depuis le XIII^e^ jusqu'au XV^e^ siècle : saint Louis, saint François d'Assise, sainte Catherine de Sienne, sainte Angèle de Foligno.

Il s'inspire des actions et des paroles de personnages d'une sainteté éminente et qui sont presque ses contemporains : Elzéar, Pierre Le Fèvre, Ignace de Loyola, François Borgia et surtout sainte Thérèse.

Trois livres surtout lui servent comme de bréviaire et de manuel : le Combat spirituel (1589), La Guide spirituelle du pécheur, *de Louis de Grenade (traduction française* 1574), *et le* Mémorial *du même auteur, d'où il s'inspire très directement pour les* Méditations *de la Première partie de l'*Introduction.

LA LANGUE ET LE STYLE DE L'*INTRODUCTION*.

Saint François de Sales cherche d'abord la clarté afin de mettre sa doctrine à la portée du plus grand nombre. Sa langue sera donc conforme à l'usage de la société élégante de son époque. Elle est archaïque par rapport avec celle que parleront plus tard Balzac et Pascal :

Il dit : à ce que *pour : afin que ;* accoiser *pour : calmer ;* d'affection *pour : de tout cœur ;* ains *pour : mais, même,*

de plus ; d'autant que *pour : parce que ;* amiable *pour : aimable ;* aucun *pour : quelque ;* aucunement *pour : en quelque sorte ;* buquer *pour : frapper ;* conduite *pour : direction* (faire des conduites : *donner des directions de conscience*) ; cajolerie *pour : bavardage ;* cuider *pour : croire ;* dont *pour : de là vient que ;* déportement *pour : façon de se conduire ;* emmi *pour : parmi ;* entre *pour : au milieu de ;* ès *pour : dans les ;* exacte *(subst. fémin.) pour : suite, enchaînement ;* forcenerie *pour : folie ;* gausserie *pour : moquerie ;* guide *(subst. fém.) pour : direction* (une bonne guide) ; iceluy, icelle *pour : celui-ci, celle-ci ;* intérêt *pour : tort, dommage ;* intéresser *pour : endommager, faire tort ;* morgant *pour : fier ;* meshuy *pour : désormais ;* mugueter *pour : courtiser ;* où, là où *pour : tandis que ;* s'oublier de *pour : ne plus penser à ;* prins *(du verbe prendre) pour : pris ;* prou *pour : beaucoup, assez ;* quant et quant *pour : en même temps ;* regard *pour : égard* (pour ce regard : *à cet égard*) ; ressentiment *pour : sentiments, impression ;* revigorer *pour : fortifier ;* si *(latin* sic*) pour : certes, de même, cependant, outre que ;* si que *pour : si bien que ;* tandis que *pour : aussi longtemps que ;* du tout *pour : entièrement ;* trop plus *pour : beaucoup plus, d'autant plus ;* vacation *et quelquefois* vocation *pour : emploi, fonction ;* viande *pour : aliment.*

Les mots chagrin *et* ennui *ont le sens fort qu'ils conserveront au cours de tout le XVII^e^ siècle ; de même pour* travail *dans le sens de souffrance. Il emploie au masculin les mots :* épitaphe, poutre, rencontre, nymphe *(des abeilles),* pair *(pour : une paire),* horloge.

*Les latinismes se rencontrent aussi assez souvent dans l'*Introduction : âge *pour : époque ;* assister à *pour : être présent à ;* benefice *pour : bienfait :* colloquer *pour : placer :* communiquer *q.q. ch.* avec *q.q. un pour : mettre en commun ;* contribuer *q. q. ch. pour : l'apporter en tribut ;* converser

avec *pour : vivre avec, fréquenter ;* conversation *pour : société, fréquentation ;* cogitation *pour : pensée ;* constamment *pour : avec constance ;* contemnement *pour : mépris ;* curieux *pour : soigneux ;* divertir, divertissement *pour : détourner, diversion ;* idoine *pour : propre à ;* imbécille *pour : faible ;* impétrer *pour : obtenir ;* innumérable *pour : innombrable ;* moleste *pour : pénible ;* nubileux *pour : nuageux ;* vitupérer *pour : blâmer.*

La préposition de *est souvent employée avec le sens de l'ablatif : Dieu nous consolera* de *plus de grâces (au moyen de).*

*La plupart de ces expressions étant fréquentes dans l'*Introduction, *nous les signalons ici une fois pour toutes et nous ne relèverons en note que les mots ou les tournures plus rarement employés.*

Saint François de Sales use rarement de la période latine ; ses phrases sont plutôt courtes, d'allure assez vive et de construction généralement fort claire ; les images y sont très nombreuses, moins pour l'ornement que pour aider le lecteur à mieux comprendre l'idée abstraite et la doctrine lorsqu'elle est difficile à saisir ; les comparaisons tirées de l'histoire naturelle abondent dans ces pages : elles sont empruntées soit aux observations de l'auteur lui-même, soit à Pline l'Ancien, Aristote, Dioscoride.

Notre écrivain y attachait une telle importance qu'il en avait fait un recueil spécial dont nous possédons le manuscrit et qui seront publiées au tome XXVI de l'édition d'Annecy sous le titre de Similitudes. *Elles sont loin d'être irréprochables au point de vue scientifique ; elles ont pour but, non d'amuser le lecteur, mais de l'éclairer ; Dieu procédant toujours selon des règles générales et constantes, les phénomènes de la nature physique sont les figures des phénomènes de l'âme, et l'image concrète est le symbole exact de l'idée.*

Les anecdotes nombreuses, tirées presque toujours de la vie des saints sont choisies dans la même intention ; elles

sont un des charmes de ce livre ; saint François de Sales est un remarquable conteur, et on ferait un recueil plein d'attrait de tous ses petits récits.

La bonne grâce est le principal caractère du style de notre auteur ; cette qualité est trop connue et trop visible à toutes les pages pour que nous y insistions. Il est aussi assez souvent subtil et précieux *avant la lettre ; il aime le jeu et le choc des mots et des syllabes :* plaisirs déplaisants ; mépriser des biens désirables pour des désirs méprisables ; se plaire à déplaire à Dieu ; la connaissance engendre la reconnaissance, *etc. ; la redondance est assez fréquente :* Suffoquer et étouffer les passions ; actions âpres et rigoureuses ; dévotion intérieure et cordiale *;* actions agréables, douces et faciles ; douceur et suavité ; babiller et cajoler ; détremper et pénétrer, *etc.*

*D'ailleurs, le style de l'*Introduction *est d'une grande variété ; si la suavité en est le principal caractère, la force et le nerf s'y rencontrent toutes les fois que le sujet traité le comporte. La* Protestation *du chapitre XX de la première partie est d'une noblesse et d'une gravité toutes chevaleresques ; peu d'écrivains ont composé un tableau plus énergique et plus impressionnant que celui qui termine les réflexions sur les bals :* « A même temps que vous étiez au bal, plusieurs âmes brûlaient au feu d'enfer, » *etc. (Troisième partie, chap. XXXI), et si l'on aime la satire alerte et pittoresque de nos faux jugements, on aura plaisir à retrouver la verve de Boileau ou de Régnier dans plus d'un passage, et notamment au chapitre sixième de la troisième partie :* « *Voyés un dévotieux hermite tout déchiré et plein de froid...* »

PLACE DE L'*INTRODUCTION* DANS L'ENSEMBLE DE L'ŒUVRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

*L'*Introduction *est le plus populaire des ouvrages de saint François de Sales. Mais elle ne fait que marquer une étape dans l'élaboration de sa doctrine. Le* Traitté de l'Amour de Dieu, *les* Entretiens *et plusieurs lettres témoignent, non d'un changement, mais d'un progrès considérable dans sa conception de la vie religieuse. Dans l'*Introduction, *il expose les moyens par lesquels l'âme humaine se purifie et se sanctifie : c'est donc l'homme et son salut qu'il a surtout en vue. Dans le* Traitté, *c'est Dieu qui passe au premier plan. Si donc l'on définit saint François de Sales d'après l'*Introduction *seule, on le trouvera (pour employer l'expression des plus récents historiens de la piété)* anthropocentrique ; *si c'est d'après le* Traitté, *il apparaîtra plutôt* théocentrique. *Dans le premier ouvrage, le but est le perfectionnement moral de l'homme, et le moyen en est l'ascèse ; dans le second, le but est la gloire de Dieu, l'union de l'âme avec lui, et le moyen en est l'oraison mystique. Dans le premier cas, nous pourrons dire, avec M. Francis Vincent : « La religion s'identifie pour saint François de Sales, avec la culture de nous-mêmes, cette culture qui commence par le soin de ne pas nous dégrader dans le péché et qui se continue par l'effort constant pour nous purifier. Tout son système ascétique et cultuel s'organise en vue de cette fin suprême : nous angéliser, nous diviniser. »* (Saint François de Sales, directeur d'âmes, *pages* 128-129.)

Dans le second cas, nous comprendrons que M. Henri Bremond écrive :

« *La thèse de M. Vincent exprime avec tant de bonheur le contraire de ce que je pense, que je n'ai qu'à en prendre à rebours les mille formules pour trouver la traduction adéquate de ma propre pensée.* » (Hist. littér., *tome VII, page* 31, *note* 1.) *Cependant, si on lit avec attention le texte de M. Vincent cité plus haut, ne voit-on pas s'effacer bien des contradictions apparentes entre sa pensée et celle de M. Bremond ? Car avant, comme après le* Traitté de l'Amour de Dieu, *il s'agit toujours de s'angéliser, de se diviniser et, comme l'écrivait le saint à l'une de ses nièces, de « cheminer de vertu en vertu » jusqu'à ce qu'on ait le souverain degré de l'amour divin.* »

*Il n'y a donc pas deux François de Sales, celui de l'*Introduction *et celui du* Traitté. *Entre les deux œuvres, la doctrine s'est approfondie, enrichie, élevée au delà de ce que l'auteur lui-même avait pu espérer tout d'abord, mais elle n'a pas changé de direction. L'*Introduction *fut achevée en* 1608, *et le* Traitté *en* 1614. *Dans cet intervalle, le saint avait eu le temps d'apprendre beaucoup. Il s'en explique dans la Préface du* Traitté *:* « *On parle d'une façon aux jeunes apprentis,* (*c'est l'*Introduction) *et d'une autre forme aux vieux compagnons.* » (*C'est le* Traitté.)

Dans ce dernier ouvrage, il s'adresse « *aux âmes avancées en dévotion* », *et cela sous une influence nouvelle que nous avons esquissée plus haut, celle des premières religieuses de la Visitation et notamment de la Mère de Chantal* « *dont il m'a fallu traicter maintes fois des sentimens plus délicats de la piété, passant au delà de ce que j'avois dit à Philothée* ». *Ce qu'il avait projeté d'écrire sur le même sujet avant ce moment* « *n'estoit point comparable à ce que cette occasion m'a fait produire* ».

*L'*Introduction *est donc, selon le mot du P. Doncœur*

(Études, 20 *juin* 1923), *une* « *doctrine du seuil* ». *La correspondance du saint permettrait de suivre, de* 1608 *à* 1614, *le progrès de sa pensée et suffirait à prouver qu'elle a subi, non une déviation, mais une ascension.*

LE TEXTE DE NOTRE ÉDITION.

Le texte reproduit ici est celui de l'édition de 1619, *la dernière revue par l'auteur, et dont le seul exemplaire connu appartient aux Bénédictins de Belmont, Hereford (Angleterre). C'est à dom Mackey que nous en devons la connaissance, grâce à l'édition d'Annecy.*

Les lettres u *et* i *ont été remplacées par* v *et* j *lorsque dans l'édition de* 1619 *elles tiennent la place de ces consonnes* (treuver *pour* treuuer, injure *pour* iniure).

Les majuscules mises sans raison au commencement de quelques noms communs sont remplaces par des minuscules.

La ponctuation, très incorrecte, a été rectifiée.

Selon l'exemple de dom Mackey, les citations ont été imprimées en italiques et les références, que l'auteur n'a pas voulu donner, sont indiquées dans les notes.

Les variantes les plus intéressantes sont celles qui existent entre l'édition définitive et l'édition princeps de 1609. *Nous n'avons pu en donner qu'un choix. Pour les étudier complètement, on se reportera à l'édition d'Annecy et à l'étude si précise et si délicate de M. Francis Vincent* : Le travail du style chez saint François de Sales, d'après les corrections faites sur l'Introduction (*Paris, Beauchesne,* 1923).

Nous devons un tout spécial hommage de gratitude aux Religieuses du Premier monastère de la Visitation d'Annecy

et à leur Supérieure, la Très-Honorée Mère Eugénie Bérard, éditrices des Œuvres complètes de saint François de Sales : *c'est leur affectueuse obligeance qui nous a permis d'entreprendre cette édition ; elles n'ont cessé de nous encourager et de nous faire profiter de leurs propres travaux ainsi que des précieux documents qu'elles sont seules à posséder.*

Charles Florisoone.

Note Bibliographique.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ŒUVRES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

	Références à l'Édition d'Annecy.
1. Controverses. *Composées en* 1595. 1re *édit.* 1672	*Tome I*
2. Défense de l'Estendart de la Sainte Croix. *Composée de* 1596 *à* 1598. 1re *édit., Lyon,* 1600.	*Tome II*
3. Oraison funèbre du duc de Mercœur. 1602	*Tome VII, p.* 398
4. Introduction à la vie dévote. *Composée de* 1607 *à* 1608. 1re *Edit., Lyon,* 1609, *édit. définitive* 1619.	*Tome III*
5. Les Vrays Entretiens spirituels. *Composés de* 1610 *à* 1622. *Edit. définitive, Lyon,* 1629	*Tome IV*
6. Traitté de l'Amour de Dieu. *Terminé en* 1614. 1re *Edit., Lyon,* 1616.....	*Tomes V et VI*

	Références à l'Édition d'Annecy.
7. Sermons. *Prêchés de* 1593 *à* 1622. *La seule édit. correcte est celle des* Œuvres complètes *d'Annecy.* 1896-1898.....	*Tomes VII à X*
8. Lettres, 1585-1622. *La seule édit. complète et correcte est celle des* Œuvres complètes *d'Annecy* .	*Tomes XI à XXI*
9. Opuscules.....	*Tome XXII*

ÉDITIONS DES ŒUVRES COMPLÈTES.

1. Les Œuvres de Messire François de Sales... à Tolose, Pierre Bosc et Arnaud Colomiez, MDCXXXVIII. par 1 *vol. in-folio.*
2. Les Œuvres du Bien-Heureux François de Sales... reveuës et augmentées. Paris, Arnould Cottinet, MDCXXXXI. 2 *vol in-folio.*
3. Les Œuvres du Bien-Heureux François de Sales... Paris, chez la vefve de Sébastien Huré, MDCXXXXXII.
4. *Deux éditions données par* Léonard (1663 *et* 1669), *conformes à la précédente, sauf pour les sermons qui y sont reproduits d'une façon moins inexacte, d'après l'édition spéciale publiée en* 1643, *par Mme de Chantal.*
5. *Édition de* Léonard (1672), 8 *vol. in-*12°, *contenant pour la première fois les* Controverses. *Réimprimée en* 1685.
6. *Édition* Blaise. *Paris,* 1821, 32 *vol. in-*8° *(incorrecte).*
7. *Édition* Vivès. *Paris,* 1856-1858, 12 *vol. in-*8°.
8. *Édition* Migne. *Paris,* 1861, 1862. 6 *vol. gr. in-*8° *et un volume supplémentaire,* 1864 *(orthographe moderne).*
9. Œuvres de saint François de Sales, évêque et prince de Genève et docteur de l'Eglise. Édition complète d'après les autographes et les éditions originales, enrichie de nombreuses pièces inédites. 22 *vol. Plusieurs autres volumes sont en cours de publication. En vente au premier Monastère de la Visitation d'Annecy. Cette édition définitive, plusieurs fois couronnée par l'Académie Française, annule les précédentes.*

BIOGRAPHIES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Les sources de toutes les biographies de saint François de Sales sont les trois ouvrages suivants :

1. DE LA RIVIERE. Vie de l'Illustrissime et Reverendissime François de Sales. *Lyon, Rigaud,* 1625.
2. CHARLES-AUGUSTE DE SALES. Histoire du Bienheureux François de Sales. *Ce livre parut d'abord en latin sous ce titre :* De vita et rebus gestis... Francisci Salesii. Lugduni apud Bottierum et Julliardum MDCXXXIV. *Plusieurs particularités de cette édition latine ne se trouvent pas dans la traduction. Cette traduction a été réimprimée par Vivès,* 1857 *et* 1866.
3. La vie du Bien-Heureus Messire François de Sales, Evesque et Prince de Geneve, Instituteur de l'Ordre des Religieuses de la Visitation de Sainte-Marie. Par le R. P. Dom Jean de Saint-François, supérieur général de la congreg. des Feuillans. A Paris chez Michel Soly, rue Saint-Jacques a l'Enseigne du Phœnix. *in*-8°. 2e *édit.* 1624. *La première édition est à peu près introuvable. La seconde même est très rare. Nous citons le titre d'après l'exemplaire que possède le Monastère de la Visitation d'Annecy.*

Il est important aussi de consulter :

L'édition des Œuvres complètes d'Annecy, les préfaces et les notes de chaque volume.

Les Œuvres complètes de sainte Jeanne de Chantal. Paris, Plon, 7 vol. (1877-1893).

Autres biographies :

HAMON et LETOURNEAU. Vie de saint François de Sales. *Nouvelle édition. Paris, Gabalda,* 1909.

DE MARGERIE. Saint François de Sales. *Paris, Lecoffre,* 1901.

STROWSKI. Saint François de Sales. Introduction à l'étude du sentiment religieux en France au XVII^e siècle. *Édition revue et corrigée. Plon,* 1928.

A consulter :

Anonyme. Saint François de Sales d'après ses lettres. *Annecy, Monastère de la Visitation. Ce fascicule reproduit la très-érudite préface du tome XXII de l'édition des* Œuvres complètes.

ARNAUD D'AGNEL. Les femmes, d'après saint François de Sales. *Plon,* 1928.

BORDEAUX (HENRI). Saint François de Sales et notre cœur de chair. 33^e *mille, Plon,* 1928.

BREMOND (HENRI). Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours. *Tomes I, II et VII. Bloud et Gay,* 1924-1928.

CAMUS, évêque de Belley. L'Esprit du Bienheureux François de Sales. *Edition Depéry, 3 vol. Paris, Gaume,* 1840.

CAMUS, évêque de Belley. La Théologie Mystique. *Paris,* 1640.

DELPLANQUE. Saint François de Sales humaniste et écrivain latin. *Lille, Giard,* 1907.

PÉRATÉ. La mission de saint François de Sales dans le Chablais. *Mélanges de l'Ecole de Rome, Tome VI.*

PETIT DE JULLEVILLE. Saint François de Sales, *dans l'*Histoire de la littérature française publiée sous la direction de L. Petit de Julleville, *Tome III, pages* 355-401. *Armand Colin.*

Sainte-Beuve. Port-Royal *(passim)*. 7 *vol. Hachette,* 1901. Causeries du lundi, *tome VIII.*

Vincent (Francis). Saint François de Sales directeur d'âmes. *Beauchesne,* 1923.

Vincent (Francis). Le travail du style chez Saint François de Sales. *Beauchesne* 1923.

Vuy. La Philothée de Saint François de Sales. *Palmé,* 1878.

BIBLIOGRAPHIE
*DE L'*INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE.

Nous avons signalé (pp. XXI *et* XXXII*) les principales éditions du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles.*

Au XIX^e^ siècle, les éditions spéciales de ce livre, presque toutes avec l'orthographe modernisée, et plusieurs inexactes ou incomplètes ont été fort nombreuses. Deux seulement méritent d'être signalées :

1. *Celle de Silvestre de Sacy. Paris, Techener, MDCCCLV. Edition très-soignée, précédée d'une introduction remarquable, à laquelle cependant dom Mackey oppose quelques critiques dogmatiques. Éd. d'Annecy, Tome III, page XXIX, note* 4.
2. *Celle qui a été publiée par les soins des religieuses du premier Monastère de la Visitation Sainte-Marie d'Annecy, d'après celle de* 1619. *Texte intégral, MCMXI. (Se trouve au Monastère d'Annecy.) Seule l'orthographe moderne est substituée à celle de l'auteur. Les mots de l'ancienne langue sont conservés. Un glossaire et des notes expliquent les locutions dont l'usage s'est perdu.*

INTRODUCTION
A LA
VIE DEVOTE.

ORAISON DEDICATOIRE.

O doux Jesus, mon Seigneur, mon Sauveur et mon Dieu, me voyci prosterné devant vostre Majesté, voüant et consacrant cet escrit a vostre gloire. Animés les paroles qui y sont de vostre benediction, a ce que les ames pour lesquelles je l'ay fait en puissent recevoir les inspirations sacrees que je leur desire, et particulièrement celle d'implorer sur moy vostre immense misericorde, afin que, monstrant aux autres le chemin de la devotion en ce monde, *je ne sois pas repreuvé* et confondu eternellement en l'autre; ainsi qu'avec eux je chante a jamais pour cantique de triomphe, le mot que de tout mon cœeur je prononce en tesmoignage de fidelité parmi les hazards de cette vie mortelle : VIVE JESUS, VIVE JESUS ! Ouy, Seigneur Jesus, vives et regnes en nos cœurs es siecles des siecles. Ainsy soit-il.

AVIS AU LECTEUR.

(Seconde édition)

AU LECTEUR.

Mon cher Lecteur, cette seconde edition te represente ce livret reveu, corrigé et augmenté de plusieurs chapitres et choses notables. Je ne l'ay point voulu enrichir d'aucunes citations, comme quelques-uns desiroyent, parce que les doctes n'ont pas besoin de cela, et les autres ne s'en soucient pas. Quand j'use des paroles de l'Escriture, ce n'est pas tous-jours pour les expliquer, mais pour m'expliquer par icelles, comme plus venerables et aggreables aux bonnes ames. Je te dis le reste en la Preface. Nostre Seigneur soit avec toy.

AVIS AU LECTEUR.

(Troisième édition)

AU LECTEUR.

Ce livret sortit de mes mains l'an 1608. En sa seconde edition il fut augmenté de plusieurs chapitres, mais trois de ceux qui estoyent en la premiere furent oubliés par mesgarde[1]. Despuis, il a esté souvent imprimé sans mon sceu, et, avec les impressions, les fautes s'y sont multipliees. Or, le voyla maintenant de nouveau corrigé, et avec tous ses chapitres, mais tous-jours sans citations, parce que les doctes n'en ont pas besoin, et les autres ne s'en soucient pas. Quand j'use des paroles de l'Escriture ce n'est pas tous-jours pour les expliquer, mais pour m'expliquer par icelles, comme plus aymables et venerables. Si Dieu m'exauce, tu en feras bien ton prouffit, et recevras beaucoup de benedictions.

†

Preface.

Mon cher Lecteur, je te prie de lire cette Preface pour ta satisfaction et la mienne.

La bouquetiere Glycera sçavoit si proprement diversifier la disposition et le meslange des fleurs, qu'avec les mesmes fleurs elle faisoit une grande varieté de bouquetz, de sorte que le peintre Pausias demeura court, voulant contrefaire a l'envi cette diversité d'ouvrage, car il ne sceut changer sa peinture en tant de façons comme Glycera faisoit ses bouquetz[1] : ainsy le Saint Esprit dispose et arrange avec tant de varieté les enseignemens de devotion, qu'il donne par les langues et les plumes de ses serviteurs, que la doctrine estant tous-jours une mesme, les discours neanmoins qui s'en font sont bien differens, selon les diverses façons desquelles ilz sont composés. Je ne puis, certes, ni veux, ni dois escrire en cette Introduction que ce qui a des-ja esté publié par nos predecesseurs sur ce sujet ; ce sont les mesmes fleurs que je te presente, mon Lecteur, mais le bouquet que j'en ay fait sera different des leurs, a rayson de la diversité de l'ageancement dont il est façonné.

Ceux qui ont traitté de la devotion ont presque tous regardé l'instruction des personnes fort retirees du commerce du monde, ou au moins ont enseigné une sorte de devotion qui conduit a cette entiere retraitte. Mon intention est d'instruire ceux qui vivent es villes, es mesnages, en la cour, et qui par leur condition sont obligés de faire une vie commune quant a l'exterieur, lesquelz bien souvent, sous le pretexte d'une pretendue impossibilité, ne veulent seulement pas penser a l'entreprise de la vie devote, leur estant advis que, comme aucun animal n'ose gouster de la graine de l'herbe nommee *palma Christi*, aussi nul homme ne doit pretendre a la palme de la pieté chrestienne tandis qu'il vit emmi la presse des affaires temporelles. Et je leur monstre que comme les mères perles vivent emmi la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine, et que vers les isles Chelidoines il y a des fontaines d'eau bien douce au milieu de la mer[2], et que les piraustes[a] volent dedans les flammes sans brusler leurs aisles, ainsy peut une ame vigoureuse et constante vivre au monde sans recevoir aucune humeur mondaine, treuver des sources d'une douce pieté au milieu des ondes ameres de ce siecle, et voler entre les flammes des convoitises terrestres sans brusler les ailes des sacrés desirs de la vie devote. Il est vray que cela est malaysé, et c'est pourquoy je desirerois que plusieurs y employassent leur soin avec plus d'ardeur qu'on n'a pas fait jusques a present ; comme, tout foible que je suis, je m'essaye par cet escrit de contribuer quelque secours a ceux qui d'un cœur genereux feront cette digne entreprise.

Mais ce n'a toutefois pas esté par mon election ou inclination que cette Introduction sort en public : une

a. Sorte de papillons.

ame vrayement pleine d'honneur et de vertu ayant, il y a quelque tems, receu de Dieu la grace de vouloir aspirer a la vie devote, desira ma particuliere assistance pour ce regard[3]; et moy qui luy avois plusieurs sortes de devoirs, et qui avois long tems auparavant remarqué en elle beaucoup de disposition pour ce dessein, je me rendis fort soigneux de la bien instruire, et l'ayant conduitte par tous les exercices convenables a son desir et sa condition, je luy en laissay des memoires par escrit, affin qu'elle y eust recours a son besoin. Elle, depuis, les communiqua a un grand, docte et devot Religieux[4], lequel estimant que plusieurs en pourroyent tirer du prouffit, m'exhorta fort de les faire publier: ce qui luy fut aysé de me persuader, parce que son amitié avoit beaucoup de pouvoir sur ma volonté, et son jugement, une grande authorité sur le mien.

Or, affin que le tout fust plus utile et aggreable, je l'ay reveu et y ay mis quelque sorte d'entresuite, adjoustant plusieurs advis et enseignemens propres a mon intention. Mais tout cela je l'ay fait sans nulle sorte presque de loysir; c'est pourquoy tu ne verras rien icy d'exacte [a], ains seulement un amas d'advertissemens de bonne foy que j'explique par des paroles claires et intelligibles, au moins ay-je desiré de le faire. Et quant au reste des ornemens du langage, je n'y ay pas seulement voulu penser comme ayant asses d'autres choses a faire.

J'addresse mes paroles a *Philothee*, parce que, voulant reduire a l'utilité commune de plusieurs ames ce que j'avois premierement escrit pour une seule, je l'appelle du nom commun a toutes celles qui veulent estre devotes; car *Philothee* veut dire amatrice ou amoureuse de Dieu.

Regardant donq en tout ceci une ame qui, par le desir

---

a. Sub. féminin signifiant : suite, enchaînement.

de la devotion, aspire a l'amour de Dieu, j'ay fait cette Introduction de cinq Parties, en la premiere desquelles je m'essaye, par quelques remonstrances et exercices, de convertir le simple desir de Philothee en une entiere resolution, qu'elle fait a la parfin apres sa confession generale par une solide protestation, suivie de la tressainte Communion, en laquelle, se donnant a son Sauveur et le recevant, elle entre heureusement en son saint amour. Cela fait, pour la conduire plus avant, je luy monstre deux grans moyens de s'unir de plus en plus a sa divine Majesté : l'usage des Sacremens par lesquelz ce bon Dieu vient a nous, et la sainte oraison par laquelle il nous tire a soy ; et en ceci j'employe la seconde Partie. En la troisiesme, je luy fay voir comme elle se doit exercer en plusieurs vertus plus propres a son avancement, ne m'amusant pas sinon a certains advis particuliers qu'elle n'eust pas sceu aysement prendre ailleurs ni d'elle mesme. En la quatriesme, je luy fay descouvrir quelques embusches de ses ennemis, et luy monstre comme elle s'en doit demesler et passer outre. Et finalement, en la cinquiesme Partie, je la fay un peu retirer a part soy pour se rafraischir, reprendre haleine et reparer ses forces, affin qu'elle puisse par apres plus heureusement gaigner païs et s'avancer en la vie devote.

Cet aage est fort bigearre, et je prevois bien que plusieurs diront qu'il n'appartient qu'aux religieux et gens de devotion de faire des conduittes si particulieres a la pieté ; qu'elles requierent plus de loysir que n'en peut avoir un Evesque chargé d'un diocese si pesant comme est le mien ; que cela distrait trop l'entendement qui doit estre employé a choses importantes. Mais moy, mon cher Lecteur, je te dis avec le grand saint Denis[5], qu'il appartient principalement aux Evesques de perfectionner les ames, d'autant que leur ordre est le supreme entre

les hommes, comme celuy des Seraphins entre les Anges, si que leur loysir ne peut estre mieux destiné qu'a cela. Les anciens Evesques et Peres de l'Eglise estoyent pour le moins autant affectionnés a leurs charges que nous, et ne laissoyent pourtant pas d'avoir soin de la conduitte particuliere de plusieurs ames qui recouroyent a leur assistance, comme il appert par leurs epistres ; imitans en cela les Apostres qui, emmi la moisson generale de l'univers, recueilloyent neanmoins certains espis plus remarquables avec une speciale et particuliere affection. Qui ne sçait que Timothee, Tite, Philemon, Onesime, sainte Thecle, Appia estoyent les chers enfans du grand saint Paul, comme saint Marc et sainte Petronille de saint Pierre ? sainte Petronille, dis-je, laquelle, comme preuvent doctement Baronius et Galonius[6], ne fut pas fille charnelle, mais seulement spirituelle, de saint Pierre. Et saint Jean n'escrit il pas une de ses Epistres canoniques a la devote dame Electa ?

C'est une peyne, je le confesse, de conduire les ames en particulier, mais une peyne qui soulage, pareille a celle des moissonneurs et vendangeurs, qui ne sont jamais plus contens que d'estre fort embesoignés et chargés ; c'est un travail qui delasse et avive le cœur par la suavité qui en revient a ceux qui l'entreprennent, comme fait le cinamome ceux qui le portent parmi l'Arabie heureuse. On dit que la tigresse ayant retreuvé l'un de ses petitz, que le chasseur luy laisse sur le chemin pour l'amuser tandis qu'il emporte le reste de la littee, elle s'en charge pour gros qu'il soit, et pour cela n'en est point plus pesante, ains plus legere a la course qu'elle fait pour le sauver dans sa tasniere, l'amour naturel l'allegeant par ce fardeau. Combien plus un cœur paternel prendra-il volontier en charge une ame qu'il aura rencontree au desir de la sainte perfection, en la portant en

son sein, comme une mere fait son petit enfant, sans se ressentir de ce faix bien aymé. Mais il faut sans doute que ce soit un cœur paternel; et c'est pourquoy les Apostres et hommes apostoliques appellent leurs disciples non seulement leurs enfans, mais encor plus tendrement leurs *petitz enfans.*

Au demeurant, mon cher Lecteur, il est vray que j'escris de la vie devote sans estre devot, mais non pas certes sans desir de le devenir, et c'est encor cette affection qui me donne le courage a t'en instruire ; car, comme disoit un grand homme de lettres[7], la bonne façon d'apprendre c'est d'estudier, la meilleure c'est d'escouter, et la tresbonne c'est d'enseigner. Il advient souvent, dit saint Augustin, escrivant a sa devote Florentine[8], que «l'office de distribuer sert de merite pour recevoir», et l'office d'enseigner, de fondement pour apprendre.

Alexandre fit peindre la belle Campaspé qui luy estoit si chere, par la main de l'unique Apelles ; Apelles, forcé de considerer longuement Campaspé, a mesure qu'il en exprimoit les traitz sur le tableau en imprima l'amour en son cœur,et en devint tellement passionné, qu'Alexandre l'ayant reconneu et en ayant pitié la luy donna en mariage, se privant pour l'amour de luy de la plus chere amie qu'il eust au monde : « En quoy, » dit Pline[9] « il monstra la grandeur de son cœur, autant qu'il eust fait par une bien grande victoire. » Or, il m'est advis, mon Lecteur mon ami, qu'estant Evesque, Dieu veut que je peigne sur les cœurs des personnes non seulement les vertus communes, mais encores sa treschere et bien aymee devotion ; et moy je l'entreprens volontier, tant pour obeir et faire mon devoir, que pour l'esperance que j'ay qu'en la gravant dans l'esprit des autres, le mien a l'adventure en deviendra saintement amoureux. Or, si jamais sa divine Majesté m'en void vivement espris, elle me la

donnera en mariage eternel. La belle et chaste Rebecca, abbreuvant les chameaux d'Isaac, fut destinee pour estre son espouse, recevant de sa part des pendans d'oreilles et des brasseletz d'or[10] ; ainsy je me prometz de l'immense bonté de mon Dieu que, conduisant ses cheres brebis aux eaux salutaires de la devotion, il rendra mon ame son espouse, mettant en mes oreilles les paroles dorees de son saint amour, et en mes bras la force de les bien executer, en quoy gist l'essence de la vraye devotion, que je supplie sa Majesté me vouloir octroyer et a tous les enfans de son Eglise ; Eglise a laquelle je veux a jamais sousmettre mes escritz, mes actions, mes paroles, mes volontés et mes pensees.

A Annessy, le jour sainte Magdeleine, 1609.

Premiere Partie
de
l'Introduction

CONTENANT
LES ADVIS ET EXERCICES REQUIS
POUR CONDUIRE L'AME
DES SON PREMIER DESIR DE LA VIE DEVOTE
JUSQUES A UNE
ENTIERE RESOLUTION DE L'EMBRASSER.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DE LA VRAYE DEVOTION.

Vous aspires a la devotion, treschere Philothee, parce qu'estant Chrestienne vous sçaves que c'est une vertu extremement aggreable a la divine Majesté : mais, d'autant que les petites fautes que l'on commet au commencement de quelque affaire s'aggrandissent infiniment au progres et sont presque irreparables a la fin, il faut avant toutes choses que vous sçachies que c'est que la vertu de devotion ; car, d'autant qu'il n'y en a qu'une vraye, et qu'il y en a une grande quantité de fauses et vaynes, si vous ne connoissies quelle est la vraye, vous pourries vous trom-

per et vous amuser a suivre quelque devotion impertinente et supertitieuse.

Arelius peignoit toutes les faces des images qu'il faisoit a l'air et ressemblance des femmes qu'il aymoit[1], et chacun peint la devotion selon sa passion et fantaisie. Celuy qui est adonné au jeusne se tiendra pour bien devot pourveu qu'il jeusne, quoy que son cœur soit plein de rancune; et n'osant point tremper sa langue dedans le vin ni mesme dans l'eau, par sobrieté, ne se feindra point de la plonger dedans le sang du prochain par la mesdisance et calomnie. Un autre s'estimera devot parce qu'il dit une grande multitude d'oraysons tous les jours, quoy qu'apres cela sa langue se fonde toute en paroles fascheuses, arrogantes et injurieuses parmi ses domestiques et voysins. L'autre tire fort volontier l'aumosne de sa bourse pour la donner aux pauvres, mays il ne peut tirer la douceur de son cœur pour pardonner a ses ennemis ; l'autre pardonnera a ses ennemis, mais de tenir rayson a ses creanciers, jamais qu'a vive force de justice. Tous ces gens-la sont vulgairement tenus pour devotz, et ne le sont pourtant nullement. Les gens de Saül cherchoyent David en sa mayson ; Michol ayant mis une statue dedans un lict et l'ayant couverte des habillemens de David, leur fit accroire que c'estoit David mesme qui dormoit malade[2] : ainsy beaucoup de personnes se couvrent de certaines actions exterieures appartenantes a la sainte devotion, et le monde croit que ce soyent gens vrayement devotz et spirituelz ; mais en verité ce ne sont que des statues et fantosmes de devotion.

La vraye et vivante devotion, o Philothee, presuppose l'amour de Dieu, ains elle n'est autre chose qu'un vray amour de Dieu ; mais non pas toutefois un amour tel quel : car, entant que l'amour divin embellit nostre ame, il s'appelle grace, nous rendant aggreables a sa divine

Majesté ; entant qu'il nous donne la force de bien faire, il s'appelle charité ; mais quand il est parvenu jusques au degré de perfection auquel il ne nous fait pas seulement bien faire, ains nous fait operer soigneusement, frequemment et promptement, alhors il s'appelle devotion. Les austruches ne volent jamais ; les poules volent, pesamment toutefois, bassement et rarement ; mais les aigles, les colombes et les arondelles volent souvent, vistement et hautement. Ainsy les pecheurs ne volent point en Dieu, ains font toutes leurs courses en la terre et pour la terre ; les gens de bien qui n'ont pas encor atteint la devotion volent en Dieu par leurs bonnes actions, mais rarement, lentement et pesamment ; les personnes devotes volent en Dieu frequemment, promptement et hautement. Bref, la devotion n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnement ; et comme il appartient a la charité de nous faire generalement et universellement prattiquer tous les commandemens de Dieu, il appartient aussi a la devotion de les nous faire faire promptement et diligemment. C'est pourquoy celuy qui n'observe tous les commandemons de Dieu ne peut estre estimé ni bon ni devot, puisque pour estre bon il faut avoir la charité, et pour estre devot il faut avoir, outre la charité, une grande vivacité et promptitude aux actions charitables.

Et d'autant que la devotion gist en certain degré d'excellente charité, non seulement elle nous rend promptz et actifz et diligens a l'observation de tous les commandemens de Dieu ; mais outre cela, elle nous provoque a faire promptement et affectionnement le plus de bonnes œuvres que nous pouvons, encores qu'elles ne soyent aucunement commandees, ains seulement conseillees ou inspirees. Car tout ainsy qu'un homme qui est nouvellement gueri de

quelque maladie chemine autant qu'il luy est necessaire, mais lentement et pesamment, de mesme le pecheur estant gueri de son iniquité, il chemine autant que Dieu luy commande, pesamment neanmoins et lentement jusques a tant qu'il ayt atteint a la devotion ; car alhors, comme un homme bien sain, non seulement il chemine, mais il court et saute *en la voye des commandemens de Dieu*[3], et, de plus, il passe et court dans les sentiers des conseilz et inspirations celestes. En fin, la charité et la devotion ne sont non plus differentes l'une de l'autre que la flamme l'est du feu, d'autant que la charité estant un feu spirituel, quand elle est fort enflammee elle s'appelle devotion : si que la devotion n'adjouste rien au feu de la charité, sinon la flamme qui rend la charité prompte, active et diligente, non seulement a l'observation des commandemens de Dieu, mais a l'exercice des conseilz et inspirations celestes.

CHAPITRE II.

PROPRIETE ET EXCELLENCE DE LA DEVOTION.

Ceux qui descourageoyent les Israëlites d'aller en la terre de promission leur disoyent que c'estoit un païs qui *devoroit les habitans*, c'est a dire, que l'air y estoit si malin qu'on n'y pouvoit vivre longuement, et que reciproquement les habitans estoyent des gens si prodigieux qu'ilz mangeoyent les autres hommes comme des locustes[1] : ainsy le monde, ma chere Philothee, diffame tant qu'il peut la sainte devotion, depeignant les personnes devotes avec un visage fascheux, triste et chagrin, et publiant que la devotion donne des humeurs melancholiques et insuppor-

tables. Mais comme Josué et Caleb protestoyent que non seulement la terre promise estoit bonne et belle, ains aussi que la possession en seroit douce et aggreable[2] de mesme le Saint Esprit, par la bouche de tous les Saintz, et Nostre Seigneur par la sienne mesme[3] nous asseure que la vie devote est une vie douce, heureuse et amiable.

Le monde voit que les devotz jeusnent, prient et souffrent les injures, servent les malades, donnent aux pauvres, veillent, contraignent leur cholere, suffoquent et estouffent leurs passions, se privent des playsirs sensuelz et font telles et autres sortes d'actions, lesquelles en elles mesmes et de leur propre substance et qualité sont aspres et rigoureuses ; mais le monde ne voit pas la devotion interieure et cordiale laquelle rend toutes ces actions aggreables douces et faciles. Regardés les abeilles sur le thim : elles y treuvent un suc fort amer, mais en le sucçant elles le convertissent en miel, parce que telle est leur proprieté. O mondains, les ames devotes treuvent beaucoup d'amertume en leurs exercices de mortification, il est vray, mais en les faisant elles les convertissent en douceur et suavité. Les feux, les flammes, les roües et les espees sembloyent des fleurs et des parfums aux Martyrs, parce qu'ilz estoyent devotz ; que si la devotion peut donner de la douceur aux plus cruelz tourmens et a la mort mesme, qu'est-ce qu'elle fera pour les actions de la vertu?

Le sucre adoucit les fruitz mal meurs et corrige la crudité et nuisance de ceux qui sont bien meurs ; or, la devotion est le vray sucre spirituel, qui oste l'amertume aux mortifications et la nuisance aux consolations : elle oste le chagrin aux pauvres et l'empressement aux riches, la desolation a l'oppressé et l'insolence au favorisé, la tristesse aux solitaires et la dissolution a celuy qui est en compaignie ; elle sert de feu en hiver et de rosee en esté, elle sçait abonder et souffrir pauvreté, elle rend esgalement

utile l'honneur et le mespris, elle reçoit le playsir et la douleur avec un cœur presque tous-jours semblable, et nous remplit d'une suavité merveilleuse.

Contemplés l'eschelle de Jacob[4] (car c'est le vray pourtrait de la vie devote) : les deux costés entre lesquelz on monte, et ausquelz les eschellons se tiennent, representent l'orayson qui impetre l'amour de Dieu et les Sacremens qui le conferent ; les eschellons ne sont autre chose que les divers degrés de charité par lesquelz l'on va de vertu en vertu, ou descendant par l'action au secours et support du prochain, ou montant par la contemplation a l'union amoureuse de Dieu. Or voyes, je vous prie, ceux qui sont sur l'eschelle : ce sont des hommes qui ont des cœurs angeliques, ou des Anges qui ont des cors humains ; ilz ne sont pas jeunes, mais ilz le semblent estre, parce qu'ilz sont pleins de vigueur et agilité spirituelle ; ilz ont des aisles pour voler, et s'eslancent en Dieu par la sainte orayson, mais ilz ont des pieds aussi pour cheminer avec les hommes par une sainte et amiable conversation ; leurs visages sont beaux et gais, d'autant qu'ilz reçoivent toutes choses avec douceur et suavité ; leurs jambes, leurs bras et leurs testes sont tout a descouvert, d'autant que leurs pensees, leurs affections et leurs actions n'ont aucun dessein ni motif que de plaire a Dieu. Le reste de leurs cors est couvert, mais d'une belle et legere robbe, parce qu'ilz usent voyrement de ce monde et des choses mondaines, mais d'une façon toute pure et sincere, n'en prenans que legerement ce qui est requis pour leur condition : telles sont les personnes devotes.

Croyés moy, chere Philothee, la devotion est la douceur des douceurs et la reyne des vertus, car c'est la perfection de la charité. Si la charité est un lait, la devotion en est la cresme ; si elle est une plante, la devotion en est la fleur ; si elle est une pierre pretieuse, la devotion en est

l'esclat ; si elle est un baume pretieux, la devotion en est l'odeur, et l'odeur de suavité qui conforte les hommes et resjouit les Anges.

CHAPITRE III.

QUE LA DEVOTION EST CONVENABLE A TOUTES SORTES DE VOCATIONS ET PROFESSIONS.

Dieu commanda en la creation aux plantes de porter leurs fruitz, chacune *selon son genre*[1] : ainsy commande-il aux Chrestiens, qui sont les plantes vivantes de son Eglise, qu'ilz produisent des fruitz de devotion, un chacun selon sa qualité et vacation. La devotion doit estre differemment exercee par le gentilhomme, par l'artisan, par le valet, par le prince, par la vefve, par la fille, par la mariee ; et non seulement cela, mais il faut accommoder la prattique de la devotion aux forces, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier. Je vous prie, Philothee, seroit il a propos que l'Evesque voulust estre solitaire comme les Chartreux? Et si les mariés ne vouloient rien amasser non plus que les Capucins, si l'artisan estoit tout le jour a l'eglise comme le religieux, et le religieux tous-jours exposé a toutes sortes de rencontres pour le service du prochain, comme l'Evesque, cette devotion ne seroit elle pas ridicule, desreglee et insupportable? Cette faute neanmoins arrive bien souvent, et le monde qui ne discerne pas, ou ne veut pas discerner, entre la devotion et l'indiscretion de ceux qui pensent estre devotz, murmure et blasme la devotion, laquelle ne peut mais de ces desordres.

Non, Philothee, la devotion ne gaste rien quand elle est vraye, ains elle perfectionne tout, et lhors qu'elle se rend

contraire a la legitime vacation de quelqu'un, elle est sans doute fausse. « L'abeille, » dit Aristote[2], « tire son miel des fleurs sans les interesser[a], » les laissant entieres et fraisches comme elle les a treuvees ; mais la vraye devotion fait encor mieux, car non seulement elle ne gaste nulle sorte de vocation ni d'affaires, ains au contraire elle les orne et embellit. Toutes sortes de pierreries jettees dedans le miel en deviennent plus esclatantes, chacune selon sa couleur, et chacun devient plus aggreable en sa vocation la conjoignant a la devotion : le soin de la famille en est rendu paisible, l'amour du mari et de la femme plus sincere, le service du prince plus fidelle, et toutes sortes d'occupations plus suaves et amiables.

C'est un erreur, ains une heresie, de vouloir bannir la vie devote de la compaignie des soldatz, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du mesnage des gens mariés. Il est vray, Philothee, que la devotion purement contemplative, monastique et religieuse ne peut estre exercee en ces vacations la ; mais aussi, outre ces trois sortes de devotion, il y en a plusieurs autres, propres a perfectionner ceux qui vivent es estatz seculiers. Abraham, Isaac et Jacob, David, Job, Tobie, Sara, Rebecca et Judith en font foy pour l'Ancien Testament ; et quant au Nouveau, saint Joseph, Lydia et saint Crespin furent parfaittement devotz en leurs boutiques ; sainte Anne, sainte Marthe, sainte Monique, Aquila, Priscilla, en leurs mesnages ; Cornelius, saint Sebastien, saint Maurice, parmi les armes ; Constantin, Helene, saint Louys, le bienheureux Amé, saint Edouard, en leurs throsnes. Il est mesme arrivé que plusieurs ont perdu la perfection en la solitude, qui est neanmoins si desirable pour la perfection, et l'ont conservee parmi la multitude, qui semble si peu favorable a la

a. sans les altérer, sans leur nuire.

perfection : Loth, dit saint Gregoire[3], qui fut si chaste en la ville, se souïlla en la solitude. Ou que nous soyons, nous pouvons et devons aspirer a la vie parfaitte.

CHAPITRE IV.

DE LA NECESSITE D'UN CONDUCTEUR POUR ENTRER ET FAIRE PROGRES EN LA DEVOTION.

Le jeune Tobie commandé d'aller en Rages : *Je ne sçay nullement le chemin,* dit-il. *Va donq,* repliqua le pere, *et cherche quelque homme qui te conduise*[1]. Je vous en dis de mesme, ma Philothee : voulez-vous a bon escient vous acheminer a la devotion ? cherchés quelque homme de bien qui vous guide et conduise ; c'est ici l'advertissement des advertissemens. Quoy que vous cherchies, dit le devot Avila[2], « vous ne treuveres jamais si asseurement la volonté de Dieu que par le chemin de cette humble obeissance, tant recommandee et prattiquee par tous les anciens devotz. »

La bienheureuse Mere Therese voyant que madame Catherine de Cardone[3] faisoit des grandes penitences, desira fort de l'imiter en cela, contre l'advis de son confesseur qui le luy defendoit, auquel elle estoit tentee de ne point obeir pour ce regard ; et Dieu luy dit : « Ma fille, tu tiens un bon et asseuré chemin. Vois-tu la penitence qu'elle fait ? mais moy, je fais plus de cas de ton obeissance. » Aussi elle aymoit tant cette vertu, qu'outre l'obeissance qu'elle devoit a ses superieurs, elle en voua une toute particuliere a un excellent homme[4], s'obligeant de suivre

sa direction et conduite, dont elle fut infiniment consolee ; comme, apres et devant elle, plusieurs bonnes ames, qui pour se mieux assujettir a Dieu, ont soumis leur volonté a celle de ses serviteurs, ce que sainte Catherine de Sienne loüe infiniment en ses *Dialogues*. La devote Princesse sainte Elisabeth se sousmit avec une extreme obeissance au docteur Maistre Conrad ; et voyci l'un des advis que le grand saint Louys fit a son filz avant que mourir[5] : « Confesse-toy souvent, eslis un confesseur » idoine, qui soit « preud'homme et qui te puisse seurement enseigner » a faire les choses qui te sont necessaires.

L'ami fidelle, dit l'Escriture Sainte[6], *est une forte protection ; celuy qui l'a treuvé a treuvé un tresor. L'ami fidelle est un medicament de vie et d'immortalité ; ceux qui craignent Dieu le treuvent.* Ces divines paroles regardent principalement l'*immortalité,* comme vous voyes, pour laquelle il faut sur toutes choses avoir cet ami fidelle qui guide nos actions par ses advis et conseilz, et par ce moyen nous garantit des embusches et tromperies du malin ; il nous sera comme un *tresor* de sapience en nos afflictions, tristesses et cheutes ; il nous servira de *médicament* pour alleger et consoler nos cœurs es maladies spirituelles ; il nous gardera du mal, et rendra nostre bien meilleur ; et quand il nous arrivera quelque infirmité, il empeschera qu'elle ne soit pas a la mort, car il nous en relevera.

Mais qui treuvera cet ami? Le Sage respond[7] : *Ceux qui craignent Dieu ;* c'est à dire, les humbles qui desirent fort leur avancement spirituel. Puisqu'il vous importe tant, Philothee, d'aller avec une bonne guide en ce saint voyage de devotion, pries Dieu avec une grande instance qu'il vous en fournisse d'une qui soit selon son cœur, et ne doutes point ; car, quand il devroit envoyer un Ange du ciel, comme il fit au jeune Tobie, il vous en donnera une bonne et fidelle.

Or, ce doit tous-jours estre un Ange pour vous : c'est a dire, quand vous l'aures treuvee, ne la considerés pas comme un simple homme, et ne vous confies point en iceluy ni en son sçavoir humain, mais en Dieu, lequel vous favorisera et parlera par l'entremise de cet homme, mettant dedans le cœur et dedans la bouche d'iceluy ce qui sera requis pour vostre bonheur ; si que vous le deves escouter comme un Ange qui descend du ciel pour vous y mener. Traittes avec luy a cœur ouvert, en toute sincerité et fidelité, luy manifestant clairement vostre bien et vostre mal, sans feintise ni dissimulation : et par ce moyen, vostre bien sera examiné et plus asseuré, et vostre mal sera corrigé et remedié ; vous en seres allegee et fortifiee en vos afflictions, moderee et reglee en vos consolations. Ayes en luy une extreme confiance meslee d'une sacree reverence, en sorte que la reverence ne diminue point la confiance, et que la confiance n'empesche point la reverence ; confies-vous en luy avec le respect d'une fille envers son pere, respectes-le avec la confiance d'un filz avec sa mere : bref, cette amitié doit estre forte et douce, toute sainte, toute sacree, toute divine et toute spirituelle.

Et pour cela, choisisses en un entre mille, dit Avila[8] : et moy je dis entre dix mille, car il s'en treuve moins que l'on ne sçauroit dire qui soyent capables de cet office. Il le faut plein de charité, de science et de prudence : si l'une de ces trois parties luy manque, il y a du danger. Mais je vous dis derechef, demandes-le a Dieu, et l'ayant obtenu benisses sa divine Majesté, demeurés ferme et n'en cherches point d'autres, ains alles simplement, humblement et confidemment, car vous feres un tres heureux voyage.

CHAPITRE V.

QU'IL FAUT COMMENCER PAR LA PURGATION DE L'AME.

Les fleurs, dit l'Espoux sacré[1], *apparoissent en nostre terre, le tems d'esmonder et tailler est venu.* Qui sont les fleurs de nos cœurs, o Philothee, sinon les bons desirs? Or, aussi tost qu'ilz paroissent, il faut mettre la main a la serpe, pour retrancher de nostre conscience toutes les œuvres mortes et superflues. La fille estrangere, pour espouser l'Israëlite, devoit oster la robbe de sa captivité, rogner ses ongles et raser ses cheveux[2]: et l'ame qui aspire a l'honneur d'estre espouse du Filz de Dieu, se doit *despouiller du vieil homme et se revestir du nouveau*[3], quittant le peché; puis, rogner et raser toutes sortes d'empeschemens qui destournent de l'amour de Dieu. C'est le commencement de nostre santé que d'estre purgé de nos humeurs peccantes.

Saint Paul tout en un moment fut purgé d'une purgation parfaitte, comme fut aussi sainte Catherine de Gennes, sainte Magdeleine, sainte Pelagie et quelques autres; mais cette sorte de purgation est toute miraculeuse et extraordinaire en la grace, comme la resurrection des mortz en la nature, si que nous ne devons pas y pretendre. La purgation et guerison ordinaire, soit des cors soit des espritz, ne se fait que petit a petit, par progres, d'avancement en avancement, avec peyne et loysir. Les Anges ont des aisles sur l'eschelle de Jacob, mais ilz ne volent pas, ains montent et descendent par ordre, d'eschellon en eschellon. L'ame

qui monte du peché a la devotion est comparee a l'aube[4], laquelle s'eslevant ne chasse pas les tenebres en un instant, mais petit a petit. La guerison, dit l'aphorisme, qui se fait tout bellement, est tous-jours plus asseuree ; les maladies du cœur, aussi bien que celles du cors, viennent a cheval et en poste, mais elles s'en revont a pied et au petit pas.

Il faut doncques estre courageuse et patiente, o Philothee, en cette entreprinse. Helas, quelle pitié est-ce de voir des ames lesquelles, se voyans sujettes a plusieurs imperfections apres s'estre exercees quelques fois en la devotion, commencent a s'inquieter, se troubler et descourager, laissans presque emporter leur cœur a la tentation de tout quitter et retourner en arriere. Mais aussi, de l'autre costé, n'est-ce pas un extreme danger aux ames lesquelles, par une tentation contraire, se font accroire d'estre purgees de leurs imperfections le premier jour de leur purgation, se tenans pour parfaittes avant presque d'estre faittes, en se mettant au vol sans aisles? O Philothee, qu'elles sont en grand peril de recheoir, pour s'estre trop tost ostees d'entre les mains du medecin ! Ha, ne vous levés pas *avant que la lumiere soit arrivee*, dit le Prophete[5] ; *levés vous apres que vous aurés esté assis* : et luy mesme prattiquant cette leçon et ayant esté des-ja lavé et nettoyé, demande de l'estre derechef[6].

L'exercice de la purgation de l'ame ne se peut ni doit finir qu'avec nostre vie : ne nous troublons donq point de nos imperfections, car nostre perfection consiste a les combattre, et nous ne sçaurions les combattre sans les voir, ni les vaincre sans les rencontrer. Nostre victoire ne gist pas a ne les sentir point, mais a ne point leur consentir mais ce n'est pas leur consentir que d'en estre incommodé. Il faut bien que pour l'exercice de nostre humilité, nous soyons quelquefois blessés en cette bataille

spirituelle ; neanmoins nous ne sommes jamais vaincus sinon lhors que nous avons perdu ou la vie ou le courage. Or les imperfections et pechés venielz ne nous sçauroyent oster la vie spirituelle, car elle ne se perd que par le peché mortel ; il reste donques seulement qu'elles ne nous facent point perdre le courage : Delivre-moy, Seigneur, disoit David[7], *de la coüardise et descouragement.* C'est une heureuse condition pour nous en cette guerre, que nous soyons tous-jours vainqueurs, pourveu que nous voulions combattre.

CHAPITRE VI.

DE LA PREMIERE PURGATION, QUI EST CELLE DES PECHES MORTELS.

La premiere purgation qu'il faut faire c'est celle du peché ; le moyen de la faire c'est le saint Sacrement de Penitence. Cherches le plus digne confesseur que vous pourres ; prenes en main quelqu'un des petitz livres qui ont esté faictz pour ayder les consciences a se bien confesser, comme Grenade[1], Bruno[2], Arias[3], Auger[4] ; lises les bien, et remarques de point en point en quoy vous aves offencé, a prendre despuis que vous eustes l'usage de rayson jusques a l'heure presente ; et si vous vous defies de vostre memoire, mettes en escrit ce que vous aurés remarqué. Et ayant ainsi preparé et ramassé les humeurs peccantes de vostre conscience, detestes-les et les rejettes par une contrition et desplaysir aussi grand que vostre cœur pourra souffrir, considerant ces quatre choses : que par le peché vous aves perdu la grace de Dieu, quitté

vostre part de Paradis, accepté les peynes eternelles de l'enfer et renoncé a l'amour eternel de Dieu.

Vous voyes bien, Philothee, que je parle d'une confession generale de toute la vie, laquelle, certes, je confesse bien n'estre pas tous-jours absolument necessaire, mais je considere bien aussi qu'elle vous sera extremement utile en ce commencement : c'est pourquoy je vous la conseille grandement. Il arrive souvent que les confessions ordinaires de ceux qui vivent d'une vie commune et vulgaire sont pleines de grans defautz : car souvent on ne se prepare point ou fort peu, on n'a point la contrition requise, ains il advient maintes fois que l'on se va confesser avec une volonté tacite de retourner au peché, d'autant qu'on ne veut pas éviter l'occasion du peché, ni prendre les expediens necessaires a l'amendement de la vie ; et en tous ces cas ici la confession generale est requise pour asseurer l'ame. Mais outre cela, la confession generale nous appelle a la connoissance de nous mesmes, nous provoque a une salutaire confusion pour nostre vie passee, nous fait admirer la misericorde de Dieu qui nous a attendus en patience ; elle apaise nos cœurs, delasse nos espritz, excite en nous des bons propos, donne sujet a nostre pere spirituel de nous faire des advis plus convenables a nostre condition, et nous ouvre le cœur pour avec confiance nous bien declarer aux confessions suivantes.

Parlant donq d'un renouvellement general de nostre cœur et d'une conversion universelle de nostre ame a Dieu, par l'entreprise de la vie devote, j'ay bien rayson, ce me semble, Philothee, de vous conseiller cette confession generale.

CHAPITRE VII.

DE LA SECONDE PURGATION QUI EST CELLE DES AFFECTIONS DU PECHÉ.

Tous les Israëlites sortirent en effect de la terre d'Egypte, mays ilz n'en sortirent pas tous d'affection [a] ; c'est pourquoy emmi le desert plusieurs d'entre eux regrettoyent de n'avoir pas les oignons et les chairs d'Egypte[1]. Ainsy il y a des penitens qui sortent en effect du peché et n'en quittent pourtant pas l'affection : c'est a dire, ilz proposent de ne plus pecher, mais c'est avec un certain contre cœur qu'ilz ont de se priver et abstenir des malheureuses delectations du peché ; leur cœur renonce au peché et s'en esloigne, mais il ne laisse pas pour cela de se retourner souventefois de ce costé la, comme fit la femme de Loth du costé de Sodome[2]. Ilz s'abstiennent du peché comme les malades font des melons, lesquelz ilz ne mangent pas parce que le medecin les menace de mort s'ilz en mangent ; mais ilz s'inquietent de s'en abstenir, ilz en parlent et marchandent s'il se pourroit faire, ilz les veulent au moins sentir, et estiment bien heureux ceux qui en peuvent manger. Car ainsy ces foibles et lasches penitens s'abstiennent pour quelque tems du peché, mais c'est a regret ; ilz voudroient bien pouvoir pecher sans estre damnés, ilz parlent avec ressentiment et goust du peché et estiment contens ceux qui les font. Un homme resolu de se venger changera de volonté en la confession, mais tost apres on le treuvera parmi ses amis qui prend playsir a parler de sa

a. de cœur.

querelle, disant que si ce n'eust esté la crainte de Dieu, il eust fait ceci et cela, et que la loy divine en cet article de pardonner est difficile ; que pleust a Dieu qu'il fust permis de se venger ! Ha, qui ne voit qu'encor que ce pauvre homme soit hors du peché, il est neanmoins tout embarrassé de l'affection du peché, et qu'estant hors d'Egypte en effect, il y est encor en appetit, desirant les aulx et les oignons qu'il y souloit manger ! comme fait cette femme qui, ayant detesté ses mauvaises amours, se plaist neanmoins d'estre muguettee et environnee. Helas, que telles gens sont en grand peril!

O Philothee, puisque vous voulés entreprendre la vie devote, il ne vous faut pas seulement quitter le peché, mais il faut tout a fait esmonder vostre cœur de toutes les affections qui dependent du peché ; car, outre le danger qu'il y auroit de faire recheute, ces miserables affections allanguiroyent perpetuellement vostre esprit, et l'appesentiroyent en telle sorte qu'il ne pourroit pas faire les bonnes œuvres promptement, diligemment et frequemment, en quoy gist neanmoins la vraÿe essence de la devotion. Les ames lesquelles sorties de l'estat du peché ont encor ces affections et allanguissemens, ressemblent a mon advis aux filles qui ont les pasles couleurs, lesquelles ne sont pas malades, mais toutes leurs actions sont malades : elles mangent sans goust, dorment sans repos, rient sans joye, et se traisnent plutost que de cheminer ; car de mesme, ces ames font le bien avec des lassitudes spirituelles si grandes, qu'elles ostent toute la grace a leurs bons exercices, qui sont peu en nombre et petitz en effect.

CHAPITRE VIII.

DU MOYEN DE FAIRE CETTE SECONDE PURGATION.

Or, le premier motif pour parvenir a cette seconde purgation, c'est la vive et forte apprehension du grand mal que le peché nous apporte, par le moyen de laquelle nous entrons en une profonde et vehemente contrition ; car tout ainsy que la contrition, pourveu qu'elle soit vraÿe, pour petite qu'elle soit, et sur tout estant jointe a la vertu des Sacremens, nous purge suffisamment du peché, de mesme quand elle est grande et vehemente, elle nous purge de toutes les affections qui dependent du peché. Une haine ou rancune foible et debile nous fait avoir a contrecœur celuy que nous haïssons et nous fait fuir sa compaignie ; mais si c'est une haine mortelle et violente, non seulement nous fuyons et abhorrons celuy à qui nous la portons, ains nous avons a degoust et ne pouvons souffrir la conversation de ses alliés, parens et amis, non pas mesme son image, ni chose qui luy appartienne. Ainsy, quand le penitent ne hait le peché que par une legere, quoy que vraÿe contrition, il se resoult voyrement bien de ne plus pecher, mais quand il le hait d'une contrition puissante et vigoureuse, non seulement il deteste le peché, ains encor toutes les affections, dependances et acheminemens du peché. Il faut donques, Philothee, aggrandir tant qu'il nous sera possible nostre contrition et repentance, affin qu'elle s'estende jusques aux moindres appartenances du peché. Ainsy Magdeleine en sa conversion perdit tellement le goust des pechés et des playsirs qu'elle y avoit prins, que jamais plus elle n'y

pensa ; et David protestoit de non seulement haïr le peché, mais aussi toutes les voyes et sentiers d'iceluy[1] : en ce point consiste le rajeunissement de l'ame, que ce mesme Prophete[2] compare au renouvellement de l'aigle.

Or, pour parvenir a cette apprehension et contrition, il faut que vous vous exercies soigneusement aux meditations suivantes, lesquelles estans bien prattiquees desracineront de vostre cœur, moyennant la grace de Dieu, le peché et les principales affections du peché ; aussi les ay-je dressees tout a fait pour cet usage. Vous les feres l'une apres l'autre selon que je les ay marquees, n'en prenant qu'une pour chaque jour, laquelle vous feres le matin, s'il est possible, qui est le tems le plus propre pour toutes les actions de l'esprit, et la ruminerés le reste de la journee. Que si vous n'estes encor pas duite[a] a faire la meditation, voyes ce qui en sera dit en la seconde Partie.

CHAPITRE IX.

Meditation 1.

DE LA CREATION.

Preparation.

1. Mettes-vous en la présence de Dieu.
2. Supplies-le qu'il vous inspire.

Considerations.

1. Considerés qu'il n'y a que tant d'ans que vous n'esties point au monde, et que vostre estre estoit un

---

a. exercée.

vray rien. Ou estions-nous, o mon ame, en ce tems la ? Le monde avoit des-ja tant duré, et de nous, il n'en estoit nulle nouvelle.

2. Dieu vous a fait esclore de ce rien, pour vous rendre ce que vous estes, sans qu'il eust besoin de vous, ains par sa seule bonté.

3. Considerés l'estre que Dieu vous a donné ; car c'est le premier estre du monde visible, capable de vivre eternellement et de s'unir parfaittement a sa divine Majesté.

Affections et resolutions.

1. Humilies-vous profondement devant Dieu, disant de cœur avec le Psalmiste : O Seigneur, je suis *devant vous comme un vray rien*[1]. Et comment *eustes-vous memoire* de moy[2] pour me creer ? Helas, mon ame, tu estois abismee dans cet ancien neant, et y serois encores de present si Dieu ne t'en eust retiree ; et que ferois-tu dedans ce rien ?

2. Rendes graces a Dieu. O mon grand et bon Createur, combien vous suis-je redevable, puisque vous m'estes allé prendre dans mon rien, pour me rendre par vostre misericorde ce que je suis. Qu'est ce que je feray jamais pour dignement benir vostre saint Nom et remercier vostre immense bonté ?

3. Confondés-vous. Mays helas, mon Createur, au lieu de m'unir a vous par amour et service, je me suis rendue toute rebelle par mes desreglees affections, me separant et esloignant de vous pour me joindre au peché, n'honnorant non plus vostre bonté que si vous n'eussies pas esté mon Createur.

4. Abaisses-vous devant Dieu. O mon ame, *sçache que le Seigneur est* ton *Dieu ; c'est luy qui t'a fait,* et tu

ne t'es pas faitte toy mesme[3]. O Dieu, je suis *l'ouvrage de vos mains*[4].

5. Je ne veux donq plus des-ormais me complaire en moy mesme, qui de ma part ne suis rien. Dequoy te glorifies-tu, o *poudre et cendre*[5], mais plustost, o vray neant ? dequoy t'exaltes-tu ? Et pour m'humilier, je veux faire telle et telle chose, supporter telz et telz mespris. Je veux changer de vie et suivre des-ormais mon Createur, et m'honnorer de la condition de l'estre qu'il m'a donné, l'employant tout entierement a l'obeissance de sa volonté par les moyens qui me seront enseignés, et desquelz je m'enquerray vers mon pere spirituel.

Conclusion.

1. Remercies Dieu. *Benis, o mon ame,* ton Dieu *et que toutes mes entrailles loüent son saint Nom*[6], car sa bonté m'a tiree de rien, et sa misericorde m'a creée.

2. Offres. O mon Dieu, je vous offre l'estre que vous m'aves donné, avec tout mon cœur ; je le vous dedie et consacre.

3. Pries. O Dieu, fortifies moy en ces affections et resolutions ; o Sainte Vierge, recommandes les a la misericorde de vostre Filz, avec tous ceux pour qui je dois prier, etc.

Pater noster, Ave.

Au sortir de l'orayson, en vous promenant un peu, recueilles un petit bouquet de devotion, des considerations que vous aves faites, pour l'odorer le long de la journee.

CHAPITRE X.

Meditation 2.

DE LA FIN POUR LAQUELLE NOUS SOMMES CREÉS.

Preparation.

1. Mettes-vous devant Dieu.
2. Pries-le qu'il vous inspire.

Considerations.

1. Dieu ne vous a pas mise en ce monde pour aucun besoin qu'il eust de vous, qui luy estes du tout inutile, mais seulement affin d'exercer en vous sa bonté, vous donnant sa grace et sa gloire. Et pour cela il vous a donné l'entendement pour le connoistre, la memoire pour vous souvenir de luy, la volonté pour l'aymer, l'imagination pour vous representer ses bienfaitz, les yeux pour voir les merveilles de ses ouvrages, la langue pour le loüer, et ainsy des autres facultés.

2. Estant creée et mise en ce monde a cette intention, toutes actions contraires a icelle doivent estre rejettees et evitees, et celles qui ne servent de rien a cette fin doivent estre mesprisees, comme vaines et superflues.

3. Considerés le malheur du monde qui ne pense point a cela, mais vit comme s'il croyait de n'estre creé que pour bastir des maysons, planter des arbres, assembler des richesses et faire des badineries.

Affections et resolutions.

1. Confondes-vous, reprochant a vostre ame sa misere, qui a esté si grande ci devant qu'elle n'a que peu ou

point pensé a tout ceci. Helas, ce dires-vous, que pensois-je, o mon Dieu, quand je ne pensois point en vous ? dequoy me resouvenois-je quand je vous oubliois ? qu'aymois-je quand je ne vous aymois pas ? Helas, je me devois repaistre de la verité, et je me remplissois de la vanité, et servois le monde qui n'est fait que pour me servir.

2. Detestes la vie passee. Je vous renonce, pensees vaines et cogitations inutiles ; je vous abjure, o souvenirs detestables et frivoles ; je vous renonce, amitiés infidelles et desloyales, services perdus et miserables, gratifications ingrates, complaisances fascheuses.

3. Convertisses-vous a Dieu. Et vous, o mon Dieu, mon Sauveur, vous seres doresnavant le seul objet de mes pensees ; non, jamais je n'appliqueray mon esprit a des cogitations qui vous soient desaggreables : ma memoire se remplira tous les jours de ma vie de la grandeur de vostre debonnaireté, si doucement exercee en mon endroit ; vous seres les delices de mon cœur et la suavité de mes affections. Ha donq, telz et telz fatras et amusemens ausquel je m'appliquois, telz et telz vains exercices ausquelz j'employois mes journées, telles et telles affections qui engageoient mon cœur, me seront des-ormais en horreur ; et a cette intention j'useray de telz et telz remedes.

Conclusion.

1. Remercies Dieu qui vous a faite pour une fin si excellente. Vous m'aves faite, o Seigneur, pour vous, affin que je jouisse eternellement de l'immensité de vostre gloire : quand sera-ce que j'en seray digne, et quand vous beniray-je selon mon devoir ?

2. Offres. Je vous offre, o mon cher Createur, toutes

ces mesmes affections et resolutions, avec toute mon âme et mon cœur.

3. Pries. Je vous supplie, o Dieu, d'avoir aggreables mes souhaitz et mes vœux, et de donner vostre sainte benediction a mon ame, a celle fin qu'elle les puisse accomplir par le merite du sang de vostre Filz respandu sur la Croix, etc.

Faites le petit bouquet de devotion.

CHAPITRE XI.

Meditation 3.

DES BENEFICES DE DIEU.

Preparation.

1. Mettes-vous en la presence de Dieu.
2. Pries-le qu'il vous inspire.

Considerations.

1. Consideres les graces corporelles que Dieu vous a donnees : quel cors, quelles commodités de l'entretenir, quelle santé, quelles consolations loysibles pour iceluy, quelz amis, quelles assistances. Mais cela consideres-le avec une comparayson de tant d'autres personnes qui valent mieux que vous, lesquelles sont destituees de ces benefices : les uns gastés de cors, de santé, de membres ; les autres abandonnés a la merci des opprobres, et du mespris et des-honneur ; les autres accablés de pauvreté ; et Dieu n'a pas voulu que vous fussies si miserable.

2. Consideres les dons de l'esprit : combien y-a-il au monde de gens hebetés, enragés, insensés ; et pourquoy n'estes-vous pas du nombre ? Dieu vous a favorisee. Çombien y en a-il qui ont esté nourris rustiquement et en une extreme ignorance ; et la Providence divine vous a fait eslever civilement et honnorablement.

3. Consideres les graces spirituelles : o Philothee, vous estes des enfants de l'Eglise ; Dieu vous a enseignee sa connoissance des vostre jeunesse. Combien de fois vous a-il donné ses Sacremens ? combien de fois, des inspirations, des lumieres interieures, des reprehensions pour vostre amendement ? combien de fois vous a-il pardonné vos fautes ? combien de fois, delivree des occasions de vous perdre ou vous esties exposee ? Et ces annees passees, n'estoyent ce pas un loysir et commodité de vous avancer au bien de vostre ame ? Voyes un peu par le menu combien Dieu vous a esté doux et gracieux.

Affections et resolutions.

1. Admires la bonté de Dieu. O que mon Dieu est bon en mon endroit ! O qu'il est bon ! Que vostre cœur, Seigneur, est riche en misericorde et liberal en debonnaireté[1] ! O mon ame, racontons a jamais combien de graces il nous a faites.

2. Admires vostre ingratitude. Mais que suis-je, Seigneur, que *vous ayes eu memoire* de moy[2] ? O que mon indignité est grande ! Helas, j'ay foulé au pied vos benefices ; j'ay deshonnoré vos graces, les convertissant en abus et mespris de vostre souveraine bonté ; j'ay opposé l'abisme de mon ingratitude a l'abisme de vostre grace et faveur.

3. Excites-vous a reconnoissance. Sus donq, o mon cœur, ne veuilles plus estre infidelle, ingrat et desloyal a ce grand Bienfaiteur. Et comment *mon ame ne sera-elle pas meshuy sujette a Dieu*[3], qui a fait tant de merveilles et de graces en moy et pour moy ?

4. Ha donq, Philothee, retires vostre cors de telles et telles voluptés, rendes-le sujet au service de Dieu qui a tant fait pour luy ; appliques vostre ame a le connoistre et reconnoistre, par telz et telz exercices qui sont requis pour cela ; employés soigneusement les moyens qui sont en l'Eglise pour vous sauver et aymer Dieu. Ouy, je frequenteray l'orayson, les Sacremens, j'escouteray la sainte parole, je prattiqueray les inspirations et conseilz.

Conclusion.

1. Remercies Dieu de la connoissance qu'il vous a donnee maintenant de vostre devoir, et de tous les bienfaitz cy devant receus.

2. Offres-luy vostre cœur avec toutes vos resolutions.

3. Pries-le qu'il vous fortifie, pour les prattiquer fidellement par le merite de la mort de son Filz ; implorés l'intercession de la Vierge et des Saintz.

Pater noster, etc.

Faites le petit bouquet spirituel.

CHAPITRE XII.

Meditation 4.

DES PECHÉS.

Preparation.

1. Mettez-vous en la presence de Dieu.
2. Supplies-le qu'il vous inspire.

Considerations.

1. Penses combien il y a que vous commencés a pecher, et voyes combien des ce premier commencement les pechés se sont multipliés en vostre cœur ; comme tous les jours les aves accreus contre Dieu, contre vous mesme, contre le prochain, par œuvre, par parole, par desir et pensee.

2. Consideres vos mauvaises inclinations, et combien vous les avés suivies. Et par ces deux pointz vous verrés que vos *coulpes sont en plus grand nombre que les cheveux de* vostre *teste*[1], voyre que le sable de la mer.

3. Consideres a part le peché d'ingratitude envers Dieu, qui est un peché general lequel s'espanche par tous les autres, et les rend infiniment plus enormes : voyes donq combien de benefices Dieu vous a fait, et que de tous, vous aves abusé contre le Donateur ; singulierement, combien d'inspirations mesprisees, combien de bons mouvemens rendus inutiles. Et encor plus que tout, combien de fois aves-vous receu les Sacremens, et ou en sont les fruitz ? que sont devenus ces pretieux joyaux dont vostre cher Espoux vous avoit ornee ? tout

cela a esté couvert sous vos iniquités. Avec quelle preparation les aves-vous receus ? Pensés a cette ingratitude, que Dieu vous ayant tant couru apres pour vous sauver, vous aves tous-jours fui devant luy pour vous perdre.

Affections et resolutions.

1. Confondes-vous en vostre misere. O mon Dieu, comment ose-je comparoistre devant vos yeux ? Helas, je ne suis qu'un apostheme du monde et un esgoust d'ingratitude et d'iniquité. Est il possible que j'aye esté si desloyale, que je n'aye laissé pas un seul de mes sens, pas une des puissances de mon ame, que je n'aye gasté, violé et souïllé, et que pas un jour de ma vie ne soit escoulé auquel je n'aye produit de si mauvais effectz ? Est-ce ainsy que je devois contrechanger les benefices de mon Createur et le sang de mon Redempteur ?

2. Demandes pardon, et vous jettés aux pieds du Seigneur comme un enfant prodigue, comme une Magdeleine, comme une femme qui aurait souillé le lit de son mariage de toutes sortes d'adulteres. O Seigneur, misericorde sur cette pecheresse ; helas, o source vive de compassion, ayes pitié de cette miserable.

3. Proposes de vivre mieux. O Seigneur, non, jamais plus, moyennant vostre grace, non jamais plus je ne m'abandonneray au peché. Helas, je ne l'ay que trop aymé ; je le deteste, et vous embrasse, o Pere de misericorde ; je veux vivre et mourir en vous.

4. Pour effacer les pechés passés, je m'en accuseray courageusement, je n'en laisseray pas un que je ne pousse dehors.

5. Je feray tout ce que je pourray pour en deraciner entierement les plantes de mon cœur, particulierement de telz et de telz qui me sont plus ennuyeux.

6. Et pour ce faire, j'embrasseray constamment les moyens qui me seront conseillés, ne me semblant d'avoir jamais asses fait pour reparer de si grandes fautes.

Conclusion.

1. Remerciés Dieu qui vous a attendue jusques a cette heure, et vous a donné ces bonnes affections.
2. Faites-luy offrande de vostre cœur pour les effectuer.
3. Pries-le qu'il vous fortifie, etc.

CHAPITRE XIII.

Meditation 5.

DE LA MORT.

Preparation.

1. Mettes-vous en la presence de Dieu.
2. Demandes-luy sa grace.
3. Imagines-vous d'estre malade en extremité dans le lit de la mort, sans espérance aucune d'en eschapper.

Considerations.

1. Consideres l'incertitude du jour de vostre mort. O mon ame, vous sortires un jour de ce cors. Quand sera-ce? sera-ce en hiver ou en esté? en la ville ou au village? de jour ou de nuit? sera-ce a l'impourveu ou avec advertissement? sera-ce de maladie ou d'accident?

aures-vous le loysir de vous confesser, ou non? seres-vous assistee de vostre confesseur et pere spirituel? Helas, de tout cela nous n'en sçavons rien du tout ; seulement cela est asseuré que nous mourrons, et tous-jours plus tost que nous ne pensons.

2. Consideres qu'alhors le monde finira pour ce qui vous regarde, il n'y en aura pour plus vous ; il renversera sans dessus dessous devant vos yeux. Ouy, car alhors les plaisirs, les vanités, les joyes mondaines, les affections vaynes nous apparoistront comme des fantosmes et nuages. Ah chetifve, pour quelles bagatelles et chimeres ay je offensé mon Dieu ! Vous verrés que nous avons quitté Dieu pour neant. Au contraire, la devotion et les bonnes œuvres vous sembleront alhors si desirables et douces : et pourquoy n'ay je suivi ce beau et gracieux chemin? Alhors les pechés qui sembloyent bien petitz, paroistront gros comme des montagnes, et vostre devotion, bien petite.

3. Consideres les grans et langoureux adieux que vostre ame dira a ce bas monde : elle dira adieu aux richesses, aux vanités et vaynes compaignies, aux playsirs, aux passetems, aux amis et voysins, aux parens, aux enfans, au mari, à la femme, bref, à toute creature ; et, en fin finale, a son cors, qu'elle delaissera pasle, have, desfait, hideux et puant.

4. Consideres les empressemens qu'on aura pour lever ce cors-la et le cacher en terre, et que, cela fait, le monde ne pensera plus gueres en vous, ni n'en sera plus memoire, non plus que vous n'avés gueres pensé aux autres : Dieu luy face paix, dira-on, et puis, c'est tout. O mort, que tu es considerable, que tu es impiteuse !

5. Consideres qu'au sortir du cors, l'ame prend son chemin ou a droite ou a gauche. Helas, ou ira la vostre? quelle voye tiendra-elle? non autre que celle qu'elle aura commencee en ce monde.

Affections et resolutions.

1. Pries Dieu et vous jettes entre ses bras. Las ! Seigneur, receves-moy en vostre protection pour ce jour effroyable ; rendes-moy cette heure heureuse et favorable, et que plustost toutes les autres de ma vie me soyent tristes et d'affliction.

2. Mesprises le monde. Puisque je ne sçai l'heure en laquelle il te faut quitter, o monde, je ne me veux point attacher a toy. O mes chers amis, mes cheres alliances, permettes-moy que je ne vous affectionne plus que par une amitié sainte, laquelle puisse durer eternellement ; car, pourquoy m'unir a vous en sorte qu'il faille quitter et rompre la liaison?

3. Je me veux preparer a cette heure, et prendre le soin requis pour faire ce passage heureusement ; je veux asseurer l'estat de ma conscience de tout mon pouvoir, et veux mettre ordre a telz et telz manquemens.

Conclusion.

Remercies Dieu de ces resolutions qu'il vous a donnees offres les a sa Majesté ; supplies le derechef qu'elle vous rende vostre mort heureuse par le merite de celle de son Filz. Implorés l'ayde de la Vierge et des Saintz.

Pater, Ave Maria.

Faites un bouquet de myrrhe.

CHAPITRE XIV.

Meditation 6.

DU JUGEMENT.

Preparation.

1. Mettes-vous devant Dieu.
2. Supplies-le qu'il vous inspire.

Considerations.

1. En fin, apres le temps que Dieu a marqué pour la duree de ce monde, et apres une quantité de signes et presages horribles pour lesquels les hommes *secheront d'effroi*[1] et de crainte, le feu venant comme un deluge bruslera et reduira en cendre toute la face de la terre, sans qu'aucune des choses que nous voyons sur icelle en soit exempte.

2. Apres ce deluge de flammes et de foudres, tous les hommes ressusciteront de la terre, excepté ceux qui sont des-ja ressuscités, et a la voix de l'Archange comparoistront en la vallee de Josaphat. Mais helas, avec quelle difference ! car les uns y seront en cors glorieux et resplendissans, et les autres en cors hideux et horribles.

3. Consideres la majesté avec laquelle le souverain Juge comparoistra, environné de tous les Anges et Saintz, ayant devant soy sa Croix plus reluisante que le soleil, enseigne de grace pour les bons, et de rigueur pour les mauvais.

4. Ce souverain Juge, par son commandement redoutable et qui sera soudain executé, separera les bons des

mauvais, mettant les uns a sa droite, les autres a sa gauche ; separation eternelle, et apres laquelle jamais plus ces deux bandes ne se treuveront ensemble.

5. La separation faite et les livres des consciences ouvertz, on verra clairement la malice des mauvais et le mespris dont ilz ont usé contre Dieu ; et d'ailleurs, la penitence des bons et les effectz de la grace de Dieu qu'ilz ont receue, et rien ne sera caché. O Dieu, quelle confusion pour les uns, quelle consolation pour les autres !

6. Consideres la derniere sentence des mauvais : *Alles, mauditz, au feu eternel qui est preparé au diable et a ses* compaignons[2]. Peses ces paroles si pesantes, *Alles*, dit il : c'est un mot d'abandonnement perpetuel que Dieu fait de telz malheureux, les bannissant pour jamais de sa face. Il les appelle *mauditz* : o mon ame, quelle malediction ! malediction generale, qui comprend tous les maux ; malediction irrevocable, qui comprend tous les tems et l'éternité. Il adjouste, *au feu eternel* : regarde, o mon cœur, cette grande eternité. O eternelle eternité des peynes, que tu es effroyable !

7. Consideres la sentence contraire des bons : *Venes*, dit le Juge ; ah, c'est le mot aggreable de salut par lequel Dieu nous tire a soy et nous reçoit dans le giron de sa bonté ; *benis de mon Pere* : o chere benediction, qui comprend toute benediction ! *possedés le royaume qui vous est preparé des la constitution du monde.* O Dieu, quelle grace, car ce royaume n'aura jamais fin !

Affections et resolutions.

1. Tremble, o mon ame, a ce souvenir. O Dieu, qui me peut asseurer pour cette journee, en laquelle *les colomnes du ciel* trembleront de frayeur[3] ?

2. Detestés vos pechés, qui seulz vous peuvent perdre en cette journee espouvantable.

3. Ah, je me veux juger moy-mesme maintenant, affin que je ne sois pas jugee[4]; je veux examiner ma conscience et me condamner, m'accuser et me corriger, affin que le Juge ne me condamne en ce jour redoutable : je me confesseray donq, j'accepteray les advis necessaires, etc.

Conclusion.

1. Remercies Dieu qui vous a donné moyen de vous asseurer pour ce jour-la, et le tems de faire penitence.

2. Offres-luy vostre cœur pour la faire.

3. Pries-le qu'il vous face la grace de vous en bien acquitter.

Pater noster, Ave.

Faites un bouquet.

CHAPITRE XV.

Meditation 7.

DE L'ENFER.

Preparation.

1. Mettes-vous en la presence divine.

2. Humilies-vous et demandes son assistance.

3. Imagines-vous une ville tenebreuse, toute bruslante de soufre et de poix puante, pleyne de citoyens qui n'en peuvent sortir.

Considerations.

1. Les damnés sont dedans l'abisme infernal comme dedans cette ville infortunee, en laquelle ilz souffrent des tourmens indicibles en tous leurs sens et en tous leurs membres, parce que, comme ilz ont employé tous

leurs sens et leurs membres pour pecher, ainsy souffriront ilz en tous leurs membres et en tous leurs sens les peynes deuës au peché : les yeux, pour leurs faux et mauvais regards, souffriront l'horrible vision des diables et de l'enfer ; les oreilles, pour avoir prins playsir aux discours vicieux, n'ouiront jamais que pleurs, lamentations et desespoirs ; et ainsy des autres.

2. Outre tous ces tourmens, il y en a encor un plus grand, qui est la privation et perte de la gloire de Dieu, laquelle ilz sont forclos de jamais voir. Que si Absalon treuva que la privation de la face amiable de son pere David estoit plus ennuyeuse que son exil[1], o Dieu, quel regret d'estre a jamais privé de voir vostre doux et suave visage!

3. Considerés sur tout l'eternité de ces peynes, laquelle seule rend l'enfer insupportable. Helas, si une puce en nostre oreille, si la chaleur d'une petite fievre nous rend une courte nuit si longue et ennuyeuse, combien sera espouvantable la nuit de l'eternité avec tant de tourmens! De cette eternité, naissent le desespoir eternel, les blasphemes et rages infinies.

Affections et resolutions.

1. Espouvantés vostre ame par les paroles de Job[2] : O mon ame, pourrois-tu bien *vivre* eternellement *avec ces ardeurs perdurables* et *emmi ce feu devorant*? veux-tu bien quitter ton Dieu pour jamais?

2. Confessés que vous l'aves merité, mays combien de fois ! Or, des-ormais je veux prendre parti au chemin contraire ; pourquoy descendrois-je en cet abisme?

3. Je feray donques tel et tel effort pour eviter le peché, qui seul me peut donner cette mort eternelle.

Remercies, offres, pries.

CHAPITRE XVI.

Meditation 8.

DU PARADIS.

Preparation.

1. Mettes-vous en la presence de Dieu.
2. Faites l'invocation.

Considerations.

1. Consideres une belle nuit bien sereine, et penses combien il fait bon voir le ciel avec cette multitude et varieté d'estoiles. Or, joignés maintenant cette beauté avec celle d'un beau jour, en sorte que la clarté du soleil n'empesche point la claire veue des estoiles ni de la lune ; et puis apres, dites hardiment que toute cette beauté mise ensemble n'est rien au prix de l'excellence du grand Paradis. O que ce lieu est desirable et amiable, que cette cité est pretieuse!

2. Consideres la noblesse, la beauté et la multitude des citoyens et habitans de cet heureux païs : ces millions de millions d'Anges, de Cherubins et Seraphins, cette troupe d'Apostres, de Martyrs, de Confesseurs, de Vierges, de saintes Dames ; la multitude est innumerable. O que cette compaignie est heureuse! Le moindre de tous est plus beau a voir que tout le monde ; que sera-ce de les voir tous? Mais, mon Dieu, qu'ils sont heureux : tous-jours ilz chantent le doux cantique de l'amour eternel ; tous-jours ilz jouissent d'une constante allegresse ; ilz s'entredonnent les uns aux autres des contentemens indicibles, et vivent

en la consolation d'une heureuse et indissoluble societé.

3. Consideres en fin quel bien ilz ont tous de jouir de Dieu qui les gratifie pour jamais de son amiable regard, et par iceluy respand dedans leurs cœurs un abisme de delices. Quel bien d'estre a jamais uni a son Principe! Ilz sont la comme des heureux oyseaux, qui volent et chantent a jamais dedans l'air de la Divinité qui les environne de toutes parts de playsirs incroyables ; la, chacun a qui mieux mieux, et sans envie, chante les loüanges du Createur. Beny soyes vous a jamais, o nostre doux et souverain Createur et Sauveur, qui nous estes si bon, et nous communiqués si liberalement vostre gloire. Et reciproquement, Dieu benit d'une benediction perpetuelle tous ses Saintz : Benites soyes vous a jamais, dit-il, mes cheres creatures, qui m'aves servi et qui me loüerés eternellement avec si grand amour et courage.

Affections et resolutions.

1. Admirés et loués cette patrie celeste. O que vous estes belle, ma chere Hierusalem, et que bienheureux sont vos habitans!

2. Reproches a vostre cœur le peu de courage qu'il a eu jusques a present, de s'estre tant destourné du chemin de cette glorieuse demeure. Pourquoy me suis-je tant esloignee de mon souverain bonheur? Ah, miserable, pour ces playsirs si desplaysans et legers, j'ay mille et mille fois quitté ces eternelles et infinies delices. Quel esprit avois-je de mespriser des biens si desirables, pour des desirs si vains et mesprisables?

3. Aspires neanmoins avec vehemence a ce sejour tant delicieux. O puisqu'il vous a pleu, mon bon et souverain Seigneur, redresser mes pas en vos voyes, non,

jamais plus je ne retourneray en arriere. Allons, o ma chere ame, allons en ce repos infini, cheminons a cette benite terre qui nous est promise ; que faisons-nous en cett'Egypte?

4. Je m'empescheray donq de telles choses, qui me destournent ou retardent de ce chemin.

5. Je feray donq telles et telles choses qui m'y peuvent conduire.

Remercies, offres, pries.

CHAPITRE XVII.

Meditation 9.

PAR MANIERE D'ELECTION ET CHOIX DU PARADIS.

Preparation.

1. Mettes-vous en la presence de Dieu.
2. Humilies-vous devant luy, priant qu'il vous inspire.

Considerations.

Imaginés vous d'estre en une rase campagne, toute seule avec vostre bon Ange, comme estoit le jeune Tobie allant en Rages, et qu'il vous fait voir en haut le Paradis ouvert, avec les playsirs representés en la meditation du Paradis que vous aves faitte ; puis, du costé d'en bas, il vous fait voir l'enfer ouvert, avec tous les tourmens descritz en la meditation de l'enfer. Vous estant colloquee

ainsy par imagination, et mise a genoux devant vostre bon Ange :

1. Consideres qu'il est tres vray que vous estes au milieu du Paradis et de l'enfer, et que l'un et l'autre est ouvert pour vous recevoir, selon le choix que vous en ferés.

2. Consideres que le choix que l'on fait de l'un ou de l'autre en ce monde, durera eternellement en l'autre.

3. Et encores que l'un et l'autre soit ouvert pour vous recevoir, selon que vous le choisirés, si est-ce que Dieu, qui est appareillé de vous donner, ou l'un par sa justice ou l'autre par sa misericorde, desire neanmoins d'un desir nompareil que vous choisissies le Paradis ; et vostre bon Ange vous en presse de tout son pouvoir, vous offrant de la part de Dieu mille graces et mille secours pour vous ayder a la montee.

4. Jesus Christ, du haut du Ciel, vous regarde en sa debonnaireté et vous invite doucement : Viens, o ma chere ame, au repos eternel entre les bras de ma bonté, qui t'a preparé les delices immortelles en l'abondance de son amour. Voyes de vos yeux interieurs la Sainte Vierge qui vous convie maternellement : Courage, ma fille, ne veuille pas mespriser les desirs de mon Filz, ni tant de souspirs que je jette pour toy, respirant avec luy ton salut eternel. Voyes les Saintz qui vous exhortent, et un million de saintes ames qui vous convient doucement, ne desirans que de voir un jour vostre cœur joint au leur, pour loüer Dieu a jamais, et vous asseurans que le chemin du ciel n'est point si malaysé que le monde le fait : Hardiment, vous disent elles, treschere amie ; qui considerera bien le chemin de la devotion par lequel nous sommes montees, il verra que nous sommes venues en ces delices, par des delices incomparablement plus souëfves que celles du monde.

Election.

1. O enfer, je te deteste maintenant et eternellement ; je deteste tes tourmens et tes peynes ; je deteste ton infortunee et malheureuse eternité, et sur tout ces eternelz blasphemes et maledictions que tu vomis eternellement contre mon Dieu. Et retournant mon cœur et mon ame de ton côté, o beau Paradis, gloire eternelle, felicité perdurable, je choisis a jamais irrevocablement mon domicile et mon sejour dedans tes belles et sacrees maysons, et en tes saintz et desirables tabernacles. Je benis, o mon Dieu, vostre misericorde, et accepte l'offre qu'il vous plait de m'en faire. O Jesus, mon Sauveur, j'accepte vostre amour eternel, et advouë l'acquisition que vous aves faite pour moy d'une place et logis en cette bienheureuse Hierusalem, non tant pour aucune autre chose, comme pour vous aymer et benir a jamais.

2. Acceptes les faveurs que la Vierge et les Saintz vous presentent ; promettes leur que vous vous achemineres a eux ; tendes la main a vostre bon Ange affin qu'il vous y conduise ; encourages vostre ame a ce choix.

CHAPITRE XVIII.

Meditation 10.

PAR MANIERE D'ELECTION ET CHOIX QUE L'AME FAIT DE LA VIE DEVOTE.

Preparation.

1. Mettes-vous en la presence de Dieu,
2. Abaisses-vous devant sa face; requeres son ayde.

Considerations.

1. Imagines-vous d'estre derechef en une rase campagne, avec vostre bon Ange toute seule, et a costé gauche,

vous voyes le diable assis sur un grand throsne haut eslevé, avec plusieurs des espritz infernaux aupres de luy, et tout autour de luy, une grande troupe de mondains qui tous a teste nuë le reconnoissent et luy font hommage, les uns par un peché, les autres par un autre. Voyes la contenance de tous les infortunés courtisans de cet abominable roy : regardés les uns furieux de haine, d'envie et de cholere ; les autres qui s'entretuent ; les autres haves, pensifz et empressés a faire des richesses ; les autres attentifz à la vanité, sans aucune sorte de playsir qui ne soit inutile et vain ; les autres vilains, perdus, pourris en leurs brutales affections. Voyes comme ilz sont tous sans repos, sans ordre et sans contenance ; voyes comme ilz se mesprisent les uns les autres et comme ilz ne s'ayment que par des faux semblans. En fin, vous verres une calamiteuse republique, tyrannisee de ce roy maudit, qui vous fera compassion.

2. Du costé droit, voyes Jesus Christ crucifié, qui, avec un amour cordial, prie pour ces pauvres endiablés, affin qu'ilz sortent de cette tyrannie, et qui les appelle a soy ; voyes une grande troupe de devotz qui sont autour de de luy avec leurs Anges. Contemplés la beauté de ce royaume de devotion. Qu'il fait beau voir cette troupe de vierges, hommes et femmes, plus blanche que le lys, cette assemblee de vefves, pleines d'une sacree mortification et humilité ! Voyes le rang de plusieurs personnes mariéees qui vivent si doucement ensemble avec respect mutuel, qui ne peut estre sans une grande charité : voyes comme ces devotes ames marient le soin de leur mayson exterieure avec le soin de l'interieure, l'amour du mari avec celui de l'Epoux celeste. Regardes generalement par tout, vous les verres tous en une contenance sainte, douce, amiable, qu'ilz escoutent Nostre Seigneur, et tous le voudroyent planter au milieu de leur cœur. Ilz se res-

jouissent, mais d'une joye gracieuse, charitable et bien reglee ; ilz s'entr'ayment, mais d'un amour sacré et tres pur. Ceux qui ont des afflictions en ce peuple devot, ne se tourmentent pas beaucoup et n'en perdent point contenance. Bref, voyes les yeux du Sauveur qui les console, et que tous ensemblement aspirent a luy.

3. Vous aves meshui quitté Satan avec sa triste et malheureuse troupe, par les bonnes affections que vous aves conceuës, et neanmonins vous n'estes pas encor arrivee au Roy Jesus, ni jointe a son heureuse et sainte compaignie de devotz, ains vous aves esté tous-jours entre l'un et l'autre.

4. La Vierge Sainte avec saint Joseph, saint Louys, sainte Monique, et cent mille autres qui sont en l'escadron de ceux qui ont vescu emmi le monde, vous invitent et encouragent.

5. Le Roy crucifié vous appelle par vostre nom propre : *Venes, o ma bien aymee, venes* affin que je vous couronne[1].

Election.

1. O monde, o troupe abominable, non, jamais vous ne me verrés sous vostre drapeau : j'ay quitté pour jamais vos forceneries et vanités. Roy d'orgueil, o roy de malheur, esprit infernal, je te renonce avec toutes tes vaynes pompes ; je te deteste avec toutes tes œuvres.

2. Et me convertissant a vous, mon doux Jesus, Roy de bonheur et de gloire eternelle, je vous embrasse de toutes les forces de mon ame, je vous adore de tout mon cœur, je vous choisis, maintenant et pour jamais, pour mon Roy, et par mon inviolable fidelité je vous fais un hommage irrevocable ; je me sousmetz a l'obeissance de vos saintes lois et ordonnances.

3. O Vierge Sainte, ma chere Dame, je vous choisis

pour ma guide, je me rends sous vostre enseigne, je vous offre un particulier respect et une reverence speciale. O mon saint Ange, presentes moy a cette sacree assemblee ; ne m'abandonnes point jusques a ce que j'arrive avec cette heureuse compaignie, avec laquelle je dis et diray a jamais pour tesmoignage de mon choix : Vive Jesus, vive Jesus.

CHAPITRE XIX.

COMME IL FAUT FAIRE LA CONFESSION GENERALE.

Voyla donq, ma chere Philothee, les meditations requises a nostre intention. Quand vous les aures faites alles courageusement en esprit d'humilité faire vostre confession generale ; mais, je vous prie, ne vous laisses point troubler par aucune sorte d'apprehension. Le scorpion qui nous a piqués est veneneux en nous piquant, mais estant reduit en huile c'est un grand medicament contre sa propre piqueure : le peché n'est honteux que quand nous le faisons, mais estant converti en confession et penitence, il est honorable et salutaire. La contrition et confession sont si belles et de si bonne odeur, qu'elles effacent la laideur et dissipent la puanteur du peché. Simon le lepreux disoit que Magdeleine estoit pecheresse ; mays Nostre Seigneur dit que non, et ne parle plus sinon des parfums qu'elle respandit et de la grandeur de sa charité[1]. Si nous sommes bien humbles, Philothee, nostre peché nous desplaira infiniment parce que Dieu en est offencé, mais l'accusation de nostre peché nous sera douce et aggreable, parce que Dieu en est honnoré : ce nous est une sorte d'allegement de bien dire au medecin le mal

qui nous tourmente. Quand vous seres arrivee devant vostre pere spirituel, imaginés-vous d'estre en la montagne de Calvaire sous les pieds de Jesus Christ crucifié, duquel le sang pretieux distille de toutes partz pour vous laver de vos iniquités ; car, bien que ce ne soit pas le propre sang du Sauveur, c'est neanmoins le merite de son sang respandu qui arrouse abondamment les penitens autour des confessionnaux. Ouvrés donq bien vostre cœur pour en faire sortir les pechés par la confession ; car a mesure qu'ilz en sortiront, le pretieux merite de la Passion divine y entrera pour le remplir de benediction.

Mais dites bien tout, simplement et naïfvement ; contentes bien vostre conscience en cela pour une bonne fois. Et cela fait, escoutes l'advertissement et les ordonnances du serviteur de Dieu, et dites en vostre cœur : *Parles, Seigneur, car vostre servante vous escoute*[2]. Ouy, c'est Dieu, Philothee, que vous escoutes, puisqu'il a dit a ses vicaires : *Qui vous escoute, m'escoute*[3]. Prenes, par apres, en main la protestation suivante, laquelle sert de conclusion a toute vostre contrition, et que vous deves avoir premierement meditee et consideree ; lises-la attentivement et avec le plus de ressentiment qu'il vous sera possible.

CHAPITRE XX.

PROTESTATION AUTHÉNTIQUE POUR GRAVER EN L'AME LA RESOLUTION DE SERVIR DIEU ET CONCLURE LES ACTES DE PENITENCE.

Je soussignee, constituee et establie en la presence de Dieu eternel et de toute la cour celeste, ayant consideré l'immense misericorde de sa divine bonté envers moy,

tresindigne et chetifve creature, qu'elle a creée de rien, conservee, soustenue, delivree de tant de dangers, et comblee de tant de bienfaitz ; mais sur tout ayant consideré cette incomprehensible douceur et clemence avec laquelle ce tres bon Dieu m'a si benignement toleree en mes iniquités, si souvent et si amiablement inspiree, me conviant a m'amender, et si patiemment attendue a penitence et repentance jusques a cette N. annee de mon aage, nonobstant toutes mes ingratitudes, desloyautés et infidelités par lesquelles, differant ma conversion et mesprisant ses graces, je l'ay si impudemment offencé ; apres avoir encor consideré qu'au jour de mon sacré Baptesme je fus si heureusement et saintement vouee et dediee a mon Dieu pour estre sa fille, et que, contre la profession qui fut alhors faitte en mon nom, j'ay tant et tant de fois si malheureusement et detestablement profané et violé mon esprit, l'appliquant et l'employant contre la divine Majesté ; en fin, revenant maintenant a moy-mesme, prosternee de cœur et d'esprit devant le throsne de la justice divine, je me reconnois, advouë et confesse pour legitimement atteinte et convaincue du crime de leze majesté divine, et coulpable de la Mort et Passion de Jesus Christ, a rayson des pechés que j'ay commis, pour lesquelz il est mort et a souffert le tourment de la croix, si que je suis digne, par consequent, d'estre a jamais perdue et damnee.

Mais me retournant devers le throsne de l'infinie misericorde de ce mesme Dieu eternel, apres avoir detesté de tout mon cœur et de toutes mes forces les iniquités de ma vie passee, je demande et requiers humblement grace et pardon et merci, avec entiere absolution de mon crime, en vertu de la Mort et Passion de ce mesme Seigneur et Redempteur de mon ame, sur laquelle m'appuyant comme sur l'unique fondement de mon esperance, j'advouë derechef et renouvelle la sacree profession de la fidelité

faite de ma part a mon Dieu en mon Baptesme, renonçant au diable, au monde et a la chair, detestant leurs malheureuses suggestions, vanités et concupiscences, pour tout le tems de ma vie presente et de toute l'eternité. Et me convertissant a mon Dieu debonnaire et pitoyable, je desire, propose, delibere et me resous irrevocablement de le servir et aymer maintenant et eternellement, luy donnant a ces fins, dediant et consacrant mon esprit avec toutes ses facultés, mon ame avec toutes ses puissances, mon cœur avec toutes ses affections, mon cors avec tous ses sens ; protestant de ne jamais plus abuser d'aucune partie de mon estre contre sa divine volonté et souveraine Majesté, à laquelle je me sacrifie et immole en esprit, pour luy estre a jamais loyale, obeissante et fidelle creature, sans que je veuille onques m'en desdire ni repentir. Mais helas, si par suggestion de l'ennemi ou par quelque infirmité humaine, il m'arrivoit de contrevenir en chose quelconque a cette mienne resolution et consecration, je proteste des maintenant, et me propose, moyennant la grace du Saint Esprit, de m'en relever si tost que je m'en apercevray, me convertissant derechef a la misericorde divine, sans retardation ni dilation quelconque.

Ceci est ma volonté, mon intention et ma resolution inviolable et irrevocable, laquelle j'advouë et confirme sans reserve ni exception, en la mesme presence sacree de mon Dieu et a la veuë de l'Eglise triomphante, et en la face de l'Eglise militante ma Mere, qui entend cette mienne declaration en la personne de celuy qui, comme officier d'icelle, m'escoute en cette action. Plaise vous, o mon Dieu eternel, tout puissant et tout bon, Pere, Filz et Saint Esprit, confirmer en moy cette resolution, et accepter ce mien sacrifice cordial et interieur en odeur de suavité ; et comme il vous a pleu me donner l'inspiration et volonté de le faire, donnes-moy aussi la force et

la grace requise pour le parfaire. O mon Dieu, *vous estes mon Dieu*[1], *Dieu de mon cœur*[2], Dieu de mon ame, Dieu de mon esprit ; ainsy je vous reconnois et adore maintenant et pour toute l'eternité. Vive Jesus.

CHAPITRE XXI.

CONCLUSION POUR CETTE PREMIERE PURGATION.

Cette protestation faite, soyes attentive et ouvrés les oreilles de vostre cœur pour ouïr en esprit la parole de vostre absolution, que le Sauveur mesme de vostre ame, assis sur le throsne de sa misericorde, prononcera la haut au Ciel devant tous les Anges et les Saintz, a mesme tems qu'en son nom le prestre vous absout ici bas en terre. Si que toute cette troupe des Bienheureux se resjouissant de vostre bonheur, chantera le cantique spirituel d'une allegresse nompareille, et tous donneront le bayser de paix et de societé a vostre cœur remis en grace et sanctifié.

O Dieu, Philothee, que voyla un contract admirable par lequel vous faites un heureux traitté avec sa divine Majesté, puisqu'en vous donnant vous mesme a elle, vous la gaignés et vous mesme aussi pour la vie eternelle ! Il ne reste plus sinon que, prenant la plume en main, vous signies de bon cœur l'acte de vostre protestation, et que par apres vous allies a l'autel, ou Dieu reciproquement signera et scellera vostre absolution et la promesse qu'il vous fera de son paradis, se mettant luy mesme par son Sacrement *comme un cachet* et sceau sacré *sur vostre cœur*[1] renouvellé. En cette sorte, ce me

semble, Philothee, vostre ame sera purgee de peché et de toutes les affections du peché.

Mais d'autant que ces affections renaissent aysement en l'ame, a rayson de nostre infirmité et de nostre concupiscence, qui peut estre mortifiee mais qui ne peût mourir pendant que nous vivons icy bas en terre, je vous donneray des advis lesquelz estans bien prattiqués vous preserveront des-ormais du peché mortel et de toutes les affections d'iceluy, affin que jamais il ne puisse avoir place en vostre cœur. Et d'autant que les mesmes advis servent encor pour une purification plus parfaitte, avant que de les vous donner, je vous veux dire quelque chose de cette plus absolue pureté a laquelle je desire vous conduire.

CHAPITRE XXII.

QU'IL SE FAUT PURGER DES AFFECTIONS QUE L'ON A AUX PECHES VENIELZ.

A mesure que le jour se fait, nous voyons plus clairement dans le mirouër les taches et souïlleures de nostre visage; ainsy, a mesure que la lumiere interieure du Saint Esprit esclaire nos consciences, nous voyons plus distinctement et plus clairement les pechés, inclinations et imperfections qui nous peuvent empescher d'atteindre a la vraye devotion; et la mesme lumiere qui nous fait voir ces tares et deschetz, nous eschauffe au desir de nous en nettoyer et purger.

Vous descouvrirés donq, ma chere Philothee, qu'outre les pechés mortelz et affections des pechés mortelz, dont vous aves esté purgee par les exercices marqués ci devant,

vous aves encores en vostre ame plusieurs inclinations et affections aux pechés venielz. Je ne dis pas que vous descouvrirés des pechés venielz, mais je dis que vous descouvrirés des affections et inclinations a iceux ; or, l'un est bien different de l'autre : car nous ne pouvons jamais estre du tout purs des pechés venielz, au moins pour persister long tems en cette pureté ; mais nous pouvons bien n'avoir aucune affection aux pechés venielz. Certes, c'est autre chose de mentir une fois ou deux de gayeté de cœur en chose de peu d'importance, et autre chose de se plaire a mentir et d'estre affectionné a cette sorte de peché.

Et je dis maintenant qu'il faut purger son ame de toutes les affections qu'elle a aux pechés venielz, c'est a dire qu'il ne faut point nourrir volontairement la volonté de continuer et perseverer en aucune sorte de peché veniel ; car aussi seroit-ce une lascheté trop grande de vouloir, tout a notre escient, garder en nostre conscience une chose si desplaisante a Dieu comme est la volonté de luy vouloir desplaire. Le peché veniel, pour petit qu'il soit, desplait a Dieu, bien qu'il ne luy desplaise pas tant que pour iceluy il nous veuille damner ou perdre. Que si le peché veniel luy desplait, la volonté et l'affection que l'on a au peché veniel n'est autre chose qu'une resolution de vouloir desplaire a sa divine Majesté. Est-il bien possible qu'une ame bien nee veuille non seulement desplaire a son Dieu, mais affectionner de luy desplaire ?

Ces affections, Philothee, sont directement contraires a la devotion, comme les affections au peché mortel le sont a la charité : elles allanguissent les forces de l'esprit, empeschent les consolations divines, ouvrent la porte aux tentations ; et bien qu'elles ne tuent pas l'ame, elles la rendent extrement malade. Les *mouches*

mourantes, dit le Sage[1], *perdent* et gastent *la suavité de l'onguent* : il veut dire que les mouches, ne s'arrestans gueres sur l'onguent, mais le mangeans en passant, ne gastent que ce qu'elles prennent, le reste demeurant en son entier ; mais quand elles meurent emmi l'onguent, elles luy ostent son prix et le mettent a desdain. Et de mesme, les pechés venielz, arrivans en une devote ame et ne s'y arrestans pas long tems, ne l'endommagent pas beaucoup ; mais si ces mesmes pechés demeurent dans l'ame pour l'affection qu'elle y met, ilz luy font perdre sans doute la *suavité de l'onguent,* c'est a dire la sainte devotion.

Les araignes ne tuent pas les abeilles, mais elles gastent et corrompent leur miel, et embarrassent leurs rayons des toiles qu'elles y font, en sorte que les abeilles ne peuvent plus faire leur mesnage ; et cela s'entend quand elles y font du sejour. Ainsy le peché veniel ne tue pas nostre ame, mais il gaste pourtant la devotion, et embarrasse si fort de mauvaises habitudes et inclinations les puissances de l'ame, qu'elle ne peut plus exercer la promptitude de la charité, en laquelle gist la devotion ; mais cela s'entend quand le peché veniel sejourne en nostre conscience par l'affection que nous y mettons. Ce n'est rien, Philothee, de dire quelque petit mensonge, de se desregler un peu en paroles, en actions, en regards, en habitz, en jolietés, en jeux, en danses, pourveu que tout aussi tost que ces araignes spirituelles sont entrees en nostre conscience, nous les en rechassions et bannissions, comme les mouches a miel font les araignes corporelles. Mais si nous leur permettons d'arrester dans nos cœurs, et non seulement cela, mais que nous nous affectionnions a les y retenir et multiplier, bien tost nous verrons nostre miel perdu, et la ruche de nostre conscience empestee et desfaitte. Mais je dis encor une fois, quelle appa-

rence y a-il qu'une ame genereuse se plaise a desplaire a son Dieu, s'affectionne a luy estre desaggreable, et veuille vouloir ce qu'elle sçait luy estre ennuyeux ?

CHAPITRE XXIII.

QU'IL SE FAUT PURGER DE L'AFFECTION AUX CHOSES INUTILES ET DANGEREUSES.

Les jeux, les balz, les festins, les pompes, les comedies, en leur substance ne sont nullement choses mauvaises ains indifferentes, pouvans estre bien et mal exercees ; tous-jours neanmoins ces choses-la sont dangereuses, et de s'y affectionner, cela est encor plus dangereux. Je dis donq, Philothee, qu'encor qu'il soit loysible de joüer, danser, se parer, ouïr des honnestes comedies, banqueter, si est-ce que d'avoir de l'affection a cela, c'est chose contraire a la devotion et extremement nuisible et perilleuse. Ce n'est pas mal de le faire, mais ouy bien de s'y affectionner. C'est dommage de semer en la terre de nostre cœur des affections si vaines et sottes : cela occupe le lieu des bonnes impressions, et empesche que le suc de nostre ame ne soit employé es bonnes inclinations.

Ainsy les anciens Nazariens s'abstenoyent non seulement de *tout ce qui pouvoit enivrer,* mais aussi des *raisins* et du *verjus*[1] ; non point que le raisin et le verjus enivre, mais parce qu'il y avoit danger en mangeant du verjus d'exciter le desir de manger des raisins, et en mangeant des raisins, de provoquer l'appetit a boire du moust et du vin. Or, je ne dis pas que nous ne puissions user de ces choses dangereuses ; mais je dis bien pourtant

que nous ne pouvons jamais y mettre de l'affection sans interesser la devotion. Les cerfz ayant prins trop de venaison [a] s'escartent et retirent dedans leurs buissons, connoissans que leur graisse les charge en sorte qu'ilz ne sont pas habiles a courir, si d'adventure ilz estoyent attaqués : le cœur de l'homme se chargeant de ces affections inutiles, superflues et dangereuses, ne peut sans doute promptement, aysement et facilement courir apres Dieu, qui est le vray point de la devotion. Les petitz enfans s'affectionnent et s'eschauffent apres les papillons ; nul ne le treuve mauvais, parce qu'ilz sont enfans. Mais n'est-ce pas une chose ridicule, ains plustôst lamentable, de voir des hommes faitz s'empresser et s'affectionner apres des bagatelles si indignes, comme sont les choses que j'ay nommees, lesquelles, outre leur inutilité, nous mettent en peril de nous desregler et desordonner a leur poursuitte ? C'est pourquoy, ma chere Philothee, je vous dis qu'il se faut purger de ces affections ; et, bien que les actes ne soient pas toujours contraires a la devotion, les affections neanmoins luy sont tous-jours dommageables.

CHAPITRE XXIV.

QU'IL SE FAUT PURGER DES MAUVAISES INCLINATIONS.

Nous avons encores, Philothee, certaines inclinations naturelles lesquelles, pour n'avoir prins leur origine de nos pechés particuliers, ne sont pas proprement peché, ni mortel ni veniel, mais s'appellent imperfections, et

a. nourriture (des bêtes fauves) et par suite embonpoint.

leurs actes, defautz et manquemens. Par exemple, sainte Paule, selon le recit de saint Hierosme[1], avoit une grande inclination aux tristesses et regretz, si qu'en la mort de ses enfans et de son mari elle courut tous-jours fortune de mourir de desplaysir : cela estoit une imperfection et non point un peché, puisque c'estoit contre son gré et sa volonté. Il y en a qui de leurs naturelz sont legers, les autres rebarbatifz, les autres durs a recevoir les opinions d'autruy, les autres sont inclinés a l'indignation, les autres a la cholere, les autres a l'amour ; et en somme, il se treuve peu de personnes esquelles on ne puisse remarquer quelques sortes de telles imperfections. Or, quoy qu'elles soyent comme propres et naturelles a un chacun, si est-ce que par le soin et affection contraire on les peut corriger et moderer, et mesme on peut s'en delivrer et purger : et je vous dis, Philothee, qu'il le faut faire. On a bien treuvé le moyen de changer les amandiers amers en amandiers doux, en les perçant seulement au pied pour en faire sortir le suc ; pourquoy est-ce que nous ne pourrons pas faire sortir nos inclinations perverses pour devenir meilleurs ? Il n'y a point de si bon naturel qui ne puisse estre rendu mauvais par les habitudes vicieuses ; il n'y a point aussi de naturel si revesche qui, par la grace de Dieu premierement, puis par l'industrie et diligence, ne puisse estre dompté et surmonté Je m'en vay donq maintenant donner mon avis et proposer des exercices par le moyen desquelz vous purgerés vostre ame des affections dangereuses, des imperfections et de toutes affections aux pechés venielz, et si asseurerés de plus en plus vostre conscience contre tout peché mortel. Dieu vous face la grace de les bien prattiquer.

Seconde partie
de
l'Introduction

CONTENANT DIVERS ADVIS
POUR L'ELEVATION DE L'AME A DIEU
PAR L'ORAYSON
ET LES SACREMENS.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA NECESSITE DE L'ORAYSON.

1. L'orayson mettant nostre entendement en la clarté et lumiere divine, et exposant nostre volonté a la chaleur de l'amour celeste, il n'y a rien qui purge tant nostre entendement de ses ignorances et nostre volonté de ses affections depravees : c'est l'eau de benediction qui, par son arrousement, fait reverdir et fleurir les plantes de nos bons desirs, lave nos ames de leurs imperfections et desaltere nos cœurs de leurs passions.

2. Mais sur tout je vous conseille la mentale et cordiale, et particulierement celle qui se fait autour de la vie et Passion de Nostre Seigneur : en le regardant souvent par la meditation, toute vostre ame se remplira de luy ; vous apprendrés ses contenances, et formerés vos actions

au modelle des siennes. Il est *la lumiere du monde*[1], c'est donques en luy, par luy et pour luy que nous devons estre esclairés et illuminés ; c'est l'arbre de desir a l'ombre duquel nous nous devons rafraischir[2] ; c'est la vive *fontaine de Jacob* pour le lavement de toutes nos souilleures. En fin, les enfans a force d'ouïr leurs meres et de begayer avec elles, apprennent a parler leur langage ; et nous, demeurans pres du Sauveur par la meditation, et observans ses paroles, ses actions et ses affections, nous apprendrons, moyennant sa grace, a parler, faire et vouloir comme luy.

Il faut s'arrester la, Philothee, et croyes-moy, nous ne sçaurions aller a Dieu le Pere que par cette porte[3] ; car tout ainsy que la glace d'un miroüer ne sçauroit arrester nostre veuë si elle n'estoit enduite d'estain ou de plomb par derriere, aussi la Divinité ne pourroit estre bien contemplee par nous en ce bas monde, si elle ne se fust jointe a la sacree humanité du Sauveur, duquel la vie et la mort sont l'objet le plus proportionné, souëfve, delicieux et prouffitable que nous puissions choisir pour nostre meditation ordinaire. Le Sauveur ne s'appelle pas pour neant *le pain descendu du ciel*[4] ; car, comme le pain doit estre mangé avec toutes sortes de viandes, aussi le Sauveur doit estre medité, consideré et recherché en toutes nos oraysons et actions. Sa vie et mort a esté disposee et distribuee en divers pointz pour servir à la meditation, par plusieurs autheurs : ceux que je vous conseille sont saint Bonaventure, Bellintani[5], Bruno[6], Capilia[7], Grenade[8], Du Pont[9].

3. Employés-y chaque jour une heure devant disner, s'il se peut au commencement de vostre matinee, parce que vous aurés vostre esprit moins embarrassé et plus frais apres le repos de la nuit. N'y mettes pas aussi davantage d'une heure, si vostre pere spirituel ne le vous dit expressement.

4. Si vous pouves faire cet exercice dans l'eglise, et que vous y treuvies asses de tranquillité, ce vous sera une chose fort aysee et commode parce que nul, ni pere, ni mere, ni femme, ni mari, ni autre quelconque ne pourra vous bonnement empescher de demeurer une heure dans l'eglise, la ou[a] estant en quelque subjection vous ne pourries peut estre pas vous promettre d'avoir une heure si franche dedans vostre mayson.

5. Commencés toutes sortes d'oraysons, soit mentale soit vocale, par la presence de Dieu, et tenes cette regle sans exception, et vous verres dans peu de tems combien elle vous sera prouffitable.

6. Si vous me croyes, vous dires vostre *Pater*, vostre *Ave Maria* et le *Credo* en latin ; mais vous apprendrés aussi a bien entendre les parolles qui y sont, en vostre langage, affin que, les disant au langage commun de l'Église, vous puissies neanmoins savourer le sens admirable et delicieux de ces saintes oraysons, lesquelles il faut dire fichant profondement vostre pensee et excitant vos affections sur le sens d'icelles, et ne vous hastant nullement pour en dire beaucoup, mais vous estudiant de dire ce que vous dires cordialement ; car un seul *Pater* dit avec sentiment vaut mieux que plusieurs recités vistement et couramment.

7. Le chapelet est une tres utile maniere de prier, pourveu que vous le sçachies dire comme il convient : et pour ce faire, ayes quelqu'un des petitz livres qui enseignent la façon de le reciter. Il est bon aussi de dire les litanies de Nostre Seigneur, de Nostre Dame et des Saintz, et toutes les autres prieres vocales qui sont dedans les Manuelz et Heures appreuvees, a la charge neanmoins que si vous aves le don de l'orayson mentale,

---

a. la ou = tandis que.

vous luy gardies tous-jours la principale place ; en sorte que si apres icelle, ou par la multitude des affaires ou pour quelque autre rayson, vous ne pouves point faire de priere vocale, vous ne vous en metties point en peyne pour cela, vous contentant de dire simplement, devant ou apres la meditation, l'Orayson Dominicale, la Salutation Angelique et le Symbole des Apostres.

8. Si faisant l'orayson vocale, vous sentés vostre cœur tiré et convié a l'orayson interieure ou mentale, ne refuses point d'y aller, mais laissés tout doucement couler vostre esprit de ce costé la, et ne vous soucies point de n'avoir pas achevé les oraysons vocales que vous vous esties proposees ; car la mentale que vous aures faitte en leur place est plus aggreable a Dieu et plus utile a vostre ame. J'excepte l'Office ecclesiastique si vous estes obligee de le dire ; car en ce cas la, il faut rendre le devoir.

9. S'il advenoit que toute vostre matinee se passast sans cet exercice sacré de l'orayson mentale, ou pour la multiplicité des affaires, ou pour quelque autre cause (ce que vous deves procurer n'advenir point, tant qu'il vous sera possible), taschés de reparer ce defaut l'apres-disnee, en quelque heure la plus esloignee du repas, parce que ce faisant sur iceluy et avant que la digestion soit fort acheminee, il vous arriveroit beaucoup d'assoupissement, et vostre santé en seroit interessee. Que si en toute la journee vous ne pouves la faire, il faut reparer cette perte, multipliant les oraysons jaculatoires, et par la lecture de quelque livre de devotion, avec quelque penitence qui empesche la suite de ce defaut ; et, avec cela, faites une forte resolution de vous remettre en train le jour suivant.

CHAPITRE II.

BRIEFVE METHODE POUR LA MEDITATION ET PREMIEREMENT DE LA PRESENCE DE DIEU, PREMIER POINT DE LA PREPARATION.

Mais vous ne sçaves peut estre pas, Philothee, comme il faut faire l'orayson mentale ; car c'est une chose laquelle, par malheur, peu de gens sçavent en nostre aage. C'est pourquoy je vous presente une simple et briefve methode pour cela, en attendant que, par la lecture de plusieurs beaux livres qui ont esté composés sur ce sujet, et sur tout par l'usage, vous en puissies estre plus amplement instruite. Je vous marque premierement la preparation, laquelle consiste en deux pointz, dont le premier est de se mettre en la presence de Dieu, et le second, d'invoquer son assistance. Or, pour vous mettre en la presence de Dieu, je vous propose quatre principaux moyens, desquelz vous vous pourrés servir a ce commencement.

Le premier gist en une vive et attentive apprehension[a] de la toute presence de Dieu, c'est a dire que Dieu est en tout et par tout, et qu'il n'y a lieu ni chose en ce monde ou il ne soit d'une tres veritable presence ; de sorte que, comme les oyseaux, ou qu'ilz volent, rencontrent tousjours l'air, ainsy, ou que nous allions, ou que nous soyons, nous treuvons Dieu present. Chacun sçait cette verité, mais chacun n'est pas attentif a l'apprehender. Les aveugles ne voyans pas un prince qui leur est present, ne laissent pas de se tenir en respect s'ilz sont advertis de

a. action de saisir par l'esprit.

sa presence ; mais la verité est que, d'autant qu'ilz ne le voyent pas, ilz s'oublient aysement qu'il soit present, et s'en estans oubliés, ilz perdent encor plus aysement le respect et la reverence. Helas, Philothee, nous ne voyons pas Dieu qui nous est present ; et, bien que la foy nous advertisse de sa presence, si est-ce que ne le voyans pas de nos yeux, nous nous en oublions bien souvent, et nous comportons comme si Dieu estoit bien loin de nous ; car encor que nous sçachions bien qu'il est present a toutes choses, si est-ce que n'y pensans point, c'est tout autant comme si nous ne le sçavions pas. C'est pourquoy tous-jours, avant l'orayson, il faut provoquer nostre ame a une attentive pensee et consideration de cette presence de Dieu. Ce fut l'apprehension de David, quand il s'escrioit[1] : *Si je monte au ciel,* o mon Dieu, *vous y estes ; si je descends aux enfers, vous y estes ;* et ainsy nous devons user des paroles de Jacob, lequel ayant veu l'eschelle sacree : *O que ce lieu,* dit-il[2], *est redoutable ! Vrayement Dieu est icy, et je n'en sçavois rien.* Il veur dire qu'il n'y pensoit pas ; car au reste il ne pouvoit ignorer que Dieu ne fust en tout et par tout. Venant donques a la priere, il vous faut dire de tout vostre cœur et a vostre cœur : o mon cœur, mon cœur, Dieu est vrayement icy.

Le second moyen de se mettre en cette sacree presence, c'est de penser que non seulement Dieu est au lieu ou vous estes, mais qu'il est tres particulierement en vostre cœur et au fond de vostre esprit, lequel il vivifie et anime de sa divine presence, estant la comme le cœur de vostre cœur et l'esprit de vostre esprit ; car, comme l'ame estant respandue par tout le cors se trouve presente en toutes les parties d'iceluy, et reside neanmoins au cœur d'une speciale residence, de mesme Dieu estant tres present a toutes choses, assiste toutefois d'une speciale façon a nostre esprit : et pour cela David appelloit Dieu, *Dieu de son cœur*[3],

et saint Paul disoit que *nous vivons, nous nous mouvons et sommes en Dieu*[4]. En la consideration donq de cette verité, vous exciterés une grande reverence en vostre cœur a l'endroit de Dieu, qui luy est si intimement present.

Le troisiesme moyen, c'est de considerer nostre Sauveur, lequel en son humanité regarde des le Ciel toutes les personnes du monde, mais particulierement les Chrestiens qui sont ses enfans, et plus specialement ceux qui sont en priere, desquelz il remarque les actions et deportemens. Or, ceci n'est pas une simple imagination, mais une vraÿe verité ; car encor que nous ne le voyons pas, si est-ce que de la haut, il nous considere : saint Estienne le vit ainsy au tems de son martyre[5]. Si que nous pouvons bien dire avec l'Espouse[6] : *Le voyla qu'il est derriere la paroy, voyant par les fenestres, regardant par les treillis.*

La quatriesme façon, consiste a se servir de la simple imagination, nous representans le Sauveur en son humanité sacree comme s'il estoit pres de nous, ainsy que nous avons accoustumé de nous representer nos amis et de dire : je m'imagine de voir un tel qui fait ceci et cela, il me semble que je le vois, ou chose semblable. Mais si le tressaint Sacrement de l'autel estoit present, alhors cette presence seroit reelle et non purement imaginaire ; car les especes et apparences du pain seroient comme une tapisserie, derriere laquelle Nostre Seigneur reellement present nous voit et considere, quoy que nous ne le voyons pas en sa propre forme.

Vous userés donq de l'un de ces quatre moyens, pour mettre vostre ame en la presence de Dieu avant l'orayson ; et ne faut pas les vouloir employer tous ensemblement, mays seulement un a la fois, et cela briefvement et simplement.

CHAPITRE III.

DE L'INVOCATION, SECOND POINT DE LA PREPARATION.

L'invocation se fait en cette maniere : vostre ame se sentant en la presence de Dieu, se prosterne en une extreme reverence, se connoissant tres indigne de demeurer devant une si souveraine Majesté, et neanmoins, sçachant que cette mesme Bonté le veut, elle luy demande la grace de la bien servir et adorer en cette meditation. Que si vous le voules, vous pourres user de quelques parolles courtes et enflammees, comme sont celles ici de David : *Ne me rejettes point, o mon Dieu, de devant vostre face, et ne m'ostes point* la faveur de *vostre Saint Esprit*[1]. *Esclaires vostre face sur vostre servante*[2], *et je considereray vos merveilles*[3]. *Donnes moy l'entendement, et je regarderay vostre loy et la garderay de tout mon cœur. Je suis vostre servante, donnes moy l'esprit*[4] ; et telles parolles semblables a cela. Il vous servira encor d'adjouster l'invocation de vostre bon Ange et des sacrees personnes qui se treuveront au mystere que vous medités : comme en celuy de la mort de Nostre Seigneur, vous pourres invoquer Nostre Dame, saint Jean, la Magdeleine, le bon larron, affin que les sentimens et mouvemens interieurs qu'ilz y receurent vous soyent communiqués ; et en la meditation de vostre mort vous pourres invoquer vostre bon Ange, qui se treuvera present, affin qu'il vous inspire des considerations convenables ; et ainsy des autres mysteres.

CHAPITRE IV.

DE LA PROPOSITION DU MYSTERE, TROISIESME POINT DE LA PREPARATION.

Apres ces deux pointz ordinaires de la meditation, il y en a un troisiesme qui n'est pas commun a toutes sortes de meditations : c'est celuy que les uns appellent fabrication du lieu, et les autres, leçon interieure. Or, ce n'est autre chose que de proposer a son imagination le cors du mystere que l'on veut mediter, comme s'il se passoit reellement et de fait en nostre presence. Par exemple, si vous voules mediter Nostre Seigneur en croix, vous vous imaginerés d'estre au mont de Calvaire et que vous voyes tout ce qui se fit et se dit au jour de la Passion ; ou, si vous voules, car c'est tout un, vous vous imaginerés qu'au lieu mesme ou vous estes se fait le crucifiement de Nostre Seigneur, en la façon que les Evangelistes le descrivent. J'en dis de mesme quand vous mediteres la mort, ainsy que je l'ay marqué en la meditation d'icelle, comme aussi a celle de l'enfer, et en tous semblables mysteres ou il s'agit de choses visibles et sensibles ; car, quant aux autres mysteres, de la grandeur de Dieu, de l'excellence des vertus, de la fin pour laquelle nous sommes creés, qui sont des choses invisibles, il n'est pas question de vouloir se servir de cette sorte d'imagination. Il est vray que l'on peut bien employer quelque similitude et comparayson pour ayder a la consideration ; mais cela est aucunement[a] difficile a rencontrer, et je ne

a. en quelque façon.

veux traitter avec vous que fort simplement, et en sorte que vostre esprit ne soit pas beaucoup travaillé a faire des inventions.

Or, par le moyen de cette imagination, nous enfermons nostre esprit dans le mystere que nous voulons mediter, affin qu'il n'aille pas courant ça et la, ne plus ne moins que l'on enferme un oyseau dans une cage, ou bien comme l'on attache l'espervier a ses longes, affin qu'il demeure dessus le poing. Quelques uns vous diront neanmoins qu'il est mieux d'user de la simple pensee de la foy, et d'une simple apprehension toute mentale et spirituelle, en la representation de ces mysteres, ou bien de considerer que les choses se font en vostre propre esprit ; mais cela est trop subtil pour le commencement, et jusques a ce que Dieu vous esleve plus haut, je vous conseille, Philothee, de vous retenir en la basse vallee que je vous monstre.

CHAPITRE V.

DES CONSIDERATIONS, SECONDE PARTIE DE LA MEDITATION.

Apres l'action de l'imagination, s'ensuit l'action de l'entendement que nous appellons meditation, qui n'est autre chose qu'une ou plusieurs considerations faites affin d'esmouvoir nos affections en Dieu et aux choses divines : en quoy la meditation est differente de l'estude et des autres pensees et considerations, lesquelles ne se font pas pour acquerir la vertu et l'amour de Dieu, mais pour quelques autres fins et intentions, comme pour devenir sçavant, pour en escrire ou disputer. Ayant donq

enfermé vostre esprit, comme j'ay dit, dans l'enclos du sujet que vous voules mediter, ou par l'imagination, si le sujet est sensible, ou par la simple proposition, s'il est insensible, vous commencerés a faire sur iceluy des considerations, dont vous verrés des exemples tout formés es meditations que je vous ay donnees. Que si vostre esprit treuve asses de goust, de lumiere et de fruit sur l'une des considerations, vous vous y arresteres sans passer plus outre, faysant comme les abeilles qui ne quitttent point la fleur tandis qu'elles y treuvent du miel a recueillir. Mais si vous ne rencontres pas selon vostre souhait en l'une des considerations, apres avoir un peu marchandé et essayé, vous passeres a une autre ; mais alles tout bellement et simplement en cette besoigne, sans vous y empresser.

CHAPITRE VI.

DES AFFECTIONS ET RESOLUTIONS, TROISIESME PARTIE DE LA MEDITATION.

La meditation respand des bons mouvemens en la volonté ou partie affective de nostre ame, comme sont l'amour de Dieu et du prochain, le desir du Paradis et de la gloire, le zele du salut des ames, l'imitation de la vie de Nostre Seigneur, la compassion, l'admiration, la resjouissance, la crainte de la disgrace de Dieu, du jugement et de l'enfer, la haine du peché, la confiance en la bonté et misericorde de Dieu, la confusion pour nostre mauvaise vie passee : et en ces affections, nostre esprit se doit espancher et estendre le plus qu'il luy sera possible.

Que si vous voules estre aydee pour cela, prenes en main le premier tome des *Meditations* de dom André Capilia[1], et voyes sa preface, car en icelle il monstre la façon avec laquelle il faut dilater ses affections; et plus amplement, le Pere Arias en son *Traitté de l'Orayson*[2].

Il ne faut pas pourtant, Philothee, s'arrester tant a ces affections generales que vous ne les convertissies en des resolutions speciales et particulieres pour vostre correction et amendement. Par exemple, la premiere parole que nostre Seigneur dit sur la Croix respandra sans doute une bonne affection d'imitation en vostre ame, a sçavoir, le desir de pardonner a vos ennemis et de les aymer. Or, je dis maintenant que cela est peu de chose si vous n'y adjoustés une resolution speciale en cette sorte : or sus donques, je ne me piqueray plus de telles paroles fascheuses qu'un tel et une telle, mon voysin ou ma voysine, mon domestique ou ma domestique disent de moy, ni de tel et tel mespris qui m'est fait par cestui-ci ou cestui-la ; au contraire, je diray et feray telle et telle chose pour le gaigner et adoucir, et ainsy des autres. Par ce moyen, Philothee, vous corrigerés vos fautes en peu de tems, la ou par les seules affections vous le feres tard et malaysement.

CHAPITRE VII.

DE LA CONCLUSION ET BOUQUET SPIRITUEL.

En fin il faut conclure la meditation par trois actions, qu'il faut faire avec le plus d'humilité que l'on peut. La premiere, c'est l'action de graces, remerciant Dieu

des affections et resolutions qu'il nous a donnees, et de sa bonté et misericorde que nous avons descouvertes au mystere de la meditation. La seconde, c'est l'action d'offrande, par laquelle nous offrons a Dieu sa mesme bonté et misericorde, la mort, le sang, les vertus de son Filz, et conjointement avec icelles, nos affections et resolutions. La troisiesme action est celle de la supplication, par laquelle nous demandons a Dieu et le conjurons de nous communiquer les graces et vertus de son Filz, et de donner la benediction a nos affections et resolutions, affin que nous les puissions fidellement executer ; puis nous prions de mesme pour l'Eglise, pour nos pasteurs, parens, amis et autres, employans a cela l'intercession de Nostre Dame, des Anges, des Saintz. En fin j'ay remarqué qu'il falloit dire le *Pater noster* et *Ave Maria*, qui est la generale et necessaire priere de tous les fidelles.

A tout cela j'ay adjousté qu'il falloit cueillir un petit bouquet de devotion ; et voyci que je veux dire. Ceux qui se sont promenés en un beau jardin n'en sortent pas volontier sans prendre en leur main quatre ou cinq fleurs pour les odorer et tenir le long de la journee : ainsy nostre esprit ayant discouru sur quelque mystere par la meditation, nous devons choisir un ou deux ou trois pointz que nous aurons treuvés plus a nostre goust, et plus propres a nostre avancement, pour nous en resouvenir le reste de la journee et les odorer spirituellement. Or, cela se fait sur le lieu mesme auquel nous avons fait la meditation, en nous y entretenant[a] ou promenant solitairement quelque tems apres.

---

a. en nous y maintenant.

CHAPITRE VIII.

QUELQUES ADVIS TRES UTILES SUR LE SUJET DE LA MEDITATION.

Il faut sur tout, Philothee, qu'au sortir de vostre meditation vous retenies les resolutions et deliberations que vous aurés prinses, pour les prattiquer soigneusement ce jour-la. C'est le grand fruit de la meditation, sans lequel elle est bien souvent, non seulement inutile, mais nuisible, parce que les vertus meditees et non prattiquees enflent quelquefois l'esprit et le courage, nous estant bien advis que nous sommes telz que nous avons resolu et deliberé d'estre, ce qui est sans doute veritable si les resolutions sont vives et solides ; mais elles ne sont pas telles, ains vaines et dangereuses, si elles ne sont prattiquees. Il faut donq par tous moyens s'essayer de les prattiquer, et en chercher les occasions petites ou grandes : par exemple, si j'ay resolu de gaigner par douceur l'esprit de ceux qui m'offencent, je chercheray ce jour la de les rencontrer pour les saluer amiablement ; et si je ne les puis rencontrer, au moins de dire bien d'eux, et prier Dieu en leur faveur.

Au sortir de cette orayson cordiale, il vous faut prendre garde de ne point donner de secousse a vostre cœur, car vous espancheriés le baume que vous aves receu par le moyen de l'orayson ; je veux dire qu'il faut garder, s'il est possible, un peu de silence, et remuer tout doucement vostre cœur, de l'orayson aux affaires, retenant le plus long tems qu'il vous sera possible le sentiment et les affections que vous aures conceuës. Un homme

qui auroit receu dans un vaisseau[a] de belle porcelaine quelque liqueur de grand prix pour l'apporter dans sa mayson, il iroit doucement, ne regardant point a costé, mais tantost devant soy, de peur de heurter a quelque pierre ou faire quelque mauvais pas, tantost a son vase pour voir s'il panche point. Vous en deves faire de mesme au sortir de la meditation : ne vous distrayes pas tout a coup, mais regardes simplement devant vous ; comme seroit a dire, s'il vous faut rencontrer quelqu'un que vous soyes obligee d'entretenir ou ouïr, il n'y a remede, il faut s'accommoder a cela, mais en telle sorte que vous regardies aussi a vostre cœur, affin que la liqueur de la sainte orayson ne s'espanche que le moins qu'il sera possible.

Il faut mesme que vous vous accoustumies a sçavoir passer de l'orayson a toutes sortes d'actions que vostre vacation et profession requiert justement et legitimement de vous, quoy qu'elles semblent bien esloignees des affections que nous avons receuës en l'orayson. Je veux dire, un advocat doit sçavoir passer de l'orayson a la plaidoyerie ; le marchand, au traffic ; la femme mariee, au devoir de son mariage et au tracas de son mesnage, avec tant de douceur et de tranquillité que pour cela son esprit n'en soit point troublé ; car, puisque l'un et l'autre est selon la volonté de Dieu, il faut faire le passage de l'un a l'autre en esprit d'humilité et devotion.

Il vous arrivera quelquefois qu'incontinent apres la preparation, vostre affection se treuvera toute esmeuë en Dieu : alhors, Philothee, il luy faut lascher la bride, sans vouloir suivre la methode que je vous ay donnee ; car bien que pour l'ordinaire, la consideration doit preceder les affections et resolutions, si est-ce que le Saint Esprit

a. dans un vase.

vous donnant les affections avant la consideration, vous ne deves pas rechercher la consideration, puisqu'elle ne se fait que pour esmouvoir l'affection. Bref, tous-jours quand les affections se presenteront a vous, il les faut recevoir et leur faire place, soit qu'elles arrivent avant ou apres toutes les considerations. Et quoy que j'aye mis les affections apres toutes les considerations, je ne l'ay fait que pour mieux distinguer les parties de l'orayson ; car au demeurant, c'est une regle generale qu'il ne faut jamais retenir les affections, ains les laisser tous-jours sortir quand elles se presentent. Ce que je dis non seulement pour les autres affections, mays aussi pour l'action de graces, l'offrande et la priere qui se peuvent faire parmi les considerations ; car il ne les faut non plus retenir que les autres affections, bien que, par apres, pour la conclusion de la meditation, il faille les repeter et reprendre. Mais quant aux resolutions, il faut les faire apres les affections et sur la fin de toute la meditation, avant la conclusion, d'autant qu'ayans a nous representer des objectz particuliers et familiers, elles nous mettroyent en danger, si nous les faysions parmi les affections, d'entrer en des distractions.

Emmi les affections et resolutions, il est bon d'user de colloque, et parler tantost a Nostre Seigneur, tantost aux Anges et aux personnes representees aux mysteres, aux Saintz et a soy-mesme, a son cœur, aux pecheurs et mesme aux creatures insensibles, comme l'on voit que David fait en ses Pseaumes, et les autres Saintz, en leurs meditations et oraysons.

CHAPITRE IX.

POUR LES SECHERESSES QUI ARRIVENT EN LA MEDITATION.

S'il vous arrive, Philothee, de n'avoir point de goust ni de consolation en la meditation, je vous conjure de ne vous point troubler, mais quelquefois ouvrés la porte aux paroles vocales : lamentes-vous de vous mesme a Nostre Seigneur, confesses vostre indignité, priés-le qu'il vous soit en ayde, baysés son image si vous l'aves, dites-luy ces paroles de Jacob[1] : *Si ne vous laisseray-je point*, Seigneur, *que vous ne m'ayes donné vostre benediction* ; ou celles de la Chananee[2] : *Ouy, Seigneur*, je suis une chienne, *mais les chiens mangent des miettes de la table de leur maistre*. Autres fois, prenes un livre en main, et le lises avec attention jusques a ce que vostre esprit soit resveillé et remis en vous ; piqués quelquefois vostre cœur par quelque contenance et mouvement de devotion exterieure, vous prosternant en terre, croisant les mains sur l'estomach, embrassant un crucifix : cela s'entend si vous estes en quelque lieu retiré.

Que si apres tout cela vous n'estes point consolee, pour grande que soit vostre secheresse ne vous troubles point, mais continues a vous tenir en une contenance devote devant vostre Dieu. Combien de courtisans y a-il qui vont cent fois l'annee en la chambre du prince sans esperance de luy parler, mais seulement pour estre veus de luy et rendre leur devoir. Ainsy devons-nous venir, ma chere Philothee a la sainte orayson purement et simplement pour rendre notre devoir et tesmoigner nostre

fidelité. Que s'il plaist à la divine Majesté de nous parler et s'entretenir avec nous par ses saintes inspirations et consolations interieures, ce nous sera sans doute un grand honneur et un playsir tres delicieux ; mais s'il ne luy plaist pas de nous faire cette grace, nous laissans la sans nous parler, non plus que s'il ne nous voyoit pas et que nous ne fussions pas en sa presence, nous ne devons pourtant pas sortir, ains, au contraire, nous devons demeurer la, devant cette souveraine Bonté, avec un maintien devotieux et paisible ; et lhors infailliblement il aggreera nostre patience, et remarquera nostre assiduité et perseverance, si qu'une autre fois, quand nous reviendrons devant luy, il nous favorisera et s'entretiendra avec nous par ses consolations, nous faysant voir l'amenité de la sainte orayson. Mais quand il ne le feroit pas, contentons-nous, Philothee, que ce nous est un honneur trop plus grand d'estre aupres de luy et a sa veuë.

CHAPITRE X.

EXERCICE POUR LE MATIN.

Outre cette orayson mentale entiere et formee, et les autres oraysons vocales que vous deves faire une fois le jour, il y a cinq autres sortes d'oraysons plus courtes, et qui sont comme ageancemens et surjeons de l'autre grande orayson, entre lesquelles, la premiere est celle qui se fait le matin, comme une preparation generale a toutes les œuvres de la journee. Or, vous la feres en cette sorte :

1. Remerciés et adorés Dieu profondement pour la grace qu'il vous a faite de vous avoir conservé la nuit

precedente ; et si vous avies en icelle commis quelque peché, vou luy demanderés pardon.

2. Voyes que le jour present vous est donné affin qu'en iceluy vous puissies gaigner le jour advenir de l'eternité, et feres un ferme propos de bien employer la journee a cette intention.

3. Prevoyes quelz affaires, quelz commerces et quelles occasions vous pouves rencontrer cette journee-la pour servir Dieu, et quelles tentations vous pourront survenir de l'offenser, ou par cholere, ou par vanité, ou par quelque autre desreglement ; et, par une sainte resolution, preparés-vous a bien employer les moyens qui se doivent offrir a vous de servir Dieu et avancer vostre devotion ; comme au contraire disposes-vous a bien eviter, combattre et vaincre ce qui peut se presenter contre vostre salut et la gloire de Dieu. Et ne suffit pas de faire cette resolution, mais il faut preparer les moyens pour la bien executer. Par exemple, si je prevoy de devoir traitter de quelque affaire avec une personne passionnee et prompte a la cholere, non seulement je me resouldray de ne point me relascher a l'offenser, mais je prepareray des paroles de douceur pour la prevenir[a], ou l'assistance de quelque personne qui la puisse contenir. Si je prevoy de pouvoir visiter un malade, je disposeray l'heure et les consolations et secours que j'ay a luy faire ; et ainsy des autres.

4. Cela fait, humilies-vous devant Dieu, reconnoissant que de vous mesme vous ne sçauries rien faire de ce que vous aves deliberé, soit pour fuir le mal, soit pour executer le bien. Et comme si vous tenies vostre cœur en vos mains, offrés-le avec tous vos bons desseins a la divine Majesté, la suppliant de le prendre en sa protection et de le fortifier pour bien reussir en son service, et

a. empêcher que sa colère n'éclate.

ce par telles ou semblables paroles interieures : O Seigneur, voyla ce pauvre et miserable cœur qui, par vostre bonté, a conceu plusieurs bonnes affections ; mais helas, il est trop foible et chetif pour effectuer le bien qu'il desire si vous ne luy departes vostre celeste benediction, laquelle a cette intention je vous requiers, o Pere debonnaire, par le merite de la Passion de vostre Filz, a l'honneur duquel je consacre cette journee et le reste de ma vie. Invoques Nostre Dame, vostre bon Ange et les Saintz, affin qu'ilz vous assistent a cet effect.

Mais toutes ces actions spirituelles se doivent faire briefvement et vivement, devant que l'on sorte de la chambre, s'il est possible, affin que, par le moyen de cet exercice, tout ce que vous feres le long de la journee soit arrousé de la benediction de Dieu ; mais je vous prie, Philothee, de n'y manquer jamais.

CHAPITRE XI.

DE L'EXERCICE DU SOIR ET DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

Comme devant vostre disner temporel vous ferés le disner spirituel par le moyen de la meditation, ainsy avant vostre souper il faut vous faire un petit souper, au moins une collation devote et spirituelle. Gaignes donq quelque loysir un peu devant l'heure du souper, et, prosternee devant Dieu, ramassant vostre esprit aupres de Jesus Christ crucifié (que vous vous representerés par une simple consideration et œillade interieure), rallumés le feu de vostre meditation du matin en vostre

cœur, par une douzaine de vives aspirations, humiliations et eslancemens amoureux que vous ferés sur ce divin Sauveur de vostre ame ; ou bien en repetant les pointz que vous aures plus savourés en la meditation du matin, ou bien vous excitant par quelque autre nouveau sujet, selon que vous aymeres mieux.

Quant a l'examen de conscience qui se doit tous-jours faire avant qu'aller coucher, chacun sçait comme il le faut prattiquer.

1. On remercie Dieu de la conservation qu'il a faite de nous en la journee passee.

2. On examine comme on s'est comporté en toutes les heures du jour ; et pour faire cela plus aysement, on considerera ou, avec qui, et en quelle occupation on a esté.

3. Si l'on treuve d'avoir fait quelque bien, on en fait action de graces a Dieu ; si au contraire l'on a fait quelque mal, en pensees, en paroles ou en œuvres, on en demande pardon a sa divine Majesté, avec resolution de s'en confesser a la premiere occasion et de s'en amender soigneusement.

4. Apres cela, on recommande a la Providence divine son cors, son ame, l'Eglise, les parens, les amis ; on prie Nostre Dame, le bon Ange et les Saintz de veiller sur nous et pour nous ; et avec la benediction de Dieu, on va prendre le repos qu'il a voulu nous estre requis.

Cet exercice ici ne doit jamais estre oublié, non plus que celuy du matin ; car par celuy du matin vous ouvres les fenestres de vostre ame au Soleil de justice, et par celuy du soir, vous les fermes aux tenebres de l'enfer.

CHAPITRE XII.

DE LA RETRAITTE SPIRITUELLE.

C'est ici, chere Philothee, ou je vous souhaitte fort affectionnee a suivre mon conseil ; car en cet article consiste l'un des plus asseurés moyens de vostre avancement spirituel.

Rappelles le plus souvent que vous pourres parmi la journee vostre esprit en la presence de Dieu par l'une des quatre façons que je vous ay remarquees ; regardes ce que Dieu fait et ce que vous faites : vous verres ses yeux tournés de vostre costé, et perpetuellement fichés sur vous par un amour incomparable. O Dieu, ce dires vous, pourquoy ne vous regarde-je tous-jours, comme tous-jours vous me regardes? Pourquoy penses-vous en moy si souvent, mon Seigneur, et pourquoy pense-je si peu souvent en vous? Ou sommes-nous, o mon ame? nostre vraye place, c'est Dieu, et ou est ce que nous nous treuvons?

Comme les oyseaux ont des nids sur les arbres pour faire leur retraitte quand ilz en ont besoin, et les cerfz ont leurs buissons et leurs fortz dans lesquelz ilz se recelent et mettent a couvert, prenans la fraischeur de l'ombre en esté ; ainsy, Philothee, nos cœurs doivent prendre et choisir quelque place chaque jour, ou sur le mont de Calvaire, ou es playes de Nostre Seigneur, ou en quelque autre lieu proche de luy, pour y faire leur retraitte a toutes sortes d'occasions, et la s'alleger et recreer entre les affaires exterieures, et pour y estre comme dans un fort, affin de se defendre des tentations. Bienheureuse sera l'ame qui pourra dire en verité a Nostre Seigneur : Vous

estes ma *mayson de refuge*[1], mon *rempart* asseuré, *mon toit* contre la pluye et *mon ombre contre la chaleur*[2].

Resouvenés vous donq, Philothee, de faire tous-jours plusieurs retraittes en la solitude de vostre cœur, pendant que corporellement vous estes parmi les conversations et affaires ; et cette solitude mentale ne peut nullement estre empeschee par la multitude de ceux qui vous sont autour, car ilz ne sont pas autour de vostre cœur, ains autour de vostre cors, si que vostre cœur demeure luy tout seul en la presence de Dieu seul. C'est l'exercice que faisoit le roy David parmi tant d'occupations qu'il avoit, ainsy qu'il le tesmoigne par mille traitz de ses Pseaumes, comme quand il dit[3] : O Seigneur, *et moy je suis tous-jours avec vous. Je vois mon Dieu tous-jours devant moy*[4]. *J'ay eslevé mes yeux a vous, o mon Dieu, qui habites au Ciel*[5]. *Mes yeux sont tous-jours a Dieu*[6]. Et aussi les conversations ne sont pas ordinairement si serieuses qu'on ne puisse de tems en tems en retirer le cœur pour le remettre en cette divine solitude.

Les pere et mere de sainte Catherine de Sienne luy ayans osté toute commodité du lieu et de loysir pour prier et mediter, Nostre Seigneur l'inspira de faire un petit oratoire interieur en son esprit, dedans lequel se retirant mentalement, elle peust parmi les affaires exterieures vaquer a cette sainte solitude cordiale. Et despuis, quand le monde l'attaquoit, elle n'en recevoit nulle incommodité, parce, disoit elle, qu'elle s'enfermoit dans son cabinet interieur, ou elle se consoloit avec son celeste Espoux. Aussi des lhors elle conseilloit a ses enfans spirituelz de se faire une chambre dans le cœur et d'y demeurer[7].

Retirés donques quelquefois vostre esprit dedans vostre cœur, ou, separee de tous les hommes, vous puissies traitter cœur a cœur de vostre ame avec son Dieu, pour

dire avec David[8] : *J'ay veillé et ay esté semblable au pelican de la solitude ; j'ay esté fait comme le chat-huant ou le hibou dans les masures, et comme le passereau solitaire au toit.* Lesquelles paroles, outre leur sens litteral (qui tesmoigne que ce grand Roy prenoit quelques heures pour se tenir solitaire en la contemplation des choses spirituelles), nous monstrent en leur sens mystique trois excellentes retraittes et comme trois hermitages, dans lesquelz nous pouvons exercer nostre solitude a l'imitation de nostre Sauveur, lequel sur le mont de Calvaire fut *comme le pelican de la solitude,* qui de son sang ravive ses poussins mortz ; en sa Nativité dans une establerie deserte, il fut *comme le hibou dedans la masure,* plaignant et pleurant nos fautes et pechés ; et au jour de son Ascension, il fut *comme le passereau,* se retirant et volant au ciel qui est comme le toit du monde ; et en tous ces trois lieux, nous pouvons faire nos retraittes emmi le tracas des affaires. Le bienheureux Elzear, comte d'Arian en Provence, ayant esté longuement absent de sa devote et chaste Delfine, elle luy envoya un homme expres pour sçavoir de sa santé, et il luy fit response : « Je me porte fort bien, ma chere femme ; que si vous me voules voir, cherches-moy en la playe du costé de nostre doux Jesus, car c'est la ou j'habite et ou vous me treuveres; ailleurs, vous me chercheres pour neant[9]. » C'estoit un chevalier chrestien, celuy la!

CHAPITRE XIII.

DES ASPIRATIONS, ORAYSONS JACULATOIRES ET BONNES PENSEES.

On se retire en Dieu parce qu'on aspire a luy, et on y aspire pour s'y retirer ; si que l'aspiration en Dieu et la

retraitte spirituelle s'entretiennent l'une l'autre, et toutes deux proviennent et naissent des bonnes pensees.

Aspires donq bien souvent en Dieu, Philothee, par des courtz mais ardens eslancemens de vostre cœur : admires sa beauté, invoques son ayde, jettes-vous en esprit au pied de la Croix, adores sa bonté, interroges-le souvent de vostre salut, donnes-luy mille fois le jour vostre ame, fiches vos yeux interieurs sur sa douceur, tendes-luy la main, comme un petit enfant a son pere, affin qu'il vous conduise, mettes-le sur vostre poitrine comme un bouquet delicieux, plantes-le en vostre ame comme un estendart, et faites mille sortes de divers mouvemens de vostre cœur pour vous donner de l'amour de Dieu, et vous exciter a une passionnee et tendre dilection de ce divin Espoux.

On fait ainsy les oraysons jaculatoires, que le grand saint Augustin conseille si soigneusement a la devote dame Proba[1]. Philothee, nostre esprit s'addonnant a la hantise, privauté et familiarité de son Dieu, se parfumera tout de ses perfections ; et si, cet exercice n'est point malaysé, car il se peut entrelacer en toutes nos affaires et occupations, sans aucunement les incommoder, d'autant que, soit en la retraitte spirituelle, soit en ces eslancements interieurs, on ne fait que des petitz et courtz divertissemens[a] qui n'empeschent nullement, ains servent de beaucoup a la poursuite de ce que nous faysons. Le pelerin qui prend un peu de vin pour res-jouir son cœur et rafraischir sa bouche, bien qu'il s'arreste un peu pour cela, ne rompt pourtant pas son voyage, ains prend de la force pour le plus vistement et aysement parachever, ne s'arrestant que pour mieux aller.

Plusieurs ont ramassé beaucoup d'aspirations vocales,

a. diversions.

qui vrayement sont fort utiles ; mais par mon advis, vous ne vous astreindres point a aucune sorte de paroles, ains prononcerés ou de cœur ou de bouche celles que l'amour vous suggerera sur le champ, car il vous en fournira tant que vous voudres. Il est vray qu'il y a certains motz qui ont une force particuliere pour contenter le cœur en cet endroit, comme sont les eslancemens semés si dru dedans les Pseaumes de David, les invocations diverses du nom de Jesus, et les traitz d'amour qui sont imprimés au Cantique des Cantiques. Les chansons spirituelles servent encor a mesme intention pourvu qu'elles soyent chantees avec attention.

Enfin, comme ceux qui sont amoureux d'un amour humain et naturel ont presque tousjours leurs pensees tournees du costé de la chose aymee, leur cœur plein d'affection envers elle, leur bouche remplie de ses louanges, et qu'en son absence ilz ne perdent point d'occasion de tesmoigner leurs passions par lettres, et ne treuvent point d'arbre sur l'escorce duquel ilz n'escrivent le nom de ce qu'ils ayment ; ainsy ceux qui ayment Dieu ne peuvent cesser de penser en luy, respirer pour luy, aspirer à luy et parler de luy, et voudroyent, s'il estoit possible, graver sur la poitrine de toutes les personnes du monde le saint et sacré nom de Jesus. A quoy mesme toutes choses les invitent, et n'y a creature qui ne leur annonce la loüange de leur Bienaymé ; et, comme dit saint Augustin après saint Anthoine[2], tout ce qui est au monde leur parle d'un langage muet mais fort intelligible en faveur de leur amour ; toutes choses les provoquent à de[3] bonnes pensees, desquelles par apres naissent force saillies et aspirations en Dieu. Et voyci quelques exemples :

Saint Gregoire, Evesque de Nazianze, ainsy que luy mesme racontoit a son peuple[3], se promenant sur le rivage de la mer, consideroit comme les ondes s'avançans

sur la greve laissoyent des coquilles et petitz cornetz, tiges d'herbes, petites huistres et semblables brouilleries que la mer rejettoit, et par maniere de dire crachoit dessus le bord ; puis, revenant par des autres vagues, elle reprenoit et engloutissoit derechef une partie de cela, tandis que les rochers des environs demeuroyent fermes et immobiles, quoy que les eaux vinssent rudement battre contre iceux. Or sur cela, il fit cette belle pensee : que les foibles, comme coquilles, cornetz et tiges d'herbes, se laissent emporter tantost a l'affliction, tantost a la consolation, a la merci des ondes et vagues de la fortune, mais que les grans courages demeurent fermes et immobiles a toutes sortes d'orages ; et de cette pensee, il fit naistre ces eslancemens de David[4] : O Seigneur, *sauves moy, car les eaux ont penetré jusques a mon ame* ; O Seigneur, *delivres-moy du profond des eaux* ; *Je suis porté au profond de la mer et la tempeste m'a submergé.* Car alhors il estoit en affliction pour la malheureuse usurpation que Maximus avoit entreprise sur son evesché.

Saint Fulgence, Evesque de Ruspe, se treuvant en une assemblee generale de la noblesse romaine que Theodoric roy des Gots haranguoit, et voyant la splendeur de tant de seigneurs qui estoyent en rang chacun selon sa qualité : « O Dieu, » dit il, « combien doit estre belle la Hierusalem celeste, puisqu'ici bas on voit si pompeuse Rome la terrestre ! Et si en ce monde tant de splendeur est concedee aux amateurs de la vanité, quelle gloire doit estre reservee en l'autre monde aux contemplateurs de la vérité[5] ! »

On dit que saint Anselme, Archevesque de Cantorberi, duquel la naissance a grandement honnoré nos montagnes[6], estoit admirable en cette prattique des bonnes pensees. Un levreau pressé des chiens accourut sous le cheval de ce saint Prelat, qui pour lhors voyageoit, comme

a un refuge que le peril eminent[a] de la mort luy suggeroit ; et les chiens clabaudans tout autour n'osoyent entreprendre de violer l'immunité a laquelle leur proye avoit eu recours ; spectacle certes extraordinaire, qui faisoit rire tout le train, tandis que le grand Anselme, pleurant et gemissant : Ha, vous ries, disoit-il, mais la pauvre beste ne rit pas ; les ennemis de l'ame, poursuivie et mal menee par divers destours en toutes sortes de pechés, l'attendent au destroit de la mort pour la ravir et devorer, et elle, toute effrayee, cherche par tout secours et refuge ; que si elle n'en treuve point, ses ennemis s'en moquent et s'en rient. Ce qu'ayant dit, il s'en alla souspirant[7].

Constantin le Grand escrivit honnorablement a saint Anthoine, dequoy les religieux qui estoyent autour de luy furent fort estonnés, et il leur dit : « Comme admires-vous qu'un Roy escrive a un homme? Admires plus tost dequoy Dieu éternel a escrit sa loy aux mortelz, ains leur a parlé bouche a bouche en la personne de son Filz[8]. » Saint François voyant une brebis toute seule emmi un troupeau de boucz : « Regardes, » dit il a son compaignon, « comme cette pauvre petite brebis est douce parmi ces chevres ; Nostre Seigneur alloit ainsy doux et humble entre les Pharisiens[9]. » Et voyant une autre fois un petit aignelet mangé par un pourceau : Hé, petit aignelet, dit il tout en pleurant, que tu representes vivement la mort de mon Sauveur[10].

Ce grand personnage de nostre aage, François Borgia, pour lhors encores duc de Gandie, allant a la chasse faisoit mille devotes conceptions : « J'admirois, » disoit il luy mesme par apres, « comme les faucons reviennent sur le poing, se laissent couvrir les yeux et attacher a la perche, et que les hommes se rendent si revesches a la

a. Péril considérable; se disait couramment au XVI[e] siècle.

voix de Dieu[11]. » Le grand saint Basile dit que la rose emmi les espines fait cette remonstrance aux hommes : « Ce qui est de plus aggreable en ce monde, o mortelz, est meslé de tristesse ; rien n'y est pur ; le regret est tous-jours collé a l'allegresse, la viduité au mariage, le soin a la fertilité, l'ignominie a la gloire, la despense aux honneurs, le degoust aux delices et la maladie a la santé. C'est une belle fleur, » dit ce saint personnage, « que la rose ; mais elle me donne une grande tristesse, m'advertissant de mon peché, pour lequel la terre a esté condamnee de porter les espines[12]. »

Une ame devote regardant un ruysseau, et y voyant le ciel representé avec les estoiles en une nuit bien sereine : O mon Dieu, dit elle, ces mesmes estoiles seront dessous mes pieds quand vous m'aures logee dans vos saintz tabernacles ; et comme les estoiles du ciel sont representees en la terre, ainsy les hommes de la terre sont representés au ciel en la vive fontaine de la charité divine. L'autre voyant un fleuve flotter[a] s'escrioit ainsy : Mon ame n'aura jamais repos qu'elle ne se soit abismee dedans la mer de la Divinité qui est son origine; et sainte Françoise, considerant un aggreable ruysseau sur le rivage duquel elle s'estoit agenouillee pour prier, fut ravie en extase, repetant plusieurs fois ces parolles tout bellement : « La grace de mon Dieu coule ainsy doucement et souefvement comme ce petit ruysseau[13]. » Un autre voyant les arbres fleuris souspiroit : Pourquoy suis-je seul defleuri au jardin de l'Eglise? Un autre voyant des petitz poussins ramassés sous leur mere : O Seigneur, dit il, *conservés nous sous l'ombre de vos aisles*[14]. L'autre, voyant le tourne-soleil dit : Quand sera ce, mon Dieu, que mon ame suivra les attraitz de vostre bonté? Et voyant des pensees de jardin, belles a la

a. rouler son flot.

veuë mais sans odeur : Hé, dit il, telles sont mes cogitations, belles a dire, mais sans effect ni production.

Voyla, ma Philothee, comme l'on tire les bonnes pensees et saintes aspirations de ce qui se presente en la varieté de cette vie mortelle. Malheureux sont ceux qui destournent les creatures de leur Createur pour les contourner[a] au peché ; bienheureux sont ceux qui contournent les creatures a la gloire de leur Createur, et employent leur vanité a l'honneur de la verité. Certes, dit saint Gregoire Nazianzene[15], j'ay accoustumé de rapporter toutes choses a mon prouffit spirituel. Lisés le devot Epitaphe que saint Hierosme a fait de sa sainte Paule[16], car c'est belle chose a voir comme il est tout parsemé des aspirations et conceptions sacrees qu'elle faisoit a toutes sortes de rencontres.

Or, en cet exercice de la retraitte spirituelle et des oraysons jaculatoires gist la grande œuvre de la devotion : il peut suppleer au defaut de toutes les autres oraysons, mais le manquement d'iceluy ne peut presque point estre reparé par aucun autre moyen. Sans iceluy, on ne peut pas bien faire la vie contemplative, et ne sçauroit-on que mal faire la vie active ; sans iceluy le repos n'est qu'oysiveté, et le travail, qu'embarrassement ; c'est pourquoy je vous conjure de l'embrasser de tout vostre cœur, sans jamais vous en departir.

CHAPITRE XIV.

DE LA TRESSAINTE MESSE ET COMME IL LA FAUT OUIR.

1. Je ne vous ay encor point parlé du soleil des exercices spirituelz, qui est le tressaint, sacré et tressouverain

a. les faire se tourner vers le péché.

Sacrifice et Sacrement de la Messe, centre de la religion chrestienne, cœur de la devotion, ame de la pieté, mystere ineffable qui comprend l'abisme de la charité divine, et par lequel Dieu s'appliquant reellement a nous, nous communique magnifiqumeent ses graces et faveurs.

2. L'orayson faitte en l'union de ce divin Sacrifice a une force indicible, de sorte, Philothee, que par iceluy, l'ame *abonde* en celestes faveurs comme *appuyee sur son Bienaymé*[1], qui la rend si pleine d'odeurs et suavités spirituelles, qu'elle ressemble a *une colomne de fumee de bois aromatique, de la myrrhe, de l'encens et de toutes les poudres du parfumeur*, comme il est dit es Cantiques[2].

3. Faites donques toutes sortes d'effortz pour assister tous les jours a la sainte Messe, affin d'offrir avec le prestre le sacrifice de vostre Redempteur a Dieu son Pere, pour vous et pour toute l'Eglise. Tous-jours les Anges en grand nombre s'y treuvent presens, comme dit saint Jean Chrysostome[3], pour honnorer ce saint mystere ; et nous y treuvans avec eux et avec une mesme intention, nous ne pouvons que recevoir beaucoup d'influences propices par une telle societé. Les chœurs de l'Eglise triomphante et ceux de l'Eglise militante se viennent attacher et joindre a Nostre Seigneur en cette divine action, pour, avec luy, en luy et par luy ravir le cœur de Dieu le Pere et rendre sa misericorde toute nostre. Quel bonheur a une ame de contribuer[a] devotement ses affections pour un bien si pretieux et desirable!

4. Si, par quelque force forcee, vous ne pouves pas vous rendre presente a la celebration de ce souverain Sacrifice, d'une presence reelle, au moins faut-il que vous y porties vostre cœur pour y assister d'une presence

---

a. apporter en contribution.

spirituelle. A quelque heure donq du matin, allés en esprit, si vous ne pouves autrement, en l'église ; unisses vostre intention a celle de tous les Chrestiens, et faites les mesmes actions intérieures au lieu ou vous estes, que vous feries si vous esties reellement presente a l'office de la sainte Messe en quelque eglise.

5. Or pour ouïr, ou reellement ou mentalement, la sainte Messe comme il est convenable : 1. Des le commencement jusques a ce que le prestre se soit mis a l'autel, faites avec luy la preparation laquelle consiste a se mettre en la presence de Dieu, reconnoistre vostre indignité et demander pardon de vos fautes. 2. Despuis que le prestre est a l'autel jusques a l'Evangile, considerés la venue et la vie de Nostre Seigneur en ce monde par une simple et generale consideration. 3. Despuis l'Evangile jusques apres le *Credo,* considerés la predication de nostre Sauveur ; protestes de vouloir vivre et mourir en la foy et obeissance de sa sainte parole et en l'union de la sainte Eglise Catholique. 4. Despuis le *Credo* jusques au *Pater noster,* appliques vostre cœur aux mysteres de la Mort et Passion de nostre Redempteur, qui sont actuellement et essentiellement representés en ce saint Sacrifice, lequel avec le prestre et avec le reste du peuple, vous offrirés a Dieu le Pere pour son honneur et pour vostre salut. 5. Despuis le *Pater noster* jusques a la Communion, efforces-vous de faire mille desirs de vostre cœur, souhaittant ardemment d'estre a jamais jointe et unie a nostre Sauveur par amour eternel. 6. Despuis la Communion jusques a la fin, remercies sa divine Majesté de son Incarnation, de sa Vie, de sa Mort, de sa Passion et de l'amour qu'il nous tesmoigne en ce saint Sacrifice, le conjurant par iceluy de vous estre a jamais propice, a vos parens, a vos amis et a toute l'Eglise ; et vous humiliant de tout vostre cœur, receves devotement

la benediction divine que Nostre Seigneur vous donne par l'entremise de son officier[a].

Mais si vous voules pendant la Messe faire vostre meditation sur les mysteres que vous alles suivant de jour en jour, il ne sera pas requis que vous vous divertissies[b] a faire ces particulieres actions ; ains suffira qu'au commencement vous dressies vostre intention a vouloir adorer et offrir ce saint Sacrifice par l'exercice de vostre meditation et orayson, puisqu'en toute meditation se treuvent les actions susdites, ou expressement ou tacitement et virtuellement.

CHAPITRE XV.

DES AUTRES EXERCICES PUBLICS ET COMMUNS.

Outre cela, Philothee, les festes et Dimanches il faut assister a l'office des Heures et des Vespres, tant que vostre commodité le permettra ; car ces jours-la sont dediés a Dieu, et faut bien faire plus d'actions a son honneur et gloire en iceux que non pas es autres jours. Vous sentirés mille douceurs de devotion par ce moyen, comme faisoit saint Augustin, qui tesmoigne en ses *Confessions*[1] que oyant les divins Offices au commencement de sa conversion, son cœur se fondoit en suavité, et ses yeux, en larmes de pieté. Et puis (affin que je le die une fois pour toutes), il y a tous-jours plus de bien et de consolation aux offices publicz de l'Eglise, que

a. celui qui remplit l'office sacré, qui officie, le prêtre.

b. que vous vous détourniez (de votre méditation) pour faire ces particulières actions.

non pas aux actions particulieres, Dieu ayant ainsy ordonné que la communion[a] soit preferee a toute sorte de particularité.

Entres volontier aux confrairies du lieu ou vous estes, et particulierement en celles desquelles les exercices apportent plus de fruit et d'edification ; car en cela vous ferés une sorte d'obeissance fort aggreable a Dieu, d'autant qu'encor que les confrairies ne soient pas commandees, elles sont neanmoins recommandees par l'Eglise, laquelle, pour tesmoigner qu'elle desire que plusieurs s'y enroolent, donne des indulgences et autres privileges aux confreres. Et puys, c'est tous-jours une chose fort charitable de concourir avec plusieurs et cooperer aux autres pour leurs bons desseins. Et bien qu'il puisse arriver que l'on fist d'aussi bons exercices a part soy comme l'on fait aux confrairies en commun, et que peut estre l'on goustast plus de les faire en particulier, si est-ce que Dieu est plus glorifié de l'union et contribution que nous faisons de nos bienfaitz avec nos freres et prochains.

J'en dis le mesme de toutes sortes de prieres et devotions publiques, ausquelles, tant qu'il nous est possible, nous devons porter nostre bon exemple pour l'edification du prochain, et nostre affection pour la gloire de Dieu et l'intention commune.

CHAPITRE XVI.

QU'IL FAUT HONNORER ET INVOQUER LES SAINTZ.

Puisque Dieu nous envoye bien souvent les inspirations par ses Anges, nous devons aussi luy renvoyer

a. dans le sens d'« union ».

frequemment nos aspirations par la mesme entremise. Les saintes ames des trespassés qui sont en Paradis avec les Anges et, comme dit Nostre Seigneur[1], esgales et *pareilles aux Anges*, font aussi le mesme office, d'inspirer en nous et d'aspirer pour nous par leurs saintes oraysons. Ma Philothee, joignons nos cœurs a ces celestes espritz et ames bienheureuses ; comme les petitz rossignolz apprennent a chanter avec les grans, ainsy, par le sacré commerce que nous ferons avec les Saintz, nous sçaurons bien mieux prier et chanter les louanges divines : *Je psalmodieray*, disoit David[2], *a la veuë des Anges*.

Honnores, reveres et respectes d'un amour special la sacree et glorieuse Vierge Marie : elle est mere de nostre souverain Pere, et par consequent nostre grand'mere. Recourons donq a elle, et, comme ses petitz enfans, jettons-nous a son giron avec une confiance parfaitte ; a tous momens, a toutes occurrences reclamons cette douce mere, invoquons son amour maternel, et, taschans d'imiter ses vertus, ayons en son endroit un vray cœur filial.

Rendes-vous fort familiere avec les Anges ; voyes-les souvent invisiblement presens a vostre vie, et sur tout aymes et reveres celuy du diocese auquel vous estes, ceux des personnes avec lesquelles vous vives, et specialement le vostre ; supplies-les souvent, loües-les ordinairement, et employes leur ayde et secours en toutes vos affaires, soit spirituelles, soit temporelles, affin qu'ilz cooperent a vos intentions.

Le grand Pierre Favre, premier prestre, premier predicateur, premier lecteur de Theologie de la sainte Compaignie du nom de Jesus, et premier compaignon du bienheureux Ignace, fondateur d'icelle, venant un jour d'Allemagne, ou il avoit fait des grans services a la gloire de Nostre Seigneur, et passant en ce diocese,

lieu de sa naissance, racontoit qu'ayant traversé plusieurs lieux heretiques, il avoit receu mille consolations d'avoir salué en abordant chaque paroisse les Anges protecteurs d'icelles, lesquelz il avoit conneu sensiblement luy avoir esté propices, soit pour le garantir des embusches des heretiques, soit pour luy rendre plusieurs ames douces et dociles a recevoir la doctrine de salut. Et disoit cela avec tant de recommandation, qu'une damoiselle[3], lhors jeune, l'ayant ouï de sa bouche, le recitoit il n'y a que quatre ans, c'est a dire plus de soixante ans apres, avec un extreme sentiment. Je fus consolé cette annee passee de consacrer un autel sur la place en laquelle Dieu fit naistre ce bienheureux homme, au petit village du Villaret, entre nos plus aspres montagnes.

Choisissés quelques Saintz particuliers, la vie desquelz vous puissies mieux savourer et imiter, et en l'intercession desquelz vous ayes une particuliere confiance : celuy de vostre nom vous est des-ja tout assigné des vostre Baptesme.

CHAPITRE XVII.

COMME IL FAUT OUIR ET LIRE LA PAROLE DE DIEU.

Soyes devote a la parole de Dieu : soit que vous l'escouties en devis familiers avec vos amis spirituelz, soit que vous l'escouties au sermon, oyes-la tous-jours avec attention et reverence ; faites en bien vostre prouffit et ne permettes pas qu'elle tombe a terre, ains receves-la comme un pretieux baume dans vostre cœur, a l'imitation de la Tressainte Vierge, qui conservoit soigneusement

dedans le sien toutes les paroles que l'on disoit a la loüange de son Enfant[1]. Et souvenés-vous que Nostre Seigneur recueille les paroles que nous luy disons en nos prieres, a mesure que[a] nous recueillons celles qu'il nous dit par la predication.

Ayes tous-jours aupres de vous quelque beau livre de devotion, comme sont ceux de Saint Bonaventure, de Gerson[2], de Denis le Chartreux[3], de Louys Blosius[4], de Grenade[5], de Stella[6], d'Arias, de Pinelli[7], de Du Pont, d'Avila, le *Combat spirituel*, les *Confessions* de Saint Augustin, les Epistres de saint Hierosme, et semblables ; et lises en tous les jours un peu avec grande devotion, comme si vous lisies des lettres missives que les Saintz vous eussent envoyees du Ciel, pour vous monstrer le chemin et vous donner le courage d'y aller.

Lises aussi les histoires et Vies des Saintz, esquelles, comme dans un mirouër, vous verres le pourtrait de la vie chrestienne, et accommodes leurs actions a vostre prouffit selon vostre vacation. Car bien que beaucoup des actions des Saintz ne soyent pas absolument imitables par ceux qui vivent emmi le monde, si est-ce que toutes peuvent estre suivies ou de pres ou de loin : la solitude de saint Paul premier ermite est imitee en vos retraittes spirituelles et reelles, desquelles nous parlerons[8], et avons parlé ci dessus[9] ; l'extreme pauvreté de saint François, par les prattiques de la pauvreté telles que nous les marquerons[10], et ainsy des autres. Il est vray qu'il y a certaines histoires qui donnent plus de lumiere pour la conduitte de nostre vie que d'autres, comme la Vie de la Bienheureuse Mere Therese, laquelle est admirable pour cela, les Vies des premiers Jesuites, celle de saint Charles Borromee, Archevesque de Milan, de saint

a. dans la mesure où.

Louys, de saint Bernard, les *Chroniques de saint François* et autres pareilles. Il y en a d'autres ou il y a plus de sujet d'admiration que d'imitation, comme celle de sainte Marie Egyptienne, de saint Simeon Stylite, des deux saintes Catherine de Sienne et de Gennes, de sainte Angele et autres telles, lesquelles ne laissent pas neanmoins de donner un grand goust general du saint amour de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

COMME IL FAUT RECEVOIR LES INSPIRATIONS.

Nous appellons inspirations tous les attraitz, mouvemens, reproches et remords interieurs, lumieres et connoissances que Dieu fait en nous, *prevenant* nostre cœur en ses *benedictions*[1] par son soin et amour paternel, affin de nous resveiller, exciter, pousser et attirer aux saintes vertus, a l'amour celeste, aux bonnes resolutions, bref, a tout ce qui nous achemine a nostre bien eternel. C'est ce que l'Espoux appelle heurter a la porte[2] et parler au cœur de son Espouse, la resveiller quand elle dort, la crier et reclamer quand elle est absente, l'inviter a son miel et a cueillir des pommes et des fleurs en son jardin, et a chanter et faire resonner sa douce voix a ses oreilles.

Pour l'entiere resolution d'un mariage, trois actions doivent entrevenir quant a la damoiselle que l'on veut marier : car premierement, on luy propose le parti ; secondement, elle aggree la proposition, et en troisiesme lieu, elle consent. Ainsy Dieu voulant faire en nous,

par nous et avec nous, quelque action de grande charité, premierement, il nous la propose par son inspiration ; secondement, nous l'aggreons ; tiercement nous y consentons ; car, comme pour descendre au peché il y a trois degrés, la tentation, la delectation et le consentement, aussi en y a-il trois pour monter a la vertu : l'inspiration, qui est contraire a la tentation, la delectation en l'inspiration, qui est contraire a la delectation de la tentation, et le consentement a l'inspiration, qui est contraire au consentement a la tentation.

Quand l'inspiration dureroit tout le tems de nostre vie, nous ne serions pourtant nullement aggreables a Dieu si nous n'y prenions playsir ; au contraire, sa divine Majesté en seroit offencee, comme il le fut contre les Israëlites aupres desquelz il fut *quarante ans*, comme il dit[3], les sollicitant a se convertir, sans que jamais ilz y voulussent entendre, dont il jura contre eux *en* son *ire qu'onques ilz n'entreroyent en* son *repos*. Aussi le gentilhomme qui auroit longuement servi une damoiselle, seroit bien fort desobligé si, apres cela, elle ne vouloit aucunement entendre au mariage qu'il desire.

Le playsir qu'on prend aux inspirations est un grand acheminement a la gloire de Dieu, et des-ja on commence a plaire par iceluy a sa divine Majesté ; car si bien[a] cette delectation n'est pas encor un entier consentement, c'est une certaine disposition a iceluy. Et si c'est un bon signe et chose fort utile de se plaire a ouïr la parolle de Dieu, qui est comme une inspiration exterieure, c'est chose bonne aussi et aggreable a Dieu de se plaire en l'inspiration interieure : c'est ce playsir, duquel parlant l'Espouse sacree, elle dit[4] : *Mon ame s'est fondue* d'ayse, *quand mon Bienaymé a parlé*. Aussi le gentilhomme est

a. si vraiment.

des-ja fort content de la damoiselle qu'il sert et se sent favorisé, quand il voit qu'elle se plait en son service.

Mais en fin c'est le consentement qui parfait l'acte vertueux ; car si estans inspirés et nous estans pleus en l'inspiration, nous refusons neanmoins par apres le consentement a Dieu, nous sommes extremement mesconnoissans et offençons grandement sa divine Majesté, car il semble bien qu'il y ait plus de mespris. Ce fut ce qui arriva a l'Espouse ; car, quoy que la douce voix de son Bienaymé luy eust touché le cœur d'un saint ayse, si est-ce neanmoins qu'elle ne luy ouvrit pas la porte, mais s'en excusa d'une excuse frivole ; dequoy l'Espoux justement indigné, passa outre et la quitta[5]. Aussi le gentilhomme qui apres avoir longuement recherché une damoiselle et luy avoir rendu son service aggreable, en fin seroit rejetté et mesprisé, auroit bien plus de sujet de mescontentement que si la recherche n'avoit point esté aggreée ni favorisee.

Resolvés-vous, Philothee, d'accepter de bon cœur toutes les inspirations qu'il plaira a Dieu de vous faire ; et quand elles arriveront, receves-les comme les ambassadeurs du Roy celeste, qui desire contracter mariage avec vous. Oyes paisiblement leurs propositions ; consideres l'amour avec lequel vous estes inspiree, et caresses la sainte inspiration. Consentés, mais d'un consentement plein, amoureux et constant a la sainte inspiration ; car en cette sorte, Dieu, que vous ne pouves obliger, se tiendra pour fort obligé a vostre affection. Mais avant que de consentir aux inspirations des choses importantes ou extraordinaires, affin de n'estre point trompee, conseilles-vous tous-jours a vostre guide, a ce qu'il examine si l'inspiration est vraye ou fausse ; d'autant que l'ennemi voyant une ame prompte a consentir aux inspirations, luy en propose bien souvent des fausses pour la tromper,

ce qu'il ne peut jamais faire tandis qu'avec humilité elle obeira a son conducteur.

Le consentement estant donné, il faut avec un grand soin procurer[a] les effectz, et venir a l'execution de l'inspiration, qui est le comble de la vraye vertu ; car d'avoir le consentement dedans le cœur sans venir a l'effect d'iceluy, ce seroit comme de planter une vigne sans vouloir qu'elle fructifiast.

Or, a tout cecy sert merveilleusement de bien prattiquer l'exercice du matin et les retraittes spirituelles que j'ay marquees cy dessus[6] ; car par ce moyen, nous nous preparons a faire le bien, d'une preparation non seulement generale, mais aussi particuliere.

CHAPITRE XIX.

DE LA SAINTE CONFESSION.

Nostre Sauveur a laissé a son Eglise le Sacrement de Penitence et de Confession affin qu'en iceluy nous nous lavions de toutes nos iniquités, toutes fois et quantes que nous en serons souïllés. Ne permettes donq jamais, Philothee, que vostre cœur demeure long tems infecté de peché, puisque vous aves un remede si present et facile. La lyonne qui a esté accostee du leopard va vistement se laver pour oster la puanteur que cette accointance luy a laissee, affin que le lyon venant n'en soit point offensé et irrité[1] : l'ame qui a consenti au peché doit avoir horreur de soy mesme, et se nettoyer au plus tost, pour le respect qu'elle doit porter aux yeux de sa divine Majesté qui la regarde. Mays pourquoy mourrons nous de

a. s'occuper de produire.

la mort spirituelle, puisque nous avons un remede si souverain ?

Confesses vous humblement et devotement tous les huit jours, et tous-jours s'il se peut quand vous communieres, encor que vous ne senties point en vostre conscience aucun reproche de peché mortel ; car par la Confession vous ne recevres pas seulement l'absolution des pechés venielz que vous confesserés, mays aussi une grande force pour les eviter a l'advenir, une grande lumiere pour les bien discerner, et une grace abondante pour reparer toute la perte qu'ilz vous avoient apportee. Vous prattiqueres la vertu d'humilité, d'obeissance, de simplicité et de charité ; et en cette seule action de Confession, vous exercerés plus de vertu qu'en nulle autre.

Ayes tous-jours un vray desplaysir des pechés que vous confesserés, pour petitz qu'ilz soyent, avec une ferme resolution de vous en corriger a l'advenir. Plusieurs se confessans par coustume des pechés venielz et comme par maniere d'ageancement[a], sans penser nullement a s'en corriger, en demeurent toute leur vie chargés, et par ce moyen perdent beaucoup de biens et prouffitz spirituelz. Si donq vous vous confesses d'avoir menti, quoy que sans nuysance, ou d'avoir dit quelque parole desreglee, ou d'avoir trop joüé, repentes-vous en et ayes ferme propos de vous en amender ; car c'est un abus de se confesser de quelque sorte de peché, soit mortel soit veniel, sans vouloir s'en purger, puisque la Confession n'est instituee que pour cela.

Ne faites pas seulement ces accusations superflues que plusieurs font par routine : je n'ay pas aymé Dieu tant que je devois ; je n'ay pas prié avec tant de devotion que je devois ; je n'ay pas cheri le prochain comme

a. comme pour se mettre en règle.

je devois ; je n'ay pas receu les Sacremens avec la reverence que je devois, et telles semblables : la rayson est parce qu'en disant cela vous ne dires rien de particulier qui puisse faire entendre au confesseur l'estat de vostre conscience, d'autant que tous les Saintz de Paradis et tous les hommes de la terre pourroyent dire les mesmes choses s'ilz se confessoyent. Regardés donq quel sujet particulier vous aves de faire ces accusations la, et lhors que vous l'aures descouvert, accuses-vous du manquement que vous aures commis, tout simplement et naifvement. Par exemple, vous vous accuses de n'avoir pas cheri le prochain comme vous devies ; c'est peut estre parce qu'ayant veu quelque pauvre fort necessiteux, lequel vous pouvies aysement secourir et consoler, vous n'en aves eu nul soin. Et bien, accuses-vous de cette particularité et dites : ayant veu un pauvre necessiteux, je ne l'ay pas secouru comme je pouvois, par negligence, ou par dureté de cœur, ou par mespris, selon que vous connoistres l'occasion de cette faute. De mesme, ne vous accuses pas de n'avoir pas prié Dieu avec telle devotion comme vous deves ; mays si vous aves eu des distractions volontaires, ou que vous ayes negligé de prendre le lieu, le tems et la contenance requise pour avoir l'attention en la priere, accuses-vous en tout simplement, selon que vous trouverés y avoir manqué, sans alleguer cette generalité, qui ne fait ni froid ni chaud en la Confession.

Ne vous contentes pas de dire vos pechés venielz quant au fait, mais accuses-vous du motif qui vous a induit a les commettre. Par exemple, ne vous contentés pas de dire que vous aves menti sans interesser[a] personne ; mais dites si ç'a esté ou par vaine gloire, affin de vous loüer et excuser, ou par vaine joye, ou par opi-

a. sans nuire à personne.

niastreté. Si vous aves peché a joüer, expliques si ç'a esté pour le desir du gain, ou pour le playsir de la conversation, et ainsy des autres. Dites si vous vous estes longuement arrestee en vostre mal, d'autant que la longueur du tems accroist pour l'ordinaire de beaucoup le peché, y ayant bien de la difference entre une vanité passagere, qui se sera escoulee en nostre esprit l'espace d'un quart d'heure, et celle en laquelle nostre cœur aura trempé un jour, deux jours, trois jours. Il faut donq dire le fait, le motif et la duree de nos pechés ; car encores que communement on ne soit pas obligé d'estre si pointilleux en la declaration des pechés venielz, et que mesme on ne soit pas tenu absolument de les confesser, si est-ce que ceux qui veulent bien espurer leurs ames pour mieux atteindre a la sainte devotion, doivent estre soigneux de bien faire connoistre au medecin spirituel le mal, pour petit qu'il soit, duquel ilz veulent estre gueris.

N'espargnes point de dire ce qui est requis pour bien faire entendre la qualité de vostre offense, comme le sujet que vous aves eu de vous mettre en cholere, ou de supporter quelqu'un en son vice. Par exemple, un homme lequel me desplait, me dira quelque legere parole pour rire, je le prendray en mauvaise part et me mettray en cholere ; que si un autre qui m'eust esté aggreable en eust dit une plus aspre, je l'eusse prins en bonne part. Je n'espargneray donq point de dire : je me suis relaschee a dire des paroles de courroux contre une personne, ayant prins de luy en mauvaise part quelque chose qu'il m'a dit, non point pour la qualité des paroles, mais parce que celuy la m'estoit desaggreable. Et s'il est encor besoin de particulariser les paroles pour vous bien declarer[a], je pense qu'il seroit bon de les dire ; car s'accusant

a. faire connaître clairement l'état ce votre conscience.

ainsy naifvement, on ne descouvre pas seulement les pechés qu'on a fait, mais aussi les mauvaises inclinations, coustumes, habitudes et autres racines du peché, au moyen dequoy le pere spirituel prend une plus entiere connoissance du cœur qu'il traitte et des remedes qui luy sont propres. Il faut neanmoins tous-jours tenir couvert le tiers[a] qui aura cooperé a vostre peché, tant qu'il sera possible.

Prenes garde a une quantité de pechés qui vivent et regnent bien souvent insensiblement dedans la conscience, affin que vous les confessies et que vous puissies vous en purger ; et a cet effect, lises diligemment les chapitres VI, XXVII, XXVIII, XXIX, XXXV et XXXVI de la troisiesme Partie et le chapitre VIII de la quatriesme Partie.

Ne changes pas aysement de confesseur, mais en ayant choisi un, continues a luy rendre conte de vostre conscience aux jours qui sont destinés pour cela, luy disant naifvement et franchement les pechés que vous aures commis ; et de tems en tems, comme seroit de mois en mois ou de deux mois en deux mois, dites-luy encor l'estat de vos inclinations, quoy que par icelles vous n'ayes pas peché, comme[b] si vous esties tourmentee de la tristesse, du chagrin, ou si vous estes portee a la joye, aux desirs d'acquerir des biens, et semblables inclinations.

CHAPITRE XX.

DE LA FREQUENTE COMMUNION.

On dit que Mithridates, roy de Ponte, ayant inventé le mithridat renforça tellement son cors par iceluy, que

a. ne pas découvrir le nom de la personne étrangère qui.
b. par exemple.

s'essayant par apres de s'empoisonner pour eviter la servitude des Romains, jamais il ne luy fut possible[1]. Le Sauveur a institué ce Sacrement tres auguste de l'Eucharistie qui contient reellement sa chair et son sang, *affin que qui le mange vive eternellement*[2]; c'est pourquoy, quiconque en use souvent avec devotion affermit tellement la santé et la vie de son ame, qu'il est presque impossible qu'il soit empoisonné d'aucune sorte de mauvaise affection. On ne peut estre nourri de cette chair de vie et vivre des affections de mort ; si que comme les hommes demeurans au paradis terrestre pouvoyent ne mourir point selon le cors, par la force de ce fruit vital que Dieu y avoit mis, ainsy peuvent ilz ne point mourir spirituellement, par la vertu de ce Sacrement de vie. Que si les fruitz les plus tendres et sujetz a corruption, comme sont les cerises, les abricotz et les fraises, se conservent aysement toute l'annee estans confitz au sucre ou au miel, ce n'est pas merveille si nos cœurs, quoy que fresles et imbecilles, sont preservés de la corruption du peché lhors qu'ilz sont sucrés et emmiellés de la chair et du sang incorruptible du Filz de Dieu. O Philothee, les Chrestiens qui seront damnés demeureront sans replique lhors que le juste Juge leur fera voir le tort qu'ilz ont eu de mourir spirituellement, puisqu'il leur estoit si aysé de se maintenir en vie et en santé par la manducation de son Cors qu'il leur avoit laissé a cette intention. Miserables, dira-il, pourquoy estes-vous mortz, ayans a commandement le fruit et la viande de la vie ?

« De recevoir la Communion de l'Eucharistie tous les jours, ni je ne le loüe ni je ne le vitupere ; mais de communier tous les jours de Dimanche, je le suade et en exhorte un chacun, pourveu que l'esprit soit sans aucune affection de pecher. » Ce sont les propres paroles de saint Augustin[3], avec lequel je ne vitupere ni loüe

absolument que l'on communie tous les jours, mais laisse cela a la discretion du pere spirituel de celuy qui se voudra resouldre sur ce point ; car la disposition requise pour une si frequente Communion devant estre fort exquise, il n'est pas bon de le conseiller generalement ; et parce que cette disposition la, quoy qu'exquise, se peut treuver en plusieurs bonnes ames, il n'est pas bon non plus d'en divertir et dissuader generalement un chacun, ains cela se doit traitter par la consideration de l'estat interieur d'un chacun en particulier. Ce seroit imprudence de conseiller indistinctement a tous cet usage si frequent ; mais ce seroit aussi imprudence de blasmer aucun pour iceluy, et sur tout quand il suivroit l'advis de quelque digne directeur. La response de sainte Catherine de Sienne fut gracieuse, quand luy estant opposé, a rayson de sa frequente Communion, que saint Augustin ne louoit ni ne vituperoit de communier tous les jours : Et bien, dit-elle, « puisque saint Augustin ne le vitupere pas, je vous prie que vous ne le vituperies pas non plus », et je me contenteray [4].

Mais, Philothee, vous voyés que saint Augustin exhorte et conseille bien fort que l'on communie tous les Dimanches ; faites le donques tant qu'il vous sera possible. Puisque, comme je presuppose, vous n'aves nulle sorte d'affection du peché mortel, ni aucune affection au peché veniel, vous estes en la vraye disposition que saint Augustin requiert, et encore plus excellente, parce que non seulement vous n'aves pas l'affection de pecher, mais vous n'aves pas mesme l'affection du peché ; si que, quand vostre pere spirituel le treuveroit bon, vous pourries utilement communier encores plus souvent que tous les Dimanches.

Plusieurs legetimes empeschemens peuvent neanmoins vous arriver, non point de vostre costé mais de la part de ceux avec lesquelz vous vives, qui donneroyent occasion

au sage conducteur de vous dire que vous ne communies pas si souvent. Par exemple, si vous estes en quelque sorte de subjection, et que ceux a qui vous deves de l'obeissance ou de la reverance soyent si mal instruitz ou si bigearres qu'ilz s'inquietent et troublent de vous voir si souvent communier, a l'adventure[a], toutes choses considerees, sera-il bon de descendre en quelque sorte a leur infirmité, et ne pas communier que de quinze jours en quinze jours ; mais cela s'entend en cas qu'on ne puisse aucunement vaincre la difficulté. On ne peut pas bien arrester cecy en general, il faut faire ce que le pere spirituel dira ; bien que je puisse dire asseurement que la plus grande distance des Communions est celle de mois a mois, entre ceux qui veulent servir Dieu devotement.

Si vous estes bien prudente, il n'y a ni mere, ni femme, ni mari, ni pere qui vous empesche de communier souvent : car, puisque le jour de vostre Communion, vous ne laisseres pas d'avoir le soin qui est convenable a vostre condition, que vous en seres plus douce et plus gracieuse en leur endroit et que vous ne leur refuseres nulle sorte de devoirs, il n'y a pas de l'apparence qu'ilz veuillent vous destourner de cet exercice, qui ne leur apportera aucune incommodité, sinon qu'ilz fussent d'un esprit extremement coquilleux[b] et desraysonnable; en ce cas, comme j'ay dit, a l'adventure que vostre directeur voudra que vous usies de condescendance.

Il faut que je die ce mot pour les gens mariés : Dieu treuvoit mauvais en l'ancienne Loy que les creanciers fissent exaction[c] de ce qu'on leur devoit es jours des

---

a. peut-être.

b. pointilleux (Dict. de *Littré,* Supplément).

c. qu'ils n'exigent, qu'ils ne réclament.

festes[5], mais il ne treuva jamais mauvais que les debiteurs payassent et rendissent leurs devoirs a ceux qui les exigeoient. C'est chose indecente, bien que non pas grand peché, de solliciter le payement du devoir nuptial le jour que l'on s'est communié, mais ce n'est pas chose malseante, ains plustost meritoire de le payer. C'est pourquoy, pour la reddition de ce devoir-la, aucun ne doit estre privé de la Communion, si d'ailleurs sa devotion le provoque a la desirer. Certes, en la primitive Eglise, les Chrestiens communioient tous les jours, quoy qu'ilz fussent mariés et benis de la generation des enfans ; c'est pourquoy j'ay dit que la frequente Communion ne donnoit nulle sorte d'incommodité ni aux peres, ni aux femmes, ni aux maris, pourveu que l'ame qui communie soit prudente et discrete.

Quant aux maladies corporelles, il n'y en a point qui soit empeschement legitime a cette sainte participation, si ce n'est celle qui provoqueroit frequemment au vomissement.

Pour communier tous les huit jours, il est requis de n'avoir ni peché mortel ni aucune affection au peché veniel, et d'avoir un grand desir de se communier ; mais pour communier tous les jours, il faut, outre cela, avoir surmonté la plupart des mauvaises inclinations, et que ce soit par advis du pere spirituel.

CHAPITRE XXI.

COMME IL FAUT COMMUNIER.

Commencés le soir precedent a vous preparer a la sainte Communion par plusieurs aspirations et eslancemens d'amour, vous retirant un peu de meilleure heure

affin de vous pouvoir aussi lever plus matin. Que si la nuit vous vous resveilles, remplisses soudain vostre cœur et vostre bouche de quelques paroles odorantes, par le moyen desquelles vostre ame soit parfumee pour recevoir l'Espoux, lequel, veillant pendant que vous dormes, se prepare a vous apporter mille graces et faveurs, si de vostre part vous estes disposee a les recevoir. Le matin leves-vous avec grande joye, pour le bonheur que vous esperés, et vous estant confessee, alles avec grande confiance, mais aussi avec grande humilité, prendre cette viande [a] celeste qui vous nourrit a l'immortalité. Et apres que vous aures dit les paroles sacrees : *Seigneur, je ne suis pas digne* [1], ne remues plus vostre teste ni vos levres, soit pour prier soit pour soupirer, mais ouvrant doucement et mediocrement vostre bouche, et eslevant vostre teste autant qu'il faut pour donner commodité au prestre de voir ce qu'il fait, receves pleine de foy, d'esperance et de charité Celuy lequel, auquel, par lequel et pour lequel vous croyes, esperes et aymes. O Philothee, imaginés-vous que comme l'abeille ayant recueilli sur les fleurs la rosee du ciel et le suc plus exquis de la terre, et l'ayant reduit en miel, le porte dans sa ruche, ainsy le prestre ayant pris sur l'autel le Sauveur du monde, vray Filz de Dieu, qui comme une rosee est descendu du Ciel, et vray Filz de la Vierge, qui comme fleur est sorti de la terre de nostre humanité, il le met en viande de suavité dedans vostre bouche et dedans vostre cors. L'ayant receu, excites vostre cœur a venir faire hommage a ce Roy de salut ; traittes avec luy de vos affaires interieures, consideres-le dedans vous, ou il s'est mis pour vostre bonheur ; en fin, faites-luy tout l'accueil qu'il vous sera possible, et comportes-vous en sorte que l'on

a. sens étymologique (*vivenda*), aliment quelconque.

connoisse en toutes vos actions que Dieu est avec vous.

Mais quand vous ne pourres pas avoir ce bien de communier reellement a la sainte Messe, communies au moins de cœur et d'esprit, vous unissant par un ardent desir a cette chair vivifiante du Sauveur.

Vostre grande intention en la Communion doit estre de vous avancer, fortifier et consoler en l'amour de Dieu ; car vous deves recevoir pour l'amour ce que le seul amour vous fait donner. Non, le Sauveur ne peut estre consideré en une action ni plus plus amoureuse ni plus tendre que celle-ci, en laquelle il s'aneantit, par maniere de dire, et se reduit en viande affin de penetrer nos ames et s'unir intimement au cœur et au cors de ses fidelles.

Si les mondains vous demandent pourquoy vous communies si souvent, dites leur que c'est pour apprendre a aymer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous delivrer de vos miseres, pour vous consoler en vos afflictions, pour vous appuyer en vos foiblesses. Dites leur que deux sortes de gens doivent souvent communier : les parfaitz, parce qu'estant bien disposés, ilz auroyent grand tort de ne point s'approcher de la source et fontaine de perfection, et les imparfaitz, affin de pouvoir justement pretendre a la perfection ; les fortz affin qu'ilz ne deviennent foibles, et les foibles affin qu'ilz deviennent fortz ; les malades affin d'estre gueris, les sains affin qu'ilz ne tombent en maladie ; et que pour vous, comme imparfaitte, foible et malade, vous aves besoin de souvent communiquer avec vostre perfection, vostre force et vostre medecin. Dites leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines doivent souvent communier parce qu'ilz en ont la commodité, et ceux qui ont beaucoup d'affaires mondaines, parce qu'ilz en ont la necessité, et que celuy qui travaille beaucoup et qui est chargé de peynes doit aussi manger les viandes

solides et souventes fois. Dites leur que vous receves le Saint Sacrement pour apprendre a le bien recevoir, parce que l'on ne fait gueres bien une action a laquelle on ne s'exerce pas souvent.

Communies souvent, Philothee, et le plus souvent que vous pourrés, avec l'advis de vostre pere spirituel ; et croyes-moy, les lievres deviennent blancz parmi nos montagnes en hiver parce qu'ilz ne voient ni mangent que la neige[2], et a force d'adorer et manger la beauté, la bonté et la pureté mesme en ce divin Sacrement, vous deviendres toute belle, toute bonne et toute pure.

Troisiesme Partie
de
l'Introduction

CONTENANT PLUSIEURS ADVIS
TOUCHANT L'EXERCICE DES VERTUS.

CHAPITRE PREMIER.

DU CHOIX QUE L'ON DOIT FAIRE QUANT A L'EXERCICE DES VERTUS.

Le roy des abeilles ne se met point aux champs qu'il ne soit environné de tout son petit peuple, et la charité n'entre jamais dans un cœur qu'elle n'y loge avec soy tout le train des autres vertus, les exerçant et mettant en besoigne ainsy qu'un capitaine fait ses soldatz ; mais elle ne les met pas en œuvre ni tout a coup, ni egalement, ni en tous tems, ni en tous lieux. Le juste est *comme l'arbre qui est planté sur le cours des eaux, qui porte son fruit en son tems*[1], parce que la charité arrousant une ame, produit en elle les œuvres vertueuses chacune en sa saison. L*a musique*, tant aggreable de soy mesme, *est importune en un deuil*, dit le Proverbe[2]. C'est un grand defaut en plusieurs qui, entreprenans l'exercice de quelque vertu particuliere, s'opiniastrent d'en produire des actions en toutes sortes de rencontres, et veulent, comme ces

anciens philosophes[3], ou tous-jours pleurer ou tous-jours rire ; et font encor pis quand ilz blasment et censurent ceux qui, comme eux, n'exercent pas tous-jours ces mesmes vertus. *Il se faut res-jouir avec les joyeux et pleurer avec les pleurans,* dit l'Apostre[4] et *la charité est patiente, benigne*[5], liberale, prudente, condescendante.

Il y a neanmoins des vertus lesquelles ont leur usage presque universel, et qui ne doivent pas seulement faire leurs actions a part, ains doivent encor respandre leurs qualités es actions de toutes les autres vertus. Il ne se presente pas souvent des occasions de prattiquer la force, la magnanimité, la magnificence ; mais la douceur, la temperance, l'honnesteté et l'humilité sont des certaines vertus desquelles toutes les actions de nostre vie doivent estre teintes. Il y a des vertus plus excellentes qu'elles ; l'usage neanmoins de celles ci est plus requis. Le sucre est plus excellent que le sel ; mais le sel a un usage plus frequent et plus general. C'est pourquoy il faut tous-jours avoir bonne et prompte provision de ces vertus generales, puisqu'il s'en faut servir presque ordinairement.

Entre les exercices des vertus, nous devons preferer celuy qui est plus conforme a nostre devoir, et non pas celuy qui est plus conforme a nostre goust. C'estoit le goust de sainte Paule d'exercer l'aspreté des mortifications corporelles pour jouir plus aysement des douceurs spirituelles ; mais elle avoit plus de devoir a l'obeissance[a] de ses superieurs ; c'est pourquoy saint Hierosme[6] advoüe qu'elle estoit reprehensible en ce que, contre l'advis de son Evesque, elle faisoit des abstinences immoderees. Les Apostres au contraire commis pour prescher l'Evangile et distribuer le pain celeste aux ames, jugerent extrememement

---

a son devoir était plutôt d'obéir à...

bien qu'ilz eussent eu tort de s'incommoder en[a] ce saint exercice pour prattiquer la vertu du soin des pauvres, quoy que tres excellente[7]. Chaque vacation a besoin de prattiquer quelque speciale vertu : autres sont les vertus d'un prelat, autres celles d'un prince, autres celles d'un soldat autres celles d'une femme mariee, autres celles d'une vefve ; et bien que tous doivent avoir toutes les vertus, tous neanmoins ne les doivent pas egalement prattiquer, mais un chacun se doit particulierement addonner a celles qui sont requises au genre de vie auquel il est appellé.

Entre les vertus qui ne regardent pas nostre devoir particulier, il faut preferer les plus excellentes et non pas les plus apparentes. Les cometes paroissent pour l'ordinaire plus grandes que les estoiles et tiennent beaucoup plus de place a nos yeux ; elles ne sont pas neanmoins comparables ni en grandeur ni en qualité aux estoiles, et ne semblent grandes sinon parce qu'elles sont proches de nous et en un sujet plus grossier au prix des estoiles. Il y a de mesme certaines vertus lesquelles, pour estre proches de nous, sensibles et, s'il faut ainsy dire, materielles, sont grandement estimees et tous-jours preferes par le vulgaire : ainsy prefere-il communement l'aumosne temporelle a la spirituelle, la haire, le jeusne, la nudité, la discipline et les mortifications du cors a la douceur, a la debonnaireté, a la modestie et autres mortifications du cœur, qui neanmoins sont bien plus excellentes. Choisissés donq, Philothee, les meilleures vertus et non pas les plus estimees, les plus excellentes et non pas les plus apparentes, les meilleures et non pas les plus braves[b].

Il est utile qu'un chacun choisisse un exercice particulier de quelque vertu, non point pour abandonner

---

a. de se gêner dans l'accomplissement de ce saint exercice.
b. celles qui sont les plus brillantes.

les autres, mais pour tenir plus justement son esprit rangé et occupé. Une belle jeune fille, plus reluisante que le soleil, ornee et paree royalement et couronnee d'une couronne d'olives, apparut a saint Jean Evesque d'Alexandrie et luy dit : « Je suis la fille aisnee du Roy ; si tu me peux avoir pour ton amie je te conduiray devant sa face. » Il conneut que c'estoit la misericorde envers les pauvres que Dieu luy recommandoit, si que, par apres, il s'addonna tellement a l'exercice d'icelle, que pour cela il est par tout appellé saint Jean l'Aumosnier[8]. Euloge Alexandrin, desirant faire quelque service particulier a Dieu, et n'ayant pas asses de force ni pour embrasser la vie solitaire ni pour se ranger sous l'obeissance d'un autre, retira chez soy un miserable tout perdu et gasté de ladrerie[a] pour exercer en iceluy la charité et mortification ; ce que pour faire plus dignement, il fit vœu de l'honorer, traitter et servir comme un valet feroit son maistre et seigneur. Or, sur quelque tentation survenue tant au ladre qu'a Euloge de se quitter l'un l'autre, ilz s'addressent au grand saint Anthoine qui leur dit : « Gardes bien, mes enfans, de vous separer l'un de l'autre ; car estans tous deux proches de vostre fin, si l'Ange ne vous trouve pas ensemble, vous coures grand peril de perdre vos couronnes[9]. »

Le roy saint Louys visitoit, comme par un prix fait[b], les hospitaux et servoit les malades de ses propres mains. Saint François aymoit sur tout la pauvreté qu'il appelloit sa Dame ; saint Dominique, la predication de laquelle son Ordre a prins le nom. Saint Gregoire le Grand se plaisoit a caresser les pelerins a l'exemple du grand Abraham, et, comme iceluy, receut le Roy de gloire sous

a. de lèpre.
b. comme s'il eût été payé pour cela.

la forme d'un pelerin. Tobie s'exerçoit en la charité d'ensevelir les defunctz ; sainte Elizabeth, toute grande princesse qu'elle estoit, aymoit sur tout l'abjection de soy mesme ; sainte Catherine de Gennes, estant devenue vefve, se dedia au service de l'hospital. Cassian raconte[10] qu'une devote damoiselle, desireuse d'estre exercee en la vertu de patience, recourut a saint Athanase, lequel a sa requeste, mit avec elle une pauvre vefve, chagrine, cholere, fascheuse et insupportable, laquelle gourmandant perpetuellement cette devote fille, luy donna bon sujet de prattiquer la douceur et condescendance.

Ainsy entre les serviteurs de Dieu, les uns s'addonnent a servir les malades, les autres a secourir les pauvres, les autres a procurer l'avancement de la doctrine chrestienne entre les petitz enfans, les autres a ramasser les ames perdues et esgarees, les autres a parer les eglises et orner les autelz, et les autres a moyenner la paix et concorde entre les hommes. En quoy ilz imitent les brodeurs qui, sur divers fonds, couchent en belle varieté les soyes, l'or et l'argent pour en faire toutes sortes de fleurs ; car ainsy ces ames pieuses qui entreprennent quelque particulier exercice de devotion, se servent d'iceluy comme d'un fonds pour leur broderie spirituelle, sur lequel elles prattiquent la varieté de toutes les autres vertus, tenans en cette sorte leurs actions et affections mieux unies et rangees par le rapport qu'elles en font a leur exercice principal, et font ainsy paroistre leur esprit,

> En son beau vestement de drap d'or recamé,
> Et d'ouvrages divers a l'esguille semé[11].

Quand nous sommes combattus de quelque vice, il faut, tant qu'il nous est possible, embrasser la prattique de la vertu contraire, rapportant les autres a icelle ;

car par ce moyen nous vaincrons nostre ennemi et ne laisserons pas de nous avancer en toutes les vertus. Si je suis combattu par l'orgueil ou par la cholere, il faut qu'en toute chose je me panche et plie du costé de l'humilité et de la douceur, et qu'a cela je face servir les autres exercices de l'orayson, des Sacremens, de la prudence, de la constance, de la sobrieté. Car, comme les sangliers pour aiguiser leurs defenses les frottent et fourbissent avec leurs autres dens, lesquelles reciproquement en demeurent toutes fort affilees et tranchantes, ainsy l'homme vertueux ayant entreprins de se perfectionner en la vertu de laquelle il a plus de besoin pour sa defense, il la doit limer et affiler par l'exercice des autres vertus, lesquelles en affinant celle la, en deviennent toutes plus excellentes et mieux polies ; comme il advint a Job, qui s'excerçant particulierement en la patience, contre tant de tentations desquelles il fut agité, devint parfaittement saint et vertueux en toutes sortes de vertus. Ains il est arrivé comme dit saint Gregoire Nazianzene [12], que par une seule action de quelque vertu, bien et parfaittement exercee, une personne a atteint au comble des vertus, alleguant Rahab, laquelle, ayant exactement prattiqué l'office d'hospitalité, parvint a une gloire supreme [13] ; mais cela s'entend quand telle action se fait excellemment, avec grande ferveur et charité.

CHAPITRE II.

SUITE DU MESME DISCOURS DU CHOIX DES VERTUS.

Saint Augustin dit excellemment [1] que ceux qui commencent en la devotion commettent certaines fautes, lesquelles sont blasmables selon la rigueur des lois de

la perfection, et sont neanmoins loüables, pour le bon presage qu'elles donnent d'une future excellence de pieté, a laquelle mesme elles servent de disposition. Cette basse et grossiere crainte qui engendre les scrupules excessifz es ames de ceux qui sortent nouvellement du train des pechés, est une vertu recommandable en ce commencement, et presage certain d'une future pureté de conscience ; mais cette mesme crainte seroit blasmable en ceux qui sont fort avancés, dedans le cœur desquels doit regner l'amour, qui petit a petit chasse cette sorte de crainte servile.

Saint Bernard en ses commencemens[2] estoit plein de rigueur et d'aspreté envers ceux qui se rangeoyent sous sa conduitte, ausquelz il annonçoit d'abord qu'il falloit quitter le cors et venir a luy avec le seul esprit. Oyant leurs confessions, il detestoit avec une severité extraordinaire toutes sortes de defautz, pour petitz qu'ilz fussent, et sollicitoit[a] tellement ces pauvres apprentifz a la perfection, qu'a force de les y pousser il les en retiroit ; car ilz perdoyent cœur et haleyne de se voir si instamment pressés en une montee si droitte et relevee. Voyes vous, Philothee, c'estoit le zele tres ardent d'une parfaitte pureté qui provoquoit ce grand Saint a cette sorte de methode, et ce zele estoit une grande vertu, mais vertu neanmoins qui ne laissoit pas d'estre reprehensible. Aussi Dieu mesme, par une sacree apparition, l'en corrigea, respandant en son ame un esprit doux, suave, amiable et tendre, par le moyen duquel s'estant rendu tout autre, il s'accusa grandement d'avoir esté si exacte et severe, et devint tellement gracieux et condescendant avec un chacun qu'il se fit *tout a tous pour les* gaigner *tous*[3].

Saint Hierosme ayant raconté que sainte Paule, sa

a. les excitait à la perfection.

chere fille, estoit non seulement excessive, mais opiniastre en l'exercice des mortifications corporelles, jusques a ne vouloir point ceder a l'advis contraire que saint Epiphane son Evesque luy avoit donné pour ce regard, et qu'outre cela, elle se laissoit tellement emporter au regret de la mort des siens, que tous-jours elle en estoit en danger de mourir, en fin il conclud en cette sorte[4] : « On dira qu'en lieu d'escrire des loüanges pour cette sainte, j'en escris des blasmes et vituperes. J'atteste Jesus auquel elle a servi et auquel je desire servir, que je ne mens ni d'un costé ni d'autre, ains produis naifvement ce qui est d'elle, comme Chrestien d'une Chrestienne ; c'est a dire, j'en escris l'histoire, non pas un panegyrique, et que ses vices sont les vertus des autres. » Il veut dire que les deschetz et defautz de sainte Paule eussent tenu lieu de vertu en une ame moins parfaitte, comme a la verité il y a des actions qui sont estimees imperfections en ceux qui sont parfaitz, lesquelles seroyent neanmoins tenues pour grandes perfections en ceux qui sont imparfaitz. C'est bon signe en un malade quand au sortir de sa maladie les jambes luy enflent, car cela denote que la nature des-ja renforcee rejette les humeurs superflues ; mays ce mesme signe seroit mauvais en celuy qui ne seroit pas malade, car il feroit connoistre que la nature n'a pas asses de force pour dissiper et resouldre les humeurs. Ma Philothee, il faut avoir bonne opinion de ceux esquelz nous voyons la prattique des vertus, quoy qu'avec imperfection, puisque les Saintz mesmes les ont souvent prattiquees en cette sorte ; mays quant a nous, il nous faut avoir soin de nous y exercer, non seulement fidellement, mais prudemment, et a cet effect observer estroittement l'advis du Sage[5], de *ne point nous appuyer sur nostre propre prudence,* ains sur celle de ceux que Dieu nous a donnés pour conducteurs.

Il y a certaines choses que plusieurs estiment vertus et qui ne le sont aucunement, desquelles il faut que je vous die un mot : ce sont les extases ou ravissemens, les insensibilités, impassabilités, unions deifiques, eslevations, transformations, et autres telles perfections desquelles certains livres traittent, qui promettent d'eslever l'ame jusqu'a la contemplation purement intellectuelle, a l'application essentielle de l'esprit et vie supereminente. Voyés-vous, Philothee, ces perfections ne sont pas vertus ; ce sont plustost des recompenses que Dieu donne pour les vertus, ou bien encor plustost des eschantillons des felicités de la vie future, qui quelquefois sont presentés aux hommes pour leur faire desirer les pieces toutes entieres qui sont la haut en Paradis. Mais pour tout cela, il ne faut pas pretendre a telles graces, puisqu'elles ne sont nullement necessaires pour bien servir et aymer Dieu, qui doit estre nostre unique pretention ; aussi, bien souvent ne sont-ce pas des graces qui puissent estre acquises par le travail et industrie, puisque ce sont plustost des passions que des actions, lesquelles nous pouvons recevoir, mais non pas faire en nous. J'adjouste que nous n'avons pas entrepris de nous rendre sinon gens de bien, gens de devotion, hommes pieux, femmes pieuses, c'est pourquoy il nous faut bien employer a cela ; que s'il plaist a Dieu de nous eslever jusques a ces perfections angeliques, nous serons aussi des bons anges, mais en attendant exerçons-nous simplement, humblement et devotement aux petites vertus, la conqueste desquelles Nostre Seigneur a exposee a nostre soin et travail : comme la patience, la debonnaireté, la mortification du cœur, l'humilité, l'obeissance, la pauvreté, la chasteté, la tendreté envers le prochain, le support de ses imperfections, la diligence et sainte ferveur.

Laissons volontier les sureminences aux ames sur-

eslevees : nous ne meritons pas un rang si haut au service de Dieu ; trop heureux serons-nous de le servir en sa cuisine, en sa paneterie, d'estre des laquais, portefaix, garçons de chambre ; c'est a luy par apres, si bon luy semble, de nous retirer en son cabinet et conseil privé. Ouy, Philothee, car ce Roy de gloire ne recompense pas ses serviteurs selon la dignité des offices qu'ilz exercent, mais selon l'amour et humilité avec laquelle ilz les exercent. Saül, cherchant les asnes de son pere, treuva le royaume d'Israël[6] ; Rebecca, abbreuvant les chameaux d'Abraham, devint espouse de son filz[7] ; Ruth, glanant apres les moissonneurs de Boos et se couchant a ses pieds, fut tiree a son costé et rendue son espouse[8]. Certes, les pretentions si hautes et eslevees des choses extraordinaires sont grandement sujettes aux illusions, tromperies et fausetés ; et arrive quelquefois que ceux qui pensent estre des anges ne sont pas seulement bons hommes, et qu'en leur fait il y a plus de grandeur es paroles et termes dont ilz usent, qu'au sentiment et en l'œuvre. Il ne faut pourtant rien mespriser ni censurer temerairement ; mais en benissant Dieu de la sureminence des autres, arrestons-nous humblement en nostre voye, plus basse mais plus asseuree, moins excellente mais plus sortable a nostre insuffisance et petitesse, en laquelle si nous conversons[a] humblement et fidellement, Dieu nous eslevera a des grandeurs bien grandes.

---

a. au sens latin (*conversari*) : si nous restons.

CHAPITRE III.

DE LA PATIENCE.

Vous aves besoin de patience, affin que faysant la volonté de Dieu, vous en rapporties la promesse, dit l'Apostre[1]. Ouy ; car, comme avoit prononcé le Sauveur[2], *en vostre patience vous possederes vos ames.* C'est le grand bonheur de l'homme, Philothee, que de posseder son ame ; et a mesure que la patience est plus parfaitte, nous possedons plus parfaittement nos ames. Resouvenés vous souvent que Nostre Seigneur nous a sauvés en souffrant et endurant, et que de mesme, nous devons faire nostre salut par les souffrances et afflictions, endurans les injures, contradictions et desplaysirs avec le plus de douceur qu'il nous sera possible.

Ne bornés point vostre patience a telle ou telle sorte d'injures et d'afflictions, mais estendes-la universellement a toutes celles que Dieu vous envoyera et permettra vous arriver. Il y en a qui ne veulent souffrir sinon les tribulations qui sont honnorables, comme par exemple, d'estre blessés a la guerre, d'estre prisonniers de guerre, d'estre mal traittés pour la religion, de s'estre appauvris par quelque querelle en laquelle ilz soyent demeurés maistres ; et ceux-ci n'ayment pas la tribulation, mais l'honneur qu'elle apporte. Le vray patient et serviteur de Dieu supporte egalement les tribulations conjointes a l'ignominie et celles qui sont honnorables. D'estre mesprisé, reprins et accusé par les meschans, ce n'est que douceur a un homme de courage ; mais d'estre reprins, accusé et mal traitté par les gens de bien, par les amis,

par les parens, c'est la ou il y va du bon. J'estime plus la douceur avec laquelle le grand saint Charles Borromee souffrit longuement les reprehensions publiques qu'un grand predicateur d'un Ordre extremement reformé faisoit contre luy en chaire, que toutes les attaques qu'il receut des autres. Car tout ainsy que les piqueures des abeilles sont plus cuisantes que celles des mouches, ainsy le mal que l'on reçoit des gens de bien et les contradictions qu'ilz font sont bien plus insupportables que les autres ; et cela neanmoins arrive fort souvent, que deux hommes de bien, ayans tous deux bonne intention, sur[a] la diversité de leurs opinions, se font des grandes persecutions et contradictions l'un a l'autre.

Soyes patiente, non seulement pour le gros et principal des afflictions qui vous surviendront, mais encores pour les accessoires et accidens qui en dependront. Plusieurs voudroyent bien avoir du mal, pourveu qu'ilz n'en fussent point incommodés. Je ne me fasche point, dit l'un, d'estre devenu pauvre, si ce n'estoit que cela m'empeschera de servir mes amis, eslever mes enfans et vivre honnorablement comme je desirerois. Et l'autre dira : je ne m'en soucierois point, si ce n'estoit que le monde pensera que cela me soit arrivé par ma faute. L'autre seroit tout ayse que l'on mesdist de luy, et le souffriroit fort patiemment, pourveu que personne ne creust le mesdisant. Il y en a d'autres qui veulent bien avoir quelque incommodité du mal, ce leur semble, mays non pas l'avoir toute : ilz ne s'impatientent pas, disent-ilz, d'estre malades, mais de ce qu'ilz n'ont pas de l'argent pour se faire panser, ou bien de ce que ceux qui sont autour d'eux en sont importunés. Or je dis, Philothee, qu'il faut avoir patience, non seulement d'estre malade,

a. au sujet de.

mais de l'estre de la maladie que Dieu veut, au lieu ou il veut, et entre les personnes qu'il veut, et avec les incommodités qu'il veut ; et ainsy des autres tribulations.

Quand il vous arrivera du mal, opposés a iceluy les remedes qui seront possibles et selon Dieu, car de faire autrement, ce seroit tenter sa divine Majesté : mais aussi cela estant fait, attendes avec une entiere resignation l'effect que Dieu aggreera. S'il luy plaist que les remedes vainquent le mal, vous le remercieres avec humilité ; mais s'il luy plaist que le mal surmonte les remedes, benisses-le avec patience.

Je suis de l'advis de saint Gregoire : Quand vous serez accusee justement pour quelque faute que vous aures commmise, humiliez-vous bien fort, confesses que vous merites l'accusation qui est faitte contre vous[3]. Que si l'accusation est fausse, excusez-vous doucement, niant d'estre coupable, car vous deves cette reverence a la verité et a l'edification du prochain ; mais aussi, si apres vostre veritable et legitime excuse on continue a vous accuser, ne vous troubles nullement et ne tasches point a faire recevoir vostre excuse ; car apres avoir rendu vostre devoir a la vérité, vous deves le rendre aussi a l'humilité. Et en cette sorte, vous n'offenseres ni le soin que vous deves avoir de vostre renommee, ni l'affection que vous deves a la tranquillité, douceur de cœur et humilité.

Plaignes vous le moins que vous pourres des tortz qui vous seront faitz ; car c'est chose certaine que pour l'ordinaire, qui se plaint peche, d'autant que l'amour propre nous fait tous-jours ressentir les injures plus grandes qu'elles ne sont : mais sur tout ne faites point vos plaintes a des personnes aysees a s'indigner et mal penser. Que s'il est expedient de vous plaindre a quelqu'un, ou pour remedier a l'offense, ou pour accoiser

vostre esprit, il faut que ce soit a des ames tranquilles et qui ayment Dieu ; car autrement au lieu d'alleger vostre cœur, elles provoqueroyent a de plus grandes inquietudes ; au lieu d'oster l'espine qui vous pique, elles la ficheront plus avant en vostre pied.

Plusieurs estans malades, affligés, et offensés de quelqu'un s'empeschent bien de se plaindre et monstrer de la delicatesse, car cela, a leur advis (et il est vray), tesmoigneroit evidemment une grande defaillance de force et de generosité ; mais ilz desirent extremement, et par plusieurs artifices recherchent que chacun les plaigne, qu'on ait grande compassion d'eux, et qu'on les estime non seulement affligés, mais patiens et courageux. Or, cela est vrayment une patience, mais une patience fausse qui, en effect, n'est autre chose qu'une tres delicate et tres fine ambition et vanité : ilz ont *de la gloire*, dit l'Apostre[4], *mais non pas envers Dieu*. Le vray patient ne se plaint point de son mal ni ne desire qu'on le plaigne ; il en parle naifvement, veritablement et simplement, sans se lamenter, sans se plaindre, sans l'aggrandir : que si on le plaint, il souffre patiemment qu'on le plaigne, sinon[a] qu'on le plaigne de quelque mal qu'il n'a pas ; car lhors il declare modestement qu'il n'a point ce mal la, et demeure en cette sorte paisible entre la verité et la patience, confessant son mal et ne s'en plaignant point.

Es contradictions qui vous arriveront en l'exercice de la devotion (car cela ne manquera pas), resouvenes-vous de la parolle de Nostre Seigneur[5] : *La femme tandis qu'elle enfante a des grandes angoisses, mais voyant son enfant né elle les oublie, d'autant qu'un homme luy est né au monde* ; car vous aves conceu en vostre ame le plus digne enfant du monde, qui est Jesus Christ : avant qu'il soit produit

a. à moins que.

et enfanté du tout, il ne se peut que vous ne vous ressenties du travail ; mais ayés bon courage, car, ces douleurs passees, la joye eternelle vous demeurera d'avoir enfanté un tel homme au monde. Or, il sera entierement enfanté pour vous lhors que vous l'aures entierement formé en vostre cœur et en vos œuvres par imitation de sa vie.

Quand vous seres malade, offres toutes vos douleurs, peynes et langueurs au service de Nostre Seigneur, et le supplies de les joindre aux tourmens qu'il a receuz pour vous. Obeisses au medecin, prenes les medecines, viandes et autres remedes pour l'amour de Dieu, vous resouvenant du fiel qu'il print pour l'amour de nous. Desires de guerir pour luy rendre service ; ne refuses point de languir pour luy obeir, et disposes-vous a mourir, si ainsy il lui plaist, pour le loüer et jouir de luy. Resouvenes-vous que les abeilles au tems qu'elles font le miel, vivent et mangent d'une munition fort amere, et qu'ainsy nous ne pouvons jamais faire des actes de plus grande douceur et patience, ni mieux composer le miel des excellentes vertus, que tandis que nous mangeons le pain d'amertume et vivons parmi les angoisses. Et comme le miel qui est fait des fleurs de thim, herbe petite et amere, est le meilleur de tous, ainsy la vertu qui s'exerce en l'amertume des plus viles, basses et abjectes tribulations est la plus excellentes de toutes.

Voyes souvent de vos yeux interieurs Jesus Christ crucifié, nud, blasphemé, calomnié, abandonné, et en fin accablé de toutes sortes d'ennuis, de tristesse et de travaux, et consideres que toutes vos souffrances, ni en qualité ni en quantité, ne sont aucunement comparables aux siennes, et que jamais vous ne souffrires rien pour luy, au prix de ce qu'il a souffert pour vous. Consideres les peynes que les martyrs souffrirent jadis, et celles que tant de personnes endurent, plus griefves sans

aucune proportion, que celles esquelles vous estes et dites : helas, mes travaux sont des consolations et mes espines des roses, en comparayson de ceux qui, sans secours, sans assistence, sans allegement, vivent en une mort continuelle, accablés d'afflictions infiniment plus grandes.

CHAPITRE IV.

DE L'HUMILITE POUR L'EXTERIEUR.

Empruntes, dit Helisee a une pauvre vefve, et prenes *force vaysseaux vuides et verses l'huyle en* iceux[1]. Pour recevoir la grace de Dieu en nos cœurs, il les faut avoir vuides de nostre propre gloire. La cresserelle[a] criant et regardant les oyseaux de proye, les espouvante par une propriété et vertu secrette[2] ; c'est pourquoy les colombes l'ayment sur tous les autres oyseaux, et vivent en asseurance aupres d'icelle : ainsy l'humilité repousse Satan, et conserve en nous les graces et dons du Saint Esprit, et pour cela tous les Saintz, mais particulierement le Roy des Saintz et sa Mere, ont tous-jours honoré et cheri cette digne vertu plus qu'aucune entre toutes les morales.

Nous appellons vaine la gloire qu'on se donne ou pour ce qui n'est pas en nous, ou pour ce qui est en nous mais non pas a nous, ou pour ce qui est en nous et a nous, mais qui ne mérite pas qu'on s'en glorifie. La noblesse de la race, la faveur des grans, l'honneur populaire, ce sont choses qui ne sont pas en nous, mais ou en nos

a. sorte de faucon.

predecesseurs, ou en l'estime d'autry. Il y en a qui se rendent fiers et morgans pour estre sur un bon cheval, pour avoir un pennache en leur chapeau, pour estre habillés somptueusement ; mais qui ne void cette folie ? car s'il y a de la gloire pour cela, elle est pour le cheval, pour l'oyseau et pour le tailleur ; et quelle lascheté de courage est ce d'emprunter son estime d'un cheval, d'une plume, d'un goderon ? Les autres se prisent et regardent pour des moustaches relevees, pour une barbe bien peignee, pour des cheveux crespés, pour des mains douillettes, pour sçavoir danser, joüer, chanter ; mais ne sont ilz pas lasches de courage, de vouloir encherir leur valeur et donner du surcroist a leur reputation par des choses si frivoles et folastres ? Les autres, pour un peu de science, veulent estre honorés et respectés du monde, comme si chacun devoit aller a l'escole chez eux et les tenir pour maistres : c'est pourquoy on les appelle pedans. Les autres se pavonnent[a] sur la consideration de leur beauté, et croyent que tout le monde les muguette. Tout cela est extremement vain, sot et impertinent, et la gloire qu'on prend de si foibles subjetz s'appelle vaine, sotte et frivole.

On connoist le vray bien comme le vray baume : on fait l'essay du baume en le distillant dedans l'eau, car s'il va au fond et qu'il prenne le dessous, il est jugé pour estre du plus fin et pretieux. Ainsy, pour connoistre si un homme est vrayement sage, sçavant, genereux, noble, il faut voir si ses biens tendent a l'humilité, modestie et sousmission, car alhors ce seront des vrays biens ; mais s'ilz surnagent et qu'ilz veuillent paroistre, ce seront des biens d'autant moins veritables qu'ilz seront plus apparens. Les perles qui sont conceuës ou nourries au

a. faire comme les paons, se pavanner.

vent et au bruit des tonnerres n'ont que l'escorce de perle, et sont vuides de substance ; et ainsy les vertus et belles qualités des hommes qui sont receuës et nourries en l'orgueil, en la vantance et en la vanité, n'ont qu'une simple apparence du bien, sans suc, sans moëlle et sans solidité.

Les honneurs, les rangs, les dignités sont comme le saffran, qui se porte mieux et vient plus abondamment d'estre foulé aux pieds. Ce n'est plus honneur d'estre beau, quand on s'en regarde : la beauté pour avoir bonne grace doit estre negligee ; la science nous deshonnore quand elle nous enfle et qu'elle degenere en pedanterie. Si nous sommes pointilleux pour les rangs, pour les seances[a], pour les tiltres, outre que nous exposons nos qualités a l'examen, a l'enqueste et a la contradiction, nous les rendons viles et abjectes ; car l'honneur qui est beau estant receu en don, devient vilain quand il est exigé, recherché et demandé. Quand le paon fait sa roue pour se voir, en levant ses belles plumes il se herisse de tout le reste, et monstre de part et d'autre ce qu'il a d'infame ; les fleurs qui sont belles plantees en terre, flestrissent estans maniees. Et comme ceux qui odorent la mandragore de loin et en passant reçoivent beaucoup de suavité, mais ceux qui la sentent de pres et longuement en deviennent assoupis et malades, ainsy les honneurs rendent une douce consolation a celuy qui les odore de loin et legerement, sans s'y amuser ou s'en empresser ; mais a qui s'y affectionne et s'en repaist, ilz sont extremement blasmables et vituperables.

La poursuite et amour de la vertu commence a nous rendre vertueux ; mais la poursuite et amour des honneurs commence a nous rendre mesprisables et vituperables.

---

a. les préséances, le rang que l'on doit occuper.

Les espritz bien nés ne s'amusent pas a ces menus fatras de rangs, d'honneurs, de salutations ; ilz ont d'autres choses a faire : c'est le propre des espritz faineans. Qui peut avoir des perles ne se charge pas de coquilles ; et ceux qui pretendent a la vertu ne s'empressent point pour les honneurs. Certes, chacun peut entrer en son rang et s'y tenir sans violer l'humilité, pourveu que cela se fasse negligemment et sans contention. Car, comme ceux qui viennent du Peru, outre l'or et l'argent qu'ilz en tirent, apportent encor des singes et perroquetz, parce qu'ilz ne leur coustent gueres et ne chargent pas aussi beaucoup leur navire ; ainsy ceux qui pretendent a la vertu ne laissent pas de prendre leurs rangs et les honneurs qui leur sont deus, pourveu toutefois que cela ne leur couste pas beaucoup de soin et d'attention, et que ce soit sans en estre chargés de trouble, d'inquietude, de disputes et contentions. Je ne parle neanmoins pas de ceux desquelz la dignité regarde le public, ni de certaines occasions particulieres qui tirent une grande consequence ; car en cela, il faut que chacun conserve ce qui lui appartient, avec une prudence et discretion qui soit accompagnee de charité et courtoisie.

CHAPITRE V.

DE L'HUMILITE PLUS INTERIEURE.

Mais vous desirés, Philothee, que je vous conduise plus avant en l'humilité; car a faire comme j'ay dit, c'est quasi plustost sagesse qu'humilité : maintenant donq je passe outre. Plusieurs ne veulent ni n'osent penser

et considerer les graces que Dieu leur a faites en particulier, de peur de prendre de la vaine gloire et complaisance, en quoy certes ilz se trompent ; car puisque, comme dit le grand Docteur Angélique[1], le vray moyen d'atteindre a l'amour de Dieu, c'est la consideration de ses bienfaitz, plus nous les connoistrons plus nous l'aymerons ; et comme les benefices particuliers esmeuvent plus puissamment que les communs, aussi doivent-ilz estre considérés plus attentivement.

Certes, rien ne nous peut tant humilier devant la misericorde de Dieu que la multitude de ses bienfaitz, ni rien tant humilier devant sa justice, que la multitude de nos mesfaitz. Considerons ce qu'il a fait pour nous et ce que nous avons fait contre luy ; et comme nous considerons par le menu nos pechés, considerons aussi par le menu ses graces. Il ne faut pas craindre que la connoissance de ce qu'il a mis en nous nous enfle, pourveu que nous soyons attentifz a cette verité, que ce qui est de bon en nous n'est pas de nous. Helas, les muletz laissent-ilz d'estre lourdes et puantes bestes, pour estre chargés des meubles pretieux et parfumés du prince ? Qu'avons nous de bon que nous n'ayons receu ? et si nous l'avons receu, pourquoy nous en voulons nous enorgueillir[2] ? Au contraire, la vive consideration des graces receuës nous rend humbles ; car la connoissance engendre la reconnoissance. Mais si voyans les graces que Dieu nous a faites, quelque sorte de vanité nous venoit chatouiller, le remede infaillible sera de recourir a la consideration de nos ingratitudes, de nos imperfections, de nos miseres : si nous considerons ce que nous avons fait quand Dieu n'a pas esté avec nous, nous connoistrons bien que ce que nous faisons quand il est avec nous n'est pas de nostre façon ni de nostre creu ; nous en jouirons voyrement et nous en res-jouirons parce

que nous l'avons, mais nous en glorifierons Dieu seul, parce qu'il en est l'autheur. Ainsy la Sainte Vierge confesse que Dieu luy fait choses tres grandes, mais ce n'est que pour s'en humilier et magnifier Dieu : *Mon ame,* dit elle, *magnifie le Seigneur, parce qu'il m'a fait choses grandes*[3].

Nous disons maintesfois que nous ne sommes rien, que nous sommes la misere mesme et l'ordure du monde ; mais nous serions bien marris qu'on nous prist au mot et que l'on nous publiast telz que nous disons. Au contraire, nous faisons semblant de fuir et de nous cacher, affin qu'on nous coure apres et qu'on nous cherche ; nous faisons contenance de vouloir estre les derniers et assis au bas bout de la table, mays c'est affin de passer plus avantageusement au haut bout. La vraye humilité ne fait pas semblant de l'estre et ne dit gueres de paroles d'humilité, car elle ne desire pas seulement de cacher les autres vertus, mais encor et principalement elle souhaite de se cacher soy mesme ; et s'il luy estoit loysible de mentir, de feindre, ou de scandaliser le prochain, elle produiroit des actions d'arrogance et de fierté, affin de se receler sous icelles et y vivre du tout inconneuë et a couvert.

Voyci donq mon advis, Philothee : ou ne disons point de paroles d'humilité, ou disons les avec un vray sentiment interieur, conforme a ce que nous prononçons exterieurement ; n'abbaissons jamais les yeux qu'en humiliant nos cœurs ; ne faisons pas semblant de vouloir estre des derniers, que de bon cœur nous ne voulussions l'estre. Or, je tiens cette regle si generale que je n'y apporte nulle exception : seulement j'adjouste que la civilité requiert que nous presentions quelquefois l'advantage[a] a ceux qui manifestement ne le prendront pas, et ce

a. que nous offrions la meilleure place.

n'est pourtant pas ni duplicité ni fausse humilité ; car alhors le seul offre de l'advantage est un commencement d'honneur, et puisqu'on ne peut le leur donner entier on ne fait pas mal de leur en donner le commencement. J'en dis de mesme de quelques paroles d'honneur ou de respect qui, a la rigueur, ne semblent pas veritables ; car elles le sont neanmoins asses, pourveu que le cœur de celuy qui les prononce ait une vraye intention d'honnorer et respecter celuy pour lequel il les dit ; car encor que les motz signifient avec quelque exces ce que nous disons, nous ne faisons pas mal de les employer quand l'usage commun le requiert. Il est vray qu'encor voudrois-je que les paroles fussent adjustees a nos affections au plus pres qu'il nous seroit possible, pour suivre en tout et par tout la simplicité et candeur cordiale. L'homme vrayement humble aymeroit mieux qu'un autre dist de luy qu'il est miserable, qu'il n'est rien, qu'il ne vaut rien, que non pas de le dire luy mesme : au moins, s'il sçait qu'on le die, il ne contredit point, mais acquiesce de bon cœur ; car croyant fermement cela, il est bien ayse qu'on suive son opinion.

Plusieurs disent qu'ilz laissent l'orayson mentale pour les parfaitz, et qu'eux ne sont pas dignes de la faire ; les autres protestent qu'ilz n'osent pas souvent communier, parce qu'ilz ne se sentent pas asses purs ; les autres, qu'ilz craignent de faire honte a la devotion s'ilz s'en meslent, a cause de leur grande misere et fragilité ; et les autres refusent d'employer leur talent au service de Dieu et du prochain parce, disent ilz, qu'ilz connoissent leur foiblesse et qu'ilz ont peur de s'enorgueillir s'ilz sont instrumens de quelque bien, et qu'en esclairant les autres ilz se consument. Tout cela n'est qu'artifice et une sorte d'humilité non seulement fause, mais maligne, par laquelle on veut tacitement et subtilement blasmer

les choses de Dieu, ou au fin moins[a], couvrir d'un prétexte d'humilité l'amour propre de son opinion, de son humeur et de sa paresse. *Demande a Dieu un signe au ciel d'en haut ou au profond* de la mer *en bas,* dit le Prophete au malheureux Achaz, et il respondit : *Non, je ne le demanderay point, et ne tenteray point le Seigneur*[4]. O le meschant ! il fait semblant de porter grande reverence a Dieu, et sous couleur d'humilité s'excuse d'aspirer a la grace de laquelle sa divine Bonté luy fait semonce[b]. Mais ne voit il pas que quand Dieu nous veut gratifier, c'est orgueil de refuser ? que les dons de Dieu nous obligent a les recevoir, et que c'est humilité d'obeir et suivre au plus pres que nous pouvons ses desirs ? Or, le desir de Dieu est que nous soyons *parfaitz*[5], nous unissans a luy et l'imitans au plus pres que nous pouvons. Le superbe qui se fie en soy mesme a bien occasion de n'oser rien entreprendre ; mais l'humble est d'autant plus courageux qu'il se reconnoist plus impuissant : et a mesure qu'il s'estime chetif il devient plus hardi parce qu'il a toute confiance en Dieu, qui se plait a magnifier sa toute puissance en nostre infirmité, et eslever sa misericorde sur nostre misere. Il faut donq humblement et saintement oser tout ce qui est jugé propre a nostre avancement par ceux qui conduisent nos ames.

Penser sçavoir ce qu'on ne sçait pas, c'est une sottise expresse ; vouloir faire le sçavant de ce qu'on connoist bien que l'on ne sçait pas, c'est une vanité insupportable : pour moy, je ne voudrois pas mesme faire le sçavant de ce que je sçaurois, comme au contraire je n'en voudrois non plus faire l'ignorant. Quand la charité le requiert, il faut communiquer rondement et douce-

a. tout au moins.
b. invitation.

ment avec le prochain, non seulement ce qui luy est necessaire pour son instruction, mais aussi ce qui luy est utile pour sa consolation ; car l'humilité qui cache et couvre les vertus pour les conserver, les fait neanmoins paroistre quand la charité le commande, pour les accroistre aggrandir et perfectionner. En quoy elle ressemble a cet arbre des isles de Tylos, lequel, la nuit, resserre et tient closes ses belles fleurs incarnates et ne les ouvre qu'au soleil levant, de sorte que les habitans du païs disent que ces fleurs dorment de nuit[6]. Car ainsy l'humilité couvre et cache toutes nos vertus et perfections humaines, et ne les fait jamais paroistre que pour la charité, qui estant une vertu non point humaine mais celeste, non point morale mais divine, elle est le vray soleil des vertus, sur lesquelles elle doit tous-jours dominer : si que les humilités qui prejudicient a la charité sont indubitablement fauses.

Je ne voudrois ni faire du fol ni faire du sage : car si l'humilité m'empesche de faire le sage, la simplicité et rondeur m'empescheront aussi de faire le fol ; et si la vanité est contraire a l'humilité, l'artifice, l'affaiterie et feintise est contraire a la rondeur et simplicité. Que si quelques grans serviteurs de Dieu ont fait semblant d'estre folz pour se rendre plus abjectz devant le monde, il les faut admirer et non pas imiter ; car ilz ont eu des motifz pour passer a cet exces qui leur ont esté si particuliers et extraordinaires que personne n'en doit tirer aucune consequence pour soy. Et quant a David, s'il dansa et sauta un peu plus que l'ordinaire bienseance ne requeroit devant l'Arche de l'alliance[7], ce n'estoit pas qu'il voulust faire le fol ; mais tout simplement et sans artifice, il faisoit ces mouvemens exterieurs conformes a l'extraordinaire et demesuree allegresse qu'il sentoit en son cœur. Il est vray que quand Michol sa femme

luy en fit reproche comme d'une folie, il ne fut pas marri de se voir avili[8] : ains perseverant en la naifve et veritable representation de sa joye, il tesmoigna d'estre bien ayse de recevoir un peu d'opprobre pour son Dieu. En suite dequoy je vous diray que si pour les actions d'une vraye et naifve devotion, on vous estime vile, abjecte ou folle, l'humilité vous fera res-jouir de ce bienheureux opprobre, duquel la cause n'est pas en vous, mais en ceux qui le font.

CHAPITRE VI.

QUE L'HUMILITE NOUS FAIT AYMER NOSTRE PROPRE ABJECTION.

Je passe plus avant et vous dis, Philothee, qu'en tout et par tout vous aymiés vostre propre abjection. Mais, ce me dires-vous, que veut dire cela : aymés vostre propre abjection ? En latin abjection veut dire humilité, et humilité veut dire abjection ; si que, quand Nostre Dame en son sacré Cantique[1] dit que, *parce que* Nostre Seigneur *a veu l'humilité de sa servante toutes les generations la diront bienheureuse*, elle veut dire que Nostre Seigneur a regardé de bon cœur son abjection, vileté et bassesse, pour la combler de graces et faveurs. Il y a neanmoins difference entre la vertu d'humilité et l'abjection ; car l'abjection c'est la petitesse, bassesse et vileté qui est en nous, sans que nous y pensions ; mais quant a la vertu d'humilité, c'est la veritable connoissance et volontaire reconnoissance de nostre abjection. Or, le haut point de cette humilité gist a non seulement

reconnoistre volontairement nostre abjection, mais l'aymer et s'y complaire, et non point par manquement de courage et generosité, mais pour exalter tant plus la divine Majesté, et estimer beaucoup plus le prochain en comparayson de nous mesmes. Et c'est cela a quoy je vous exhorte, et que pour mieux entendre, sçaches qu'entre les maux que nous souffrons les uns sont abjectz et les autres honnorables; plusieurs s'accommodent aux honnorables, mais presque nul ne veut s'accommoder aux abjectz. Voyes un devotieux hermite tout deschiré et plein de froid : chacun honnore son habit gasté, avec compassion de sa souffrance; mais si un pauvre artisan, un pauvre gentilhomme, une pauvre damoiselle en est de mesme, on l'en mesprise, on s'en moque, et voyla comme sa pauvreté est abjecte. Un religieux reçoit devotement une aspre censure de son superieur, ou un enfant de son pere : chacun appellera cela mortification, obedience et sagesse ; un chevalier et une dame en souffrira de mesme de quelqu'un[a], et quoy que ce soit pour l'amour de Dieu, chacun l'appellera coüardise et lascheté : voyla donq encor un autre mal abject. Une personne a un chancre au bras, et l'autre l'a au visage: celuy-la n'a que le mal, mays cestuy-ci, avec le mal, a le mespris, le desdain et l'abjection. Or, je dis maintenant qu'il ne faut pas seulement aymer le mal, ce qui se fait par la vertu de la patience ; mays il faut aussi cherir l'abjection, ce qui se fait par la vertu de l'humilité.

De plus, il y a des vertus abjectes[b] et des vertus honnorables: la patience, la douceur, la simplicité et l'humilité mesme sont des vertus que les mondains tiennent pour

---

a. c'est-à-dire : si un chevalier ou une dame subissent la même censure.

b. peu estimées.

viles et abjectes ; au contraire, ilz estiment beaucoup la prudence, la vaillance et la liberalité. Il y a encores des actions d'une mesme vertu, dont les unes sont mesprisees et les autres honnorees ; donner l'aumosne et pardonner les offenses sont deux actions de charité : la premiere est honnoree d'un chacun, et l'autre mesprisee aux yeux du monde. Un gentilhomme ou une jeune dame qui ne s'abandonnera pas au desreglement d'une troupe desbauchee, a parler, joüer, danser, boire, vestir, sera brocardé et censuré par les autres, et sa modestie sera nommee ou bigoterie ou affaiterie : aymer cela, c'est aymer son abjection. En voyci d'une autre sorte : nous allons visiter les malades ; si on m'envoye au plus miserable, ce me sera une abjection selon le monde, c'est pourquoy je l'aymeray ; si on m'envoye a ceux de qualité, c'est une abjection selon l'esprit, car il n'y a pas tant de vertu ni de merite, et j'aymeray donques cette abjection. Tombant emmi la rue, outre le mal l'on en reçoit de la honte ; il faut aymer cette abjection.

Il y a mesme des fautes esquelles il n'y a aucun mal que la seule abjection ; et l'humilité ne requiert pas qu'on les face expressement, mais elle requiert bien qu'on ne s'inquiete point quand on les aura commises : telles sont certaines sottises, incivilités et inadvertances, lesquelles comme il faut eviter avant qu'elles soyent faittes, pour obeir a la civilité et prudence, aussi faut il quand elles sont faittes, acquiescer a l'abjection qui nous en revient, et l'accepter de bon cœur pour suivre la sainte humilité. Je dis bien davantage : si je me suis desreglé par cholere ou par dissolution a dire des parolles indecentes et desquelles Dieu et le prochain est offencé, je me repentiray vivement et seray extremement marri de l'offence, laquelle je m'essayeray de reparer le mieux qu'il me sera possible ; mays je ne laisseray pas d'aggreer l'abjection et le mespris

qui m'en arrive ; et si l'un se pouvoit separer d'avec l'autre, je rejetterois ardemment le peché et garderois humblement l'abjection.

Mais quoy que nous aymions l'abjection qui s'ensuit du mal, si ne faut il pas laisser de remedier au mal qui l'a causee, par des moyens propres et legitimes, et sur tout quand le mal est de consequence. Si j'ay quelque mal abject au visage, j'en procureray la guerison, mais non pas que l'on oublie l'abjection laquelle j'en ay receuë. Si j'ay fait une chose qui n'offense personne, je ne m'en excuseray pas, parce qu'encor que ce soit un defaut, si est-ce qu'il n'est pas permanent ; je ne pourrois donques m'en excuser que pour l'abjection qui m'en revient ; or c'est cela que l'humilité ne peut permettre : mais si par mesgarde ou par sottise j'ay offensé ou scandalisé quelqu'un, je repareray l'offense par quelque veritable excuse, d'autant que le mal est permanent et que la charité m'oblige de l'effacer. Au demeurant, il arrive quelquefois que la charité requiert que nous remedions a l'abjection pour le bien du prochain, auquel nostre reputation est necessaire ; mais en ce cas la, ostant nostre abjection de devant les yeux du prochain pour empescher son scandale, il la faut serrer et cacher dedans nostre cœur affin qu'il s'en edifie.

Mais vous voulés sçavoir, Philothee, quelles sont les meilleures abjections ; et je vous dis clairement que les plus prouffitables a l'ame et aggreables a Dieu sont celles que nous avons par accident ou par la condition de nostre vie, parce que nous ne les avons pas choisies, ains les avons receuës telles que Dieu nous les a envoyees, duquel l'election[a] est tous-jours meilleure que la nostre. Que s'il en falloit choisir, les plus grandes sont les meil-

a. le choix.

leures ; et celles la sont estimees les plus grandes qui sont plus contraires a nos inclinations, pourveu qu'elles soyent conformes a nostre vacation ; car, pour le dire une fois pour toutes, nostre choix et election gaste et amoindrit presque toutes nos vertus. Ah ! qui nous fera la grace de pouvoir dire avec ce grand Roy[2] : *J'ay choisi d'estre abject en la mayson de Dieu, plustost que d'habiter es tabernacles des pecheurs* ? Nul ne le peut, chere Philothee, que Celuy qui pour nous exalter, vesquit et mourut en sorte qu'il fut l'*opprobre des hommes et l'abjection du peuple*[3].

Je vous ay dit beaucoup de choses qui vous sembleront dures quand vous les considererés ; mais croyes-moy, elles seront plus douces que le sucre et le miel quand vous les prattiquerés.

CHAPITRE VII.

COMME IL FAUT CONSERVER LA BONNE RENOMMEE PRATTIQUANT L'HUMILITE.

La loüange, l'honneur et la gloire ne se donnent pas aux hommes pour une simple vertu, mais pour une vertu excellente. Car par la loüange nous voulons persuader aux autres d'estimer l'excellence de quelqu'un ; par l'honneur nous protestons que nous l'estimons nous mesmes ; et la gloire n'est autre chose, a mon advis, qu'un certain esclat de reputation qui rejaillit de l'assemblage de plusieurs loüanges et honneurs : si que les honneurs et loüanges sont comme des pierres pretieuses, de l'amas

desquelles reussit[a] la gloire comme un esmail. Or, l'humilité ne pouvant souffrir que nous ayons aucune opinion d'exceller ou devoir estre preferés aux autres, ne peut aussi permettre que nous recherchions la loüange, l'honneur ni la gloire qui sont deuës a la seule excellence. Elle consent bien neanmoins a l'advertissement du Sage, qui nous admoneste[1] d'*avoir soin de nostre renommee*, parce que la bonne renommee est une estime, non d'aucune excellence, mais seulement d'une simple et commune preud'hommie et integrité de vie, laquelle l'humilité n'empesche pas que nous ne reconnoissions en nous mesmes, ni par consequent que nous en desirions la reputation. Il est vray que l'humilité mespriseroit la renommee si la charité n'en avoit besoin ; mais parce qu'elle est l'un des fondemens de la société humaine, et que sans elle nous sommes non seulement inutiles mais dommageables au public, a cause du scandale qu'il en reçoit, la charité requiert et l'humilité aggree que nous la desirions et conservions pretieusement.

Outre cela, comme les feuilles des arbres, qui d'elles mesmes ne sont pas beaucoup prisables servent neanmoins de beaucoup, non seulement pour les embellir, mais aussi pour conserver les fruitz tandis qu'ilz sont encor tendres ; ainsy la bonne renommee, qui de soy mesme n'est pas une chose fort desirable, ne laisse pas d'estre tres utile, non seulement pour l'ornement de nostre vie, mais aussi pour la conservation de nos vertus, et principalement des vertus encor tendres et foibles : l'obligation de maintenir notre reputation et d'estre telz que l'on nous estime, force un courage genereux, d'une puissante et douce violence. Conservons nos vertus, ma chere Philothee, parce qu'elles sont aggreables a

a. ressort (*sens étymologique*).

Dieu, grand et souverain objet de toutes nos actions ; mais comme ceux qui veulent garder les fruitz ne se contentent pas de les confire, ains les mettent dedans des vases propres a la conservation d'iceux, de mesme, bien que l'amour divin soit le principal conservateur de nos vertus, si est-ce que nous pouvons encor employer la bonne renommee comme fort propre et utile a cela.

Il ne faut pas pourtant que nous soyons trop ardens, exactes et pointilleux a cette conservation, car ceux qui sont si douilletz et sensibles pour leur reputation ressemblent a ceux qui pour toutes sortes de petites incommodités prennent des medecines : car ceux ci, pensans conserver leur santé la gastent tout a fait, et ceux la, voulans maintenir si delicatement leur reputation la perdent entierement ; car par cette tendreté ilz se rendent bigearres, mutins, insupportables, et provoquent la malice des mesdisans. La dissimulation et mespris de l'injure et calomnie est pour l'ordinaire un remede beaucoup plus salutaire que le ressentiment, la conteste[a] et la vengeance : le mespris les fait esvanouir ; si on s'en courrouce il semble qu'on les advoüe. Les crocodiles n'endommagent que ceux qui les craignent, ni certes[b] la mesdisance sinon ceux qui s'en mettent en peyne. La crainte excessive de perdre la renommee tesmoigne une grande defiance du fondement d'icelle, qui est la verité d'une bonne vie. Les villes qui ont des pontz de bois sur des grans fleuves craignent qu'ilz ne soyent emportés a toutes sortes de debordemens ; mais celles qui les ont de pierre n'en sont en peyne que pour des inondations extraordinaires : ainsy ceux qui ont une ame

---

a. la constation, la dispute.

b. c'est-à-dire : et la médisance, de son côté, n'endommage que ceux qui.

solidement chrestienne mesprisent ordinairement les debordemens des langues injurieuses ; mais ceux qui se sentent foibles s'inquietent a tout propos. Certes, Philothee, qui veut avoir reputation envers tous, la perd envers tous ; et celuy merite de perdre l'honneur, qui le veut prendre de ceux que les vices rendent vrayement infames et deshonnorés.

La reputation n'est que comme une enseigne qui fait connoistre ou la vertu loge ; la vertu doit donq estre en tout et par tout preferee. C'est pourquoy, si l'on dit : vous estes un hypocrite, parce que vous vous rangés a la devotion ; si l'on vous tient pour homme de bas courage parce que vous aves pardonné l'injure, moques vous de tout cela. Car, outre que telz jugemens se font par des niaises et sottes gens, quand on devroit perdre la renommee, si ne faudroit-il pas quitter la vertu ni se destourner du chemin d'icelle, d'autant qu'il faut preferer le fruit aux feuilles, c'est a dire le bien interieur et spirituel a tous les biens exterieurs. Il faut estre jaloux, mays non pas idolatres de nostre renommee ; et comme il ne faut offenser l'œil des bons, aussi ne faut-il pas vouloir contenter celuy des malins. La barbe est un ornement au visage de l'homme, et les cheveux a celuy de la femme : si on arrache du tout le poil du menton et les cheveux de la teste, malaysement pourra-il jamais revenir ; mais si on le coupe seulement, voire, qu'on le rase, il recroistra bien tost apres et reviendra plus fort et touffu. Ainsy, bien que la renommee soit coupee, ou mesme tout a fait rasee par la langue des mesdisans, qui est, dit David[2], *comme un rasoir affilé*, il ne se faut point inquieter, car bien tost elle renaistra non seulement aussi belle qu'elle estoit, ains encores plus solide. Mais si nos vices, nos laschetés, nostre mauvaise vie nous oste la reputation, il sera malaysé que jamais elle revienne,

parce que la racine en est arrachee. Or, la racine de la renommee, c'est la bonté et la probité, laquelle tandis qu'elle est en nous peut tous-jours reproduire l'honneur qui luy est deu.

Il faut quitter cette vaine conversation, cette inutile prattique, cette amitié frivole, cette hantise folastre, si cela nuit a la renommee, car la renommee vaut mieux que toutes sortes de vains contentemens ; mais si pour l'exercice de pieté, pour l'avancement en la devotion et acheminement au bien eternel on murmure, on gronde, on calomnie, laissons abbayer les matins contre la lune ; car s'ilz peuvent exciter quelque mauvaise opinion contre nostre reputation, et par ainsy couper et raser les cheveux et la barbe de nostre renommee, bien tost elle renaistra, et le rasoir de la mesdisance servira a nostre honneur, comme la serpe a la vigne, qu'elle fait abonder et multiplier en fruitz.

Ayons tous-jours les yeux sur Jesus Christ crucifié ; marchons en son service avec confiance et simplicité, mais sagement et discretement : il sera le protecteur de nostre renommee, et s'il permet qu'elle nous soit ostée, ce sera pour nous en rendre une meilleure, ou pour nous faire prouffiter en la sainte humilité, de laquelle une seule once vaut mieux que mille livres d'honneur. Si on nous blasme injustement, opposons paisiblement la verité a la calomnie ; si elle persevere, perseverons a nous humilier : remettans ainsy nostre reputation avec nostre ame es mains de Dieu, nous ne sçaurions la mieux asseurer. Servons Dieu *par la bonne et mauvaise renommee*, a l'exemple de saint Paul[3], affin que nous puissions dire avec David[4] : O mon Dieu, *c'est pour vous que j'ay supporté l'opprobre et que la confusion a couvert mon visage.* J'excepte neanmoins certains crimes si atroces et infames que nul n'en doit souffrir la calomnie quand il s'en peut justement

descharger, et certaines personnes de la bonne reputation desquelles depend l'edification de plusieurs ; car en ce cas, il faut tranquillement poursuivre la reparation du tort receu, suivant l'advis des theologiens.

NOTES.

NOTES.

AVIS AU LECTEUR.

1. Sur ces chapitres oubliés, voir notre Notice sur l'*Introduction*, p. XXXI.

PREFACE.

1. Pline, *Hist. nat.* XXI, 2. — 2. Ibid., II, 103. — 3. Madame de Charmoisy, voir notre notice sur l'*Introduction*, p. XXX. — 4. Sur ce religieux, le P. Jean Fourier, voir la même notice p. XXXI. — 5. *De Eccles. Hier.*, V, 6 et 7. — 6. Galonius Antonio, oratorien italien (1557-1605), *Historia delle sante Vergini Romane* (Roma 1591). — 7. Quintil., *Inst. orat.*, VIII, proœmium. — 8. *Ep. CCLXVI*, 1. — 9. *Hist. nat.*, XXXV, 10. — 10. *Gen.*, XXIV, 30-32.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

1. Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 10. — 2. *I Reg.*, XIX, 11-16. — 3. *Ps.* CXXVIII, 32.

CHAPITRE II.

1. *Num.*, XIII, 33, 34.— 2. Ibid., XIV, 7, 8. — 3. Matt., XI, 28. — 4. *Gen.*, XXVIII, 12.

CHAPITRE III.

1. *Gen.*, I, 11. — 2. *De Hist. Anim.*, V, 22. — 3. *Homil. in Ezech.*, I, IX, 22.

CHAPITRE IV.

1. *Tobiae*, V, 2, 4. — 2. Jean d'Avila (1500-1569) *Esposicion del verso* : *Audi, filia et vide* (1556), LV. — 3. Tous les anciens textes de l'*Introduction* portent : *Catherine de Cordoue*, erreur corrigée par Dom Mackey dans l'édition d'Annecy, tome III, p. 22. — 4. Le P. Gracian. Cf. Troisième partie, chap. XI. — 5. Joinville, *Hist. de S. Louis*, dernier chapitre. — 6. *Eccli.*, VI, 14, 16. — 7. Ubi supra. — 8. *Avis pour vivre chrétiennement.*

CHAPITRE V.

1. *Cant.*, II, 12. — 2. *Deut.*, XXI, 12, 13. — 3. *Ephes.*, IV, 22. — 4. *Prov.*, IV, 18. — 5. *Ps.* CXXVI, 3. — 6. *Ps.* I, 3. — 7. *Ps.* LIV, 9.

CHAPITRE VI.

1. Louis de Grenade, dominicain espagnol (1505-1588), *Memorial de la Vie Chrétienne*, Traité II. — 2. Bruno Vincent, jésuite italien (1532-1594), *Trattato del Sacramento della Penitenza.* — 3. Arias François, jésuite espagnol (1533-1605), *L'usance de la confession... translatée par un Père de la mesme Société* (Anvers 1601). — 4. Auger Edmond, jésuite français (1530-1591), *La maniere d'ouyr la Messe... Item un formulaire de bien confesser ses pechez* (Lyon 1571).

CHAPITRE VII.

1. *Num.*, XI, 4, 5. — 2. *Gen.*, XIX, 26.

CHAPITRE VIII.

1. *Ps.* CXVIII, 104, 128. — 2. *Ps.* CII, 5.

CHAPITRE IX.

1. *Ps.* XXXVIII, 7. — 2. *Ps.* VIII, 5. — 3. *Ps.* XCIX, 3. — 4. *Ps.* CXXXVII, 8. — 5. *Eccli.*, X, 9. — 6. *Ps.* CII, 1.

CHAPITRE XI.

1. *Ps.* LXXXV, 5. — 2. *Ps.* VIII, 5. — 3. *Ps.* LXI, 1.

CHAPITRE XII.

1. *Ps.* XXXIX, 13.

CHAPITRE XIV.

1. Luc., XXI, 26. — 2. Matt., XXV, 41. — 3. Job, XXVI, 11. — 4. *Cor.*, XI, 31.

CHAPITRE XV.

1. *II Reg.*, XIV, 32. — 2. Job, XX, 26. Cf. Isaïe, XXXIII, 14.

CHAPITRE XVIII.

1. *Cant.*, IV, 8.

CHAPITRE XIX.

1. Luc., VII, 39. — 2. *I Reg.*, III, 9. — Luc., 3, X, 16.

CHAPITRE XX.

1. *Ps.* XV, I. — 2. *Ps.* LXXII, 25.

CHAPITRE XXI.

1. *Cant.*, VIII, 6.

CHAPITRE XXII.

1. *Eccles.*, X, 1.

CHAPITRE XXIII.

1. *Num.*, VI, 3.

CHAPITRE XXIV.

1. *Ep. CVIII, ad Eustoch. in Epitaph. Paulae*, 20.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

1. Joann., VIII, 12. — 2. *Cant.*, II, 2. — 3. Joann., XIV, 6. — 4. Joann., VI, 1. — 5. Bellintani, capucin italien (1534-1611), *Pratica dell' Oration mentale* (Venise 1592). — 6. Bruno, voir : 1re partie chap. VI, note 2. — 7. Capiglia, chartreux espagnol, *Méditations sur les Evangiles... traductes en francoys par R.G.A.G.* (Paris 1601). — 8. Grenade, voir 1re partie chap. VI, note 1. — 9. Du Pont (de la Puente), jésuite espagnol, *Meditations des Mysteres de nostre saincte Foy*, trad. de René Gaultier (Douai 1611).

CHAPITRE II.

1. *Ps.* CXXXVIII, 8. — 2. *Gen.*, XXVIII, 17, 16. — 3. *Ps.* LXXII, 26. — 4. *Act.*, XVII, 28. — 5. *Act.*, VII, 55. — 6. *Cant.*, II, 9.

CHAPITRE III.

1. *Ps.* L, 13. — 2. *Ps.* XXX, 17, et CXVIII, 135. — 3. *Ps.* CXVIII, 18. — 4. *ibid.*, 34 et 125.

CHAPITRE VI.

1. Voir plus haut, chap. I, note 7. — 2. Voir : Première partie, chap. VI, note 3, *Traicté de l'Orayson mentale*, trad. du P. Solier (Douai 1603).

CHAPITRE IX.

1. *Gen.*, XXXII, 26. — 2. Matt., XV, 27.

CHAPITRE XII.

1. *Ps.* XXX, 3. — 2. *Eccli.*, XXXIV, 19. — 3. *Ps.* LXXII, 23. — 4. *Ps.* XV, 8. — 5. *Ps.* CXXII, 1. — 6. *Ps.* XXIV, 15. — 7. Raym. de Capoue, *Vita S. Catharinae Sen.*, Pars Ia, c. II. — 8. *Ps.* CI, 7, 8. — 9. *Vita B. Elz.*, CXXX (apud Surium, 27 sept.).

CHAPITRE XIII.

1. *Ep.* CXXX, 10. — 2. *Enarrat. in Ps.*, XXVI, § 12. — 3. *Orat.* XXVI, 8 et 9. — 4. *Ps.* LXVIII, 1, 15, 3. — 5. *Vita S. Fulgent. a*

quodam discipulo conscripta, XIII. — 6. Saint Anselme était natif d'Aoste. — 7. Eadmer., *de St Anselme similitud.*, CLXXXIX. — 8. S. Athan., *Vita S. Antonii*, 81. — 9. Thom. de Celano, *Legenda antiqua S. Franc.*, I, c. 9. — 10. S. Bonavent., *Vita S. Franc.*, VIII. — 11. Ribadeneyra, *Vita S. Franc. Borgiae*, I, 5. — 12. *Orat. de Paradiso*, 4. — 13. And. Valladierus, *Panegyr. S. Franc. Rom.* VIII. — 14. *Ps.* XVI, 8. — 15. *Orat.* XXVI, 8, 9. — 16. *Ep. CVIII ad Eustoch. in Epitaph. Paulae*, 20.

CHAPITRE XIV.

1. *Cant.*, VIII, 5. — 2. III, 6. — 3. *De sacerdot.*, VI, 4.

CHAPITRE XV.

1. IX, 6, 7.

CHAPITRE XVI.

1. Matt. XXII, 30. — 2. *Ps.* CXXXVII, 2. — 3. Guillelmine d'Arenthon d'Alex, femme de Humbert Critan. Cf. *Vie du B. Pierre Lefèvre* par le P. A. Maurel, II, 7.

CHAPITRE XVII.

1. Luc., II, 19. — 2. A cette époque on attribuait à Gerson l'*Imitation de J.-C.* — 3. Denis de Rickel, allemand (1402-1471). — 4. Louis de Blois, bénédictin flamand (1506-1566). — 5. Sur Louis de Grenade, Arias, Du Pont, Jean d'Avila, voir les notes des chapitres VI, (I^re^ Partie), I, (II^e^ Partie) et IV (I^re^ Part.). — 6. Stella Diego, franciscain portugais (1524-1598). — 7. Pinelli, jésuite italien mort en 1607. — 8. V^e^ Partie. — 9. II^e^ Partie, chap. XII. — 10. III^e^ Partie, chap. XV.

CHAPITRE XVIII.

1. *Ps.* XX, 3. — 2. *Cant.*, V et II passim. — 3. *Ps.* XCIV, 10 et 11. — 4. *Cant.*, V, 6. — 5. ibid. — 6. Chap. X, XII.

CHAPITRE XIX.

1. Pline, *Hist. nat.*, VIII, 16.

CHAPITRE XX.

1. Aulu-Gelle, *Noct. Attic.*, XVII, 16. — 2. Joan., VI, 50-59. — 3. *De Ecclesiasticis Dogmatibus*, XXIII (ouvrage faussement attribué

à S. Augustin) — 4. Raym. de Capoue, *Vita S. Cath. Sen.*, II, 17. — 5. *Deut.*, XV, 1-3.

CHAPITCE XXI.

1. Matt. VIII, 8. — 2. Plin., *Hist. nat.* VIII, 55.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

1. *Ps.* I, 3. — 2. *Eccli.* XXII, 6. — 3. Héraclite et Démocrite. — 4. *Rom.*, XII, 15. — 5. *I Cor.*, XIII, 4. — 6. *Ep. CVIII ad Eust. in Epitaph. Paulae*, 20. — 7. *Act.*, VI, 2. — 8. *Vitae Patrum*, I, *Vita S. Joann. Eleemos.*, 7. — 9. *Vitae Patrum*, VII, 19 et VIII, 26. — 10. *Collat. Patrum*, XVIII, 14. — 11. *Ps.* XLIV, 10. — 12. *Orat.*, XIV, 2. — 13. Josué, VI ; *Heb.*, XI, 31 ; Jac., II, 25.

CHAPITRE II.

1. *Sermo XX in Ps. CXXVIII*, 1. — 2. *Vita I^a S. Bern.*, I, 4, 6 (*Patrologia latina*, Tome CLXXXV). — 3. *I Cor.*, IX, 22. — 4. *Ep. CVIII ad Eust.* — 5. *Prov.*, III, 5. — 6. *I Reg.*, IX, X. — 7. *Gen.*, XXIV, 44. — 8. *Ruth*, II-IV.

CHAPITRE III.

1. *Heb.*, X, 36. — 2. Luc., XXI, 19. — 3. *Moral. in Job.*, XXII, 30-34. — 4. *Rom.*, IV, 2. — 5. Joann., XVI, 21.

CHAPITRE IV.

1. *IV Reg.*, IV, 3, 4. — 2. Plin., *Hist. nat.*, X, 37.

CHAPITRE V.

1. II^a II^ae, Quaest. LXXXII, art. III. — 2. *I Cor.*, IV, 7. — 3. Luc., I, 46, 49. — 4. Is., VII, 11, 12. — 5. Matt., V, 48. — 6. Plin., *Hist. nat.*, XII, 11. — 7. *II Reg.*, VI, 14, 16. — 8. Ibid., 20, 22.

CHAPITRE VI.

1. Luc., I, 48. — 2. *Ps.*, LXXXIII, 11. — 3. *Ps.* XXI, 7.

CHAPITRE VII.

1. *Eccli.*, XLI, 15. — 2. *Ps.* LI, 2. — 3. *II Cor.*, VI, 8. — 4. *Ps.* LXVIII, 8.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME I.

PAGES

INTRODUCTION

Notice biographique..... VII
L'Introduction à la Vie dévote..... XXIX
Note bibliographique..... XLV

INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE.

Oraison dedicatoire 3
Avis au Lecteur *(2me édition)*..... 4
Avis au Lecteur *(3me édition)*..... 5
Preface 7

PREMIÈRE PARTIE DE L'INTRODUCTION,
contenant les advis et exercices requis pour conduire l'ame dès son premier desir de la vie devote jusques à une entiere resolution de l'embrasser.

I. — Description de la vraye devotion 15
II. — Proprieté et excellence de la devotion..... 18
III. — Que la devotion est convenable a toutes sortes de vocations et professions..... 21
IV. — De la necessité d'un conducteur pour entrer et faire progres en la devotion 23

PAGES

V. — Qu'il faut commencer par la purgation de l'ame 26
VI. — De la premiere purgation, qui est celle des pechés mortelz 28
VII. — De la seconde purgation, qui est celle des affections du peché 30
VIII. — Du moyen de faire cette seconde purgation 32
IX. — *Meditation* 1. De la creation 33
X. — *Meditation* 2. De la fin pour laquelle nous sommes creés 36
XI. — *Meditation* 3. Des benefices de Dieu... 38
XII. — *Meditation* 4. Des pechés 41
XIII. — *Meditation* 5. De la mort 43
XIV. — *Meditation* 6. Du jugement 46
XV. — *Meditation* 7. De l'enfer 48
XVI. — *Meditation* 8. Du Paradis 50
XVII. — *Meditation* 9. Par maniere d'election et choix du Paradis 52
XVIII. — *Meditation* 10. Par maniere d'election et choix que l'ame fait de la vie devote.. 54
XIX. — Comme il faut faire la confession generale. 57
XX. — Protestation authentique pour graver en l'ame la resolution de servir Dieu et conclure les actes de penitence 58
XXI. — Conclusion pour cette premiere purgation 61
XXII. — Qu'il se faut purger des affections que l'on a aux pechés venielz 62
XXIII. — Qu'il se faut purger de l'affection aux choses inutiles et dangereuses 65
XXIV. — Qu'il se faut purger des mauvaises inclinations 66

PAGES

SECONDE PARTIE DE L'INTRODUCTION, *contenant divers advis pour l'eslevation de l'ame a Dieu par l'orayson et les sacremens.*

I. — De la necessité de l'orayson 69
II. — Briefve methode pour la meditation, et premierement de la presence de Dieu, premier point de la preparation 73
III. — De l'invocation, second point de la preparation..... 76
IV. — De la proposition du mystere, troisiesme point de la preparation 77
V. — Des considerations, seconde partie de la meditation..... 78
VI. — Des affections et resolutions, troisiesme partie de la meditation 79
VII. — De la conclusion et bouquet spirituel.... 80
VIII. — Quelques advis tres utiles sur le sujet de la meditation 82
IX. — Pour les secheresses qui arrivent en la meditation 85
X. — Exercice pour le matin 86
XI. — De l'exercice du soir et de l'examen de conscience..... 88
XII. — De la retraitte spirituelle 90
XIII. — Des aspirations, oraysons jaculatoires et bonnes pensees 92
XIV. — De la tressainte Messe et comme il la faut ouir..... 98
XV. — Des autres exercices publicz et communs..... 101
XVI. — Qu'il faut honnorer et invoquer les Saintz. 102
XVII. — Comme il faut ouïr la parole de Dieu... 104

PAGES

XVIII. — Comme il faut recevoir les inspirations . 106
XIX. — De la sainte Confession..... 109
XX. — De la frequente Communion..... 113
XXI. — Comme il faut communier..... 117

TROISIESME PARTIE DE L'INTRODUCTION,
contenant plusieurs advis touchant l'exercice des vertus.

I. — Du choix que l'on doit faire quant a l'exercice des vertus..... 121
II. — Suite du mesme discours du choix des vertus 126
III. — De la patience 131
IV. — De l'humilité pour l'exterieur..... 136
V. — De l'humilité plus interieure 139
VI. — Que l'humilité nous fait aymer nostre propre abjection 145
VII. — Comme il faut conserver la bonne renommee prattiquant l'humilité 149

NOTES 157

Achevé d'imprimer sur vélin des Papeteries de La Haye-Descartes, par l'Imprimerie Maulde et Renou, a Paris, le quinze mai mil neuf cent trente.

Introduction
à la
Vie dévote.

Tome II

Il a été tiré de cet ouvrage : 200 exemplaires sur papier de chiffe d'Auvergne, au filigrane

numérotés de 1 à 200 ; 300 exemplaires sur papier Biblio-Pelure India, numérotés de 201 à 500.

Il a été tiré, en outre, sur papier de chiffe d'Auvergne 16 exemplaires hors commerce numérotés de A à P.

Le dépôt général de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS *est confié à la* SOCIÉTÉ LES BELLES LETTRES, 95, *Boulevard Raspail, Paris VI*e, *qui en assure le service aux libraires.*

LES TEXTES FRANÇAIS
COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Introduction à la Vie dévote

Tome II

Texte établi et présenté par
CHARLES FLORISOONE

ÉDITIONS FERNAND ROCHES
150, Boulevard Saint-Germain, 150
PARIS
1930

Conformément aux principes de la Collection LES TEXTES FRANÇAIS, *ce volume a été soumis à l'approbation du Comité de Publication, qui a chargé M. Francis Vincent d'en faire la révision en collaboration avec M. Charles Florisoone.*

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions Fernand Roches, Paris, 1930.

Troisiesme Partie
de
l'Introduction

CONTENANT PLUSIEURS ADVIS
TOUCHANT L'EXERCICE DES VERTUS

(Suite)

CHAPITRE VIII.

DE LA DOUCEUR ENVERS LE PROCHAIN ET REMEDE CONTRE L'IRE.

Le saint chresme, duquel par tradition apostolique on use en l'Eglise de Dieu pour les confirmations et benedictions, est composé d'huyle d'olive meslee avec le baume, qui[a] represente entre autres choses les deux cheres et bienaymees vertus qui reluisoient en la sacree Personne de Nostre Seigneur, lesquelles il nous a singulierement recommandees, comme si par icelles nostre cœur devoit estre specialement consacré a son service et appliqué a son imitation : *Apprenes de moy,* dit-il[1], *que je suis doux et humble de cœur.* L'humilité nous perfectionne envers Dieu, et la douceur envers le prochain.

---

a. ce qui, mélange qui.

Le baume (qui, comme j'ay dit cy dessus[2], prend tous-jours le dessous parmi toutes les liqueurs) represente l'humilité, et l'huyle d'olive, qui prend tous-jours le dessus, represente la douceur et debonnaireté, laquelle surmonte toutes choses et excelle entre les vertus comme estant la fleur de la charité laquelle, selon saint Bernard[3], est en sa perfection quand non seulement elle est patiente, mais quand outre cela elle est douce et debonnaire.

Mais prenes garde, Philothee, que ce chresme mystique composé de douceur et d'humilité soit dedans vostre cœur ; car c'est un des grans artifices de l'ennemi de faire que plusieurs s'amusent aux paroles et contenances exterieures de ces deux vertus, qui n'examinans pas bien leurs affections interieures, pensent estre humbles et doux et ne le sont neanmoins nullement en effect ; ce que l'on reconnoist parce que, nonobstant leur ceremonieuse douceur et humilité, a la moindre parole qu'on leur dit de travers, a la moindre petite injure qu'ilz reçoivent, ilz s'eslevent avec une arrogance nompareille. On dit que ceux qui ont prins le preservatif que l'on appelle communement la grace de saint Paul[4], n'enflent point estans morduz et piqués de la vipere, pourveu que la grace soit de la fine : de mesme, quand l'humilité et la douceur sont bonnes et vrayes, elles nous garantissent de l'enflure et ardeur que les injures ont accoustumé de provoquer en nos cœurs. Que si estans piqués et morduz par les mesdisans et ennemis nous devenons fiers, enflés et despités, c'est signe que nos humilités et douceurs ne sont pas veritables et franches, mais artificieuses et apparentes.

Ce saint et illustre patriarche Joseph, renvoyant ses freres d'Egypte en la mayson de son pere, leur donna ce seul advis : *Ne vous courroucés point en chemin*[5]. Je vous en dis de mesme, Philothee : cette miserable vie

n'est qu'un acheminement a la bienheureuse ; ne nous courrouçons donq point en chemin les uns avec les autres, marchons avec la trouppe de nos freres et compaignons doucement, paisiblement et amiablement. Mais je vous dis nettement et sans exception, ne vous courroucés point du tout, s'il est possible, et ne recevés aucun pretexte quel qu'il soit pour ouvrir la porte de vostre cœur au courroux ; car saint Jacques dit tout court et sans reserve[6], que *l'ire de l'homme n'opere point la justice de Dieu.*

Il faut voyrement resister au mal et reprimer les vices de ceux que nous avons en charge, constamment et vaillamment, mais doucement et paisiblement. Rien ne matte tant l'elephant courroucé que la veuë d'un aignelet, et rien ne rompt si aysement la force des canonades que la laine. On ne prise pas tant la correction qui sort de la passion, quoy qu'accompagnee de rayson, que celle qui n'a aucune autre origine que la rayson seule : car l'ame raysonnable estant naturellement sujette a la rayson, elle n'est sujette a la passion que par la tyrannie ; et partant, quand la rayson est accompagnee de la passion elle se rend odieuse, sa juste domination estant avilie par la societé de la tyrannie. Les princes honnorent et consolent infiniment les peuples quand ilz les visitent avec un train de paix ; mais quand ilz conduisent des armees, quoy que ce soit pour le bien public, leurs venues sont tous-jours desaggreables et dommageables, parce qu'encor qu'ilz facent exactement observer la discipline militaire entre les soldatz, si ne peuvent-ilz jamais tant faire qu'il n'arrive tous-jours quelque desordre, par lequel le bon homme est foulé. Ainsy, tandis que la rayson regne et exerce paisiblement les chastimens, corrections et reprehensions, quoy que ce soit rigoureusement et exactement, chacun l'ayme et l'appreuve ; mais quand elle conduit avec soy l'ire, la cholere et le

courroux, qui sont, dit saint Augustin[7], ses soldatz, elle se rend plus effroyable qu'amiable, et son propre cœur en demeure tous-jours foulé et maltraitté. « Il est mieux », dit le mesme saint Augustin escrivant a Profuturus[8], « de refuser l'entree a l'ire juste et equitable que de la recevoir, pour petite qu'elle soit, parce qu'estant receuë, il est malaysé de la faire sortir, d'autant qu'elle entre comme un petit surgeon, et en moins de rien elle grossit et devient un poutre». Que si une fois elle peut gaigner la nuit et que le soleil se couche sur nostre ire (ce que l'Apostre defend[9]), se convertissant en hayne, il n'y a quasi plus moyen de s'en desfaire ; car elle se nourrit de mille fausses persuasions, puisque jamais nul homme courroucé ne pensa son courroux estre injuste.

Il est donq mieux d'entreprendre de sçavoir vivre sans cholere que de vouloir user moderement et sagement de la colere, et quand par imperfection et foiblesse nous nous treuvons surpris d'icelle, il est mieux de la repousser vistement que de vouloir marchander avec elle ; car pour peu qu'on luy donne de loysir, elle se rend maistresse de la place et fait comme le serpent, qui tire aysement tout son cors ou il peut mettre la teste. Mais comment la repousseray je, me dires vous ? Il faut, ma Philothee, qu'au premier ressentiment[a] que vous en aures, vous ramassies promptement vos forces, non point brusquement ni impetueusement, mais doucement et neanmoins serieusement ; car, comme on void es audiences de plusieurs senatz et parlemens, que les huissiers crians : Paix la, font plus de bruit que ceux qu'ilz veulent faire taire, aussi il arrive maintes fois que, voulans avec impetuosité reprimer nostre cholere, nous excitons plus de trouble en nostre cœur qu'elle n'avoit pas fait, et le cœur estant

a. dès que vous en aurez ressenti la première atteinte.

ainsy troublé ne peut plus estre maistre de soy mesme.

Apres ce doux effort, prattiqués l'advis que saint Augustin ja viel donnoit au jeune Evesque Auxilius[10]. « Fais, » dit il, « ce qu'un homme doit faire ; que s'il t'arrive ce que l'homme de Dieu dit au Psalme : *Mon œil est troublé de grande cholere,* recours a Dieu, criant : *Aye misericorde de moy, Seigneur*[11], affin qu'il estende sa dextre pour reprimer ton courroux. » Je veux dire qu'il faut invoquer le secours de Dieu quand nous nous voyons agités de cholere, a l'imitation des Apostres tourmentés du vent et de l'orage emmi les eaux ; car il commandera a nos passions qu'elles cessent, et la tranquillité se fera grande[12]. Mais tou-jours je vous advertis que l'orayson qui se fait contre la cholere presente et pressante doit estre prattiquee doucement, tranquillement, et non point violemment ; ce qu'il faut observer en tous les remedes qu'on use contre ce mal. Avec cela, soudain que vous vous appercevres avoir fait quelque acte de cholere, reparés la faute par un acte de douceur, exercé promptement a l'endroit de la mesme personne contre laquelle vous vous seres irritee. Car tout ainsy que c'est un souverain remede contre le mensonge que de s'en desdire sur le champ, aussi tost que l'on s'apperçoit de l'avoir dit, ainsy est ce un bon remede contre la cholere de la reparer soudainement par un acte contraire de douceur ; car, comme l'on dit, les playes fraisches sont plus aysement remediables.

Au surplus, lhors que vous estes en tranquillité et sans aucun sujet de cholere, faites grande provision de douceur et debonnaireté, disant toutes vos parolles et faisant toutes vos actions petites et grandes en la plus douce façon qu'il vous sera possible, vous ressouvenant que l'Espouse, au Cantique des Cantiques[13], n'a pas seulement *le miel* en ses *levres* et au bout de sa langue, mais elle

l'a encor *dessous la langue*, c'est a dire dans la poitrine ; et n'y a pas seulement du miel, mais encor *du lait* ; car aussi ne faut il pas seulement avoir la parolle douce a l'endroit du prochain, mais encor toute la poitrine, c'est a dire tout l'interieur de nostre ame. Et ne faut pas seulement avoir la douceur du miel, qui est aromatique et odorant, c'est a dire la suavité de la conversation civile avec les estrangers, mais aussi la douceur du lait entre les domestiques et proches voysins : en quoy manquent grandement ceux qui en rue semblent des anges, et en la mayson, des diables.

CHAPITRE IX.

DE LA DOUCEUR ENVERS NOUS MESMES.

L'une des bonnes prattiques que nous sçaurions faire de la douceur, c'est celle de laquelle le sujet est en nous mesmes, ne despitant jamais contre nous mesmes ni contre nos imperfections ; car encor que la rayson veut que quand nous faysons des fautes nous en soyons desplaisans et marris, si faut il neanmnoins que nous nous empeschions d'en avoir une desplaisance aigre et chagrine, despiteuse et cholere. En quoy font une grande faute plusieurs, qui, s'estans mis en cholere, se courroucent de s'estre courroucés, entrent en chagrin de s'estre chagrinés, et ont despit de s'estre despités ; car par ce moyen ilz tiennent leur cœur confit et detrempé en la cholere : et si bien[a] il semble que la seconde cholere ruine la premiere,

a. bien qu'il semble que.

si est ce neanmoins qu'elle sert d'ouverture et de passage pour une nouvelle cholere, a la premiere occasion qui s'en presentera ; outre que ces choleres, despitz et aigreurs que l'on a contre soy mesme tendent a l'orgueil et n'ont origine que de l'amour propre qui se trouble et s'inquiete de nous voir imparfaitz.

Il faut donq avoir un desplaysir de nos fautes qui soit paisible, rassis et ferme ; car comme un juge chastie bien mieux les meschans faysant ses sentences par rayson et en esprit de tranquillité, que non pas quand il les fait par impetuosité et passion, d'autant que jugeant avec passion, il ne chastie pas les faustes selon qu'elles sont, mais selon qu'il est luy mesme ; ainsy nous nous chastions bien mieux nous mesmes par des repentances tranquilles et constantes, que non pas par des repentances aigres, empressees et choleres, d'autant que ces repentances faittes avec impetuosité ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations. Par exemple, celuy qui affectionne la chasteté se despitera avec une amertume nompareille de la moindre faute qu'il commettra contre icelle, et ne se fera que rire d'une grosse mesdisance qu'il aura commise. Au contraire, celuy qui hait la mesdisance se tourmentera d'avoir fait une legere murmuration[a], et ne tiendra nul conte d'une grosse faute commise contre la chasteté, et ainsy des autres ; ce qui n'arrive pour autre chose, sinon d'autant[b] qu'ilz ne font pas le jugement de leur conscience par rayson, mais par passion.

Croyes moy, Philothee, comme les remontrances d'un pere faittes doucement et cordialement, ont bien plus de pouvoir sur un enfant pour le corriger que non pas

---

a. médisance légère comme un murmure.
b. sinon pour cette raison que.

les choleres et courroux ; ainsy, quand nostre cœur aura fait quelque faute, si nous le reprenons avec des remonstrances douces et tranquilles, ayans plus de compassion de luy que de passion contre luy, l'encourageans a l'amendement, la repentance qu'il en concevra entrera bien plus avant et le penetrera mieux que ne feroit pas une repentance despiteuse, ireuse et tempestueuse.

Pour moy, si j'avois par exemple grande affection de ne point tomber au vice de la vanité, et que j'y fusse neanmoins tombé d'une grande cheute, je ne voudrois pas reprendre mon cœur en cette sorte : N'es-tu pas miserable et abominable, qu'apres tant de resolutions tu t'es laissé emporter a la vanité ? meurs de honte, ne leve plus les yeux au ciel, aveugle, impudent, traistre et desloyal a ton Dieu, et semblables choses ; mais je voudrois le corriger raysonnablement et par voye de compassion : Or sus, mon pauvre cœur, nous voyla tombés dans la fosse laquelle nous avions tant resolu d'eschapper ; ah, relevons-nous et quittons-la pour jamais, reclamons la misericorde de Dieu et esperons en elle qu'elle nous assistera pour des-ormais estre plus fermes, et remettons-nous au chemin de l'humilité ; courage, soyons meshui sur nos gardes, Dieu nous aydera, nous ferons prou[a]. Et voudrois sur cette reprehension bastir une solide et ferme resolution de ne plus tomber en la faute, prenant les moyens convenables a cela, et mesmement l'advis de mon directeur.

Que si neanmoins quelqu'un ne treuve pas que son cœur puisse estre asses esmeu par cette douce correction, il pourra employer le reproche et une reprehension dure et forte pour l'exciter a une profonde confusion, pourveu qu'apres avoir rudement gourmandé et cour-

a. assez.

roucé son cœur[a], il finisse par un allegement, terminant tout son regret et courroux en une douce et sainte confiance en Dieu, a l'imitation de ce grand penitent qui voyant son ame affligee la relevoit en cette sorte : *Pourquoy es-tu triste, o mon ame, et pourquoy me troubles-tu ? Espere en Dieu, car je le beniray encor comme le salut de ma face et mon* vray *Dieu*[1].

Relevés donques vostre cœur quand il tombera, tout doucement, vous humiliant beaucoup devant Dieu pour la connoissance de vostre misere, sans nullement vous estonner de vostre cheute, puisque ce n'est pas chose admirable que l'infirmité soit infirme, et la foiblesse foible, et la misere chetifve. Detestes neanmoins de toutes vos forces l'offence que Dieu a receuë de vous, et avec un grand courage et confiance en la misericorde d'iceluy, remettes-vous au train de la vertu que vous avies abandonnee.

CHAPITRE X.

QU'IL FAUT TRAITTER DES AFFAIRES AVEC SOIN ET SANS EMPRESSEMENT NI SOUCI.

Le soin et la diligence que nous devons avoir en nos affaires sont choses bien differentes de la sollicitude, souci et empressement. Les Anges ont soin pour nostre salut et le procurent avec diligence, mais ilz n'en ont point pour cela de sollicitude, souci, ni d'empressement ; car le soin et la diligence appartiennent a leur charité,

a. manifesté son courroux contre son cœur.

mais aussi la sollicitude, le souci et l'empressement seroyent totalement contraires a leur felicité, puisque le soin et la diligence peuvent estre accompagnés de la tranquillité et paix d'esprit, mais non pas la sollicitude ni le souci, et beaucoup moins l'empressement. Soyes donq soigneuse et diligente en tous les affaires que vous aurés en charge, ma Philothee, car Dieu vous les ayant confiés veut que vous en ayes un grand soin ; mais s'il est possible n'en soyes pas en sollicitude et souci, c'est a dire, ne les entreprenes pas avec inquietude, anxieté et ardeur. Ne vous empresses point a la besoigne : car toute sorte d'empressement trouble la rayson et le jugement, et nous empesche mesme de bien faire la chose a laquelle nous nous empressons.

Quand Nostre Seigneur reprend sainte Marthe il dit[1] : *Marthe, Marthe, tu es en souci et tu te troubles pour beaucoup de choses.* Voyes-vous, si elle eust esté simplement soigneuse elle ne se fust point troublee ; mais parce qu'elle estoit en souci et inquietude, elle s'empresse et se trouble, et c'est en quoy Nostre Seigneur la reprend. Les fleuves qui vont doucement coulant en la plaine portent les grans bateaux et riches marchandises, et les pluyes qui tombent doucement en la campagne la fecondent d'herbes et de graines ; mais les torrens et rivieres qui a grans flotz courent sur la terre, ruinent leurs voysinages et sont inutiles au traffic, comme les pluyes vehementes et tempestueuses ravagent les champs et les prairies. Jamais besoigne faitte avec impetuosité et empressement ne fut bien faitte : il faut depescher[a] tout bellement, comme dit l'ancien proverbe. *Celuy qui se haste,* dit Salomon[2], *court fortune de* chopper *et heurter des pieds.* Nous faisons tous-jours asses tost quand nous

a. expédier les affaires.

faisons bien. Les bourdons font bien plus de bruit et sont bien plus empressés que les abeilles, mais ilz ne font sinon la cire et non point de miel : ainsy ceux qui s'empressent d'un souci cuisant et d'une sollicitude bruyante, ne font jamais ni beaucoup ni bien. Les mouches ne nous inquietent pas par leur effort, mais par la multitude : ainsy les grans affaires ne nous troublent pas tant comme les menus, quand ilz sont en grand nombre. Recevés donq les affaires qui vous arriveront en paix, et taschés de les faire par ordre, l'un apres l'autre ; car si vous les voules faire tout a coup ou en desordre, vous feres des effortz qui vous fouleront et allanguiront vostre esprit ; et pour l'ordinaire vous demeurerés accablee sous la presse, et sans effect.

Et en tous vos affaires appuyes-vous totalement sur la providence de Dieu, par laquelle seule tous vos desseins doivent reussir ; travailles neanmoins de vostre costé tout doucement pour cooperer avec icelle, et puis croyes que si vous vous estes bien confiee en Dieu, le succes qui vous arrivera sera tous-jours le plus prouffitable pour vous, soit qu'il vous semble bon ou mauvais selon vostre jugement particulier. Faites comme les petitz enfans qui de l'une des mains se tiennent a leur pere, et de l'autre cueillent des fraises ou des meures le long des haies ; car de mesme, amassant et maniant les biens de ce monde de l'une de vos mains, tenes tous-jours de l'autre la main du Pere celeste, vous retournant de tems en tems a luy, pour voir s'il a aggreable vostre mesnage[a] ou vos occupations. Et gardes bien sur toutes choses de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser ou recueillir davantage ; car s'il vous abandonne, vous ne feres point de pas sans donner du nés en terre. Je veux dire, ma Philothee, que

---

a. la conduite de vos affaires.

quand vous seres parmi les affaires et occupations communes, qui ne requierent pas une attention si forte et si pressante, vous regardies plus Dieu que les affaires ; et quand les affaires sont de si grande importance qu'ilz requierent toute vostre attention pour estre bien faitz, de tems en tems vous regarderés a Dieu, comme font ceux qui navigent en mer lesquelz, pour aller a la terre qu'ilz desirent, regardent plus en haut au ciel que non pas en bas ou ilz voguent. Ainsy Dieu travaillera avec vous, en vous et pour vous, et vostre travail sera suivi de consolation.

CHAPITRE XI.

DE L'OBEISSANCE.

La seule charité nous met en la perfection ; mais l'obeissance, la chasteté et la pauvreté sont les trois grans moyens pour l'acquerir. L'obeissance consacre nostre cœur, la chasteté nostre cors et la pauvreté nos moyens a l'amour et service de Dieu : ce sont les trois branches de la croix spirituelle, toutes trois neanmoins fondees sur la quatriesme qui est l'humilité. Je ne diray rien de ces trois vertus entant qu'elles sont voüees[a] solemnellement, parce que cela ne regarde que les religieux ; ni mesme entant qu'elles sont voüees simplement, d'autant qu'encor que le vœu donne tous-jours beaucoup de graces et de merite a toutes les vertus, si est ce que pour nous rendre parfaitz il n'est pas necessaire qu'elles

a. en tant qu'on s'y est engagé par un vœu.

soyent voüees, pourveu qu'elles soyent observees. Car bien qu'estans voüees, et sur tout solemnellement, elles mettent l'homme en l'estat de perfection, si est ce que pour le mettre en la perfection il suffit qu'elles soyent observees, y ayant bien de la difference entre l'estat de perfection et la perfection, puysque tous les evesques et religieux sont en l'estat de perfection, et tous neanmoins ne sont pas en la perfection, comme il ne se voit que trop. Taschons donques, Philothee, de bien prattiquer ces trois vertus, un chacun selon sa vocation ; car encor qu'elles ne nous mettent pas en l'estat de perfection, elles nous donnent neanmoins la perfection mesme ; aussi nous sommes tous obligés a la prattique de ces trois vertus, quoy que non pas tous a les prattiquer de mesme façon.

Il y a deux sortes d'obeissance : l'une necessaire, et l'autre volontaire. Par la necessaire, vous deves humblement obeir a vos superieurs ecclesiastiques, comme au Pape et a l'Evesque, au curé et a ceux qui sont commis de leur part ; vous deves obeir a vos superieurs politiques, c'est a dire a vostre Prince et aux magistratz qu'il a establis sur vostre païs ; vous deves en fin obeir a vos superieurs domestiques[a], c'est a dire a vostre pere, mere, maistre, maistresse. Or cette obeissance s'appelle necessaire, parce que nul ne se peut exempter du devoir d'obeir a ces superieurs la, Dieu les ayant mis en authorité de commander et gouverner, chacun en ce qu'ilz ont en charge sur nous. Faites donq leurs commandemens, et cela est de necessité ; mays pour estre parfaitte suivés encor leurs conseilz et mesme leurs desirs et inclinations, entant que la charité et prudence vous le permettra. Obeisses quand ilz vous ordonneront chose aggreable, comme de manger,

a. ceux qui appartiennent à votre maison.

prendre de la recreation, car encor qu'il semble que ce n'est pas grande vertu d'obeir en ce cas, ce seroit neanmoins un grand vice de desobeir ; obeisses es choses indifferentes, comme a porter tel ou tel habit, aller par un chemin ou par un autre, chanter ou se taire, et ce sera une obeissance desja fort recommandable ; obeisses en choses malaysees, aspres et dures, et ce sera une obeissance parfaitte. Obeisses en fin doucement, sans replique ; promptement, sans retardation ; gayement, sans chagrin ; et sur tout obeisses amoureusement pour l'amour de Celuy qui pour l'amour de nous *s'est fait obeissant jusques a la mort de la croix*[1], et lequel, comme dit saint Bernard[2], ayma mieux perdre la vie que l'obeissance.

Pour apprendre aysement a obeir a vos superieurs, condescendés aysement a la volonté de vos semblables, cedant a leurs opinions en ce qui n'est pas mauvais, sans estre contentieuse ni revesche ; accommodes-vous volontier aux desirs de vos inferieurs autant que la rayson le permettra, sans exercer aucune authorité imperieuse sur eux tandis qu'ilz sont bons. C'est un abus de croire que si on estoit religieux ou religieuse on obeiroit aysement, si l'on se treuve difficile et revesche a rendre obeissance a ceux que Dieu a mis sur nous.

Nous appellons obeissance volontaire celle a laquelle nous nous obligeons par nostre propre election, et laquelle ne nous est point imposee par autruy. On ne choisit pas pour l'ordinaire son prince et son evesque, son pere et sa mere, ni mesme souventefois son mari, mais on choisit bien son confesseur, son directeur. Or, soit qu'en le choissant on face vœu d'obeir (comme il est dit que la Mere Therese, outre l'obeissance solemnellement voüee au superieur de son Ordre, s'obligea par un vœu simple d'obeir au Pere Gracian), ou que sans vœu on se dedie a l'obeissance de quelqu'un, tous-jours cette obeissance

s'appelle volontaire, a rayson de son fondement qui depend de nostre volonté et election.

Il faut obeir a tous les superieurs, a chacun neanmoins en ce dequoy il a charge sur nous : comme, en ce qui regarde la police et les choses publiques, il faut obeir aux princes ; aux prelatz, en ce qui regarde la police ecclesiastique ; es choses domestiques, au pere, au maistre, au mari ; quant a la conduite particuliere de l'ame, au directeur et confesseur particulier.

Faites vous ordonner les actions de pieté que vous devés observer par vostre pere spirituel, parce qu'elles en seront meilleures et auront double grace et bonté : l'une, d'elles mesmes, puisqu'elles sont pieuses, et l'autre, de l'obeissance qui les aura ordonnees et en vertu de laquelle elles seront faittes. Bienheureux sont les obeissans, car Dieu ne permettra jamais qu'ilz s'esgarent.

CHAPITRE XII.

DE LA NECESSITÉ DE LA CHASTETÉ.

La chasteté est le lys des vertus, elle rend les hommes presque egaux aux Anges ; rien n'est beau que par la pureté, et la pureté des hommes c'est la chasteté. On appelle la chasteté honnesteté, et la profession d'icelle honneur ; elle est nommee integrité, et son contraire corruption : bref, elle a sa gloire toute a part, d'estre la belle et blanche vertu de l'ame et du cors.

Il n'est jamais permis de tirer aucun impudique playsir de nos cors en quelque façon que ce soit, sinon en un legitime mariage, duquel la sainteté puisse par une juste

compensation reparer le deschet que l'on reçoit en la delectation. Et encor au mariage faut-il observer l'honnesteté de l'intention, affin que s'il y a quelque messeance en la volupté qu'on exerce, il n'y ait rien que d'honneste en la volonté qui l'exerce. Le cœur chaste est comme la mere perle qui ne peut recevoir aucune goutte d'eau qui ne vienne du ciel, car il ne peut recevoir aucun playsir que celuy du mariage, qui est ordonné du ciel; hors de la, il ne luy est pas permis seulement d'y penser, d'une pensee voluptueuse, volontaire et entretenue.

Pour le premier degré de cette vertu, gardés-vous, Philothee, d'admettre aucune sorte de volupté qui soit prohibee et defendue, comme sont toutes celles qui se prennent hors le mariage, ou mesme au mariage quand elles se prennent contre la regle du mariage. Pour le second, retranches-vous tant qu'il vous sera possible des delectations inutiles et superflues, quoy que loysibles et permises. Pour le troisiesme, n'attaches point vostre affection aux playsirs et voluptés qui sont commandees et ordonnees ; car bien qu'il faille prattiquer les delectations necessaires, c'est a dire celles qui regardent la fin et institution du saint mariage, si ne faut-il pas pourtant y jamais attacher le cœur et l'esprit.

Au reste, chacun a grandement besoin de cette vertu. Ceux qui sont en viduité doivent avoir une chasteté courageuse qui ne mesprise pas seulement les objetz presens et futurs, mais qui resiste aux imaginations que les playsirs loysiblement reçeuz au mariage peuvent produire en leurs espritz, qui pour cela sont plus tendres aux amorces deshonnestes. Pour ce sujet, saint Augustin[1] admire la pureté de son cher Alipius qui avoit totalement oublié et mesprisé les voluptés charnelles, lesquelles il avoit neanmoins quelquefois experimentees en sa jeunesse. Et de vray, tandis que les fruitz sont bien entiers

ilz peuvent estre conservés, les uns sur la paille, les autres dedans le sable, et les autres en leur propre feuillage ; mais estans une fois entamés, il est presque impossible de les garder que par le miel et le sucre, en confiture : ainsy la chasteté qui n'est point encor blessee ni violee peut estre gardee en plusieurs sortes, mais estant une fois entamee rien ne la peut conserver qu'une excellente devotion, laquelle, comme j'ay souvent dit, est le vray miel et sucre des espritz.

Les vierges ont besoin d'une chasteté extremement simple et douillette[a], pour bannir de leur cœur toutes sortes de curieuses pensees et mespriser d'un mespris absolu toutes sortes de playsirs immondes, qui, a la verité, ne meritent pas d'estre desirés par les hommes, puisque les asnes et pourceaux en sont plus capables qu'eux. Que donques ces ames pures se gardent bien de jamais revoquer en doute que la chasteté ne soit incomparablement meilleure que tout ce qui luy est incompatible, car, comme dit le grand saint Hierosme[2], l'ennemi presse violemment les vierges au desir de l'essay des voluptés, les leur representant infiniment plus plaisantes et delicieuses qu'elles ne sont, ce qui souvent les trouble bien fort, « tandis », dit ce saint Pere, « qu'elles estiment plus doux ce qu'elles ignorent ». Car, comme le petit papillon voyant la flamme va curieusement voletant autour d'icelle pour essayer si elle est aussi douce que belle, et, pressé de cette fantasie, ne cesse point qu'il ne se perde au premier essay, ainsy les jeunes gens bien souvent se laissent tellement saisir de la fausse et sotte estime qu'ilz ont du playsir des flammes voluptueuses, qu'apres plusieurs curieuses pensees ilz s'y vont en fin finale ruiner et perdre ; plus sotz en cela que les papillons, d'autant

---

a. délicate.

que ceux-ci ont quelque occasion de cuider que le feu soit delicieux puisqu'il est si beau, ou[a] ceux-la sçachans que ce qu'ilz recherchent est extremement deshonneste ne laissent pas pour cela d'en surestimer la folle et brutale delectation.

Mais quant a ceux qui sont mariés, c'est chose veritable, et que neanmoins le vulgaire ne peut penser, que la chasteté leur est fort necessaire, parce qu'en eux elle ne consiste pas a s'abstenir absolument des playsirs charnelz, mais a se contenir entre les playsirs. Or, comme ce commandement : *Courrouces-vous et ne peches point*[3] est a mon advis plus difficile que cestui ci : Ne vous courrouces point, et qu'il est plus tost fait d'eviter la cholere que de la regler, aussi est-il plus aysé de se garder tout a fait de voluptés charnelles que de garder la moderation en icelles. Il est vray que la sainte licence du mariage a une force particuliere pour esteindre le feu de la concupiscence, mais l'infirmité de ceux qui en jouissent passe aysement de la permission a la dissolution, et de l'usage a l'abus. Et comme l'on void beaucoup de riches desrober, non point par indigence, mais par avarice, aussi voit-on beaucoup de gens mariés se desborder par la seule intemperance et lubricité, nonobstant le legitime objet auquel ilz se devroyent et pourroyent arrester, leur concupiscence estant comme un feu volage qui va brusletant ça et la sans s'attacher nulle part. C'est tous-jours chose dangereuse de prendre des medicamens violens, parce que si l'on en prend plus qu'il ne faut, ou qu'ilz ne soyent pas bien preparés, on en reçoit beaucoup de nuisance : le mariage a esté beni et ordonné en partie pour remede a la concupiscence et c'est sans doute un tres

---

a. tandis que.

bon remede, mais violent neanmoins, et par consequent tres dangereux s'il n'est discretement employé.

J'adjouste que la varieté des affaires humains, outre les longues maladies, separe souvent les maris d'avec leurs femmes, c'est pourquoy les mariés ont besoin de deux sortes de chasteté : l'une, pour l'abstinence absolue quand ilz sont separés, es occasions que je viens de dire ; l'autre, pour la moderation quand ilz sont ensemble en leur train ordinaire. Certes, sainte Catherine de Sienne vit entre les damnés plusieurs ames grandement tourmentees pour avoir violé la sainteté du mariage : ce qui estoit arrivé, disoit-elle[4], non pas pour la grandeur du peché, car les meurtres et les blasphemes sont plus enormes, mais « d'autant que ceux qui le commettent n'en font point de conscience », et par consequent continuent longuement en iceluy.

Vous voyés donques que la chasteté est necessaire a toutes sortes de gens. *Suives la paix avec tous,* dit l'Apostre[5], *et la sainteté, sans laquelle aucun ne verra Dieu.* Or par la sainteté il entend la chasteté, comme saint Hierosme[6] et saint Chrysostome[7] ont remarqué. Non, Philothee, *Nul ne verra Dieu sans la chasteté,* nul n'*habitera en son saint tabernacle*[8] qui ne soit *net de cœur*[9] ; et, comme dit le Sauveur mesme, *Les chiens et impudiques en seront bannis*[10], et *Bienheureux sont les netz de cœur, car ilz verront Dieu*[11].

CHAPITRE XIII.

ADVIS POUR CONSERVER LA CHASTETÉ.

Soyés extremement prompte a vous destourner de tous les acheminemens et de toutes les amorces de la lubricité, car ce mal agit insensiblement, et par des petitz commencemens fait progres a des grans accidens : il est tous-jours plus aysé a fuir qu'a guerir.

Les cors humains ressemblent a des verres, qui ne peuvent estre portés les uns avec les autres en se touchant sans courir fortune de se rompre, et aux fruitz, lesquelz, quoy qu'entiers et bien assaisonnés, reçoivent de la tare s'entretouchans les uns les autres. L'eau mesme, pour fraische qu'elle soit dedans un vase, estant touchee de quelque animal terrestre ne peut longuement conserver sa fraischeur. Ne permettes jamais, Philothee, qu'aucun vous touche incivilement, ni par maniere de folastrerie ni par maniere de faveur ; car bien qu'a l'adventure la chasteté puisse estre conservee prami ces actions, plustost legeres que malicieuses, si est ce que la fraischeur et fleur de la chasteté en reçoit tous-jours du detriment et de la perte : mays de se laisser toucher deshonnestement, c'est la ruine entiere de la chasteté.

La chasteté depend du cœur comme de son origine, mais elle regarde le cors comme sa matiere ; c'est pourquoy elle se perd par tous les sens exterieurs du cors et par les cogitations et desirs du cœur. C'est impudicité de regarder, d'ouïr, de parler, d'odorer, de toucher des choses deshonnestes, quand le cœur s'y amuse et y prend playsir. Saint Paul dit tout court[1] : *Que la fornication ne soit pas mesme-*

ment nommee entre vous. Les abeilles non seulement ne veulent pas toucher les charognes, mais fuient et haïssent extremement toutes sortes de puanteurs qui en proviennent. L'Espouse sacree, au Cantique des Cantiques[2], a ses *mains qui distillent la myrrhe,* liqueur preservative de la corruption ; ses *levres* sont bandees d'un *ruban vermeil,* marque de la pudeur des paroles ; ses *yeux* sont *de colombe,* a rayson de leur netteté ; ses oreilles ont des *pendans d'or,* enseigne de pureté ; son *nés* est parmi les cedres *du Liban,* bois incorruptible. Telle doit estre l'ame devote : chaste, nette et honneste, de mains, de levres, d'oreilles, d'yeux et de tout son cors.

A ce propos, je vous represente le mot que l'ancien Pere Jean Cassian rapporte[3] comme sorti de la bouche du grand saint Basile, qui, parlant de soy mesme, dit un jour : « Je ne sçay que c'est que des femmes, et ne suis pourtant pas vierge. » Certes, la chasteté se peut perdre en autant de façons qu'il y a d'impudicités et lascivetés, lesquelles, selon qu'elles sont grandes ou petites, les unes l'affoiblissent, les autres la blessent et les autres la font tout a fait mourir. Il y a certaines privautés et passions indiscretes, folastres et sensuelles, qui a proprement parler ne violent pas la chasteté, et neanmoins elles l'affoiblissent, la rendent languissante et ternissent sa belle blancheur. Il y a d'autres privautés et passions, non seulement indiscretes mais vicieuses, non seulement folastres mais deshonnestes, non seulement sensuelles mais charnelles ; et par celles-ci la chasteté est pour le moins fort blessee et interessee[a]. Je dis : pour le moins, parce qu'elle en meurt et perit du tout quand les sottises et lascivetés donnent a la chair le dernier effect du playsir voluptueux, ains alhors la chasteté perit plus indignement,

a. mise en danger.

meschamment et malheureusement, que quand elle se perd par la fornication, voire par l'adultere et l'inceste ; car ces dernieres especes de vilenies ne sont que des pechés, mais les autres, comme dit Tertullien, au livre *De la Pudicité*[4], sont des « monstres » d'iniquité et de peché. Or Cassianus ne croit pas, ni moy non plus, que saint Basile eust esgard a tel desreglement quand il s'accuse de n'estre pas vierge, car je pense qu'il ne disoit cela que pour les mauvaises et voluptueuses pensees, lesquelles, bien qu'elles n'eussent pas souillé son cors, avoient neanmoins contaminé le cœur, de la chasteté duquel les ames genereuses sont extremement jalouses.

Ne hantés nullement les personnes impudiques, principalement si elles sont encor[a] impudentes, comme elles sont presque tous-jours ; car, comme les boucz touchans de la langue les amandiers doux les font devenir amers[5], ainsy ces ames puantes et cœurs infectz ne parlent guere a personne, ni de mesme sexe ni de divers sexe, qu'elles ne le facent aucunement deschoir de la pudicité : elles ont le venin aux yeux et en l'haleyne comme les basilicz[6]. Au contraire, hantés les gens chastes et vertueux, pensés et lises souvent aux choses sacrees, car *la parole de Dieu est chaste*[7] et rend ceux qui s'y plaisent chastes, qui fait que David[8] la compare au *topase*, pierre pretieuse, laquelle par sa proprieté amortit l'ardeur de la concupiscence[9].

Tenes-vous tous-jours proche de Jesus Christ crucifié, et spirituellement par la meditation et reellement par la sainte Communion : car tout ainsy que ceux qui couchent sur l'herbe nommee *agnus castus* deviennent chastes et pudiques[10], de mesme reposant vostre cœur sur Nostre Seigneur, qui est le vray Aigneau chaste et immaculé,

---

a. de plus, par surcroît.

vous verrés que bien tost vostre ame et vostre cœur se treuveront purifiés de toutes souïlleures et lubricités.

CHAPITRE XIV.

DE LA PAUVRETÉ D'ESPRIT OBSERVEE ENTRE LES RICHESSES.

Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le Royaume des cieux est a eux[1] ; malheureux donq sont les riches d'esprit, car la misere d'enfer est pour eux. Celuy est riche d'esprit lequel a ses richesses dedans son esprit, ou son esprit dedans les richesses ; celuy est pauvre d'esprit qui n'a nulles richesses dans son esprit, ni son esprit dedans les richesses. Les alcions font leurs nids comme une paume[a], et ne laissent en iceux qu'une petite ouverture du costé d'en haut ; ilz les mettent sur le bord de la mer, et au demeurant les font si fermes et impenetrables que, les ondes les surprenans, jamais l'eau n'y peut entrer ; ains tenans tous-jours le dessus, ilz demeurent emmi la mer, sur la mer et maistres de la mer[2]. Vostre cœur, chere Philothee, doit estre comme cela, ouvert seulement au ciel, et impenetrable aux richesses et choses caduques : si vous en aves, tenes vostre cœur exempt de leurs affections ; qu'il tienne tous-jours le dessus, et qu'emmi les richesses il soit sans richesses et maistre des richesses. Non, ne mettes pas cet esprit celeste dedans les biens terrestres ; faites qu'il leur soit tous-jours superieur, sur eux, non pas en eux.

---

a. une balle.

Il y a difference entre avoir du poison et estre empoisonné : les apothicaires ont presque tous des poisons pour s'en servir en diverses occurences, mais ilz ne sont pas pour cela empoisonnés, parce qu'ilz n'ont pas le poison dedans le cors, mais dedans leurs boutiques ; ainsy pouves-vous avoir des richesses sans estre empoisonnee par icelles : ce sera si vous les aves en vostre mayson ou en vostre bourse, et non pas en vostre cœur. Estre riche en effect et pauvre d'affection c'est le grand bonheur du Chrestien ; car il a par ce moyen les commodités des richesses pour ce monde et le merite de la pauvreté pour l'autre.

Helas, Philothee, jamais nul ne confessera d'estre avare ; chacun desavoüe cette bassesse et vileté de cœur. On s'excuse sur la charge des enfans qui presse[a], sur la sagesse qui requiert qu'on s'establisse en moyens[b] : jamais on n'en a trop, il se treuve tous-jours certaines necessités d'en avoir davantage ; et mesme les plus avares, non seulement ne confessent pas de l'estre, mays ilz ne pensent pas en leur conscience de l'estre ; non, car l'avarice est une fievre prodigieuse, qui se rend d'autant plus insensible qu'elle est plus violente et ardente. Moyse vit le feu sacré qui brusloit un buisson et ne le consumoit nullement[3], mais au contraire, le feu prophane de l'avarice consume et devore l'avaricieux et ne le brusle aucunement ; au moins, emmi ses ardeurs et chaleurs plus excessives, il se vante de la plus douce fraischeur du monde et tient que son alteration insatiable est une soif toute naturelle et suave.

Si vous desirés longuement, ardemment et avec inquietude les biens que vous n'aves pas, vous aves beau dire

a. qui accable.
b. en biens, en fortune.

que vous ne les voules pas avoir injustement, car pour cela vous ne laisseres pas d'estre vrayement avare. Celuy qui desire ardemment, longuement et avec inquietude de boire, quoy qu'il ne veuille pas boire que de l'eau, si tesmoigne-t-il d'avoir la fievre.

O Philothee, je ne sçai si c'est un desir juste de desirer d'avoir justement ce qu'un autre possede justement ; car il semble que par ce desir nous nous voulons accommoder par l'incommodité d'autruy. Celuy qui possede un bien justement, n'a-il pas plus de rayson de le garder justement, que nous de le vouloir avoir justement ? et pourquoy donques estendons-nous nostre desir sur sa commodité pour l'en priver ? Tout au plus si ce desir est juste, certes, il n'est pas pourtant charitable ; car nous ne voudrions nullement qu'aucun desirast, quoy que justement, ce que nous voulons garder justement. Ce fut le peché d'Achab qui voulut avoir justement la vigne de Naboth, qui la vouloit encor plus justement garder[4] : il la desira ardemment, longuement et avec inquietude, et partant il offensa Dieu. Attendés, chere Philothee, de desirer le bien du prochain quand il commencera a desirer de s'en desfaire ; car lhors son desir rendra le vostre non seulement juste, mais charitable : ouy, car je veux bien que vous ayes soin d'accroistre vos moyens et facultés, pourveu que ce soit non seulement justement, mais doucement et charitablement.

Si vous affectionnes fort les biens que vous aves, si vous en estes fort embesoignee, mettant vostre cœur en iceux, y attachant vos pensees et craignant d'une crainte vive et empressee de les perdre, croyes-moy, vous aves encor quelque sorte de fievre ; car les febricitans boivent l'eau qu'on leur donne avec un certain empressement, avec une sorte d'attention et d'ayse que ceux qui sont sains n'ont point accoustumé d'avoir : il n'est pas

possible de se plaire beaucoup en une chose, que l'on n'y mette beaucoup d'affection. S'il vous arrive de perdre des biens, et vous sentes que vostre cœur s'en desole et afflige beaucoup, croyes, Philothee, que vous y aves beaucoup d'affection ; car rien ne tesmoigne tant d'affection a la chose perdue que l'affliction de la perte.

Ne desirés donq point d'un desir entier et formé le bien que vous n'aves pas ; ne mettes point fort avant vostre cœur en celuy que vous aves ; ne vous desolés point des pertes qui vous arriveront, et vous aures quelque sujet de croire qu'estant riche en effect vous ne l'estes point d'affection, mays que vous estes pauvre d'esprit et par consequent bienheureuse, *car le Royaume des cieux* vous *appartient*[5].

CHAPITRE XV.

COMME IL FAUT PRATTIQUER LA PAUVRETÉ REELLE DEMEURANT NEANMOINS REELLEMENT RICHE.

Le peintre Parrhasius peignit le peuple Athenien par une invention fort ingenieuse, le representant d'un naturel divers et variable : cholere, injuste, inconstant, courtois, clement, misericordieux, hautain, glorieux, humble, bravache et fuyard, et tout cela ensemble[1] ; mais moy, chere Philothee, je voudrois mettre en vostre cœur la richesse et la pauvreté tout ensemble, un grand soin et un grand mespris des choses temporelles.

Ayes beaucoup plus de soin de rendre vos biens utiles et fructueux que les mondains n'en ont pas. Dites moy, les jardiniers des grans princes ne sont-ilz pas plus curieux

et diligens a cultiver et embellir les jardins qu'ilz ont en charge, que s'ilz leur appartenoyent en proprieté ? Mais pourquoy cela ? parce, sans doute, qu'ilz considerent ces jardins la comme jardins des princes et des rois, ausquelz ilz desirent de se rendre aggreables par ces services la. Ma Philotee, les possessions que nous avons ne sont pas nostres : Dieu les nous a donnees a cultiver et veut que nous les rendions fructueuses et utiles, et partant nous luy faisons service aggreable d'en avoir soin. Mays il faut donq que ce soit un soin plus grand et solide que celuy que les mondains ont de leurs biens, car ilz ne s'embesoignent que pour l'amour d'eux mesmes, et nous devons travailler pour l'amour de Dieu : or, comme l'amour de soy mesme est un amour violent, turbulent, empressé, aussi le soin qu'on a pour luy est plein de trouble, de chagrin, d'inquietude ; et comme l'amour de Dieu est doux, paisible et tranquille, aussi le soin qui en procede, quoy que ce soit pour les biens du monde, est amiable, doux et gracieux. Ayons donq ce soin gracieux de la conservation, voyre de l'accroissement de nos biens temporelz, lhors que quelque juste occasion s'en presentera et entant que nostre condition le requiert, car Dieu veut que nous facions ainsy pour son amour. Mais prenés garde que l'amour propre ne vous trompe, car quelquefois il contrefait si bien l'amour de Dieu qu'on diroit que c'est luy : or, pour empescher qu'il ne vous deçoive, et que ce soin des biens temporelz ne se convertisse en avarice, outre ce que j'ay dit au chapitre precedent, il nous faut prattiquer bien souvent la pauvreté reelle et effectuelle, emmi toutes les facultés et richesses que Dieu nous a donnees.

Quittes donq tous-jours quelque partie de vos moyens en les donnant aux pauvres de bon cœur ; car donner ce qu'on a c'est s'appauvrir d'autant, et plus vous donneres

plus vous vous appauvrirés. Il est vray que Dieu vous le rendra, non seulement en l'autre monde, mais en cestui ci, car il n'y a rien qui face tant prosperer temporellement que l'aumosne ; mais en attendant que Dieu vous le rende vous seres tous-jours appauvrie de cela. O le saint et riche appauvrissement que celuy qui se fait par l'aumosne !

Aymes les pauvres et la pauvreté, car par cet amour vous deviendres vrayement pauvre, puisque, comme dit l'Escriture[2], nous sommes faitz comme les choses que nous aymons. L'amour egale[a] les amans : *Qui est infirme avec lequel je ne sois infirme* ? dit saint Paul[3]. Il pouvoit dire : Qui est pauvre avec lequel je ne sois pauvre ? parce que l'amour le faisoit estre tel que ceux qu'il aymoit. Si donques vous aymes les pauvres, vous seres vrayement participante de leur pauvreté, et pauvre comme eux. Or, si vous aymes les pauvres, mettes-vous souvent parmi eux : prenes playsir a les voir chez vous et a les visiter chez eux; conversés volontier avec eux ; soyes bien ayse qu'ilz vous approchent aux eglises, aux rües et ailleurs. Soyes pauvre de langue avec eux, leur parlant comme leur compaigne ; mais soyes riche des mains, leur departant de vos biens comme plus abondante[b].

Voules-vous faire encores davantage, ma Philothee ? ne vous contentes pas d'estre pauvre comme les pauvres, mais soyes plus pauvre que les pauvres. Et comment cela ? *Le serviteur* est moindre que s*on maistre*[4] : rendés-vous donq servante des pauvres ; alles les servir dans leurs lictz quand ilz sont malades, je dis de vos propres mains ; soyes leur cuisiniere, et a vos propres despens ; soyes leur

---

a. les égalise, les rend égaux.

b. parce que vous êtes plus abondante (en biens).

lingere et blanchisseuse. O ma Philothee, ce service est plus triomphant qu'une royauté.

Je ne puis asses admirer l'ardeur avec laquelle cet advis fut prattiqué par saint Louys, l'un des grans roys que le soleil ait veu, mais je dis grand roy en toute sorte de grandeur. Il servoit fort souvent a la table des pauvres qu'il nourissoit, et en faisoit venir presque tous les jours trois a la sienne, et souvent il mangeoit les restes de leur potage avec un amour nompareil. Quand il visitoit les hospitaux des malades (ce qu'il faisoit fort souvent), il se mettoit ordinairement a servir ceux qui avoient les maux les plus horribles, comme ladres[a], chancreux et autres semblables, et leur faisoit tout son service a teste nue et les genoux a terre, respectant en leur personne le Sauveur du monde, et les cherissant d'un amour aussi tendre qu'une douce mere eust sceu faire son enfant. Sainte Elizabeth, fille du Roy d'Hongrie, se mesloit ordinairement avec les pauvres, et pour se recreer s'habilloit quelquefois en pauvre femme parmi ses dames, leur disant : Si j'estois pauvre je m'habillerois ainsy. O mon Dieu, chere Philothee, que ce Prince et cette Princesse estoyent pauvres en leurs richesses, et qu'ilz estoyent riches en leur pauvreté.

Bienheureux sont ceux qui sont ainsy *pauvres, car a eux appartient le Royaume des cieux*[5]. *J'ay eu faim, vous m'aves repeu,* j'ay eu froid, *vous m'aves revestu : possedés le Royaume qui vous a esté preparé des la constitution du monde*[6], dira le Roy des pauvres et des roys en son grand jugement.

Il n'est celuy qui en quelque occasion n'ait quelque manquement et defaut de commodités. Il arrive quelquefois chez nous un hoste que nous voudrions et devrions bien traitter, il n'y a pas moyen pour l'heure ; on a ses

---

a. lépreux.

beaux habitz en un lieu, on en auroit besoin en un autre ou il seroit requis de paroistre ; il arrive que tous les vins de la cave se poussent et tournent, il n'en reste plus que les mauvais et verds ; on se treuve aux champs dans quelque bicoque ou tout manque : on n'a lict, ni chambre, ni table, ni service. En fin, il est facile d'avoir souvent besoin de quelque chose, pour riche qu'on soit ; or cela, c'est estre pauvre en effect de ce qui nous manque. Philothee, soyes bien ayse de ces rencontres, acceptes-les de bon cœur, souffres-les gayement.

Quand il vous arrivera des inconveniens qui vous appauvriront, ou de beaucoup ou de peu, comme font les tempestes, les feux, les inondations, les sterilités, les larcins, les proces, o c'est alhors la vraye saison de pratiquer la pauvreté, recevant avec douceur ces diminutions de facultés[a], et s'accommodant patiemment et constamment a cet appauvrissement. Esaü se presenta a son pere avec ses mains toutes couvertes de poil, et Jacob en fit de mesme[7] ; mais parce que le poil qui estoit es mains de Jacob ne tenoit pas a sa peau, ains a ses gans, on luy pouvoit oster son poil sans l'offencer ni escorcher : au contraire, parce que le poil des mains d'Esaü tenoit a sa peau, qu'il avoit toute velue de son naturel, qui luy eust voulu arracher son poil luy eust bien donné de la douleur : il eust bien crié, il se fust bien eschauffé a la defense. Quand nos moyens nous tiennent au cœur, si la tempeste, si le larron, si le chicaneur nous en arrache quelque partie, quelles plaintes, quelz troubles, quelles impatiences en avons-nous ! mais quand nos biens ne tiennent qu'au soin que Dieu veut que nous en ayons et non pas a nostre cœur, si on nous les arrache, nous n'en perdrons pourtant pas le sens ni la tranquillité. C'est la difference des bestes et

a. de vos biens.

des hommes quant a leurs robbes : car les robbes des bestes tiennent a leur chair, et celles des hommes y sont seulement appliquees, en sorte qu'ilz puissent les mettre et oster quand ilz veulent.

CHAPITRE XVI.

POUR PRATTIQUER LA RICHESSE D'ESPRIT EMMI LA PAUVRETÉ REELLE.

Mais si vous estes rellement pauvre, treschere Philothee, o Dieu, soyes-le encores d'esprit ; faites de necessité vertu, et employes cette pierre pretieuse de la pauvreté pour ce qu'elle vaut : son esclat n'est pas descouvert en ce monde, mais si est ce pourtant qu'il est extremement beau et riche. Ayes patience, vous estes en bonne compaignie : Nostre Seigneur, Nostre Dame, les Apostres, tant de Saintz et de Saintes ont esté pauvres, et pouvans estre riches ilz ont mesprisé de l'estre. Combien y a-il de grans mondains qui, avec beaucoup de contradictions[a], sont allés rechercher avec un soin nompareil la sainte pauvreté dedans les cloistres et les hospitaux ? Ilz ont pris beaucoup de peyne pour la treuver, tesmoin saint Alexis, sainte Paule, saint Paulin, sainte Angele et tant d'austres ; et voyla, Philothee, que, plus gracieuse en vostre endroit, elle se vient presenter chez vous ; vous l'aves rencontree sans la chercher et sans peyne : embrasses-la donq comme la chere amie de Jesus Christ, qui naquit, vesquit et mourut avec la pauvreté, qui fut sa nourrice toute sa vie.

---

a. malgré beaucoup d'oppositions.

Vostre pauvreté, Philothee, a deux grans privileges par le moyen desquelz elle vous peut beaucoup faire meriter. Le premier est qu'elle ne vous est point arrivee par vostre choix, mais par la seule volonté de Dieu, qui vous a faitte pauvre sans qu'il y ait eu aucune concurrence[a] de vostre volonté propre. Or, ce que nous recevons purement de la volonté de Dieu luy est tous-jours tres aggreable, pourveu que nous le recevions de bon cœur et pour l'amour de sa sainte volonté : ou il y a moins du nostre il y a plus de Dieu. La simple et pure acceptation de la volonté de Dieu rend une souffrance extremement pure.

Le second privilege de cette pauvreté, c'est qu'elle est une pauvreté vrayement pauvre. Une pauvreté loüee, caressee, estimee, secourue et assistee, elle tient de la richesse, elle n'est pour le moins pas du tout pauvre ; mais une pauvreté mesprisee, rejettee, reprochee et abandonnee, elle est vrayement pauvre. Or, telle est pour l'ordinaire la pauvreté des seculiers, car parce qu'ilz ne sont pas pauvres par leur election, mais par necessité, on n'en tient pas grand conte ; et en ce qu'on n'en tient pas grand conte, leur pauvreté est plus pauvre que celle des religieux, bien que celle cy d'ailleurs ait une excellence fort grande et trop plus recommandable, a rayson du vœu et de l'intention pour laquelle elle a esté choisie.

Ne vous plaignes donq pas, ma chere Philothee, de vostre pauvreté ; car on ne se plaint que de ce qui desplait, et si la pauvreté vous desplait vous n'estes plus pauvre d'esprit, ains riche d'affection[b]. Ne vous desolés point de n'estre pas si bien secourue qu'il seroit requis ; car en cela consiste l'excellence de la pauvreté. Vouloir estre pauvre et n'en recevoir point d'incommodité, c'est une trop

---

a. concours.

b. riche dans le fond du cœur.

grande ambition ; car c'est vouloir l'honneur de la pauvreté et la commodité des richesses.

N'ayes point de honte d'estre pauvre ni de demander l'aumosne en charité ; receves celle qui vous sera donnee, avec humilité, et acceptes le refus avec douceur. Resouvenes-vous souvent du voyage que Nostre Dame fit en Egypte pour y porter son cher Enfant, et combien de mespris, de pauvreté, de misere il luy convint supporter. Si vous vives comme cela, vous seres tres riche en vostre pauvreté.

CHAPITRE XVII.

DE L'AMITIÉ, ET PREMIEREMENT DE LA MAUVAISE ET FRIVOLE.

L'amour tient le premier rang entre les passions de l'ame : c'est le roy de tous les mouvemens du cœur, il convertit tout le reste a soy et nous rend telz que ce qu'il ayme[1]. Prenes donq bien garde, ma Philothee, de n'en point avoir de mauvais, car tout aussi tost vous series toute mauvaise. Or l'amitié est le plus dangereux amour de tous, parce que les autres amours peuvent estre sans communication[a], mays l'amitié estant totalement fondee sur icelle, on ne peut presque l'avoir avec une personne sans participer a ses qualités[b].

Tout amour n'est pas amitié ; car, 1. on peut aymer sans estre aymé, et lhors il y a de l'amour, mais non pas de l'amitié, d'autant que l'amitié est un amour mutuel,

---

a. sans se communiquer, sans réciprocité.
b. manières d'être.

et s'il n'est pas mutuel ce n'est pas amitié. 2. Et ne suffit pas qu'il soit mutuel, mais il faut que les parties qui s'entr'ayment sçachent leur reciproque affection, car si elles l'ignorent elles auront de l'amour, mais non pas de l'amitié. 3. Il faut avec cela qu'il y ayt entre elles quelque sorte de communication qui soit le fondement de l'amitié.

Selon la diversité des communications l'amitié est aussi diverse, et les communications sont differentes selon la difference des biens qu'on s'entrecommunique : si ce sont des biens faux et vains, l'amitié est fause et vaine ; si ce sont des vrays biens, l'amitié est vraye ; et plus excellens seront les biens, plus excellente sera l'amitié. Car, comme le miel est plus excellent quand il se cueille es fleurons[a] des fleurs plus exquises, ainsy l'amour fondé sur une plus exquise communication est le plus excellent ; et comme il y a du miel en Heraclee de Ponte, qui est venereux et fait devenir insensés ceux qui le mangent, parce qu'il est recueilli sur l'aconit qui est abondant en cette region-la[2], ainsy l'amitié fondee sur la communication des faux et vicieux biens est toute fause et mauvaise.

La communication des voluptés charnelles est une mutuelle propension et amorce brutale, laquelle ne peut non plus porter le nom d'amitié entre les hommes que celles des asnes et chevaux pour semblables effectz ; et s'il n'y avoit nulle autre communication au mariage, il n'y auroit non plus nulle amitié ; mais, parce qu'outre celle-la il y a en iceluy la communication de la vie, de l'industrie, des biens, des affections et d'une indissoluble fidelité, c'est pourquoy l'amitié du mariage est une vraye amitié et sainte.

L'amitié fondee sur la communication des playsirs sensuelz est toute grossiere, et indigne du nom d'amitié

---

a. petites fleurs qui forment la fleur composée.

comme aussi celle qui est fondee sur des vertus frivoles et vaines, parce que ces vertus dependent aussi des sens. J'appelle playsirs sensuelz ceux qui s'attachent immediatement et principalement aux sens exterieurs, comme le playsir de voir la beauté, d'ouïr une douce voix, de toucher et semblables. J'appelle vertus frivoles certaines habilités et qualités vaines que les foibles espritz appellent vertus et perfections. Oyes parler la pluspart des filles, des femmes et des jeúnes gens, ilz ne se feindront[a] nullement de dire : un tel gentilhomme est fort vertueux, il a beaucoup de perfections, car il danse bien, il joüe bien a toutes sortes de jeux, il s'habille bien, il chante bien, il cajole bien, il a bonne mine ; et les charlatans tiennent pour les plus vertueux d'entre eux ceux qui sont les plus grans bouffons. Or, comme tout cela regarde les sens, aussi les amitiés qui en proviennent s'appellent sensuelles, vaines et frivoles, et meritent plustost le nom de folastrerie que d'amitié. Ce sont ordinairement les amitiés des jeunes gens, qui se tiennent aux moustaches, aux cheveux, aux œillades, aux habitz, a la morgue, a la babillerie : amitiés dignes de l'aage des amans qui n'ont encor aucune vertu qu'en bourre[b] ni nul jugement qu'en bouton ; aussi telles amitiés ne sont que passageres et fondent comme la neige au soleil.

---

a. n'hésiteront.
b. en bourgeon.

CHAPITRE XVIII.

DES AMOURETTES.

Quand ces amitiés folastres se prattiquent entre gens de divers sexe, et sans pretention du mariage, elles s'appellent amourettes, car n'estans que certains avortons, ou plustost fantosmes d'amitié, elles ne peuvent porter le nom ni d'amitié, ni d'amour, pour leur incomparable vanité et imperfection. Or, par icelles, les cœurs des hommes et des femmes demeurent pris et engagés et entrelacés les uns avec les autres en vaines et folles affections, fondees sur ces frivoles communications et chetifz aggreemens desquelz je viens de parler. Et bien que ces sottes amours vont ordinairement fondre et s'asbimer en des charnalités et lascivetés fort vilaines, si est ce que ce n'est pas le premier dessein de ceux qui les exercent; autrement ce ne seroyent plus amourettes, ains impudicités manifestes. Ils se passeront mesme quelquefois plusieurs annees sans qu'il arrive, entre ceux qui sont atteins de cette folie, aucune chose qui soit directement contraire a la chasteté du cors, iceux s'arrestans seulement a detremper leurs cœurs en souhaitz, desirs, souspirs, muguetteries et autres telles niaiseries et vanités, et ce pour diverses pretentions.

Les uns n'ont d'autre dessein que d'assouvir leurs cœurs a donner et recevoir de l'amour, suivans en cela leur inclination amoureuse, et ceux ci ne regardent a rien pour le choix de leurs amours sinon a leur goust et instinct, si qu'a la rencontre d'un sujet aggreable, sans examiner l'interieur ni les deportemens d'iceluy,

ilz commenceront cette communication d'amourettes et se fourreront dedans les miserables filetz desquelz par apres ilz auront peyne de sortir. Les autres se laissent aller a cela par vanité, leur estant advis que ce ne soit pas peu de gloire de prendre et lier les cœurs par amour ; et ceux ci, faysant leur election pour la gloire, dressent leurs pieges et tendent leurs toyles en des lieux specieux, relevés, rares et illustres. Les autres sont portés et par leur inclination amoureuse et par la vanité tout ensemble, car encores qu'ilz ayent le cœur contourné a l'amour, si ne veulent-ilz pourtant pas en prendre qu'avec quelque advantage de gloire.

Ces amitiés sont toutes mauvaises, folles et vaines : mauvaises, d'autant qu'elles aboutissent et se terminent en fin au peché de la chair, et qu'elles desrobent l'amour et par consequent le cœur a Dieu, a la femme et au mari, a qui il estoit deu ; folles, parce qu'elles n'ont ni fondement ni rayson ; vaines, parce qu'elles ne rendent aucun prouffit, ni honneur, ni contentement. Au contraire elles perdent le tems, embarrassent l'honneur, sans donner aucun playsir que celuy d'un empressement de pretendre et esperer, sans sçavoir ce qu'on veut ni qu'on pretend. Car il est tous-jours advis a ces chetifz et foibles espritz qu'il y a je ne sçai quoy a desirer es tesmoignages qu'on leur rend de l'amour reciproque, et ne sçauroyent dire que c'est ; dont[a] leur desir ne peut finir, mays va tous-jours pressant leur cœur de perpetuelles defiances, jalousies et inquietudes.

Saint Gregoire Nazianzene, escrivant contre les femmes vaynes, dit merveilles sur ce sujet ; en voyci une petite piece[1] qu'il addresse voyrement aux femmes, mais bonne encores pour les hommes : «Ta naturelle beauté suffit pour

a. de là vient que.

ton mari ; que si elle est pour plusieurs hommes, comme un filet tendu pour une troupe d'oyseaux, qu'en arrivera-il ? celuy la te plaira qui se plaira en ta beauté ; tu rendras œillade pour œillade, regard pour regard; soudain suivront les sousris et petitz motz d'amour, laschés a la desrobee pour le commencement, mais bien tost on s'apprivoisera et passera-on a la cajolerie manifeste. Garde bien, o ma langue parleuse, de dire ce qui arrivera par apres ; si diray-je neanmoins encor cette verité : rien de tout ce que les jeunes gens et les femmes disent ou font ensemble en ces folles complaisances n'est exempt de grans esguillons. Tous les fatras d'amourettes se tiennent l'un a l'autre et s'entresuivent tous, ne plus ne moins qu'un fer tiré par l'aymant en tire plusieurs autres consecutivement. »

O qu'il dit bien, ce grand Evesque : Que penses-vous faire ? Donner de l'amour, non pas[a] ? Mais personne n'en donne volontairement qui n'en prenne necessairement ; qui prend est pris en ce jeu. L'herbe *aproxis* reçoit et conçoit le feu aussi tost qu'elle le void[2] : nos cœurs en sont de mesme ; soudain qu'ilz voyent une ame enflammee d'amour pour eux, ilz sont incontinent embrasés pour elle. J'en veux bien prendre, me dira quelqu'un, mais non pas fort avant. Helas, vous vous trompés, ce feu d'amour est plus actif et penetrant qu'il ne vous semble ; vous cuyderes n'en recevoir qu'une estincelle, et vous seres tout estonné de voir qu'en un moment il aura saysi tout vostre cœur, reduit en cendre toutes vos resolutions et en fumee vostre reputation. Le Sage s'escrie[3] : *Qui aura compassion d'un enchanteur*[b] *piqué par le serpent* ? Et je m'escrie apres luy : o folz et insensés, cuydes-vous charmer l'amour pour le pouvoir manier a vostre gré ? Vous vous

a. n'est-il pas vrai ?
b. charmeur de serpents.

voules joüer avec luy, il vous piquera et mordra mauvaisement ; et sçaves-vous ce qu'on en dira ? chacun se moquera de vous et on rira dequoy vous aves voulu enchanter l'amour, et que sur une fause asseurance vous aves voulu mettre dedans vostre sein une dangereuse coleuvre, qui vous a gasté et perdu d'ame et d'honneur.

O Dieu, quel aveuglement est celuy ci, de joüer ainsy a credit sur des gages si frivoles la principale piece de nostre ame ! Ouy, Philothee, car Dieu ne veut l'homme que pour l'ame, ni l'ame que pour la volonté, ni la volonté que pour l'amour. Helas, nous n'avons pas d'amour a beaucoup pres de ce que nous avons besoin ; je veux dire, il s'en faut infiniment que nous en ayons asses pour aymer Dieu, et cependant, miserables que nous sommes, nous le prodiguons et espanchons en choses sottes et vaynes et frivoles, comme si nous en avions de reste. Ah ! ce grand Dieu qui s'estoit reservé le seul amour de nos ames, en reconnoissance de leur creation, conservation et redemption, exigera un compte bien estroit de ces folles deduites [a] que nous en faysons ; que s'il doit faire un examen si exacte des *parolles oyseuses*[1], qu'est ce qu'il fera des amitiés oyseuses, impertinentes, folles et pernicieuses ?

Le noyer nuit grandement aux vignes et aux champs esquelz il est planté, parce qu'estant si grand, il attire tout le suc de la terre, qui ne peut par apres suffire a nourrir le reste des plantes ; ses feuillages sont si touffus qu'ilz font un ombrage grand et espais, et en fin il attire les passans a soy, qui, pour abattre son fruit, gastent et foulent tout autour. Ces amourettes font les mesmes nuysances a l'ame, car elles l'occupent tellement et tirent si puissamment ses mouvemens qu'elle ne peut pas apres suffire a aucune bonne œuvre ; les feuilles, c'est a dire

a. détournements.

les entretiens, amusemens et muguetteries sont si frequentes qu'elles dissipent tout le loysir ; et en fin elles attirent tant de tentations, distractions, soupçons et autres consequences, que tout le cœur en est foulé et gasté. Bref, ces amourettes bannissent non seulement l'amour celeste, mais encor la crainte de Dieu, enervent l'esprit, affoiblissent la reputation : c'est, en un mot, le joüet des cours, mais la peste des cœurs.

CHAPITRE XIX.

DES VRAYES AMITIÉS.

O Philothee, aymés un chacun d'un grand amour charitable, mais n'ayes point d'amitié qu'avec ceux qui peuvent communiquer[a] avec vous de choses vertueuses ; et plus les vertus que vous mettres en vostre commerce seront exquises, plus vostre amitié sera parfaitte. Si vous communiques es sciences, vostre amitié est certes fort loüable ; plus encor si vous communiques aux vertus, en la prudence, discretion, force et justice. Mais si vostre mutuelle et reciproque communication se fait de la charité, de la devotion, de la perfection chrestienne, o Dieu, que vostre amitié sera pretieuse ! Elle sera excellente parce qu'elle vient de Dieu, excellente parce qu'elle tend a Dieu, excellente parce que son lien c'est Dieu, excellente parce qu'elle durera eternellement en Dieu. O qu'il fait bon aymer en terre comme l'on ayme au Ciel, et apprendre a s'entrecherir en ce monde comme nous ferons eternellement en l'autre !

---

a. faire échange.

Je ne parle pas ici de l'amour simple de charité, car il doit estre porté a tous les hommes ; mais je parle de l'amitié spirituelle, par laquelle deux ou trois ou plusieurs ames se communiquent leur devotion, leurs affections spirituelles, et se rendent un seul esprit entre elles. Qu'a bon droit peuvent chanter telles heureuses ames : *O que voyci combien il est bon et aggreable que les freres habitent ensemble*[1] ! Ouy, car le baume delicieux de la devotion distille de l'un des cœurs en l'autre par une continuelle participation, si qu'on peut dire que *Dieu a respandu* en cette amitié *sa benediction et la vie jusques aux siecles des siecles*[2]. Il m'est advis que toutes les autres amitiés ne sont que des ombres au prix de celle ci, et que leurs liens ne sont que des chaisnes de verre ou de jayet[a], en comparayson de ce grand lien de la sainte devotion qui est tout d'or. Ne faites point d'amitié d'autre sorte, je veux dire des amitiés que vous faites ; car il ne faut pas ni quitter ni mespriser pour cela les amitiés que la nature et les precedens devoirs vous obligent de cultiver, des parens, des alliés, des bienfaiteurs, des voysins et autres ; je parle de celles que vous choisissés vous mesme.

Plusieurs vous diront peut estre qu'il ne faut avoir aucune sorte de particuliere affection et amitié, d'autant que cela occupe le cœur, distrait l'esprit, engendre les envies : mais ilz se trompent en leurs conseilz ; car[b] ilz ont veu es escritz de plusieurs saintz et devotz autheurs que les amitiés particulieres et affections extraordinaires nuisent infiniment aux religieux ; ilz cuydent que c'en soit de mesme du reste du monde, mais il y a bien a dire. Car attendu qu'en un monastere bien reglé le dessein commun de tous tend a la vraye devotion, il n'est pas

a. de jais.

b. car *explique la proposition :* plusieurs vous diront.

requis d'y faire ces particulieres communications, de peur que cherchant en particulier ce qui est commun, on ne passe des particularités aux partialités[a]; mais quant a ceux qui sont entre les mondains et qui embrassent la vraye vertu, il leur est necessaire de s'allier les uns aux autres par une sainte et sacree amitié ; car par le moyen d'icelle ilz s'animent, ilz s'aydent, ilz s'entreportent au bien. Et comme ceux qui cheminent en la plaine n'ont pas besoin de se prester la main, mais ceux qui sont es chemins scabreux et glissans s'entretiennent l'un l'autre pour cheminer plus seurement, ainsy ceux qui sont es Religions[b] n'ont pas besoin des amitiés particulieres, mais ceux qui sont au monde en ont necessité pour s'asseurer et secourir les uns les autres, parmi tant de mauvais passages qu'il leur faut franchir. Au monde, tous ne conspirent pas a mesme fin, tous n'ont pas le mesme esprit ; il faut donq sans doute se tirer a part et faire des amitiés selon nostre pretention ; et cette particularité fait voirement une partialité, mais une partialité sainte, qui ne fait aucune division sinon celle du bien et du mal, des brebis et des chevres, des abeilles et des freslons, separation necessaire.

Certes, on ne sçauroit nier que Nostre Seigneur n'aymast d'une plus douce et plus speciale amitié saint Jean, le Lazare, Marthe, Magdeleine, car l'Escriture le tesmoigne[3]. On sçait que saint Pierre cherissoit tendrement saint Marc et sainte Petronille, comme saint Paul faisoit son Timothee et sainte Thecle. Saint Gregoire Nazianzene se vante cent fois de l'amitié nompareille qu'il eut avec le grand saint Basile, et la descrit en cette sorte[4] : « Il sembloit qu'en l'un et l'autre de nous, il n'y eust qu'une seule ame

a. divisions, partis.
b. ordres religieux.

portant deux cors. Que s'il ne faut pas croire ceux qui disent que toutes choses sont en toutes choses, si nous faut-il pourtant adjouster foy que nous estions tous deux en l'un de nous, et l'un en l'autre ; une seule pretention avions-nous tous deux, de cultiver la vertu et accommoder les desseins de nostre vie aux esperances futures, sortans ainsy hors de la terre mortelle avant que d'y mourir. » Saint Augustin tesmoigne[5] que saint Ambroise aymoit uniquement sainte Monique, pour les rares vertus qu'il voyoit en elle, et qu'elle reciproquement le cherissoit comme un Ange de Dieu.

Mays j'ay tort de vous amuser en chose si claire. Saint Hierosme, saint Augustin, saint Gregoire, saint Bernard et tous les plus grans serviteurs de Dieu ont eu de tres particulieres amitiés sans interest[a] de leur perfection. Saint Paul reprochant le detraquement des Gentilz, les accuse d'avoir esté gens *sans affection*[6], c'est a dire qui n'avoient aucune amitié. Et saint Thomas, comme tous les bons philosophes, confesse que l'amitié est une vertu[7] : or, il parle de l'amitié particuliere, puisque, comme il dit[8], la parfaitte amitié ne peut s'estendre a beaucoup de personnes. La perfection donques ne consiste pas a n'avoir point d'amitié, mais a n'en avoir que de bonne, de sainte et sacree.

---

a. sans porter dommage à.

CHAPITRE XX.

DE LA DIFFERENCE DES VRAYES ET DES VAINES AMITIÉS.

Voyci donq le grand advertissement, ma Philothee. Le miel d'Heraclee[1], qui est si veneneux, ressemble a l'autre qui est si salutaire : il y a grand danger de prendre l'un pour l'autre ou de les prendre meslés, car la bonté de l'un n'empescheroit pas la nuysance de l'autre. Il faut estre sur sa garde pour n'estre point trompé en ces amitiés, notamment quand elles se contractent entre personnes de divers sexe, sous quel pretexte que ce soit, car bien souvent Satan donne le change a ceux qui ayment. On commence par l'amour vertueux, mais si on n'est fort sage l'amour frivole se meslera, puis l'amour sensuel, puis l'amour charnel ; ouy mesme il y a danger en l'amour spirituel si on n'est fort sur sa garde, bien qu'en celuy cy il soit plus difficile de prendre le change, parce que sa pureté et blancheur rendent plus connoissables les souïlleures que Satan y veut mesler : c'est pourquoy quand il l'entreprend il fait cela plus finement, et essaye de glisser les impuretés presque insensiblement.

Vous connoistrés l'amitié mondaine d'avec la sainte et vertueuse, comme l'on connoist le miel d'Heraclee d'avec l'autre : le miel d'Heraclee est plus doux a la langue que le miel ordinaire, a rayson de l'aconit qui luy donne un surcroist de douceur, et l'amitié mondaine produit ordinairement un grand amas de paroles emmiellees, une cajolerie de petitz motz passionnés et de loüanges tirees de la beauté, de la grace et des qualités sensuelles ; mais l'amitié sacree a un langage simple et franc, ne peut loüer

que la vertu et grace de Dieu, unique fondement sur lequel elle subsiste. Le miel d'Heraclee estant avalé excite un tournoyement de teste, et la fause amitié provoque un tournoyement d'esprit qui fait chanceler la personne en la chasteté et devotion, la portant a des regards affectés, mignards et immoderés, a des caresses sensuelles, a des souspirs desordonnés, a des petites plaintes de n'estre pas aymee, a des petites, mais recherchees, mais attrayantes contenances, galanterie, poursuitte des baysers, et autres privautés et faveurs inciviles, presages certains et indubitables d'une prochaine ruine de l'honnesteté ; mais l'amitié sainte n'a des yeux que simples et pudiques, ni des caresses que pures et franches, ni des souspirs que pour le Ciel, ni des privautés que pour l'esprit, ni des plaintes sinon quand Dieu n'est pas aymé, marques infallibles de l'honnesteté. Le miel d'Heraclee trouble la veuë, et cette amitié mondaine trouble le jugement, en sorte que ceux qui en sont atteins pensent bien faire en mal faisant, et cuydent que leurs excuses, pretextes et paroles soyent des vrayes raysons ; ilz craignent la lumiere et ayment les tenebres, mais l'amitié sainte a les yeux clairvoyans et ne se cache point, ains paroist volontier devant les gens de bien. En fin le miel d'Heraclee donne une grande amertume en la bouche : ainsy les fauses amitiés se convertissent et terminent en paroles et demandes charnelles et puantes, ou, en cas de refus, a des injures, calomnies, impostures, tristesses, confusions et jalousies qui aboutissent bien souvent en abrutissement et forcenerie ; mais la chaste amitié est tous-jours egalement honneste civile et amiable, et jamais ne se convertit qu'en une plus parfaitte et pure union d'espritz, image vive de l'amitié bienheureuse que l'on exerce au Ciel.

Saint Gregoire Nazianzene dit[2] que le paon faisant son cri lhors qu'il fait sa rouë et pavonnade excite grande-

ment les femelles qui l'escoutent a la lubricité : quand on voit un homme pavonner, se parer et venir comme cela cajoler, chuchoter et barguigner[a] aux oreilles d'une femme ou d'une fille, sans pretention d'un juste mariage, ha ! sans doute ce n'est que pour la provoquer a quelque impudicité ; et la femme d'honneur bouchera ses oreilles pour ne point ouïr le cri de ce paon et *la voix de l'enchanteur* qui la veut *enchanter finement*[3] : que si elle escoute, o Dieu, quel mauvais augure de la future perte de son cœur !

Les jeunes gens qui font des contenances, grimaces et caresses, ou disent des parolles esquelles ilz ne voudroient pas estre surprins par leurs peres, meres, maris, femmes ou confesseurs tesmoignent en cela qu'ilz traittent d'autre chose que de l'honneur et de la conscience. Nostre Dame se trouble voyant un Ange en forme humaine, parce qu'elle estoit seule et qu'il luy donnoit des extremes, quoy que celestes loüanges : o Sauveur du monde, la pureté craint un Ange en forme humaine, et pourquoy donq l'impureté ne craindra-elle un homme, encor qu'il fust en figure d'Ange, quand il la loüe des loüanges sensuelles et humaines ?

CHAPITRE XXI.

ADVIS ET REMEDES CONTRE LES MAUVAISES AMITIÉS.

Mais quelz remedes contre cette engeance et formiliere de folles amours, folastreries, impuretés ? Soudain que vous en aures les premiers ressentimens, tournes vous

a. minauder.

court de l'autre costé, et, avec une detestation absolüe de cette vanité, coures a la Croix du Sauveur et prenes sa couronne d'espines pour en environner vostre cœur, affin que ces *petitz renardeaux*[1] n'en approchent. Gardes bien de venir a aucune sorte de composition avec cet ennemi ; ne dites pas : je l'escouteray mais je ne feray rien de ce qu'il me dira, je luy presteray l'oreille mais je luy refuseray le cœur. O ma Philothee, pour Dieu, soyes rigoureuse en telles occasions : le cœur et les oreilles s'entretiennent l'un a l'autre, et comme il est impossible d'empescher un torrent qui a pris sa descente par le pendant d'une montaigne, aussi est-il difficile d'empescher que l'amour qui est tombé en l'oreille ne face soudain sa cheute dans le cœur. Les chevres, selon Alcmeon, haleynent par les oreilles et non par les naseaux : il est vray qu'Aristote le nie[2], or ne sçay-je ce que c'en est, mais je sçay bien pourtant que nostre cœur haleyne par l'oreille, et que comme il aspire et exhale ses pensees par la langue il respire aussi par l'oreille, par laquelle il reçoit les pensees des autres. Gardons donq soigneusement nos oreilles de l'air des folles paroles, car autrement soudain nostre cœur en seroit empesté. N'escoutes nulle sorte de propositions, sous quel pretexte que ce soit : en ce seul cas il n'y a point de danger d'estre incivile et agreste.

Resouvenes-vous que vous aves voüé vostre cœur a Dieu, et que vostre amour luy estant sacrifié ce seroit donq un sacrilege de luy en oster un seul brin ; sacrifies le luy plustost derechef par mille resolutions et protestations, et vous tenant entre icelles comme un cerf dans son fort, reclames Dieu ; il vous secourra et son amour prendra le vostre en sa protection, affin qu'il vive uniquement pour luy.

Que si vous estes des-ja prinse dans les filetz de ces folles amours, o Dieu, quelle difficulté de vous en desprendre ! Mettés vous devant sa divine Majesté, connoissés

en sa presence la grandeur de vostre misere, vostre foiblesse et vanité ; puys, avec le plus grand effort de cœur qu'il vous sera possible, detestés ces amours commencees, abjurés la vayne profession que vous en aves faitte, renoncés a toutes les promesses receuës, et d'une grande et tres absolue volonté, arrestés en vostre cœur et vous resoulvés de ne jamais plus rentrer en ces jeux et entretiens d'amour.

Si vous vous pouves esloigner de l'objet je l'appreuverois infiniment, car comme ceux qui ont esté mordus des serpens ne peuvent pas aysement guerir en la presence de ceux qui ont esté autrefois blessés de la mesme morseure[3], aussi la personne qui est piquée d'amour guerira difficilement de cette passion, tandis qu'elle sera proche de l'autre qui aura esté atteinte de la mesme piqueure. Le changement de lieu sert extremement pour apaiser les ardeurs et inquietudes, soit de la douleur soit de l'amour. Le garçon duquel parle saint Ambroise au livre second de *la Penitence*[4], ayant fait un long voyage revint entierement delivré des folles amours qu'il avoit exercees, et tellement changé que la sotte amoureuse le rencontrant et luy disant : Ne me connois-tu pas ? « je suis bien moy mesme » ; Ouy dea, respondit-il, « mais moy je ne suis pas moy mesme » : l'absence luy avoit apporté cette heureuse mutation. Et saint Augustin tesmoigne[5] que pour alleger la douleur qu'il eut en la mort de son ami, il s'osta de Tagaste, ou iceluy estoit mort, et s'en alla a Carthage.

Mais qui ne peut s'esloigner que doit-il faire ? Il faut absolument retrancher toute conversation particuliere, tout entretien secret, toute douceur des yeux, tout sousris, et generalement toutes sortes de communications et amorces qui peuvent nourrir ce feu puant et fumeux ; ou pour le plus s'il est force de parler au complice,

que ce soit pour declairer par une hardie, courte et severe protestation le divorce eternel que l'on a juré. Je crie tout haut a quicomque est tombé dans ces pieges d'amourettes : taillés, tranchés, rompés ; il ne faut pas s'amuser a descoudre ces folles amitiés, il les faut deschirer, il n'en faut pas desnouer les liaysons, il les faut rompre ou couper ; aussi bien les cordons et liens n'en valent rien. Il ne faut point mesnager pour un amour qui est si contraire a l'amour de Dieu.

Mais apres que j'auray ainsy rompu les chaynes de cet infame esclavage, encor m'en restera-il quelque ressentiment, et les marques et traces des fers en demeureront encor imprimees en mes pieds, c'est a dire en mes affections. Non feront, Philothee, si vous aves conceu autant de detestation de vostre mal comme il merite, car si cela est, vous ne seres plus agitee d'ancun mouvement que de celuy d'un extreme horreur de cet infame amour et de tout ce qui en depend, et demeureres quitte de toute autre affection envers l'objet abandonné, que de celle d'une tres pure charité pour Dieu. Mais si, pour l'imperfection de vostre repentir, il vous reste encor quelques mauvaises inclinations, procurés pour vostre ame une solitude mentale, selon ce que je vous ay enseigné ci devant[6], et retirés vous y le plus que vous pourres, et par mille reiterés eslancemens d'esprit renoncés a toutes vos inclinations, reniés les de toutes vos forces ; lisés plus que l'ordinaire des saintz livres, confessés vous plus souvent que de coustume et vous communiés, conferés humblement et naifvement de toutes les suggestions et tentations qui vous arriveront pour ce regard avec vostre directeur, si vous pouves, ou au moins avec quelque ame fidele et prudente ; et ne doutés point que Dieu ne vous affranchisse de toutes passions, pourveu que vous continuies fidelement en ces exercices.

Ah, ce me dires vous, mais ne sera ce point une ingratitude de rompre si impiteusement une amitié ? O que bienheureuse est l'ingratitude qui nous rend aggreables a Dieu ! Non, de par Dieu, Philothee, ce ne sera pas ingratitude, ains un grand benefice que vous feres a l'amant, car en rompant vos liens vous rompres les siens, puisqu'ilz vous estoyent communs, et bien que pour l'heure il ne s'apperçoive pas de son bonheur, il le reconnoistra bien tost apres et avec vous chantera pour action de grace : O Seigneur, *vous aves rompu mes liens, je vous sacrifieray l'hostie de loüange et invoqueray vostre saint Nom*[7].

CHAPITRE XXII.

QUELQUES AUTRES ADVIS SUR LE SUJET DES AMITIÉS.

L'amitié requiert une grande communication entre les amans, autrement elle ne peut ni naistre ni subsister. C'est pourquoy il arrive souvent qu'avec la communication de l'amitié, plusieurs autres communications passent et se glissent insensiblement de cœur en cœur, par une mutuelle infusion et reciproque escoulement d'affections, d'inclinations et d'impressions. Mais sur tout, cela arrive quand nous estimons grandement celuy que nous aymons ; car alhors nous ouvrons tellement le cœur a son amitié qu'avec icelle ses inclinations et impressions entrent aysement toutes entieres, soit qu'elles soyent bonnes ou qu'elles soyent mauvaises. Certes, les abeilles qui amassent le miel d'Heraclee ne cherchent que le miel, mais avec le miel elles succent insensiblement les qualités veneneuses

de l'aconit sur lequel elles font leur cueillette. Or donq, Philothee, il faut bien prattiquer en ce sujet la parolle que le Sauveur de nos ames souloit dire, ainsy que les Anciens nous ont appris : « Soyes bons changeurs » et monnoyeurs, c'est a dire, ne recevés pas la fause monnoye avec la bonne, ni le bas or avec le fin or ; separés *le pretieux d'avec le chetif*[1] : ouy, car il n'y a presque celuy qui n'ait quelque imperfection. Et quelle rayson y a-il de recevoir pesle mesle les tares et imperfections de l'ami avec son amitié ? Il le faut certes aymer nonobstant son imperfection, mais il ne faut ni aymer ni recevoir son imperfection ; car l'amitié requiert la communication du bien et non pas du mal. Comme donq ceux qui tirent le gravier du Tage en separent l'or qu'ilz y treuvent pour l'emporter, et laissent le sable sur le rivage, de mesme ceux qui ont la communication de quelque bonne amitié doivent en separer le sable des imperfections, et ne le point laisser entrer en leur ame. Certes, saint Gregoire Nazianzene[2] tesmoigne que plusieurs, aymans et admirans saint Basile, s'estoient laissés porter a l'imiter, mesme en ses imperfections exterieures, en son parler lentement et avec un esprit abstrait et pensif, en la forme de sa barbe et en sa demarche. Et nous voyons des maris, des femmes, des enfans, des amis qui ayans en grande estime leurs amis, leurs peres, leurs maris et leurs femmes acquierent, ou par condescendance ou par imitation, mille mauvaises petites humeurs au commerce de l'amitié qu'ilz ont ensemble. Or, cela ne se doit aucunement faire, car chacun a bien asses de ses mauvaises inclinations sans se surcharger de celles des autres ; et non seulement l'amitié ne requiert pas cela, mais au contraire, elle nous oblige a nous entr'ayder pour nous affranchir reciproquement de toutes sortes d'imperfections. Il faut sans doute supporter doucement l'ami en ses imperfections,

mais non pas le porter en icelles, et beaucoup moins les transporter en nous.

Mays je ne parle que des imperfections ; car quant aux pechés il ne faut ni les porter ni les supporter en l'ami. C'est une amitié ou foible ou meschante de voir perir l'ami et ne le point secourir, de le voir mourir d'un aposteme et n'oser luy donner le coup du rasoir de la correction pour le sauver. La vraye et vivante amitié ne peut durer entre les pechés. On dit que la salemandre esteint le feu dans lequel elle se couche[3], et le peché ruine l'amitié en laquelle il se loge : si c'est un peché passager, l'amitié luy donne soudain la fuite par la correction ; mais s'il sejourne et arreste, tout aussi tost l'amitié perit, car elle ne peut subsister que sur la vraye vertu ; combien moins donq doit on pecher pour l'amitié ? L'ami est ennemi quand il nous veut conduire au peché, et merite de perdre l'amitié quand il veut perdre et damner l'ami ; ains c'est l'une des plus asseurees marques d'une fause amitié que de la voir prattiquee envers une personne vicieuse, de quelle sorte de peché que ce soit. Si celuy que nous aymons est vicieux, sans doute nostre amitié est vicieuse ; car puysqu'elle ne peut regarder la vraye vertu il est force qu'elle considere quelque vertu folastre et quelque qualité sensuelle[4].

La societé faitte pour le prouffit temporel entre les marchans n'a que l'image de la vraye amitié ; car elle se fait non pour l'amour des personnes mais pour l'amour du gain.

En fin, ces deux divines parolles sont deux grandes colomnes pour bien asseurer la vie chrestienne. L'une est du Sage[5] : *Qui craint Dieu aura pareillement une bonne amitié* ; l'autre est de saint Jacques[6] : *L'amitié de ce monde est ennemie de Dieu.*

CHAPITRE XXIII.

DES EXERCICES DE LA MORTIFICATION EXTERIEURE.

Ceux qui traittent des choses rustiques et champestres asseurent que si on escrit quelque mot sur une amande bien entiere et qu'on la remette dans son noyau, le pliant et serrant bien proprement et le plantant ainsy, tout le fruit de l'arbre qui en viendra se treuvera escrit et gravé du mesme mot[1]. Pour moy, Philothee, je n'ay jamais peu appreuver la methode de ceux qui pour reformer l'homme commencent par l'exterieur, par les contenances, par les habitz, par les cheveux. Il me semble, au contraire, qu'il faut commencer par l'interieur : *Convertisses-vous a moy*, dit Dieu, *de tout vostre cœur*[2] *; Mon enfant, donne-moy ton cœur*[3] ; car aussi, le cœur estant la source des actions, elles sont telles qu'il est. L'Espoux divin invitant l'ame[4], *Metz-moy*, dit-il, *comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras.* Ouy vrayement, car quicomque a Jesus Christ en son cœur, il l'a bien tost apres en toutes ses actions exterieures.

C'est pourquoy, chere Philothee, j'ay voulu avant toutes choses graver et inscrire sur vostre cœur ce mot saint et sacré : Vive Jesus, asseuré que je suis qu'apres cela, vostre vie, laquelle vient de vostre cœur comme un amandier de son noyau, produira toutes ses actions qui sont ses fruitz, escrites et gravees du mesme mot de salut, et que comme ce doux Jesus vivra dedans vostre cœur, il vivra aussi en tous vos deportemens, et paroistra en vos yeux, en vostre bouche, en vos mains, voyre mesme en vos cheveux ; et pourrés saintement dire, a l'imitation de saint Paul[5] : *Je vis, mais non plus moy, ains Jesus Christ*

vit en moy. Bref, qui a gaigné le cœur de l'homme a gaigné tout l'homme. Mais ce cœur mesme par lequel nous voulons commencer, requiert qu'on l'instruise comme il doit former son train et maintien exterieur, affin que non seulement on y voye la sainte devotion, mais aussi une grande sagesse et discretion. Pour cela je vous vay briefvement donner plusieurs advis.

Si vous pouves supporter le jeusne, vous feres bien de jeusner quelques jours, outre les jeunes que l'Eglise nous commande ; car outre l'effect ordinaire du jeusne, d'eslever l'esprit, reprimer la chair, prattiquer la vertu et acquerir plus grande recompense au Ciel, c'est un grand bien de se maintenir en la possession de gourmander la gourmandise mesme, et tenir l'appetit sensuel et le cors sujet a la loy de l'esprit ; et bien qu'on ne jeusne pas beaucoup, l'ennemi neanmoins nous craint davantage quand il connoist que nous sçavons jeusner. Les mercredi, vendredi et samedi sont les jours esquelz les anciens Chrestiens s'exerçoient le plus a l'abstinence : prenes en donq de ceux la pour jeusner, autant que vostre devotion et la discretion de vostre directeur vous le conseilleront.

Je dirois volontier comme saint Hierosme dit a la bonne dame Leta[6] : « Les jeusnes longs et immoderés me desplaisent bien fort, sur tout en ceux qui sont en aage encor tendre. J'ay appris par experience que le petit asnon estant las en chemin cherche de s'escarter ; » c'est a dire, les jeunes gens portés a des infirmités par l'exces des jeusnes, se convertissent aysement aux delicatesses. Les cerfs courent mal en deux tems : quand ilz sont trop chargés de venaison[a] et quand ilz sont trop maigres. Nous sommes grandement exposés aux tentations quand nostre cors est trop nourri et quand il est

a. nourriture, graisse.

trop abbattu ; car l'un le rend insolent en son ayse et l'autre le rend desesperé en son mesayse ; et comme nous ne le pouvons porter quand il est trop gras, aussi ne nous peut-il porter quand il est trop maigre. Le defaut de cette moderation es jeusnes, disciplines, haires et aspretés rend inutiles au service de la charité les meilleures annees de plusieurs, comme il fit mesme a saint Bernard qui se repentit d'avoir usé de trop d'austerité[7] ; et d'autant qu'ilz l'ont maltraitté au commencement, ilz sont contrains de le flatter a la fin. N'eussent-ilz pas mieux fait de luy faire un traittement egal, et proportionné aux offices et travaux ausquelz leurs conditions les obligeoyent ?

Le jeusne et le travail mattent et abattent la chair. Si le travail que vous feres vous est necessaire, ou fort utile a la gloire de Dieu, j'ayme mieux que vous souffries la peyne du travail que celle du jeusne : c'est le sentiment de l'Eglise, laquelle, pour les travaux utiles au service de de Dieu et du prochain, descharge ceux qui les font du jeusne mesme commandé. L'un a de la peyne a jeusner, l'autre en a a servir les malades, visiter les prisonniers, confesser, prescher, assister les desolés, prier et semblables exercices : cette peyne vaut mieux que celle la ; car outre qu'elle matte egalement, elle a des fruitz beaucoup plus desirables. Et partant, generalement, il est mieux de garder plus de forces corporelles qu'il n'est requis, que d'en ruiner plus qu'il ne faut ; car on peut tous-jours les abbattre quand on veut, mays on ne les peut pas reparer tous-jours quand on veut.

Il me semble que nous devons avoir en grande reverence la parolle que nostre Sauveur et Redempteur Jesus Christ dit a ses Disciples[8] : *Manges ce qui sera mis devant vous.* C'est, comme je crois, une plus grande vertu de manger sans choix ce qu'on vous presente et en mesme ordre qu'on le vous presente, ou qu'il soit a vostre goust

ou qu'il ne le soit pas, que de choisir tous-jours le pire. Car encor que cette derniere façon de vivre semble plus austere, l'autre neanmoins a plus de resignation, car par icelle on ne renonce pas seulement a son goust, mais encor a son choix ; et si, ce n'est pas une petite austerité de tourner son goust a toute main et le tenir sujet aux rencontres[a], joint que cette sorte de mortification ne paroist point, n'incommode personne, et est uniquement propre pour la vie civile. Reculer une viande pour en prendre une autre, pincer et racler toutes choses, ne treuver jamais rien de bien appresté ni de bien net, faire des mysteres a chaque morceau, cela ressent un cœur mol et attentif aux platz et aux escuelles. J'estime plus que saint Bernard beut de l'huyle pour de l'eau ou du vin, que s'il eust beu de l'eau d'absynthe avec attention ; car c'estoit signe qu'il ne pensoit pas a ce qu'il beuvoit. Et en cette nonchalance de ce qu'on doit manger et qu'on boit gist la perfection de la prattique de ce mot sacré : *Manges ce qui vous sera mis devant.* J'excepte neanmoins les viandes qui nuisent a la santé ou qui mesme incommodent l'esprit, comme font a plusieurs les viandes chaudes et espicees, fumeuses, venteuses ; et certaines occasions esquelles la nature a besoin d'estre recreée et aydee, pour pouvoir soustenir quelque travail a la gloire de Dieu. Une continuelle et moderee sobrieté est meilleure que les abstinences violentes faittes a diverses reprises et entremeslees de grans relaschemens.

La discipline a une merveilleuse vertu pour resveiller l'appetit de la devotion, estant prise moderement. La haire matte puissamment le cors ; mais son usage n'est pas pour l'ordinaire propre ni aux gens mariés, ni aux delicates complexions, ni a ceux qui ont a supporter d'au-

a. à tout ce qui peut se rencontrer.

tres grandes peynes. Il est vray qu'es jours plus signalés de la penitence, on la peut employer avec l'advis du discret confesseur.

Il faut prendre de la nuit pour dormir, chacun selon sa complexion, autant qu'il est requis pour bien utilement veiller le jour. Et parce que l'Escriture Sainte, en cent façons, l'exemple des Saintz et les raysons naturelles nous recommandent grandement les matinees, comme les meilleures et plus fructueuses pieces de nos jours, et que Nostre Seigneur mesme est nommé *Soleil levant*[9] et Nostre Dame, *Aube du jour*[10], je pense que c'est un soin vertueux de prendre son sommeil devers le soir a bonne heure, pour pouvoir prendre son resveil et faire son lever de bon matin. Certes, ce tems la est le plus gracieux, le plus doux et le moins embarrassé ; les oyseaux mesmes nous provoquent en iceluy au resveil et aux loüanges de Dieu : si que le lever matin sert a la santé et a la sainteté.

Balaam monté sur son asnesse alloit treuver Balac[11] ; mais parce qu'il n'avoit pas droite intention, l'Ange l'attendit en chemin avec une espee en main pour le tuer. L'asnesse, qui voyoit l'Ange, s'arresta par trois diverses fois comme restive ; Balaam cependant la frappoit cruellement de son baston pour la faire avancer, jusques a la troisiesme fois qu'elle, estant couchee tout a fait sous Balaam, luy parla par un grand miracle, disant : *Que t'ay-je fait? pourquoy tu m'as battue des-ja par trois fois?* Et tost apres, les yeux de Balaam furent ouvertz, et il vit l'Ange qui luy dit : *Pourquoy as-tu battu ton asnesse? si elle ne se fust destournee de devant moy je t'eusse tué* et l'eusse reservee. Lhors Balaam dit a l'Ange : Seigneur, *j'ay peché, car je ne sçavois pas que tu te misses contre moy* en la voye. Voyes-vous, Philothee, Balaam est la cause du mal, et il frappe et bat la pauvre asnesse qui n'en peut mais.

Il en prend ainsy bien souvent en nos affaires ; car cette femme voit son mari ou son enfant malade, et soudain elle court au jeusne, a la haire, a la discipline, comme fit David pour un pareil sujet[12]. Helas, chere amie, vous battes le pauvre asne, vous affligés vostre cors, et il ne peut mais de vostre mal, ni dequoy Dieu a son espee desgainee sur vous ; corrigés vostre cœur qui est idolatre de ce mari, et qui permettoit mille vices a l'enfant et le destinoit a l'orgueil, a la vanité et a l'ambition. Cet homme voit que souvent il tombe lourdement au peché de luxure : le reproche interieur vient contre sa conscience avec l'espee au poing pour l'outrepercer d'une sainte crainte ; et soudain son cœur revenant a soy : ah, felonne chair, dit-il, ah, cors desloyal, tu m'as trahi ; et le voyla incontinent a grans coups sur cette chair, a des jeusnes immoderés, a des disciplines demesurees, a des haires insupportables. O pauvre ame, si ta chair pouvoit parler comme l'asnesse de Balaam, elle te diroit : pourquoy me frappes-tu, miserable ? c'est contre toy, o mon ame, que Dieu arme sa vengeance, c'est toy qui es la criminelle ; pourquoy me conduis-tu aux mauvaises conversations[a] ? pourquoy appliques-tu mes yeux, mes mains, mes levres aux lascivetés ? pourquoy me troubles-tu par des mauvaises imaginations ? Fay des bonnes pensees, et je n'auray pas de mauvais mouvemens ; hante les gens pudiques, et je ne seray point agitee de ma concupiscence. Helas, c'est toy qui me jettes dans le feu, et tu ne veux pas que je brusle ; tu me jettes la fumee aux yeux, et tu ne veux pas qu ilz s'enflamment. Et Dieu sans doute vous dit en ces cas-la : Battes, rompes, *fendes*, froisses *vos cœurs*[13] principalement, car c'est contre eux que mon courroux est animé. Certes, pour guerir la demangeaison il n'est pas tant besoin de se

a. fréquentations.

laver et baigner, comme de purifier le sang et rafraischir le foye ; ainsy, pour nous guerir de nos vices il est voyrement bon de mortifier la chair, mais il est sur tout necessaire de bien purifier nos affections et rafraischir nos cœurs.

Or, en tout et par tout, il ne faut nullement entreprendre des austerités corporelles qu'avec l'advis de nostre guide.

CHAPITRE XXIV.

DES CONVERSATIONS ET DE LA SOLITUDE.

Rechercher les conversations et les fuir, ce sont deux extremités blasmables en la devotion civile[a], qui est celle de laquelle je vous parle. La fuite d'icelles tient du desdain et mespris du prochain, et la recherche ressent[b] a l'oysiveté et a l'inutilité. Il faut aymer le prochain comme soy mesme[1] : pour monstrer qu'on l'ayme, il ne faut pas fuir d'estre avec luy, et pour tesmoigner qu'on s'ayme soy mesme, on doit demeurer en soy mesme quand on y est. Or, on y est quand on est seul : Pense a toy mesme, dit saint Bernard[2], et puys aux autres. Si donques rien ne vous presse d'aller en conversation ou d'en recevoir chez vous, demeurés en vous mesme et vous entretenés avec vostre cœur ; mais si la conversation vous arrive, ou quelque juste sujet vous invite a vous y rendre, alles de par Dieu, Philothee, et voyes vostre prochain de bon cœur et de bon œil.

---

a. celle qui se pratique dans la vie civile, dans le monde.
b. a du rapport avec.

On appelle mauvaises conversations celles qui se font pour quelque mauvaise intention, ou bien quand ceux qui entreviennent en icelles sont vicieux, indiscretz et dissolus ; et pour celles la, il s'en faut destourner, comme les abeilles se destournent de l'amas des taons et freslons. Car, comme ceux qui ont esté mordus des chiens enragés ont la sueur, l'haleyne et la salive dangereuse, et principalement pour les enfans et gens de delicate complexion, ainsy ces vicieux et desbordés ne peuvent estre frequentés qu'avec hazard et peril, sur tout par ceux qui sont de devotion encores tendre et delicate.

Il y a des conversations inutiles a toute autre chose qu'a la seule recreation, lesquelles se font par un simple divertissement des occupations serieuses ; et quant a celles la, comme il ne faut pas s'y addonner, aussi peut-on leur donner le loysir destiné a la recreation.

Les autres conversations ont pour leur fin l'honnesteté, comme sont les visites mutuelles et certaines assemblees qui se font pour honnorer le prochain ; et quant a celles la comme il ne faut pas estre superstitieuse[a] a les prattiquer, aussi ne faut-il pas estre du tout incivile a les mespriser, mais satisfaire avec modestie au devoir que l'on y a, affin d'eviter egalement la rusticité et la legereté.

Reste les conversations utiles, comme sont celles des personnes devotes et vertueuses : o Philothee, ce vous sera tous-jours un grand bien d'en rencontrer souvent de telles. La vigne plantee parmi les oliviers porte des raisins onctueux et qui ont le goust des olives : une ame qui se treuve souvent parmi les gens de vertu ne peut qu'elle ne participe a leurs qualités. Les bourdons seulz ne peuvent point faire du miel, mais avec les abeilles ilz s'aydent a le faire : c'est un grand advantage pour nous

a. trop scrupuleuse.

bien exercer a la devotion, de converser avec les ames devotes.

En toutes conversations, la naifveté, simplicité, douceur et modestie sont tous-jours preferees. Il y a des gens qui ne font nulle sorte de contenance ni de mouvement qu'avec tant d'artifice que chacun en est ennuyé ; et comme celuy qui ne voudroit jamais se pourmener qu'en comptant ses pas, ni parler qu'en chantant, seroit fascheux au reste des hommes, ainsy ceux qui tiennent un maintien artificieux et qui ne font rien qu'a cadence, importunent extremement la conversation, et en cette sorte de gens il y a tous-jours quelque espece de presomption. Il faut pour l'ordinaire qu'une joye moderee predomine en nostre conversation. Saint Romuald et saint Anthoine sont extremement loüés dequoy, nonobstant toutes les austerités, ilz avoient la face et les paroles ornees de joye, gayeté et civilité. *Resjouissés vous avec les joyeux*[3] ; je vous dis *encor une fois* avec l'Apostre[4] : *Soyés tous-jours joyeuse,* mais *en Nostre Seigneur,* et *que vostre modestie paroisse a tous les hommes.* Pour vous res-jouir en Nostre Seigneur, il faut que le sujet de vostre joye soit non seulement loysible mays honneste : ce que je dis, parce qu'il y a des choses loysibles qui pourtant ne sont pas honnestes ; et affin que vostre modestie paroisse, gardes-vous des insolences lesquelles sans doute sont tous-jours reprehensibles : faire tomber l'un, noircir l'autre, piquer le tiers, faire du mal a un fol, ce sont des risees et joyes sottes et insolentes.

Mais tous-jours, outre la solitude mentale a laquelle vous vous pouves retirer emmi les plus grandes conversations, ainsy que j'ay dit ci dessus[5], vous deves aymer la solitude locale et reelle, non pas pour aller es desertz comme sainte Marie Egyptienne, saint Paul, saint Anthoine, Arsenius et les autres Peres solitaires, mais pour estre

quelque peu en vostre chambre, en vostre jardin et ailleurs, ou plus a souhait vous puissies retirer vostre esprit en vostre cœur, et recreer vostre ame par des bonnes cogitations et saintes pensees, ou par un peu de bonne lecture, a l'exemple de ce grand Evesque Nazianzene qui, parlant de soy mesme, « Je me pourmenois », dit-il, « moy mesme avec moy mesme sur le soleil couchant, et passois le tems sur le rivage de la mer ; car j'ay accoustumé d'user de cette recreation pour me relascher et secouer un peu des ennuis ordinaires» ; et la dessus il discourt de la bonne pensee qu'il fit, que je vous ay recitee ailleurs[6]. Et a l'exemple encores de saint Ambroise, duquel parlant saint Augustin[7], il dit que souvent estant entré en sa chambre (car on ne refusoit l'entree a personne) il le regardoit lire ; et apres avoir attendu quelque tems, de peur de l'incommoder, il s'en retournoit sans mot dire, pensant que ce peu de tems qui restoit a ce grand Pasteur pour revigorer et recreer son esprit, apres le tracas de tant d'affaires, ne luy devoit pas estre osté. Aussi, apres que les Apostres eurent un jour raconté a Nostre Seigneur comme ilz avoyent presché et beaucoup fait : *Venés*, leur dit-il, *en la solitude, et vous y reposés un peu*[8].

CHAPITRE XXV.

DE LA BIEN-SEANCE DES HABITZ[1].

Saint Paul veut que les femmes devotes (il en faut autant dire des hommes) soyent revestues *d'habitz bien-seans, se parans avec pudicité et sobrieté*[2]. Or, la bien-seance des habitz et autres ornemens depend de la matiere, de

la forme et de la netteté[a]. Quant a la netteté, elle doit presque tous-jours estre egale en nos habitz, sur lesquelz, tant qu'il est possible, nous ne devons laisser aucune sorte de souïlleure et vilenie. La netteté exterieure represente en quelque façon l'honnesteté interieure. Dieu mesme requiert l'honnesteté corporelle en ceux qui s'approchent de ses autelz et qui ont la charge principale de la devotion[3].

Quant a la matiere et a la forme des habitz, la bienseance se considere par plusieurs circonstances du tems, de l'aage, des qualités, des compaignies, des occasions. On se pare ordinairement mieux es jours de feste, selon la grandeur du jour qui se celebre ; en tems de penitence, comme en Caresme, on se demet[b] bien fort ; aux noces on porte les robbes nuptiales, et aux assemblees funebres, les robbes de deuil ; aupres des princes on rehausse l'estat[c], lequel on doit abaisser entre les domestiques[d]. La femme mariee se peut et doit orner aupres de son mari, quand il le desire ; si elle en fait de mesme en estant esloignee, on demandera quelz yeux elle veut favoriser avec ce soin particulier. On permet plus d'affiquetz aux filles, parce qu'elles peuvent loysiblement desirer d'aggreer a plusieurs, quoy que ce ne soit qu'affin d'en gaigner un par un saint mariage. On ne treuve pas non plus mauvais que les vefves a marier se parent aucunement, pourveu qu'elles ne facent point paroistre de folastrerie, d'autant qu'ayans des-ja esté meres de famille, et passé par les regretz du vefvage, on tient leur esprit pour meur et attrempé[e]. Mais quant aux vrayes vefves,

---

a. propreté.
b. on retire ces ornements.
c. le costume.
d. quand on se trouve parmi les personnes de la maison.
e. tempéré.

qui le sont non seulement de cors mais aussi de cœur, nul ornement ne leur est convenable, sinon l'humilité, la modestie et la devotion ; car si elles veulent donner de l'amour aux hommes elles ne sont pas vrayes vefves, et si elles n'en veulent pas donner, pourquoy en portent-elles les outils[a] ? Qui ne veut recevoir les hostes, il faut qu'il oste l'enseigne de son logis. On se moque tous-jours des vielles gens quand ilz veulent faire les jolis : c'est une folie qui n'est supportable qu'a la jeunesse.

Soyes propre[b], Philothee ; qu'il n'y ait rien sur vous de trainant et mal ageancé : c'est un mespris de ceux avec lesquelz on converse d'aller entr'eux en habit desaggreable ; mays gardés-vous bien des affaiteries, vanités, curiosités et folastreries. Tenes-vous tous-jours, tant qu'il vous sera possible, du costé de la simplicité et modestie, qui est sans doute le plus grand ornement de la beauté et la meilleure excuse pour la laideur. Saint Pierre advertit principalement les jeunes femmes de ne porter point leurs *cheveux* tant crespés, frisés, annellés et *serpentés*[4]. Les hommes qui sont si lasches que de s'amuser a ces muguetteries sont par tout descriés comme hermaphrodites, et les femmes vaines sont tenues pour imbecilles[c] en chasteté ; au moins si elles en ont, elle n'est pas visible parmi tant de fatras et bagatelles. On dit qu'on n'y pense pas mal, mais je replique, comme j'ay fait ailleurs[5], que le diable en y pense tous-jours. Pour moy, je voudrois que mon devot et ma devote fussent tous-jours les mieux habillés de la trouppe, mais les moins pompeux et affaités[d], et, comme il est dit au proverbe, qu'ilz fussent parés de

---

a. les outils de l'amour, ce qui sert à le provoquer.
b. d'aspect agréable.
c. faibles.
d. recherchés.

grace, bien-seance et dignité. Saint Louys dit en un mot[6] que « l'on se doit vestir selon son estat, en sorte que les sages et bons ne puissent dire : vous en faites trop, ni les jeunes gens : vous en faites trop peu. » Mais en cas que les jeunes ne se veuillent pas contenter de la bien-seance, il se faut arrester a l'advis des sages.

CHAPITRE XXVI.

DU PARLER, ET PREMIEREMENT COMME IL FAUT PARLER DE DIEU.

Les medecins prennent une grande connoissance de la santé ou maladie d'un homme par l'inspection de sa langue ; et nos parolles sont les vrays indices des qualités de nos ames : *Par tes parolles,* dit le Sauveur[1], *tu seras justifié, et par tes parolles tu seras condamné.* Nous portons soudain la main sur la douleur que nous sentons, et la langue sur l'amour que nous avons. Si donq vous estes bien amoureuse de Dieu, Philothee, vous parlerés souvent de Dieu es devis familiers que vous feres avec vos domestiques, amis et voysins : ouy, car *la bouche du juste meditera la sapience, et sa langue parlera du jugement*[2]. Et comme les abeilles ne demeslent autre chose que le miel avec leur petite bouchette, ainsy vostre langue sera tous-jours emmiellee de son Dieu, et n'aura point de plus grande suavité que de sentir couler entre vos levres des loüanges et benedictions de son nom, ainsy qu'on dit[3] de saint François, qui prononçant le saint nom du Seigneur, succoit et lechoit ses levres, comme pour en tirer la plus grande douceur du monde.

Mais parlés tous-jours de Dieu comme de Dieu, c'est

a dire reverемment et devotement, non point faisant la suffisante ni la prescheuse, mais avec l'esprit de douceur, de charité et d'humilité, distillant autant que vous sçaves (comme il est dit de l'Espouse au Cantique des Cantiques [1]) le miel delicieux de la devotion et des choses divines, goutte a goutte, tantost dedans l'oreille de l'un, tantost dedans l'oreille de l'autre, priant Dieu au secret de vostre ame qu'il luy plaise de faire passer cette sainte rosee jusques dans le cœur de ceux qui vous escoutent. Sur tout il faut faire cet office angelique doucement et souëfvement, non point par maniere de correction[a], mais par maniere d'inspiration, car c'est merveille combien la suavité et amiable proposition de quelque bonne chose est une puissante amorce pour attirer les cœurs.

Ne parles donq jamais de Dieu ni de la devotion par maniere d'acquit et d'entretien, mais tous-jours avec attention et devotion : ce que je dis pour vous oster une remarquable vanité qui se treuve en plusieurs qui font profession de devotion, lesquelz a tous propos disent des parolles saintes et ferventes par maniere d'entregent et sans y penser nullement ; et apres les avoir dites, il leur est advis qu'ilz sont telz que les parolles tesmoignent, ce qui n'est pas.

CHAPITRE XXVII.

DE L'HONNESTETE DES PAROLES ET DU RESPECT QUE L'ON DOIT AUX PERSONNES.

Si quelqu'un ne peche point en parole, dit saint Jacques[1], *il est homme parfait.* Gardes vous soigneusement de

a. comme pour corriger les autres.

lascher aucune parole deshonneste ; car encor que vous ne les disies pas avec mauvaise intention, si est ce que ceux qui les oyent[a], les peuvent recevoir d'une autre sorte. La parole deshonneste tombant dans un cœur foible, s'estend et se dilate comme une goutte d'huyle sur le drap ; et quelquefois elle saisit tellement le cœur qu'elle le remplit de mille pensees et tentations lubriques. Car, comme le poison du cors entre par la bouche, aussi celuy du cœur entre par l'oreille, et la langue qui le produit est meurtriere, d'autant qu'encor qu'a l'adventure le venin qu'elle a jetté n'ait pas fait son effect, pour avoir treuvé les cœurs des auditeurs munis de quelque contre-poison, si est ce qu'il n'a pas tenu a sa malice qu'elle ne les ait fait mourir. Et que personne ne me die qu'il n'y pense pas, car Nostre Seigneur qui connoist les pensees a dit[2] que *la bouche parle de l'abondance du cœur* ; et si nous n'y pensions pas mal, le malin neanmoins en pense beaucoup, et se sert tous-jours secrettement de ces mauvais motz pour en transpercer le cœur de quelqu'un. On dit que ceux qui ont mangé de l'herbe qu'on appelle angelique ont tous-jours l'haleyne douce et aggreable ; et ceux qui ont au cœur l'honnesteté et chasteté, qui est la vertu angelique, ont tous-jours leurs parolles nettes, civiles et pudiques. Quant aux choses indecentes et folles, l'Apostre *ne* veut *pas que seulement on les nomme*[3], nous asseurant que rien ne *corrompt* tant *les bonnes mœurs* que *les mauvais devis*[4].

Si ces parolles deshonnestes sont dites a couvert, avec affaiterie et subtilité, elles sont infiniment plus veneneuses ; car, comme plus un dard est pointu plus il entre aysement en nos cors, ainsy plus un mauvais mot est aigu, plus il penetre en nos cœurs. Et ceux qui

---

a. du verbe ouïr.

pensent estre galans hommes a dire de telles parolles en conversation ne sçavent pas pourquoy les conversations sont faittes ; car elles doivent estre comme essaims d'abeilles assemblees pour faire le miel de quelque doux et vertueux entretien, et non pas comme un tas de guespes qui se joignent pour succer quelque pourriture. Si quelque sot vous dit des paroles messeantes, tesmoignés que vos oreilles en sont offencees, ou vous destournant ailleurs ou par quelque autre moyen, selon que vostre prudence vous enseignera.

C'est une des plus mauvaises conditions qu'un esprit peut avoir que d'estre moqueur : Dieu hait extremement ce vice et en a fait jadis des estranges punitions. Rien n'est si contraire a la charité, et beaucoup plus a la devotion, que le mespris et contemnement du prochain. Or, la derision et moquerie ne se fait jamais sans ce mespris ; c'est pourquoy elle est un fort grand peché, en sorte que les docteurs ont rayson de dire que la moquerie est la plus mauvaise sorte d'offense que l'on puisse faire au prochain par les paroles, parce que les autres offences se font avec quelque estime de celuy qui est offencé, et celle-ci se fait avec mespris et contemnement.

Mays quant aux jeux de paroles qui se font des uns aux autres avec une modeste gayeté et joyeuseté, ilz appartiennent a la vertu nommee eutrapelie[a] par les Grecz, que nous pouvons appeller bonne conversation, et par iceux on prend une honneste et amiable recreation sur les occasions frivoles que les imperfections humaines fournissent. Il se faut garder seulement de passer de cette honneste joyeuseté a la moquerie. Or, la moquerie provoque a rire par mespris et contemnement du prochain ; mais la gayeté et gausserie provoque a rire par une simple

a. douceur de mœurs.

liberté, confiance et familiere franchise, conjointe a la gentillesse de quelque mot. Saint Louys, quand les religieux vouloyent luy parler des choses relevees apres disner : Il n'est pas tems d'alleguer, disoit-il, mais de se recreer par quelque joyeuseté et quolibetz : que chacun die ce qu'il voudra honnestement[5] ; ce qu'il disoit favorisant la noblesse qui estoit autour de luy pour recevoir des caresses de sa Majesté. Mais, Philothee, passons tellement le tems par recreation que nous conservions la sainte eternité par devotion.

CHAPITRE XXVIII.

DES JUGEMENS TEMERAIRES.

Ne juges point et vous ne seres point jugés, dit le Sauveur de nos ames[1] ; *ne condamnés point et vous ne seres point condamnés.* Non, dit le saint Apostre[2], *ne juges pas avant le tems, jusques a ce que le Seigneur vienne, qui revelera le secret des tenebres et manifestera les conseils des cœurs.* O que les jugemens temeraires sont desaggreables a Dieu ! Les jugemens des enfans des hommes sont temeraires parce qu'ilz ne sont pas juges les uns des autres, et jugeans ilz usurpent l'office de Nostre Seigneur ; ilz sont temeraires parce que la principale malice du peché depend de l'intention et *conseil du cœur,* qui est *le secret des tenebres* pour nous ; ilz sont temeraires parce qu'un chacun a asses a faire a se juger soy mesme sans entreprendre de juger son prochain. C'est chose egalement necessaire pour n'estre point jugés, de ne point juger les autres et

de se juger soy mesme ; car, comme Nostre Seigneur nous defend l'un, l'Apostre nous ordonne l'autre disant[3] : *Si nous nous jugions nous mesmes, nous ne serions point jugés.* Mais, o Dieu, nous faysons tout au contraire ; car ce qui nous est defendu nous ne cessons de le faire, jugeans a tout propos le prochain, et ce qui nous est commandé, qui est de nous juger nous mesmes, nous ne le faysons jamais.

Selon les causes des jugemens temeraires, il y faut remedier. Il y a des cœurs aigres, amers et aspres de leur nature, qui rendent pareillement aigre et amer tout ce qu'ilz reçoivent, et convertissent, comme dit le Prophete[4], *le jugement en absynthe,* ne jugeans jamais du prochain qu'avec toute rigueur et aspreté : ceux ci ont grandement besoin de tomber entre les mains d'un bon medecin spirituel, car cette amertume de cœur leur estant naturelle, elle est malaysee a vaincre ; et bien qu'en soy elle ne soit pas peché, ains seulement une imperfection, elle est neanmoins dangereuse, parce qu'elle introduit et fait regner en l'ame le jugement temeraire et la mesdisance. Aucuns jugent temerairement non point par aigreur mais par orgueil, leur estant advis qu'a mesure qu'ilz depriment l'honneur d'autruy, ilz relevent le leur propre : espritz arrogans et presomptueux, qui s'admirent eux mesmes et se colloquent si haut en leur propre estime qu'ilz voyent tout le reste comme chose petite et basse : *Je ne suis pas comme le reste des hommes,* disoit ce sot Pharisien[5].

Quelques uns n'ont pas cet orgueil manifeste, ains seulement une certaine petite complaisance a considerer le mal d'autruy pour savourer et faire savourer plus doucement le bien contraire duquel ilz s'estiment doués ; et cette complaisance est si secrette et imperceptible, que si on n'a bonne veuë on ne la peut pas descouvrir, et ceux mesme qui en sont atteins ne la connoissent pas si

on ne la leur monstre. Les autres, pour se flatter et excuser envers eux mesmes et pour adoucir les remors de leurs consciences, jugent fort volontier que les autres sont vicieux du vice auquel ilz se sont voüés, ou de quelque autre aussi grand, leur estant advis que la multitude des criminelz rend leur peché moins blasmable. Plusieurs s'addonnent au jugement temeraire pour le seul playsir qu'ilz prennent a philosopher et deviner des mœurs et humeurs des personnes, par maniere d'exercice d'esprit ; que si par malheur ilz rencontrent quelquefois la verité en leurs jugemens, l'audace et l'appetit de continuer s'accroist tellement en eux, que l'on a peyne de les en destourner. Les autres jugent par passion, et pensent tous-jours bien de ce qu'ilz ayment et tous-jours mal de ce qu'ilz haïssent, sinon en un cas admirable et neanmoins veritable, auquel l'exces de l'amour provoque a faire mauvais jugement de ce qu'on ayme : effect monstreux, mais aussi provenant d'un amour impur, imparfait, troublé et malade, qui est la jalousie, laquelle, comme chacun sçait, sur un simple regard, sur le moindre sousris du monde condamne les personnes de perfidie et d'adultere. En fin, la crainte, l'ambition et telles autres foiblesses d'esprit contribuent souvent beaucoup a la production du soupçon et jugement temeraire.

Mais quelz remedes ? Ceux qui boivent le suc de l'herbe *ophiusa* d'Ethiopie cuydent par tout voir des serpens et choses effroyables[6] : ceux qui ont avalé l'orgueil, l'envie, l'ambition, la haine, ne voyent rien qu'ilz ne treuvent mauvais et blasmable ; ceux la pour estre gueris doivent prendre du vin de palme, et j'en dis de mesme pour ceux-ci : beuves le plus que vous pourrés le vin sacré de la charité, elle vous affranchira de ces mauvaises humeurs qui vous font faire ces jugemens tortus. La charité craint de rencontrer le mal, tant s'en faut qu'elle

l'aille chercher ; et quand elle le rencontre, elle en destourne sa face et le dissimule, ains elle ferme ses yeux avant que de le voir, au premier bruit qu'elle en apperçoit, et puis croit par une sainte simplicité que ce n'estoit pas le mal, mais seulement l'ombre ou quelque fantosme de mal ; que si par force elle reconnoist que c'est luy mesme, elle s'en destourne tout incontinent et tasche d'en oublier la figure. La charité est le grand remede a tous maux, mais specialement pour celuy ci. Toutes choses paroissent jaunes aux yeux des icteriques et qui ont la grande jaunisse l'on dit que pour les guerir de ce mal, il leur faut faire porter de l'esclere[a] sous la plante de leur pied[7]. Certes, ce peché de jugement temeraire est une jaunisse spirituelle, qui fait paroistre toutes choses mauvaises aux yeux de ceux qui en sont atteins ; mais qui en veut guerir il faut qu'il mette les remedes non aux yeux, non a l'entendement, mais aux affections qui sont les pieds de l'ame : si vos affections sont douces, vostre jugement sera doux ; si elles sont charitables, vostre jugement le sera de mesme.

Je vous presente trois exemples admirables. Isaac avoit dit que Rebecca estoit sa seur ; Abimelech vit qu'il se joüoit avec elle, c'est a dire qu'il la caressoit tendrement, et il jugea soudain que c'estoit sa femme[8] : un œil malin eust plustost jugé qu'elle estoit sa garce, ou que, si elle estoit sa seur, qu'il eust esté un inceste ; mais Abimelech suit la plus charitable opinion qu'il pouvoit prendre d'un tel fait. Il faut tous-jours faire de mesme, Philothee, jugeant en faveur du prochain, autant qu'il nous sera possible ; que si une action pouvoit avoir cent visages, il la faut regarder en celuy qui est le plus beau. Nostre Dame estoit grosse, saint Joseph le voyoit clairement ;

a. la chélidoine.

mais parce que d'autre costé il la voyoit toute sainte, toute pure, toute angelique, il ne peut onques croire qu'elle eut pris sa grossesse contre son devoir, si qu'il se resoulvoit, en la laissant, d'en laisser le jugement a Dieu : quoy que l'argument fut violent pour luy faire concevoir mauvaise opinion de cette Vierge, si[a] ne voulut-il jamais l'en juger. Mais pourquoy ? *parce*, dit l'Esprit de Dieu, *qu'il estoit juste*[9] : l'homme juste, quand il ne peut plus excuser ni le fait ni l'intention de celuy que d'ailleurs il connoist homme de bien, encor n'en veut-il pas juger, mais oste cela de son esprit et en laisse le jugement a Dieu. Mais le Sauveur crucifié, ne pouvant excuser du tout le peché de ceux qui le crucifioyent, au moins en amoindrit-il la malice, alleguant leur ignorance[10]. Quand nous ne pouvons excuser le peché, rendons-le au moins digne de compassion, l'attribuant a la cause la plus supportable qu'il puisse avoir, comme a l'ignorance ou a l'infirmité.

Mais ne peut-on donq jamais juger le prochain ? Non certes, jamais ; c'est Dieu, Philothee, qui juge les criminelz en justice. Il est vray qu'il se sert de la voix des magistratz pour se rendre intelligible a nos oreilles : ilz sont ses truchemens et interpretes et ne doivent rien prononcer que ce qu'ilz ont appris de luy, comme estans ses oracles ; que s'ilz font autrement, suivans leurs propres passions, alhors c'est vrayement eux qui jugent et qui par consequent seront jugés, car il est defendu aux hommes en qualité d'hommes, de juger les autres.

De voir ou connoistre une chose ce n'est pas en juger, car le jugement, au moins selon la phrase de l'Escriture, presuppose quelque petite ou grande, vraye ou apparente difficulté qu'il faille vuider ; c'est pourquoy elle dit[11]

a. cependant.

que *ceux qui ne croyent point sont des-ja jugés*, parce qu'il n'y a point de doute en leur damnation. Ce n'est donq pas mal fait de douter du prochain, non, car il n'est pas defendu de douter, ains de juger ; mais il n'est pourtant pas permis ni de douter ni de soupçonner sinon ric a ric, tout autant que les raysons et argumens nous contraignent de douter ; autrement les doutes et soupçons sont temeraires. Si quelque œil malin eust veu Jacob quand il baysa Rachel aupres du puits[12], ou qu'il eust veu Rebecca accepter des brasseletz et pendans d'oreille d'Eliezer, homme inconneu en ce païs-la[13], il eust sans doute mal pensé de ces deux exemplaires de chasteté, mais sans rayson et fondement ; car quand une action est de soy mesme indifferente, c'est un soupçon temeraire d'en tirer une mauvaise consequence, sinon que plusieurs circonstances donnent force a l'argument. C'est aussi un jugement temeraire de tirer consequence d'un acte pour blasmer la personne ; mais ceci je le diray tantost plus clairement[14].

En fin, ceux qui ont bien soin de leurs consciences ne sont gueres sujetz au jugement temeraire ; car comme les abeilles voyans le brouïllart ou tems nubileux se retirent en leurs ruches a mesnager le miel[a], ainsy les cogitations des bonnes ames ne sortent pas sur des objetz embrouillés ni parmi les actions nubileuses des prochains : ains, pour en eviter le rencontre, se ramassent dedans le cœur pour y mesnager les bonnes resolutions de leur amendement propre. C'est le fait d'une ame inutile, de s'amuser a l'examen de la vie d'autruy.

J'excepte ceux qui ont charge des autres, tant en la famille qu'en la republique ; car une bonne partie de leur conscience consiste a regarder et veiller sur celle des

a. pour s'occuper du miel.

autres. Qu'ilz facent donq leur devoir avec amour ; passé cela, qu'ilz se tiennent en eux mesmes pour ce regard.

CHAPITRE XXIX.

DE LA MESDISANCE.

Le jugement temeraire produit l'inquietude, le mespris du prochain, l'orgueil et complaisance de soy mesme et cent autres effectz tres pernicieux, entre lesquelz la mesdisance tient des premiers rangs, comme la vraye peste des conversations. O que n'ay-je un des charbons du saint autel pour toucher les levres des hommes, affin que leur *iniquité fust ostee et* leur *peché nettoyé*, a l'imitation du Seraphin qui purifia la bouche d'Isaye[1] ! Qui osteroit la mesdisance du monde, en osteroit une grande partie des *pechés* et de *l'iniquité.*

Quicomque oste injustement la bonne renommee a son prochain, outre le peché qu'il commet, il est obligé a faire la reparation, quoy que diversement selon la diversité des mesdisances ; car nul ne peut entrer au Ciel avec le bien d'autruy, et entre tous les bien exterieurs la renommee est le meilleur. La mesdisance est une espece de meurtre, car nous avons trois vies : la spirituelle qui gist en la grace de Dieu, la corporelle qui gist en l'ame, et la civile qui consiste en la renommee ; le peché nous oste la premiere, la mort nous oste la seconde, et la mesdisance nous oste la troisiesme. Mais le mesdisant par un seul coup de sa langue fait ordinairement trois meurtres : il tue son ame et celle de celuy qui l'escoute, d'un homicide spirituel, et oste la vie a celuy duquel il mesdit ; car, comme disoit saint Bernard[2], et

celuy qui mesdit et celuy qui escoute le mesdisant, tous deux ont le diable sur eux, mais l'un l'a en la langue et l'autre en l'oreille. David parlant des mesdisans[3] : *Ilz ont affilé leurs langues,* dit-il, *comme un serpent.* Or, le serpent a la langue fourchue et a deux pointes, comme dit Aristote[4] ; et telle est celle du mesdisant, qui d'un seul coup pique et empoisonne l'oreille de l'escoutant et la reputation de celuy de qui elle parle.

Je vous conjure donques, treschere Philothee, de ne jamais mesdire de personne, ni directement ni indirectement : gardés-vous d'imposer des faux crimes et pechés au prochain, ni de descouvrir ceux qui sont secretz, ni d'aggrandir ceux qui sont manifestes, ni d'interpreter en mal la bonne œuvre, ni de nier le bien que vous sçaves estre en quelqu'un, ni le dissimuler malicieusement, ni le diminuer par paroles, car en toutes ces façons vous offenseries grandement Dieu, mais sur tout accusant fausement et niant la verité au prejudice du prochain ; car c'est double peché de mentir et nuire tout ensemble au prochain.

Ceux qui pour mesdire font des prefaces d'honneur ou qui disent de petites gentillesses et gausseries entre deux, sont les plus fins et veneneux mesdisans de tous. Je proteste, disent-ilz, que je l'ayme et que au reste c'est un galant homme ; mays cependant il faut dire la verité, il eut tort de faire une telle perfidie ; c'est une fort vertueuse fille, mais elle fut surprinse, et semblables petitz ageancemens. Ne voyes-vous pas l'artifice ? Celuy qui veut tirer a l'arc tire tant qu'il peut la fleche a soy, mais ce n'est que pour la darder plus puissamment : il semble que ceux ci retirent leur mesdisance a eux, mais ce n'est que pour la descocher plus fermement, affin qu'elle penetre plus avant dedans les cœurs des escoutans. La mesdisance dite par forme de gausserie est encores plus

cruelle que toutes ; car, comme la ciguë n'est pas de soy un venin fort pressant, ains asses lent et auquel on peut aysement remedier, mais estant pris avec le vin il est irremediable[5], ainsy la mesdisance qui de soy passeroit legerement par une oreille et sortiroit par l'autre, comme l'on dit, s'arreste fermement en la cervelle des escoutans quand elle est presentee dedans quelque mot subtil et joyeux. *Ilz ont,* dit David[6], *le venin de l'aspic en leurs levres.* L'aspic fait sa piqueure presque imperceptible, et son venin d'abord rend une demangeaison delectable, au moyen dequoy le cœur et les entrailles se dilatent et reçoivent le poison, contre lequel par apres il n'y a plus de remede.

Ne dites pas : un tel est un ivroigne, encores que vous l'ayes veu ivre ; ni, il est adultere, pour l'avoir veu en ce peché ; ni, il est inceste, pour l'avoir treuvé en ce malheur ; car un seul acte ne donne pas le nom a la chose. Le soleil s'arresta une fois en faveur de la victoire de Josué[7] et s'obscurcit une autre fois en faveur de celle du Sauveur[8] ; nul ne dira pourtant qu'il soit ou immobile ou obscur. Noé s'enivra une fois et Loth une autre fois, et celuy ci de plus commit un grand inceste : ilz ne furent pourtant ivroignes ni l'un ni l'autre, ni le dernier ne fut pas inceste, ni saint Pierre sanguinaire pour avoir une fois respandu du sang, ni blasphemateur pour avoir une fois blasphemé. Pour prendre le nom d'un vice ou d'une vertu, il faut y avoir fait quelque progres et habitude ; c'est donq une imposture de dire qu'un homme est cholere ou larron, pour l'avoir veu courroucer ou desrober une fois.

Encor qu'un homme ait esté vicieux longuement, on court fortune de mentir quand on le nomme vicieux. Simon le lepreux appelloit Magdeleine *pecheresse*[9], parce qu'elle l'avoit esté nagueres ; il mentoit neanmoins, car

elle ne l'estoit plus, mais une tressainte penitente ; aussi Nostre Seigneur prend en protection sa cause. Ce fol Pharisien tenoit le Publicain pour grand pecheur, ou peut estre pour *injuste, adultere, ravisseur* ; mais il se trompoit grandement, car tout a l'heure mesme il estoit *justifié*[10]. Helas, puisque la bonté de Dieu est si grande qu'un seul moment suffit pour impetrer et recevoir sa grace, quelle asseurance pouvons-nous avoir qu'un homme qui estoit hier pecheur le soit aujourd'huy ? Le jour precedent ne doit pas juger le jour present, ni le jour present ne doit pas juger le jour precedent : il n'y a que le dernier qui les juge tous. Nous ne pouvons donq jamais dire qu'un homme soit meschant, sans danger de mentir ; ce que nous pouvons dire, en cas qu'il faille parler, c'est qu'il fit un tel acte mauvais, il a mal vescu en tel tems, il fait mal maintenant ; mais on ne peut tirer nulle consequence d'hier a ce jourd'huy, ni de ce jourd'huy au jour d'hier, et encor moins au jour de demain.

Encor qu'il faille estre extremement delicat a ne point mesdire du prochain, si faut-il se garder d'une extremité en laquelle quelques uns tombent, qui, pour eviter la mesdisance, loüent et disent bien du vice. S'il se treuve une personne vrayement mesdisante, ne dites pas pour l'excuser qu'elle est libre et franche ; une personne manifestement vaine, ne dites pas qu'elle est genereuse et propre ; et les privautés dangereuses, ne les appellés pas simplicités ou naifvetés ; ne fardes pas la desobeissance du nom de zele, ni l'arrogance du nom de franchise, ni la lasciveté du nom d'amitié. Non, chere Philothee, il ne faut pas, pensant fuir le vice de la mesdisance, favoriser, flatter ou nourrir les autres, ains faut dire rondement et franchement mal du mal et blasmer les choses blasmables : ce que faisant, nous glorifions Dieu, moyennant que ce soit avec les conditions suivantes.

Pour loüablement blasmer les vices d'autruy, il faut que l'utilité ou de celuy duquel on parle ou de ceux a qui l'on parle le requiere. On recite devant des filles les privautés indiscretes de telz et de telles, qui sont manifestement perilleuses ; la dissolution d'un tel ou d'une telle en paroles ou en contenances qui sont manifestement lubriques : si je ne blasme librement ce mal et que je le veuille excuser, ces tendres ames qui escoutent prendront occasion de se relascher a quelque chose pareille ; leur utilité donq requiert que tout franchement je blasme ces choses-la sur le champ, sinon que je puisse reserver a faire ce bon office plus a propos et avec moins d'interest[a] de ceux de qui on parle, en une autre occasion. Outre cela, encor faut-il qu'il m'appartienne de parler sur ce sujet, comme quand je suis des premiers de la compaignie, et que si je ne parle il semblera que j'appreuve le vice : que si je suis des moindres, je ne dois pas entreprendre de faire la censure. Mais sur tout il faut que je sois exactement juste en mes paroles pour ne pas dire un seul mot de trop : par exemple, si je blasme la privauté de ce jeune homme et de cette fille, parce qu'elle est trop indiscrete et perilleuse, o Dieu, Philothee, il faut que je tienne la balance bien juste pour ne point aggrandir la chose, pas mesme d'un seul brin. S'il n'y a qu'une foible apparence, je ne diray rien que cela ; s'il n'y a qu'une simple imprudence, je ne diray rien davantage ; s'il n'y a ni imprudence ni vraye apparence du mal, ains seulement que quelque esprit malicieux en puisse tirer pretexte de mesdisance, ou je n'en diray rien du tout, ou je diray cela mesme. Ma langue, tandis que je parle du prochain, est en ma bouche comme un rasoir en la main du chirurgien qui veut trancher entre les nerfs et les tendons : il faut que le coup que

a. avec moins de dommage pour.

je donneray soit si juste, que je ne die ni plus ni moins que ce qui en est. Et en fin, il faut sur tout observer, en blasmant le vice, d'espargner le plus que vous pourrés la personne en laquelle il est.

Il est vray que des pecheurs infames, publiques et manifestes on en peut parler librement, pourveu que ce soit avec esprit de charité et de compassion, et non point avec arrogance et presomption, ni pour se plaire au mal d'autruy ; car pour ce dernier c'est le fait d'un cœur vil et abject. J'excepte entre tous, les ennemis declarés de Dieu et de son Eglise ; car ceux-la, il les faut descrier tant qu'on peut, comme sont les sectes des heretiques et schismatiques et les chefs d'icelles : c'est charité de crier au loup quand il est entre les brebis, voyre ou qu'il soit.

Chacun se donne liberté de juger et censurer les princes et de mesdire des nations toutes entieres, selon la diversité des affections que l'on a en leur endroit : Philothee, ne faites pas cette faute ; car outre l'offense de Dieu, elle vous pourroit susciter mille sortes de querelles.

Quand vous oyes mal dire, rendés douteuse l'accusation, si vous le pouves faire justement ; si vous ne pouves pas, excuses l'intention de l'accusé ; que si cela ne se peut, tesmoignes de la compassion sur luy, escartes ce propos-la, vous resouvenant et faisant resouvenir la compaignie que ceux qui ne tombent pas en faute en doivent toute la grace a Dieu. Rappellés a soy le mesdisant par quelque douce maniere ; dites quelque autre bien de la personne offensee si vous le sçaves.

CHAPITRE XXX.

QUELQUES AUTRES ADVIS TOUCHANT LE PARLER.

Que vostre langage soit doux, franc, sincere, rond, naif et fidelle. Gardés-vous des duplicités, artifices et feintises ; bien qu'il ne soit pas bon de dire tous-jours toutes sortes de verités, si n'est-il jamais permis de contrevenir a la verité. Accoustumes-vous a ne jamais mentir a vostre escient, ni par excuse ni autrement, vous resouvenant que Dieu est le *Dieu de verité*[1]. Si vous en dites par mesgarde et vous pouves les corriger sur le champ par quelque explication ou reparation, corrigés les : une excuse veritable a bien plus de grace et de force pour excuser, que le mensonge.

Bien que quelquefois on puisse discretement et prudemment desguiser et couvrir la verité par quelque artifice de parolle, si ne faut-il pas prattiquer cela sinon en chose d'importance, quand la gloire et service de Dieu le requierent manifestement : hors de la, les artifices sont dangereux, car, comme dit la sacree Parolle[2], *le Saint Esprit* n'habite point en un esprit *feint* et double. Il n'y a nulle si bonne et desirable finesse que la simplicité. Les prudences mondaines et artifices charnelz appartiennent aux enfans de ce siecle ; mais les enfans de Dieu cheminent sans destour et ont le cœur sans replis. *Qui chemine simplement*, dit le Sage[3], *il chemine confidemment*[a]. Le mensonge, la duplicité, la simulation tesmoignent tous-jours un esprit foible et vil.

---

a. avec confiance.

Saint Augustin avoit dit au quatriesme Livre de ses *Confessions*[4], que son ame et celle de son ami n'estoyent qu'une seule ame, et que cette vie luy estoit en horreur apres le trespas de son ami, parce qu'il ne vouloit pas vivre a moitié, et que aussi pour cela mesme il craignoit a l'adventure de mourir, affin que son ami ne mourust du tout. Ces parolles luy semblerent par apres trop artificieuses et affectees, si qu'il les revoque au livre de ses *Retractations*[5] et les appelle une ineptie. Voyés-vous chere Philothee, combien cette sainte belle ame est douillette au sentiment de l'affaiterie des paroles ? Certes c'est un grand ornement de la vie chrestienne que la fidelité, rondeur et sincerité du langage. *J'ay dit, je prendray garde a mes voyes pour ne point pecher en ma langue ; Hé, Seigneur, mettes des gardes a ma bouche et une porte qui ferme mes levres,* disoit David[6].

C'est un advis du roy saint Louys, de ne point desdire personne, sinon qu'il y eust peché ou grand dommage a consentir[7] : c'est affin d'eviter toutes contestes et disputes. Or, quand il importe de contredire a quelqu'un et d'opposer son opinion a celle d'un autre, il faut user de grande douceur et dexterité, sans vouloir violenter l'esprit d'autruy car aussi bien ne gaigne-on rien prenant les choses asprement. Le parler peu, tant recommandé par les anciens sages, ne s'entend pas qu'il faille dire peu de paroles, mais de n'en dire pas beaucoup d'inutiles ; car en matiere de parler, on ne regarde pas a la quantité, mais a la qualité. Et me semble qu'il faut fuir les deux extremités : car de faire trop l'entendu et le severe, refusant de contribuer aux devis familiers qui se font es conversations, il semble qu'il y ait ou manquement de confiance, ou quelque sorte de desdain ; de babiller aussi et cajoler[a] tous-jours, sans

a. jacasser.

donner ni loysir ni commodité aux autres de parler a souhait cela tient de l'esventé et du leger.

Saint Louys ne treuvoit pas bon qu'estant en compaignie l'on parlast en secret et en conseil, et particulierement a table, affin que l'on ne donnast soupçon que l'on parlast des autres en mal : « Celuy », disoit il[8], « qui est a table en bonne compaignie, qui a a dire quelque chose joyeuse et plaisante, la doit dire que tout le monde l'entende ; si c'est chose d'importance, on la doit taire sans en parler. »

CHAPITRE XXXI.

DES PASSETEMS ET RECREATIONS, ET PREMIEREMENT DES LOYSIBLES ET LOUABLES.

Il est force de relascher quelquefois nostre esprit, et nostre cors encores a quelque sorte de recreation. Saint Jean l'Evangeliste, comme dit Cassian[1], fut un jour treuvé par un chasseur tenant une perdrix sur son poing, laquelle il caressoit par recreation ; le chasseur luy demanda pourquoy, estant homme de telle qualité, il passoit le tems en chose si basse et vile ; et saint Jean luy dit : Pourquoy ne portes-tu ton arc tous-jours tendu ? De peur, respondit le chasseur, que demeurant tous-jours courbé il ne perde la force de s'estendre quand il en sera mestier[a]. Ne t'estonnee pas donq, repliqua l'Apostre, si je me demetz quelque peu de la rigueur et attention de mon esprit

a. quand il en sera besoin.

pour prendre un peu de recreation, affin de m'employer par apres plus vivement a la contemplation. C'est un vice, sans doute, que d'estre si rigoureux, agreste et sauvage qu'on ne veuille prendre pour soy ni permettre aux autres aucune sorte de recreation.

Prendre l'air, se promener, s'entretenir de devis joyeux et amiables, sonner du luth ou autre instrument, chanter en musique, aller a la chasse, ce sont recreations si honnestes que pour en bien user il n'est besoin que de la commune prudence, qui donne a toutes choses le rang, le tems, le lieu et la mesure.

Les jeux esquelz le gain sert de prix et recompense a l'habilité et industrie du cors ou de l'esprit, comme les jeux de la paume, ballon, paillemaille[a], les courses a la bague, les eschecz, les tables[b], ce sont des recreations de soy mesme bonnes et loysibles. Il se faut seulement garder de l'exces, soit au tems que l'on y employe soit au prix que l'on y met ; car si l'on y employe trop de tems, ce n'est plus recreation, c'est occupation : on n'allege pas ni l'esprit ni le cors, au contraire on l'estourdit, on l'accable. Ayant joüé cinq, six heures aux eschecz, au sortir on est tout recreu et las d'esprit ; joüer longuement a la paume, ce n'est pas recreer le cors, mais l'accabler. Or, si le prix, c'est a dire ce qu'on joüe est trop grand, les affections des joüeurs se desreglent, et outre cela, c'est chose injuste de mettre de grans prix a des habilités et industries de si peu d'importance et si inutiles, comme sont les habilités des jeux.

Mays sur tout prenés garde, Philothee, de ne point attacher vostre affection a tout cela; car pour honneste que soit une recreation, c'est vice d'y mettre son cœur et

a. jeu du mail ou du maillet.
b. jeu de dames.

son affection. Je ne dis pas qu'il ne faille prendre playsir a joüer pendant que l'on joüe, car autrement on ne se recreeroit pas; mais je dis qu'il ne faut pas y mettre son affection pour le desirer, pour s'y amuser et s'en empresser.

CHAPITRE XXXII.

DES JEUX DEFENDUS[1].

Les jeux des dés, des cartes et semblables, esquelz le gain depend principalement du hazard, ne sont pas seulement des recreations dangereuses, comme les danses, mais elles sont simplement et naturellement mauvaises et blasmables; c'est pourquoy elles sont defendues par les lois tant civiles qu'ecclesiastiques. Mais quel grand mal y a-il, me dires-vous? Le gain ne se fait pas en ces jeux selon la rayson, mais selon le sort, qui tombe bien souvent a celuy qui par habilité et industrie ne meritoit rien : la rayson est donq offensee en cela. Mais nous avons ainsy convenu, me dires-vous. Cela est bon pour monstrer que celuy qui gaigne ne fait pas tort aux autres, mais il ne s'ensuit pas que la convention ne soit desraysonnable et le jeu aussi; car le gain qui doit estre le prix de l'industrie, est rendu le prix du sort, qui ne merite nul prix puisqu'il ne dépend nullement de nous.

Outre cela, ces jeux portent le nom de recreation et sont faitz pour cela; et neanmoins ilz ne le sont nullement, mais des violentes occupations. Car, n'est-ce pas occupation de tenir l'esprit bandé et tendu par une attention continuelle, et agité de perpetuelles inquietudes, apprehensions et empressemens? Y a-il attention plus triste,

plus sombre et melancholique que celle des joüeurs? c'est pourquoy il ne faut pas parler sur le jeu, il ne faut pas rire, il ne faut pas tousser, autrement les voyla a despiter.

En fin, il n'y a point de joye au jeu qu'en gaignant, et cette joye n'est-elle pas inique, puisqu'elle ne se peut avoir que par la perte et le desplaysir du compaignon? cette res-jouissance est certes infame. Pour ces trois raysons les jeux sont defendus. Le grand roy saint Louys sçachant que le comte d'Anjou son frere et messire Gautier de Nemours joüoyent, il se leva, malade qu'il estoit, et alla tout chancelant en leur chambre, et la, print les tables, les dés et une partie de l'argent, et les jetta par les fenestres dans la mer, se courrouçant fort a eux[2]. La sainte et chaste damoiselle Sara parlant a Dieu de son innocence : *Vous sçaves*, dit-elle, *o Seigneur, que jamais je n'ay conversé*[a] *entre les joüeurs*[3].

CHAPITRE XXXIII.

DES BALS ET PASSETEMS LOYSIBLES MAIS DANGEREUX.

Les danses et balz sont choses indifferentes de leur nature ; mais selon l'ordinaire façon avec laquelle cet exercice se fait, il est fort penchant et incliné du costé du mal, et par consequent plein de danger et de peril. On les fait de nuit, et parmi les tenebres et obscurités il est aysé de faire glisser plusieurs accidens tenebreux et vicieux, en un sujet qui de soy mesme est fort suscep-

a. que je n'ai jamais fréquenté les joueurs.

tible du mal ; on y fait des grandes veilles, apres lesquelles on perd les matinees des jours suivans, et par consequent le moyen de servir Dieu en icelles : en un mot, c'est tous-jours folie de changer le jour a la nuit, la lumiere aux tenebres, les bonnes œuvres a des folastreries. Chacun porte au bal de la vanité a l'envi ; et la vanité est une si grande disposition aux mauvaises affections et aux amours dangereux et blasmables, qu'aysement tout cela s'engendre es danses.

Je vous dis des danses, Philothee, comme les medecins disent des potirons et champignons : les meilleurs n'en valent rien, disent-ilz ; et je vous dis que les meilleurs balz ne sont gueres bons. Si neanmoins il faut manger des potirons, prenés garde qu'ilz soyent bien apprestés : si par quelque occasion de laquelle vous ne puissies pas vous bien excuser, il faut aller au bal, prenés garde que vostre danse soit bien apprestee. Mais comme faut-il qu'elle soit accommodee ? de modestie, de dignité et de bonne intention. Manges-en peu et peu souvent, disent les medecins parlans des champignons, car, pour bien apprestés qu'ilz soyent, la quantité leur sert de venin : dansés peu et peu souvent, Philothee, car faisant autrement vous vous mettres en danger de vous y affectionner.

Les champignons, selon Pline[1], estans spongieux et poreux comme ilz sont, attirent aysement toute l'infection qui leur est autour, si que estans pres des serpens ilz en reçoivent le venin. Les balz, les danses et telles assemblees tenebreuses[a] attirent ordinairement les vices et pechés qui regnent en un lieu : les querelles, les envies, les moqueries, les folles amours ; et comme ces exercices ouvrent les pores du cors de ceux qui les font, aussi ouvrent-ilz les pores du cœur, au moyen dequoy, si quelque serpent

a. qui ont lieu la nuit.

sur cela vient souffler aux oreilles quelque parole lascive, quelque muguetterie, quelque cajolerie, ou que quelque basilic vienne jetter des regards impudiques, des œillades d'amour, les cœurs sont fort aysés a se laisser saisir et empoisonner. O Philothee, ces impertinentes recreations sont ordinairement dangereuses : elles dissipent l'esprit de devotion, allanguissent les forces, refroidissent la charité et resveillent en l'ame mille sortes de mauvaises affections ; c'est pourquoy il en faut user avec une grande prudence.

Mais sur tout on dit qu'apres les champignons il faut boire du vin pretieux ; et je dis qu'apres les danses il faut user de quelques saintes et bonnes considerations, qui empeschent les dangereuses impressions que le vain playsir qu'on a receu pourroit donner a nos espritz.

Mais quelles considerations ?

1. A mesme tems que vous esties au bal, plusieurs ames brusloyent au feu d'enfer pour les pechés commis a la danse ou a cause de la danse. 2. Plusieurs religieux et gens de devotion estoyent a mesme heure devant Dieu, chantoyent ses loüanges et contemployent sa beauté. O que leur tems a esté bien plus heureusement employé que le vostre ! 3. Tandis que vous aves dansé, plusieurs ames sont decedees en grande angoisse ; mille milliers d'hommes et femmes ont souffert des grans travaux, en leurs lictz, dans les hospitaux et es rües : la goutte, la gravelle, la fievre ardente. Helas, ilz n'ont eu nul repos ! Aures vous point de compassion d'eux ? et penses vous point qu'un jour vous gemirés comme eux, tandis que d'autres danseront comme vous aves fait ? 4. Nostre Seigneur, Nostre Dame, les Anges et les Saintz vous ont veu au bal : ah, que vous leur aves fait grande pitié, voyans vostre cœur amusé a une si grande niayserie, et attentif a cette fadayse. 5. Helas, tandis que vous esties la, le tems s'est passé, la mort s'est approchee ; voyes

qu'elle se moque de vous et qu'elle vous appelle a sa danse, en laquelle les gemissemens de vos proches serviront de violon, et ou vous ne ferés qu'un seul passage de la vie a la mort. Cette danse est le vray passetems des mortelz, puisqu'on y passe en un moment du tems a l'eternité ou des biens ou des peynes.

Je vous remarque ces petites considerations, mais Dieu vous en suggerera bien d'autres a mesme effect, si vous aves sa crainte.

CHAPITRE XXXIV.

QUAND ON PEUT JOUER OU DANSER.

Pour joüer et danser loysiblement, il faut que ce soit par recreation et non par affection ; pour peu de tems et non jusques a se lasser ou estourdir, et que ce soit rarement ; car, qui en fait ordinaire, il convertira la recreation en occupation. Mais en quelle occasion peut-on joüer et danser ? Les justes occasions de la danse et du jeu indifferent sont plus frequentes ; celles des jeux defendus sont plus rares, comme aussi telz jeux sont beaucoup plus blasmables et perilleux. Mais, en un mot, dansés et joüés selon les conditions que je vous ay marquees, quand pour condescendre et complaire a l'honneste conversation en laquelle vous seres, la prudence et discretion vous le conseilleront ; car la condescendance, comme surgeon de la charité, rend les choses indifferentes bonnes, et les dangereuses, permises. Elle oste mesme la malice a celles qui sont aucunement mauvaises : c'est pourquoy les jeux de hazard qui autrement seroient blasmables, ne

le sont pas, si quelquefois la juste condescendance nous y porte.

J'ay esté consolé d'avoir leu en la vie de saint Charles Borromee qu'il condescendoit avec les Suisses en certaines choses esquelles d'ailleurs il estoit fort severe, et que le bienheureux Ignace de Loyola estant invité a joüer l'accepta. Quant a sainte Elizabeth d'Hongrie, elle joüoit et dansoit parfois se treuvant es assemblees de passetems, sans interest de sa devotion, laquelle estoit si bien enracinee dedans son ame que, comme les rochers qui sont autour du lac de Riette croissent estans battus des vagues[1], ainsy sa devotion croissoit emmi les pompes et vanités ausquelles sa condition l'exposoit ; ce sont les grans feux qui s'enflamment au vent, mays les petitz s'esteignent si on ne les y porte a couvert.

CHAPITRE XXXV.

QU'IL FAUT ESTRE FIDELE ES GRANDES ET PETITES OCCASIONS.

L'Espoux sacré, au Cantique des Cantiques,[1] dit que son Espouse luy a ravi *le cœur par un de* ses *yeux et l'un de* ses *cheveux*. Or, entre toutes les parties exterieures du cors humain, il n'y en a point de plus noble, soit pour l'artifice soit pour l'activité, que l'*œil*, ni point de plus vile que les *cheveux ;* c'est pourquoy le divin Espoux veut faire entendre qu'il n'a pas seulement aggreable les grandes œuvres des personnes devotes, mais aussi les moindres et plus basses ; et que pour le servir a son goust, il faut avoir grand soin de le bien servir aux choses grandes

et hautes et aux choses petites et abjectes, puysque nous pouvons egalement, et par les unes et par les autres, luy desrober son *cœur* par amour.

Preparés-vous donq, Philothee, a souffrir beaucoup de grandes afflictions pour Nostre Seigneur, et mesme le martyre ; resoulvés-vous de luy donner tout ce qui vous est de plus pretieux, s'il luy plaisoit de le prendre : pere, mere, frere, mari, femme, enfans, vos yeux mesme et vostre vie, car a tout cela vous deves apprester vostre cœur. Mais tandis que la divine Providence ne vous envoye pas des afflictions si sensibles et si grandes, et qu'il ne requiert pas de vous vos *yeux*, donnes-luy pour le moins vos *cheveux* : je veux dire, supportes tout doucement les menues injures, ces petites incommodités, ces pertes de peu d'importance qui vous sont journalieres ; car par le moyen de ces petites occasions, employees avec amour et dilection, vous gaigneres entierement son *cœur* et le rendres tout vostre. Ces petites charités quotidiennes, ce mal de teste, ce mal de dens, cette defluxion, cette bigearrerie du mari ou de la femme, ce cassement d'un verre, ce mespris ou cette moüe, cette perte de gans, d'une bague, d'un mouchoir, cette petite incommodité que l'on fait d'aller coucher de bonne heure et de se lever matin pour prier, pour se communier, cette petite honte que l'on a de faire certaines actions de devotion publiquement : bref, toutes ces petites souffrances estans prinses et embrassees avec amour contentent extremement la Bonté divine, laquelle pour un seul *verre d'eau* a promis la mer de toute felicité a ses fideles[2] ; et parce que ces occasions se presentent a tout moment, c'est un grand moyen pour assembler beaucoup de richesses spirituelles que de les bien employer.

Quand j'ay veu en la vie de sainte Catherine de Sienne tant de ravissemens et d'eslevations d'esprit, tant de

paroles de sapience, et mesme des predications faites par elle, je n'ay point douté qu'avec cet *œil* de contemplation elle n'eust ravi *le cœur* de son Espoux celeste ; mais j'ay esté egalement consolé quand je l'ay veüe en la cuisine de son pere tourner humblement la broche, attiser le feu, apprester la viande, petrir le pain et faire tous les plus bas offices de la mayson, avec un courage plein d'amour et de dilection envers son Dieu. Et n'estime pas moins la petite et basse meditation qu'elle faisoit parmi les offices vilz et abjectz, que les extases et ravissemens qu'elle eut si souvent, qui ne luy furent peut estre donnés qu'en recompense de cette humilité et abjection. Or sa meditation estoit telle : elle s'imaginoit qu'apprestant pour son pere elle apprestoit pour Nostre Seigneur, comme une sainte Marthe ; que sa mere tenoit la place de Nostre Dame, et ses freres, le lieu des Apostres, s'excitant en cette sorte de servir en esprit toute la cour celeste, et s'employant a ces chetifz services avec une grande suavité, parce qu'elle sçavoit la volonté de Dieu estre telle[3]. J'ay dit cet exemple, ma Philothee, affin que vous sçachies combien il importe de bien dresser toutes nos actions, pour viles qu'elles soient, au service de sa divine Majesté.

Pour cela, je vous conseille tant que je puis d'imiter cette femme forte que le grand Salomon a tant loüee, laquelle, comme il dit[4], mettoit la main a choses fortes, genereuses et relevees, et neanmoins ne laissoit pas de filer et tourner le fuseau : *Elle a mis la main a chose forte, et ses doigtz ont prins le fuseau.* Mettes *la main a chose forte,* vous exerçant a l'orayson et meditation, a l'usage des Sacremens, a donner de l'amour de Dieu aux ames, a respandre de bonnes inspirations dedans les cœurs, et en fin a faire des œuvres grandes et d'importance selon vostre vacation ; mais n'oublies pas aussi vostre *fuseau*

et vostre quenouille, c'est a dire, prattiqués ces petites et humbles vertus lesquelles comme fleurs croissent au pied de la Croix : le service des pauvres, la visitation des malades, le soin de la famille, avec les œuvres qui dependent d'iceluy, et l'utile diligence qui ne vous laissera point oysive ; et parmi toutes ces choses-la, entrejettés des pareilles considerations a celles que je viens de dire de sainte Catherine.

Les grandes occasions de servir Dieu se presentent rarement, mais les petites sont ordinaires : or, qui sera *fidelle en peu de chose*, dit le Sauveur mesme [5], on l'establira *sur beaucoup. Faites* donq *toutes choses au nom* de Dieu [6] et toutes choses seront bien faittes. *Soit que vous mangies, soit que vous beuvies* [7], soit que vous dormies, soit que vous vous recreiés, soit que vous tournies la broche, pourveu que vous sçachies bien mesnager vos affaires, vous prouffiterés beaucoup devant Dieu, faisant toutes ces choses parce que Dieu veut que vous les facies.

CHAPITRE XXXVI [1].

QU'IL FAUT AVOIR L'ESPRIT JUSTE ET RAYSONNABLE.

Nous ne sommes hommes que par la rayson, et c'est pourtant chose rare de treuver des hommes vrayement raysonnables, d'autant que l'amour propre nous detraque ordinairement de la rayson, nous conduisant insensiblement a mille sortes de petites, mais dangereuses injustices et iniquités qui, comme les *petitz renardeaux* desquelz il est parlé aux Cantiques [2], *demolissent les vignes ;* car, d'autant qu'ilz sont petitz on n'y prend pas garde, et

parce qu'ilz sont en quantité ilz ne laissent pas de beaucoup nuire. Ce que je m'en vay vous dire, sont-ce pas iniquités et desraysons ?

Nous accusons pour peu le prochain, et nous nous excusons en beaucoup ; nous voulons vendre fort cher, et acheter a bon marché ; nous voulons que l'on face justice en la mayson d'autruy, et chez nous, misericorde et connivence ; nous voulons que l'on prenne en bonne part nos parolles, et sommes chatouilleux et douilletz a celles d'autruy. Nous voudrions que le prochain nous laschast son bien en le payant, n'est-il pas plus juste qu'il le garde en nous laissant nostre argent ? nous luy sçavons mauvais gré dequoy il ne nous veut pas accommoder, n'a-il pas plus de rayson d'estre fasché dequoy nous le voulons incommoder ? Si nous affectionnons un exercice, nous mesprisons tout le reste et contrerollons tout ce qui ne vient pas a nostre goust. S'il y a quelqu'un de nos inferieurs qui n'ait pas bonne grace ou sur lequel nous ayons une fois mis la dent, quoy qu'il face nous le recevons a mal, nous ne cessons de le contrister et tous-jours nous sommes a le calanger[a], au contraire, si quelqu'un nous est aggreable d'une grace sensuelle, il ne fait rien que nous n'excusions. Il y a des enfans vertueux que leurs peres et meres ne peuvent presque voir, pour quelque imperfection corporelle ; il y en a des vicieux qui sont les favoris, pour quelque grace corporelle.

En tout nous preferons les riches aux pauvres, quoy qu'ilz ne soyent ni de meilleure condition, ni si vertueux ; nous preferons mesmes les mieux vestus. Nous voulons nos droits exactement, et que les autres soyent courtois en l'exaction[b] des leurs ; nous gardons nostre rang poin-

a. à le critiquer.
b. quand ils exigent les leurs.

tilleusement, et voulons que les autres soyent humbles et condescendans ; nous nous plaignons aysement du prochain, et ne voulons qu'aucun se plaigne de nous ; ce que nous faisons pour autruy nous semble tous-jours beaucoup, ce qu'il fait pour nous n'est rien, ce nous semble. Bref, nous sommes comme les perdrix de Paphlagonie qui ont deux cœurs[3] ; car nous avons un cœur doux, gracieux et courtois en nostre endroit, et un cœur dur, severe, rigoureux envers le prochain. Nous avons deux poids : l'un pour peser nos commodités avec le plus d'advantage que nous pouvons, l'autre pour peser celles du prochain avec le plus de desadvantage qu'il se peut ; or, comme dit l'Escriture[4], *les levres trompeuses ont parlé en un cœur et un cœur*, c'est a dire elles ont deux cœurs ; et *d'avoir deux poids, l'un* fort pour recevoir et l'autre foible pour delivrer, *c'est chose abominable devant Dieu*[5].

Philothee, soyes egale et juste en vos actions : mettes-vous tous-jours en la place du prochain, et le mettes en la vostre, et ainsy vous jugerés bien ; rendes-vous vendeuse en achetant et acheteuse en vendant, et vous vendres et acheteres justement. Toutes ces injustices sont petites, parce qu'elles n'obligent pas a restitution, d'autant que nous demeurons seulement dans les termes de la rigueur en ce qui nous est favorable ; mais elles ne laissent pas de nous obliger a nous amender, car ce sont des grans defautz de rayson et de charité ; et, au bout de la, ce ne sont que tricheries, car on ne perd rien a vivre genereusement, noblement, courtoisement, et avec un cœur royal, egal et raysonnable. Resouvenés-vous donq, ma Philothee, d'examiner souvent vostre cœur s'il est tel envers le prochain comme vous voudries que le sien fust envers vous si vous esties en sa place, car voyla le point de la vraye rayson. Trajan estant censuré par ses confidens dequoy

il rendoit, a leur advis, la majesté imperiale trop accostable : Ouy dea, dit-il[6], ne dois-je pas estre tel empereur a l'endroit des particuliers, que je desirerois rencontrer un empereur si j'estois particulier moy mesme?

CHAPITRE XXXVII.

DES DESIRS.

Chacun sçait qu'il se faut garder des desirs des choses vicieuses, car le desir du mal nous rend mauvais. Mais je vous dis de plus, ma Philothee : ne desires point les choses qui sont dangereuses a l'ame, comme sont les balz, les jeux et telz autres passetems ; ni les honneurs et charges, ni les visions et extases, car il y a beaucoup de peril, de vanité et de tromperie en telles choses. Ne desires pas les choses fort esloignees, c'est a dire qui ne peuvent arriver de long tems, comme font plusieurs qui par ce moyen lassent et dissipent leurs cœurs inutilement, et se mettent en danger de grande inquietude. Si un jeune homme desire fort d'estre pourveu de quelque office avant que le tems soit venu, dequoy, je vous prie, luy sert ce desir? Si une femme mariee desire d'estre religieuse, a quel propos? Si je desire d'acheter le bien de mon voysin avant qu'il soit prest a le vendre, ne perds-je pas mon tems en ce desir? Si estant malade, je desire prescher ou dire la sainte Messe, visiter les autres malades et faire les exercices de ceux qui sont en santé, ces desirs ne sont-ilz pas vains, puisqu'en ce tems-la il n'est pas en mon pouvoir de les effectuer? Et ce pendant ces desirs inutiles occupent la place des autres que je devrois

avoir, d'estre bien patient, bien resigné, bien mortifié, bien obeissant et bien doux en mes souffrances, qui est ce que Dieu veut que je prattique pour lhors. Mais nous faysons ordinairement des desirs des femmes grosses, qui veulent des cerises fraisches en l'automne et des raisins frais au printems.

Je n'appreuve nullement qu'une personne attachee a quelque devoir ou vacation, s'amuse a desirer une autre sorte de vie que celle qui est convenable a son devoir, ni des exercices incompatibles a sa condition presente ; car cela dissipe le cœur et l'allanguit es exercices necessaires. Si je desire la solitude des Chartreux, je perds mon tems, et ce desir tient la place de celuy que je dois avoir de me bien employer a mon office present. Non, je ne voudrois pas mesmement que l'on desirast d'avoir meilleur esprit ni meilleur jugement, car ces desirs sont frivoles et tiennent la place de celuy que chacun doit avoir de cultiver le sien tel qu'il est ; ni que l'on desire les moyens de servir Dieu que l'on n'a pas, mais que l'on employe fidellement ceux qu'on a. Or, cela s'entend des desirs qui amusent le cœur ; car quant aux simples souhaitz, ilz ne font nulle nuysance, pourveu qu'ilz ne soyent pas frequens.

Ne desirés pas les croix, sinon a mesure que vous aures bien supporté celles qui se seront presentees ; car c'est un abus de desirer le martyre et n'avoir pas le courage de supporter une injure. L'ennemi nous procure souvent des grans desirs pour des objetz absens et qui ne se presenteront jamais, affin de divertir nostre esprit des objetz presens esquelz, pour petitz qu'ilz soyent, nous pourrions faire grand prouffit. Nous combattons les monstres d'Afrique en imagination, et nous nous laissons tuer en effect aux menus serpens qui sont en nostre chemin, a faute d'attention. Ne desirés point les tentations, car ce

seroit temerité ; mais employés vostre cœur a les attendre courageusement, et a vous en defendre quand elles arriveront.

La varieté des viandes[a] (si principalement la quantité en est grande) charge tous-jours l'estomac, et s'il est foible, elle le ruine : ne remplisses pas vostre ame de beaucoup de desirs, ni mondains, car ceux la vous gasteroyent du tout, ni mesme spirituelz car ilz vous embarrasseroyent. Quand nostre ame est purgee, se sentant deschargee de mauvaises humeurs, elle a un appetit fort grand des choses spirituelles, et, comme tout affamee, elle se met a desirer mille sortes d'exercices de pieté, de mortification, de penitence, d'humilité, de charité, d'orayson. C'est bon signe, ma Philothee, d'avoir ainsy bon appetit, mais regardes si vous pourres bien digerer tout ce que vous voules manger. Choisisses donq, par l'advis de vostre pere spirituel, entre tant de desirs ceux qui peuvent estre prattiqués et executés maintenant ; ceux-la, faites les bien valoir : cela fait, Dieu vous en envoyera d'autres, lesquelz aussi en leurs saisons vous prattiqueres, et ainsy vous ne perdres pas le tems en desirs inutiles. Je ne dis pas qu'il faille perdre aucune sorte de bons desirs, mais je dis qu'il les faut produire par ordre ; et ceux qui ne peuvent estre effectués presentement, il les faut serrer en quelque coin du cœur jusques a ce que leur tems soit venu, et ce pendant effectuer ceux qui sont meurs et de saison ; ce que je ne dis pas seulement pour les spirituelz, mais pour les mondains : sans cela nous ne sçaurions vivre qu'avec inquietude et empressement.

---

a. aliments.

CHAPITRE XXXVIII.

ADVIS POUR LES GENS MARIÉS.

Le Mariage est *un grand Sacrement, je dis en Jesus Christ et en son Eglise*[1] ; il est *honnorable a tous*[2], en tous et en tout, c'est a dire en toutes ses parties. A tous, car les vierges mesmes le doivent honnorer avec humilité ; en tous, car il est egalement saint entre les pauvres comme entre les riches ; en tout, car son origine, sa fin, ses utilités, sa forme et sa matiere sont saintes. C'est la pepiniere du Christianisme, qui remplit la terre de fideles pour accomplir au Ciel le nombre des esleuz ; si que la conservation du bien du mariage est extremement importante a la republique, car c'est sa racine et la source de tous ses ruisseaux.

Pleust a Dieu que son Filz bienaymé fust appellé a toutes les noces comme il fut a celles de Cana : le vin des consolations et benedictions n'y manqueroit jamais, car ce qu'il n'y en a pour l'ordinaire qu'un peu au commencement, c'est d'autant qu'en lieu de Nostre Seigneur on y fait venir Adonis, et Venus en lieu de Nostre Dame. Qui veut avoir des aigneletz beaux et mouchetés, comme Jacob, il faut comme luy presenter aux brebis quand elles s'assemblent pour parier, des belles baguettes de diverses couleurs[3] ; et qui veut avoir un heureux succes au mariage, devroit en ses noces se representer la sainteté et dignité de ce Sacrement ; mais en lieu de cela il y arrive mille desreglemens en passetems, festins et paroles : ce n'est donq pas merveille si les effectz en sont desreglés.

J'exhorte[4] sur tout les mariés a l'amour mutuel que le Saint Esprit leur recommande tant en l'Escriture.

O mariés, ce n'est rien de dire : aymes vous l'un l'autre de l'amour naturel, car les pairs de tourterelles font bien cela ; ni de dire, aymes vous d'un amour humain, car les payens ont bien prattiqué cet amour la ; mais je vous dis, apres le grand Apostre[5] : *Maris, aymes vos femmes comme Jesus Christ ayme son Eglise ;* o femmes, aymes vos maris comme l'Eglise ayme son Sauveur. Ce fut Dieu qui amena Eve a nostre premier pere Adam et la luy donna a femme : c'est aussi Dieu, mes amis, qui de sa main invisible a fait le nœud du sacré lien de vostre mariage, et qui vous a donné les uns aux autres ; pourquoy ne vous cherisses vous d'un amour tout saint, tout sacré, tout divin ?

Le premier effect de cet amour, c'est l'union indissoluble de vos cœurs. Si on colle deux pieces de sapin ensemble, pourveu que la colle soit fine, l'union en sera si forte qu'on fendroit beaucoup plus tost les pieces es autres endroitz, qu'en l'endroit de leur conjonction ; mais Dieu conjoint le mari a la femme en son propre sang, c'est pourquoy cette union est si forte que plustost l'ame se doit separer du cors de l'un et de l'autre, que non pas le mari de la femme. Or cette union ne s'entend pas principalement du cors, ains du cœur, de l'affection et de l'amour.

Le second effect de cet amour doit estre la fidelité inviolable de l'un a l'autre. Les cachetz estoyent anciennement gravés es anneaux que l'on portoit aux doigtz, comme mesme l'Escriture Sainte tesmoigne[6] ; voyci donq le secret de la ceremonie que l'on fait es noces : l'Eglise, par la main du prestre, benit un anneau, et le donnant premierement a l'homme, tesmoigne qu'elle scelle et cachette son cœur par ce Sacrement, affin que jamais plus ni le nom ni l'amour d'aucune autre femme ne puisse entrer en iceluy, tandis que celle la vivra laquelle luy a

esté donnee ; puys, l'espoux remet l'anneau en la main de la mesme espouse, affin que reciproquement elle sache que jamais son cœur ne doit recevoir de l'affection pour aucun autre homme, tandis que celuy vivra sur terre que Nostre Seigneur vient de luy donner.

Le troysiesme fruit du mariage c'est la production et legitime nourriture[a] des enfans. Ce vous est grand honneur, o mariés, dequoy Dieu voulant multiplier les ames qui le puissent benir et loüer a toute eternité, il vous rend les cooperateurs d'une si digne besoigne par la production des cors dans lesquelz il respand, comme gouttes celestes, les ames en les creant, comme il les cree en les infusant dedans les cors.

Conservés donq, o maris, un tendre, constant et cordial amour envers vos femmes : pour cela la femme fut tiree du costé plus proche du cœur du premier homme, affin qu'elle fust aymee de luy cordialement et tendrement. Les imbecillités et infirmités, soit du cors soit de l'esprit de vos femmes ne vous doivent provoquer a nulle sorte de desdain, ains plustost a une douce et amoureuse compassion, puisque Dieu les a creées telles affin que, dependant de vous, vous en receussies plus d'honneur et de respect, et que vous les eussies tellement pour compaignes que vous en fussies neanmoins les chefz et superieurs. Et vous, o femmes, aymes tendrement, cordialement, mays d'un amour respectueux et plein de reverence, les maris que Dieu vous a donnés ; car vrayement Dieu pour cela les a creés d'un sexe plus vigoureux et predominant, et a voulu que la femme fust une dependance de l'homme *un os de* ses *os, une chair de* sa *chair*, et qu'elle fust produitte d'une coste d'iceluy, tiree de dessous ses bras, pour monstrer qu'elle doit estre sous

a. action de les élever.

la main et conduitte du mari ; et toute l'Escriture Sainte vous recommande estroittement cette subjection, laquelle neanmoins la mesme Escriture vous rend douce, non seulement voulant que vous vous y accommodiés avec amour, mais ordonnant a vos maris qu'ilz l'exercent avec grande dilection, tendreté et suavité : *Maris*, dit saint Pierre[8], *portes vous*[a] *discretement avec vos femmes, comme avec un vaisseau plus fragile, leur portant honneur.* Mais tandis que je vous exhorte d'aggrandir de plus en plus ce reciproque amour que vous vous deves, prenes garde qu'il ne se convertisse point en aucune sorte de jalousie ; car il arrive souvent que comme le ver s'engendre de la pomme la plus delicate et la plus meure, aussi la jalousie naist en l'amour le plus ardent et pressant des mariés, duquel neanmoins il gaste et corrompt la substance, car petit a petit il engendre les noises, dissensions et divorces[b]. Certes, la jalousie n'arrive jamais ou l'amitié est reciproquement fondee sur la vraÿe vertu, c'est pourquoy elle est une marque indubitable d'un amour aucunement sensuel, grossier et qui s'est addressé en lieu ou il a rencontré une vertu manque[c], inconstante et sujette a defiance. C'est donq une sotte ventance d'amitié que de la vouloir exalter par la jalousie, car la jalousie est voirement marque de la grandeur et grosseur de l'amitié, mais non pas de la bonté, pureté et perfection d'icelle ; puisque la perfection de l'amitié presuppose l'asseurance de la vertu de la chose qu'on ayme, et la jalousie en presuppose l'incertitude.

Si vous voulés, o maris, que vos femmes vous soyent fideles, faites-leur en voir la leçon par vostre exemple, « Avec quel front », dit saint Gregoire Nazianzene[9],

---

a. comportez-vous.
b. séparations.
c. adj., incomplète.

« voules vous exiger la pudicité de vos femmes, si vous mesmes vives en impudicité ? comme leur demandes vous ce que vous ne leur donnes pas ? » Voules vous qu'elles soyent chastes ? comportes vous chastement envers elles et, comme dit saint Paul[10], *Qu'un chacun sçache posseder son vaisseau en sanctification.* Que si au contraire vous mesmes leur apprenés les fripponneries, ce n'est pas merveille que vous ayes du deshonneur en leur perte.

Mais vous, o femmes, desquelles l'honneur est inseparablement conjoint avec la pudicité et honnesteté, conserves jalousement vostre gloire et ne permettes qu'aucune sorte de dissolution ternisse la blancheur de vostre reputation. Craignes toutes sortes d'attaques pour petites qu'elles soyent, ne permettes jamais aucune muguetterie autour de vous. Quicomque vient loüer vostre beauté et vostre grace vous doit estre suspect, car quicomque loüe une marchandise qu'il ne peut acheter il est pour l'ordinaire grandement tenté de la desrober. Mais si a vostre loüange quelqu'un adjouste le mespris de vostre mari, il vous offence infiniment, car la chose est claire que non seulement il vous veut perdre, mais vous tient des-ja pour demi perdue, puisque la moitié du marché est faite avec le second marchand quand on est desgousté du premier. Les dames tant anciennes que modernes ont accoustumé de pendre des perles en nombre a leurs oreilles pour le playsir, dit Pline[11], qu'elles ont a les sentir grilloter[a], s'entretouchant l'une l'autre. Mais quant a moy, qui sçay que le grand ami de Dieu Isaac envoya des pendans d'oreilles pour les premieres arres de ses amours a la chaste Rebecca[12], je croy que cet ornement mystique signifie que la premiere chose qu'un mari doit avoir d'une femme, et que la femme luy doit fidelement garder, c'est

a. faire un bruit de grelot.

l'oreille, affin que nul langage ou bruit n'y puisse entrer, sinon le doux et amiable grillotis des paroles chastes et pudiques, qui sont les perles orientales de l'Evangile : car il se faut tous-jours resouvenir, que l'on empoisonne les ames par l'oreille, comme le cors par la bouche.

L'amour et la fidelité jointes ensemble engendrent tous-jours la privauté et confiance ; c'est pourquoy les Saintz et Saintes ont usé de beaucoup de reciproques caresses en leur mariage, caresses vrayement amoureuses mais chastes, tendres mais sinceres. Ainsy Isaac et Rebecca, le plus chaste pair des mariés de l'ancien tems, furent veus par la fenestre se caresser en telle sorte, qu'encor qu'il n'y eust rien de deshonneste, Abimelech conneut bien qu'ilz ne pouvoyent estre sinon mari et femme[13]. Le grand saint Louys, egalement rigoureux a sa chair et tendre en l'amour de sa femme, fut presque blasmé d'estre abondant en telles caresses, bien qu'en verité il meristat plustost loüange de sçavoir demettre[a] son esprit martial et courageux a ces menus offices requis a la conservation de l'amour conjugal ; car bien que ces petites demonstrations de pure et franche amitié ne lient pas les cœurs, elles les approchent neanmoins, et servent d'un ageancement aggreable a la mutuelle conversation.

Sainte Monique estant grosse du grand saint Augustin, le dedia par plusieurs offres a la religion Chrestienne et au service de la gloire de Dieu, ainsy que luy mesme le tesmoigne[14] disant que des-ja il avoit gousté « le sel de Dieu dans le ventre de sa mere ». C'est un grand enseignement pour les femmes chrestiennes d'offrir a la divine Majesté les fruitz de leurs ventres, mesme avant qu'ilz en soyent sortis, car Dieu qui accepte les oblations d'un cœur humble et volontaire, seconde pour l'ordinaire les

a. rabaisser, soumettre.

bonnes affections des meres en ce tems la : tesmoin Samuel, saint Thomas d'Aquin, saint André de Fiesole et plusieurs autres. La mere de saint Bernard, digne mere d'un tel filz, prenant ses enfans en ses bras incontinent qu'ilz estoyent nais, les offroit a Jesus Christ, et des lhors les aymoit avec respect comme chose sacree et que Dieu luy avoit confiee ; ce qui luy reussit si heureusement qu'en fin ilz furent tous sept tressaintz.

Mays les enfans estans venus au monde et commençans a se servir de la rayson, les peres et meres doivent avoir un grand soin de leur imprimer la crainte de Dieu au cœur. La bonne reyne Blanche fit ardemment cet office a l'endroit du roy saint Louys son filz, car elle luy disoit souventefois : « J'aymerois trop mieux, mon cher enfant, vous voir mourir devant mes yeux, que de vous voir commettre un seul peché mortel » ; ce qui demeura tellement gravé en l'ame de ce saint filz que, comme luy mesme racontoit[15], il ne fut jour de sa vie auquel il ne luy en souvint, mettant peyne, tant qu'il luy èstoit possible, de bien garder cette divine doctrine. Certes, les races et generations sont appellees en nostre langage, maysons, et les Hebreux mesme appellent la generation des enfans, edification de mayson, car c'est en ce sens qu'il est dit[16] que Dieu *edifia des maysons* aux sages femmes d'Egypte. Or c'est pour monstrer que ce n'est pas faire une bonne mayson de fourrer beaucoup de biens mondains en icelle, mais de bien eslever les enfans en la crainte de Dieu et en la vertu : en quoy on ne doit espargner aucune sorte de peyne ni de travaux, puisque les enfans sont la *couronne* du pere et de la mere[17]. Ainsy sainte Monique combattit avec tant de ferveur et de constance les mauvaises inclinations de saint Augustin, que l'ayant suivi par mer et par terre elle le rendit plus heureusement enfant de ses larmes, par la conversion de son ame, qu'il

n'avoit esté enfant de son sang par la generation de son cors.

Saint Paul laisse en partage aux femmes *le soin de la mayson*[18], c'est pourquoy plusieurs ont cette veritable opinion, que leur devotion est plus fructueuse a la famille que celle des maris qui, ne faisans pas une si ordinaire residence entre les domestiques[a], ne peuvent pas par consequent les addresser si aysement a la vertu. A cette consideration, Salomon en ses Proverbes[19] fait dependre le bonheur de toute la mayson, du soin et industrie de cette *femme forte* qu'il descrit.

Il est dit au Genese[20] qu'Isaac, *voyant sa femme Rebecca sterile, pria le Seigneur pour elle,* ou, selon les Hebreux, *il pria le Seigneur vis a vis d'elle,* parce que l'un prioit d'un costé de l'oratoire et l'autre de l'autre : aussi l'orayson du mari faitte en cette façon fut exaucee. C'est la plus grande et plus fructueuse union du mari et de la femme que celle qui se fait en la sainte devotion, a laquelle ilz se doivent entreporter l'un l'autre a l'envi. Il y a des fruitz, comme le coing, qui pour l'aspreté de leur suc ne sont gueres aggreables qu'en confiture ; il y en a d'autres qui pour leur tendreté et delicatesse ne peuvent durer, s'ilz ne sont aussi confitz, comme les cerises et abricotz. Ainsy les femmes doivent souhaitter que leurs maris soyent confitz au sucre de la devotion, car l'homme sans devotion est un animal severe, aspre et rude ; et les maris doivent souhaitter que leurs femmes soyent devotes, car sans la devotion la femme est grandement fragile et sujette a deschoir ou ternir en la vertu. Saint Paul a dit[21] que *l'homme infidelle est sanctifié par la femme fidelle, et la femme infidelle par l'homme fidelle,* parce qu'en cette estroitte alliance du mariage, l'un peut aysement tirer

a. les personnes de la maison.

l'autre a la vertu. Mais quelle benediction est-ce, quand l'homme et la femme fidelles se sanctifient l'un l'autre en une vraye crainte du Seigneur !

Au demeurant, le support mutuel de l'un pour l'autre doit estre si grand, que jamais tous deux ne soyent courroucés ensemble et tout a coup, affin qu'entre eux il ne se voye de la dissention et du desbat. Les mouches a miel ne peuvent s'arrester en lieu ou les echos et retentissemens et redoublemens de voix se font, ni le Saint Esprit certes en une mayson en laquelle il y ait du desbat, des repliques et redoublemens de crieries et altercations.

Saint Gregoire Nazianzene tesmoigne[22] que de son tems les mariés faisoyent feste au jour anniversaire de leurs mariages. Certes, j'appreuverois que cette coustume s'introduisist, pourveu que ce ne fust point avec des appareilz de recreations mondaines et sensuelles, mais que les maris et femmes, confessés et communiés en ce jour la, recommandassent a Dieu plus fervemment que l'ordinaire le progres de leur mariage, renouvellans les bons propos de le sanctifier de plus en plus par une reciproque amitié et fidelité, et reprenans haleyne en Nostre Seigneur pour le support des charges de leur vacation.

CHAPITRE XXXIX.

DE L'HONNESTETÉ DU LICT NUPTIAL.

Le lict nuptial doit estre *immaculé*, comme l'Apostre l'appelle[1], c'est a dire exempt d'impudicités et autres souïlleures prophanes. Aussi le saint Mariage fut premierement institué dedans le Paradis terrestre, ou jamais,

jusques a l'heure[a], il n'y avoit eu aucun desreglement de la concupiscence, ni chose deshonneste.

Il y a quelque ressemblance entre les voluptés honteuses et celles du manger, car toutes deux regardent la chair, bien que les premieres, a rayson de leur vehemence brutale, s'appellent simplement[b] charnelles. J'expliqueray donques ce que je ne puis pas dire des unes, par ce que je diray des autres.

1. Le manger est ordonné pour conserver les personnes : or, comme manger simplement pour nourrir et conserver la personne est une bonne chose, sainte et commandee, aussi ce qui est requis au mariage pour la production des enfans et la multiplication des personnes est une bonne chose et tressainte, car c'est la fin principale des noces.

2. Manger, non point pour conserver la vie mais pour conserver la mutuelle conversation[c] et condescendance que nous nous devons les uns aux autres, c'est chose grandement juste et honneste : et de mesme, la reciproque et legitime satisfaction des parties[d] au saint Mariage est appellee par saint Paul *devoir*[2] ; mais devoir si grand, qu'il ne veut pas que l'une des parties s'en puisse exempter sans le libre et volontaire consentement de l'autre, non pas mesme pour les exercices de la devotion[3], qui m'a fait dire le mot que j'ay mis au chapitre de la sainte Communion pour ce regard ; combien moins donq peut-on s'en exempter pour des capricieuses pretentions de vertu ou pour les choleres et desdains.

3. Comme ceux qui mangent pour le devoir de la mutuelle conversation doivent manger librement et non

---

a. à l'heure de la chute.
b. soient les seules qui s'apellent charnelles.
c. les mutuelles relations.
d. des deux époux.

comme par force, et de plus s'essayer de tesmoigner de l'appetit, aussi le devoir nuptial doit estre tous-jours rendu fidellement, franchement, et tout de mesme comme si c'estoit avec esperance de la production des enfans, encor que pour quelque occasion on n'eust pas telle esperance.

4. Manger non point pour les deux premieres raysons, mais simplement pour contenter l'appetit, c'est chose supportable mais non pas pourtant louable ; car le simple playsir de l'appetit sensuel ne peut estre un objet suffisant pour rendre une action louable, il suffit bien si elle est supportable.

5. Manger non point par simple appetit, mais par exces et desreglement, c'est chose plus ou moins vituperable, selon que l'exces est grand ou petit.

6. Or, l'exces du manger ne consiste pas seulement en la trop grande quantité, mais aussi en la façon et maniere de manger. C'est grand cas, chere Philothee, que le miel si propre et salutaire aux abeilles leur puisse neanmoins estre si nuisible que quelquefois il les rend malades, comme quand elles en mangent trop au printems, car cela leur donne le flux de ventre, et quelquefois il les fait mourir inevitablement, comme quand elles sont emmiellees par le devant de leur teste et de leurs aislerons.

A la verité, le commerce nuptial qui est si saint, si juste, si recommandable, si utile a la republique, est neanmoins en certain cas dangereux a ceux qui le prattiquent ; car quelquefois il rend leurs ames grandement malades de peché veniel, comme il arrive par les simples exces, et quelquefois il les fait mourir par le peché mortel, comme il arrive lhors que l'ordre establi pour la production des enfans est violé et perverti, auquel cas, selon qu'on s'esgare plus ou moins de cet ordre, les pechés se treuvent plus ou moins execrables, mais tous-jours mortelz. Car

d'autant que la procreation des enfans est la premiere et principale fin du mariage, jamais on ne peut loysiblement se departir de l'ordre qu'elle requiert, quoy que pour quelque autre accident elle ne puisse pas pour lhors estre effectuee, comme il arrive quand la sterilité ou la grossesse des-ja survenue empesche la production et generation ; car en ces occurrences le commerce corporel ne laisse pas de pouvoir estre juste et saint, moyennant que les regles de la generation soyent suivies, aucun accident ne pouvant jamais prejudicier a la loy que la fin principale du mariage a imposee. Certes, l'infame et execrable action que Onan faisoit en son mariage estoit detestable devant Dieu, ainsy que dit le sacré Texte du trente huitiesme chapitre de Genese ; et bien que quelques heretiques de nostre aage, cent fois plus blasmables que les Cyniques desquelz parle saint Hierosme sur l'Epistre aux Ephesiens[4], ayent voulu dire que c'estoit la perverse intention de ce meschant qui desplaisoit a Dieu, l'Escriture toutefois parle autrement, et asseure en particulier que la *chose* mesme qu'il faisoit estoit *detestable* et abominable devant Dieu.

7. C'est une vraye marque d'un esprit truant, vilain, abject et infame de penser aux viandes et a la mangeaille avant le tems du repas, et encores plus quand apres iceluy on s'amuse au playsir que l'on a pris a manger, s'y entretenant par parolles et pensees, et vautrant son esprit dedans le souvenir de la volupté que l'on a euë en avalant les morceaux, comme font ceux qui devant disner tiennent leur esprit en broche et apres disner dans les platz ; gens dignes d'estre souillards[a] de cuisine, qui font, comme dit saint Paul[5], un *dieu* de leur *ventre*. Les gens d'honneur ne pensent a la table qu'en s'asseant, et apres le repas se lavent les mains et la bouche pour n'avoir plus ni le

a. valets de cuisine.

goust ni l'odeur de ce qu'ilz ont mangé. L'elephant n'est qu'une grosse beste, mais la plus digne qui vive sur la terre et qui a le plus de sens ; je veux vous dire un trait de son honnesteté : il ne change jamais de femelle et ayme tendrement celle qu'il a choisie, avec laquelle neanmoins il ne parie que de trois ans en trois ans, et cela pour cinq jours seulement et si secrettement que jamais il n'est veu en cet acte ; mais il est bien veu pourtant le sixiesme jour auquel avant toutes choses il va droit a quelque riviere en laquelle il se lave entierement tout le corps, sans vouloir aucunement retourner au troupeau qu'il ne se soit auparavant purifié[6]. Ne sont-ce pas de belles et honnestes humeurs d'un tel animal, par lesquelles il invite les mariés a ne point demeurer engagés d'affection aux sensualités et voluptés que selon leur vocation ilz auront exercees, mais, icelles passees, de s'en laver le cœur et l'affection, et de s'en purifier au plus tost, pour par apres avec toute liberté d'esprit prattiquer les autres actions plus pures et relevees.

En cet advis consiste la parfaitte prattique de l'excellente doctrine que saint Paul donne aux Corinthiens[7] : *Le tems est court*, dit-il ; *reste que ceux qui ont des femmes soyent comme n'en ayans point.* Car, selon saint Gregoire[8], celuy *a une femme comme n'en ayant point* qui prend tellement les consolations corporelles avec elle que pour cela il n'est point destourné des pretentions spirituelles ; or, ce qui se dit du mari s'entend reciproquement de la femme. *Que ceux qui usent du monde*, dit le mesme Apostre[9], *soyent comme n'en usans point.* Que tous donques usent du monde, un chacun selon sa vocation, mais en telle sorte que n'y engageant point l'affection, on soit aussi libre et prompt a servir Dieu comme si l'on n'en usoit point. « C'est le grand mal de l'homme », dit saint Augustin[10], « de vouloir jouir des choses desquelles il doit

seulement user, et de vouloir user de celles desquelles il doit seulement jouir » : nous devons jouir des choses spirituelles et seulement user des corporelles ; desquelles quand l'usage est converti en jouissance, nostre ame raysonnable est aussi convertie en ame brutale et bestiale.

Je pense avoir tout dit ce que je voulois dire, et fait entendre sans le dire ce que je ne voulois pas dire.

CHAPITRE XL.

ADVIS POUR LES VEFVES.

Saint Paul instruit tous les prelatz, en la personne de son Timothee[1], disant : *Honnore les vefves qui sont vrayement vefves.* Or, pour estre *vrayement vefve* ces choses sont requises :

1. Que non seulement la vefve soit vefve de cors, mais aussi de cœur, c'est a dire qu'elle soit resolue d'une resolution inviolable de se conserver en l'estat d'une chaste viduité ; car les vefves qui ne le sont qu'en attendant l'occasion de se remarier ne sont separees des hommes que selon la volupté du cors, mais elles sont des-ja conjointes avec eux selon la volonté du cœur. Que si la vraye vefve, pour se confirmer en l'estat de viduité, veut offrir a Dieu en vœu son cors et sa chasteté, elle adjoustera un grand ornement a sa viduité et mettra en grande asseurance sa resolution ; car voyant qu'apres le vœu il n'est plus en son pouvoir de quitter sa chasteté sans quitter le Paradis, elle sera si jalouse de son dessein qu'elle ne permettra pas seulement aux plus simples pensees de mariage d'arrester en son cœur un seul moment, si que ce vœu sacré mettra

une forte barriere entre son ame et toute sorte de projetz contraires a sa resolution.

Certes, saint Augustin conseille extremement ce vœu a la vefve chrestienne[2]; et l'ancien et docte Origene passe bien plus avant[3], car il conseille aux femmes mariees de se voüer et destiner a la chasteté viduale en cas que leurs maris viennent a trespasser devant elles, affin qu'entre les playsirs sensuelz qu'elles pourront avoir en leur mariage, elles puissent neanmoins jouir du merite d'une chaste viduité par le moyen de cette promesse anticipee. Le vœu rend les œuvres faittes en suite d'iceluy plus aggreables a Dieu, fortifie le courage pour les faire, et ne donne pas seulement a Dieu les œuvres, qui sont comme les fruitz de nostre bonne volonté, mais luy dedie encores la volonté mesme, qui est comme l'arbre de nos actions. Par la simple chasteté nous prestons nostre cors a Dieu, retenans pourtant la liberté de le sousmettre l'autre fois aux playsirs sensuelz; mais par le vœu de chasteté nous luy en faisons un don absolu et irrevocable sans nous reserver aucun pouvoir de nous en desdire, nous rendans ainsy heureusement esclaves de Celuy la servitude duquel est meilleure que toute royauté. Or, comme j'appreuve infiniment les advis de ces deux grans personnages, aussi desirerois-je que les ames qui seront si heureuses que de les vouloir employer le facent prudemment, saintement et solidement, ayans bien examiné leurs courages, invoqué l'inspiration celeste et prins le conseil de quelque sage et devot directeur, car ainsy tout se fera plus fructueusement.

2. Outre cela, il faut que ce renoncement de secondes noces se face purement et simplement pour, avec plus de pureté, contourner toutes ses affections en Dieu, et joindre de toutes pars son cœur avec celuy de sa divine Majesté; car si le desir de laisser les enfans riches ou

quelqu'autre sorte de pretention mondaine arreste la vefve en viduité, elle en aura peut estre la loüange, *mais non pas* certes *devant Dieu*[4], puisque devant Dieu rien ne peut avoir une veritable loüange que ce qui est fait pour Dieu.

3. Il faut de plus que la vefve, pour estre *vrayement vefve*, soit separee et volontairement destituee des contentemens prophanes. *La vefve qui vit en delices*, dit saint Paul[5], *est morte en vivant.* Vouloir estre vefve et se plaire neanmoins d'estre muguettee, caressee, cajolee ; se vouloir treuver aux balz, aux danses et aux festins ; vouloir estre parfumee, attifee et mignardee, c'est estre une vefve vivante quant au cors, mais morte quant a l'ame. Qu'importe-il, je vous prie, que l'enseigne du logis d'Adonis et de l'amour prophane soit faite d'aigrettes blanches perchees en guise de pennaches, ou d'un crespe de retz tout autour du visage ? ains souvent le noir est mis avec advantage de vanité sur le blanc pour en rehausser la couleur. La vefve ayant fait essay de la façon avec laquelle les femmes peuvent plaire aux hommes, jette de plus dangereuses amorces dedans leurs espritz. *La vefve donq qui vit en* ces folles *delices, vivante est morte*, et n'est a proprement parler qu'une idole[a] de viduité.

Le tems de retrancher est venu, la voix de la tourterelle a esté ouïe en nostre terre, dit le Cantique[6]. Le retranchement des superfluités mondaines est requis a quiconque veut vivre pieusement ; mays il est sur tout necessaire a la vraye vefve qui, comme une chaste tourterelle, vient tout fraischement de pleurer, gemir et lamenter la perte de son mari. Quand Noëmi revint de Moab en Bethleem, les femmes de la ville qui l'avoyent conneuë au commencement de son mariage s'entredisoyent l'une a l'autre :

a. une image, un fantôme.

N'est-ce point ici Noëmi ? Mais elle respondit : Ne m'appelles point, je vous prie, *Noëmi,* car Noëmi, *veut dire* gracieuse et *belle, ains appelles moy Mara, car le Seigneur a rempli mon ame d'amertume*[7] : ce qu'elle disoit d'autant que son mari luy estoit mort. Ainsy la vefve devote ne veut jamais estre appellee et estimee ni belle ni gracieuse, se contentant d'estre ce que Dieu veut qu'elle soit, c'est a dire humble et abjecte a ses yeux.

Les lampes desquelles l'huyle est aromatique jettent une plus suave odeur quand on esteint leurs flammes ainsy les vefves desquelles l'amour a esté pur en leur mariage respandent un plus grand parfum de vertu de chasteté quand leur lumiere, c'est a dire leur mari, est esteinte par la mort. D'aymer le mari tandis qu'il est en vie, c'est chose asses triviale[a] entre les femmes ; mais l'aymer tant qu'apres la mort d'iceluy on n'en veuille point d'autre, c'est un rang d'amour qui n'appartient qu'aux vrayes vefves. Esperer en Dieu tandis que le mari sert de support, ce n'est pas chose si rare ; mais d'esperer en Dieu quand on est destitué de cet appuy, c'est chose digne de grande loüange : c'est pourquoy on connoist plus aysement en la viduité la perfection des vertus que l'on a euës au mariage.

La vefve laquelle a des enfans qui ont besoin de son addresse[b] et conduitte, et principalement en ce qui regarde leur ame et l'establissement de leur vie, ne peut ni doit en façon quelconque les abandonner ; car l'apostre saint Paul dit clairement[8] qu'elles sont obligees a ce soin la, pour *rendre la pareille a leurs peres et meres,* et d'autant encores que *si quelqu'un n'a soin des siens, et principalement de ceux de sa famille, il est pire qu'un infidelle*[9]. Mais si les

a. assez habituelle.
b. direction.

enfans sont en estat de n'avoir pas besoin d'estre conduitz, la vefve alhors doit ramasser toutes ses affections et cogitations pour les appliquer plus purement a son avancement en l'amour de Dieu.

Si quelque force forcee n'oblige la conscience de la vraye vefve aux embarrassemens exterieurs, telz que sont les proces, je luy conseille de s'en abstenir du tout, et suivre la methode de conduire ses affaires qui sera plus paisible et tranquille, quoy qu'il ne semblast pas que ce fust la plus fructueuse. Car il faut que les fruitz du tracas soyent bien grans, pour estre comparables au bien d'une sainte tranquillité ; laissant a part que les proces et telles brouilleries dissipent le cœur et ouvrent sonventefois la porte aux ennemis de la chasteté, tandis que, pour complaire a ceux de la faveur desquelz on a besoin, on se met en des contenances indevotes et desaggreables a Dieu.

L'orayson soit le continuel exercice de la vefve ; car ne devant plus avoir d'amour que pour Dieu, elle ne doit non plus presque avoir des parolles que pour Dieu. Et comme le fer qui estant empesché de suivre l'attraction de l'aymant a cause de la presence du diamant, s'eslance vers le mesme aymant soudain que le diamant est esloigné, ainsy le cœur de la vefve, qui ne pouvoit bonnement s'eslancer du tout en Dieu, ni suivre les attraitz de son divin amour pendant la vie de son mari, doit soudain apres le trespas d'iceluy courir ardemment *a l'odeur* des *parfums* celestes, comme disant, a l'imitation de l'Espouse sacree[10] : O Seigneur, maintenant que je suis toute mienne, recevés-moy pour toute vostre ; *tirés-moy apres vous, nous courrons a l'odeur de vos onguens.*

L'exercice des vertus propres a la sainte vefve sont la parfaitte modestie, le renoncement aux honneurs, aux rangs, aux assemblees, aux tiltres et a telles sortes de vanités ; le service des pauvres et des malades, la conso-

lation des affligés, l'introduction des filles a la vie devote, et de se rendre un parfait exemplaire de toutes vertus aux jeunes femmes. La netteté et la simplicité sont les deux ornemens de leurs habitz, l'humilité et la charité les deux ornemens de leurs actions, l'honnesteté et debonnaireté les deux ornemens de leur langage, la modestie et la pudicité l'ornement de leurs yeux, et Jesus Christ crucifié, l'unique amour de leur cœur.

Bref, la vraye vefve est en l'Eglise une petite violette de mars, qui respand une suavité nompareille par l'odeur de sa devotion, et se tient presque tous-jours cachee sous les larges feuilles de son abjection, et par sa couleur moins esclatante tesmoigne la mortification ; elle vient es lieux frais et non cultivés, ne voulant estre pressee de la conversation des mondains, pour mieux conserver la fraischeur de son cœur contre toutes les chaleurs que le desir des biens, des honneurs ou mesme des amours luy pourroit apporter. *Elle sera bien heureuse*, dit le saint Apostre[11], *si elle persevere en cette sorte.*

J'aurois beaucoup d'autres choses a dire sur ce sujet ; mais j'auray tout dit quand j'auray dit que la vefve jalouse de l'honneur de sa condition lise attentivement les belles epistres que le grand saint Hierosme escrit a Furia et a Salvia, et a toutes ces autres dames qui furent si heureuses que d'estre filles spirituelles d'un si grand Pere, car il ne se peut rien adjouster a ce qu'il leur dit, sinon cet advertissement : que la vraye vefve ne doit jamais ni blasmer ni censurer celles qui passent aux secondes ou mesme troisiesmes et quatriesmes noces ; car en certains cas Dieu en dispose ainsy pour sa plus grande gloire. Et faut tous-jours avoir devant les yeux cette doctrine des Anciens, que ni la viduité ni la virginité n'ont point de rang au Ciel que celuy qui leur est assigné par l'humilité.

CHAPITRE XLI.

UN MOT AUX VIERGES.

O vierges, si vous pretendés au mariage temporel, gardes donq jalousement vostre premier amour pour vostre premier mari. Je pense que c'est une grande tromperie de presenter, en lieu d'un cœur entier et sincere, un cœur tout usé, frelaté et tracassé d'amour. Mais si vostre bonheur vous appelle aux chastes et virginales noces spirituelles, et qu'a jamais vous veuilles conserver vostre virginité, o Dieu, conservés vostre amour le plus delicatement que vous pourres pour cet Espoux divin qui, estant la pureté mesme, n'ayme rien tant que la pureté[1] et a qui les premices de toutes choses sont deuës, mais principalement celles de l'amour. Les epistres de saint Hierosme vous fourniront tous les advis qui vous sont necessaires ; et puisque vostre condition vous oblige a l'obeissance, choisisses une guide, sous la conduitte de laquelle vous puissies plus saintement dedier vostre cœur et vostre cors a sa divine Majesté.

Quatriesme Partie de l'Introduction

CONTENANT LES ADVIS NECESSAIRES

CONTRE LES TENTATIONS PLUS ORDINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

QU'IL NE FAUT POINT S'AMUSER AUX PAROLES DES ENFANS DU MONDE.

Tout aussi tost que les mondains s'appercevront que vous voulés suivre la vie devote, ilz descocheront sur vous mille traitz de leur cajolerie[a] et mesdisance : les plus malins calomnieront vostre changement d'hypocrisie, bigotterie et artifices ; ilz diront que le monde vous a fait mauvais visage et qu'a son refus vous recourés a Dieu ; vos amis s'empresseront a vous faire un monde de remonstrances, fort prudentes et charitables a leur advis : Vous tomberes, diront-ilz, en quelque humeur melancholique, vous perdres credit au monde, vous vous rendres insuportable, vous enviellires devant le tems, vos affaires domestiques en patiront ; il faut vivre au monde comme au monde, on peut bien faire son salut sans tant de mysteres ; et mille telles bagatelles.

---

a. bavardage.

Ma Philothee, tout cela n'est qu'un sot et vain babil ; ces gens-la n'ont nul soin ni de vostre santé ni de vos affaires. *Si vous esties du monde,* dit le Sauveur[1], *le monde aymeroit ce qui est sien ; mais parce que vous n'estes pas du monde, partant il vous hait.* Nous avons veu des gentils-hommes et des dames passer la nuit entiere, ains plusieurs nuitz de suitte a joüer aux eschecz et aux cartes. Y a-il une attention plus chagrine, plus melancholique et plus sombre que celle la ? les mondains neanmoins ne disoyent mot, les amis ne se mettoyent point en peyne ; et pour la meditation d'une heure, ou pour nous voir lever un peu plus matin qu'a l'ordinaire pour nous preparer a la Communion, chacun court au medecin pour nous faire guerir de l'humeur hypocondriaque et de la jaunisse. On passera trente nuitz a danser, nul ne s'en plaint ; et pour la veille seule de la nuit de Noël, chacun tousse et crie au ventre[a] le jour suivant. Qui ne voit que le monde est un juge inique, gracieux et favorable pour ses enfans, mais aspre et rigoureux aux enfans de Dieu ?

Nous ne sçaurions estre bien avec le monde qu'en nous perdant avec luy. Il n'est pas possible que nous le contentions, car il est trop bigearre : *Jean est venu,* dit le Sauveur[2], *ne mangeant ni beuvant,* et vous dites qu'il *est endiablé ; le Filz de l'homme est venu en mangeant et beuvant, et* vous dites qu'il est *Samaritain.* Il est vray, Philothee ; si nous nous relaschons par condescendance a rire, joüer, danser avec le monde, il s'en scandalisera, si nous ne le faysons pas, il nous accusera d'hypocrisie ou melancholie ; si nous nous parons, il l'interpretera a quelque dessein, si nous nous demettons[b], ce sera pour luy vileté de cœur ; nos gayetés seront par luy nommees dissolutions, et nos

a. crie qu'il souffre du ventre.
b. si nous renonçons aux parures.

mortifications tristesses, et nous regardant ainsy de mauvais œil, jamais nous ne pouvons luy estre aggreables. Il aggrandit nos imperfections et publie que ce sont des pechés, de nos pechés venielz il en fait des mortelz, et nos pechés d'infirmité il les convertit en pechés de malice.

En lieu que, comme dit saint Paul[3], *la charité est benigne*, au contraire le monde est malin[4] ; au lieu que *la charité ne pense point de mal*, au contraire le monde pense tous-jours mal, et quand il ne peut accuser nos actions il accuse nos intentions. Soit que les moutons ayent des cornes ou qu'ilz n'en ayent point, qu'ilz soyent blancz ou qu'ilz soyent noirs, le loup ne laissera pas de les manger s'il peut. Quoy que nous fassions, le monde nous fera tous-jours la guerre : si nous sommes longuement devant le confesseur, il demandera que c'est que nous pouvons tant dire ; si nous y sommes peu, il dira que nous ne disons pas tout. Il espiera tous nos mouvemens, et pour une seule petite parolle de cholere il protestera que nous sommes insupportables ; le soin de nos affaires luy semblera avarice, et nostre douceur, niaiserie ; et quant aux enfans du monde, leurs choleres sont generosités, leurs avarices, mesnages[a], leurs privautés, entretiens honnorables : les araignes gastent tous-jours l'ouvrage des abeilles.

Laissons cet aveugle, Philothee : qu'il crie tant qu'il voudra, comme un chat huant, pour inquieter les oyseaux du jour. Soyons fermes en nos desseins, invariables en nos resolutions ; la perseverance fera bien voir si c'est a certes[b] et tout de bon que nous sommes sacrifiés a Dieu et rangés a la vie devote. Les cometes et les planetes sont presque egalement lumineuses en apparence ; mais

a. économies.
b. d'une façon certaine.

les cometes disparoissent en peu de tems, n'estans que de certains feux passagers, et les planetes ont une clarté perpetuelle : ainsy l'hypocrisie et la vraye vertu ont beaucoup de ressemblance en l'exterieur ; mais on reconnoist aysement l'une d'avec l'autre, parce que l'hypocrisie n'a point de duree et se dissipe comme la fumee en montant, mais la vraye vertu est tous-jours ferme et constante. Ce ne nous est pas une petite commodité pour bien asseurer le commencement de nostre devotion que d'en recevoir de l'opprobre et de la calomnie ; car nous evitons par ce moyen le peril de la vanité et de l'orgueil, qui sont comme les sages femmes d'Egypte, ausquelles le Pharaon infernal a ordonné de tuer les enfans masles d'Israël le jour mesme de leur naissance[5]. Nous sommes *crucifiés au monde* et *le monde* nous doit estre *crucifié*[6] ; il nous tient pour folz, tenons-le pour insensé.

CHAPITRE II.

QU'IL FAUT AVOIR BON COURAGE.

La lumiere, quoy que belle et desirable a nos yeux, les esblouit neanmoins apres qu'ilz ont esté en des longues tenebres ; et devant que l'on se voye apprivoisé avec les habitans de quelque païs, pour courtois et gracieux qu'ilz soyent, on s'y treuve aucunement estonné. Il se pourra bien faire, ma chere Philothee, qu'a ce changement de vie plusieurs soulevemens se feront en vostre interieur, et que ce grand et general adieu que vous aves dit aux folies et niaiseries du monde vous donnera quelque ressentiment de tristesse et descouragement. Si cela vous arrive, ayes un peu de patience, je vous prie, car ce ne sera rien : ce n'est qu'un peu d'estonnement que la nouveauté vous

apporte ; passé cela, vous recevres dix mille consolations. Il vous faschera peut estre d'abord de quitter la gloire que les folz et moqueurs vous donnoyent en vos vanités ; mais o Dieu, voudries vous bien perdre l'eternelle que Dieu vous donnera en verité ? Les vains amusemens et passetems esquelz vous aves employé les annees passees se representeront encor a vostre cœur pour l'appaster et faire retourner de leur costé ; mais auries vous bien le courage de renoncer a cette heureuse eternité pour des si trompeuses legeretés ? Croyes-moy, si vous perseveres vous ne tarderes pas de recevoir des douceurs cordiales si delicieuses et aggreables, que vous confesseres que le monde n'a que du fiel en comparayson de ce miel, et qu'*un* seul *jour* de devotion *vaut mieux que mille*[1] annees de la vie mondaine.

Mays vous voyes que la montagne de la perfection chrestienne est extremement haute : hé mon Dieu, ce dites-vous, comment pourray-je monter ? Courage, Philothee ; quand les petitz mouchons des abeilles commencent a prendre forme on les appelle nymphes, et lhors ilz ne sçauroyent encor voler sur les fleurs, ni sur les montz, ni sur les collines voysines pour amasser le miel ; mais petit a petit, se nourrissans du miel que leurs meres ont preparé, ces petitz nymphes prennent des aisles et se fortifient, en sorte que par apres ilz volent a la queste par tout le païsage. Il est vray, nous sommes encor de petitz mouchons en la devotion, nous ne sçaurions monter selon nostre dessein, qui n'est rien moindre que d'atteindre a la cime de la perfection chrestienne ; mais si[a] commençons-nous a prendre forme par nos desirs et resolutions ; les aisles nous commencent a sortir ; il faut donq esperer qu'un jour nous serons abeilles spirituelles et que nous volerons ;

---

a. mais cependant.

et tandis, vivons du miel de tant d'enseignemens que les anciens devotz nous ont laissés, et prions Dieu qu'il nous donne *des plumes comme de colombe,* affin que non seulement nous puissions *voler* au tems de la vie presente, mais aussi *nous reposer*[2] en l'eternité de la future.

CHAPITRE III.

DE LA NATURE DES TENTATIONS ET DE LA DIFFERENCE QU'IL Y A ENTRE SENTIR LA TENTATION ET CONSENTIR A ICELLE.

Imaginés-vous, Philothee, une jeune princesse extremement aymee de son espoux, et que quelque meschant, pour la desbaucher et souïller son lict nuptial, luy envoye quelque infame messager d'amour pour traitter avec elle son malheureux dessein. Premierement, ce messager propose a cette princesse l'intention de son maistre ; secondement, la princesse aggree ou desaggree la proposition et l'ambassade ; en troisiesme lieu, ou elle consent ou elle refuse. Ainsy Satan, le monde et la chair voyans une ame espousee au Filz de Dieu, luy envoyent des tentations et suggestions par lesquelles : 1. le peché luy est proposé ; 2. sur quoy elle se plaist ou elle se desplaist ; 3. en fin elle consent ou elle refuse ; qui sont en somme les trois degrés pour descendre a l'iniquité : la tentation, la delectation et le consentement. Et bien que ces trois actions ne se connoissent pas si manifestement en toutes autres sortes de pechés, si est-ce qu'elles se connoissent palpablement aux grans et enormes pechés.

Quand la tentation de quelque peché que ce soit dureroit toute nostre vie, elle ne sçauroit nous rendre desaggreables a la divine Majesté, pourveu qu'elle ne nous

plaise pas et que nous n'y consentions pas ; la rayson est, parce qu'en la tentation nous n'agissons pas mays nous souffrons, et puisque nous n'y prenons point playsir, nous ne pouvons aussi en avoir aucune sorte de coulpe[a]. Saint Paul souffrit longuement les tentations de la chair, et tant s'en faut que pour cela il fust desaggreable a Dieu, qu'au contraire Dieu estoit glorifié par icelles[1] ; la bienheureuse Angele de Foligny sentoit des tentations charnelles si cruelles qu'elle fait pitié quand elle les raconte[2] ; grandes furent aussi les tentations que souffrit saint François et saint Benoist, lhors que l'un se jetta dans les espines et l'autre dans la neige pour les mitiger, et neanmoins ilz ne perdirent rien de la grace de Dieu pour tout cela, ains l'augmenterent de beaucoup.

Il faut donq estre fort courageuse, Philothee, emmi les tentations, et ne se tenir jamais pour vaincue pendant qu'elles vous desplairont, en bien observant cette difference qu'il y a entre sentir et consentir, qui est qu'on les peut sentir encor qu'elles nous desplaisent, mais on ne peut consentir sans qu'elles nous plaisent, puisque le playsir pour l'ordinaire sert de degré pour venir au consentement. Que donq les ennemis de nostre salut nous presentent tant qu'ilz voudront d'amorces et d'appastz, qu'ilz demeurent tous-jours a la porte de nostre cœur pour entrer, qu'ilz nous facent tant de propositions qu'ilz voudront ; mais tandis que nous aurons resolution de ne point nous plaire en tout cela, il n'est pas possible que nous offensions Dieu, non plus que le prince espoux de la princesse que j'ay representee ne luy peut sçavoir mauvais gré du message qui luy est envoyé, si elle n'y a prins aucune sorte de playsir. Il y a neanmoins cette difference entre l'ame et cette princesse pour ce

a. culpabilité.

sujet, que la princesse ayant ouï la proposition deshonneste peut, si bon luy semble, chasser le messager et ne le plus ouïr ; mais il n'est pas tous-jours au pouvoir de l'ame de ne point sentir la tentation, bien qu'il soit tous-jours en son pouvoir de ne point y consentir : c'est pourquoy, encor que la tentation dure et persevere long tems, elle ne peut nous nuire tandis qu'elle nous est desaggreable.

Mays quant a la delectation qui peut suivre la tentation, pour autant que nous avons deux parties en nostre ame, l'une inferieure et l'autre superieure, et que l'inferieure ne suit pas tous-jours la superieure ains fait son cas a part il arrive maintesfois que la partie inferieure se plait en la tentation, sans le consentement, ains contre le gré de la superieure : c'est la dispute et la guerre que l'apostre saint Paul descrit[3], quand il dit que sa *chair convoite contre* son *esprit*, qu'il y a *une loy des membres* et *une loy de l'esprit*[4], et semblables choses.

Aves-vous jamais veu, Philothee, un grand brasier de feu couvert de cendres ? quand on vient dix ou douze heures apres pour y chercher du feu, on n'en treuve qu'un peu au milieu du foyer, et encor on a peyne de le treuver ; il y estoit neanmoins puisqu'on l'y treuve, et avec iceluy on peut rallumer tous les autres charbons des-ja esteintz. C'en est de mesme de la charité, qui est nostre vie spirituelle, parmi les grandes et violentes tentations : car la tentation jettant sa delectation en la partie inferieure, couvre, ce semble, toute l'ame de cendres, et reduit l'amour de Dieu au petit pied, car il ne paroist plus en nulle part sinon au milieu du cœur, au fin fond de l'esprit ; encores semble-il qu'il n'y soit pas, et a-on peyne de le treuver. Il y est neanmoins en verité, puisque, quoy que tout soit en trouble en nostre ame et en nostre cors, nous avons la resolution de ne point consentir au peché ni a la tentation, et que la delectation qui plait a

nostre homme exterieur desplait a l'interieur, et quoy qu'elle soit tout autour de nostre volonté, si n'est-elle pas dans icelle : en quoy l'on voit que telle delectation est involontaire, et estant telle ne peut estre peché.

CHAPITRE IV.

DEUX BEAUX EXEMPLES SUR CE SUJET.

Il vous importe tant de bien entendre ceci, que je ne feray nulle difficulté de m'estendre a l'expliquer. Le jeune homme duquel parle saint Hierosme[1], qui couché et attaché avec des escharpes de soye bien delicatement sur un lict mollet, estoit provoqué par toutes sortes de vilains attouchemens et attraitz d'une impudique femme, qui estoit couchee avec luy expres pour esbranler sa constance, ne devoit-il pas sentir d'estranges accidens ? ses sens ne devoyent-ilz pas estre saisis de la delectation, et son imagination extremement occupee de cette presence des objetz voluptueux ? Sans doute, et neanmoins parmi tant de troubles, emmi un si terrible orage de tentations et entre tant de voluptés qui sont tout autour de luy, il tesmoigne que son cœur n'est point vaincu et que sa volonté n'y consent nullement, puisque son esprit voyant tout rebellé contre luy, et n'ayant plus aucune des parties de son cors a son commandement sinon la langue, il se la coupa avec les dens et la cracha sur le visage de cette vilaine ame qui tourmentoit la sienne plus cruellement par la volupté, que les bourreaux n'eussent jamais sceu faire par les tourmens ; aussi, le tyran qui se defioit de la vaincre par les douleurs, pensoit la surmonter par ces playsirs.

L'histoire du combat de sainte Catherine de Sienne en un pareil sujet est du tout admirable : en voyci le sommaire. Le malin esprit eut congé de Dieu d'assaillir la pudicité de cette sainte vierge avec la plus grande rage qu'il pourroit, pourveu toutefois qu'il ne la touchast point. Il fit donques toutes sortes d'impudiques suggestions a son cœur, et pour tant plus l'esmouvoir, venant avec ses compaignons en forme d'hommes et de femmes, il faisoit mille et mille sortes de charnalités et lubricités a sa veuë, adjoustant des parolles et semonces tres deshonnestes ; et bien que toutes ces choses fussent exterieures si est-ce que par le moyen des sens elles penetroyent bien avant dedans le cœur de la vierge, lequel, comme elle confessoit elle mesme, en estoit tout plein, ne luy restant plus que la fine[a] pure volonté superieure qui ne fust agitee de cette tempeste de vilenie et delectation charnelle. Ce qui dura fort longuement, jusques a tant qu'un jour Nostre Seigneur luy apparut, et elle luy dit : « Ou estiez-vous, mon doux Seigneur, quand mon cœur estoit plein de tant de tenebres et d'ordures ? » A quoy il respondit : « J'estois dedans ton cœur, ma fille. » « Et comment », repliqua-elle, « habities-vous dedans mon cœur, dans lequel il y avoit tant de vilenies ? habites-vous donq en des lieux si deshonnestes ? » Et Nostre Seigneur luy dit : « Dis-moy, ces tiennes sales cogitations de ton cœur te donnoyent-elles playsir ou tristesse, amertume ou delectation ? » Et elle dit : « Extreme amertume et tristesse. » Et luy repliqua : « Qui estoit celuy qui mettoit cette grande amertume et tristesse dedans ton cœur, sinon moy qui demeurois caché dedans le milieu de ton ame ? Croy, ma fille, que si je n'eusse pas esté present, ces pensees qui estoyent autour de ta volonté et ne pouvoyent l'expu-

---

a. ne lui laissant *absolument* que.

gner l'eussent sans doute surmontee et seroyent entrees dedans, eussent esté receuës avec playsir par ton liberal arbitre[a], et ainsy eussent donné la mort a ton ame ; mais parce que j'estois dedans, je mettois ce desplaysir et cette resistance en ton cœur, par laquelle il se refusoit tant qu'il pouvoit a la tentation, et ne pouvant pas tant qu'il vouloit, il en sentoit un plus grand desplaysir et une plus grande haine contre icelle et contre soy mesme, et ainsy ces peynes estoyent un grand merite et un grand gain pour toy, et un grand accroissement de ta vertu et de ta force[2].»

Voyes vous, Philothee, comme ce feu estoit couvert de la cendre, et que la tentation et delectation estoit mesme entree dedans le cœur et avoit environné la volonté, laquelle seule, assistee de son Sauveur, resistoit par des amertumes, des desplaysirs et detestations du mal qui luy estoit suggeré, refusant perpetuellement son consentement au peché qui l'environnoit. O Dieu, quelle detresse a une ame qui ayme Dieu, de ne sçavoir seulement pas s'il est en elle ou non, et si l'amour divin, pour lequel elle combat, est du tout esteint en elle ou non ! Mais c'est la fine fleur de la perfection de l'amour celeste que de faire souffrir et combattre l'amant pour l'amour, sans sçavoir s'il a l'amour pour lequel et par lequel il combat.

CHAPITRE V.

ENCOURAGEMENT A L'AME QUI EST ES TENTATIONS.

Ma Philothee, ces grans assautz et ces tentations si puissantes ne sont jamais permises de Dieu que contre les ames lesquelles il veut eslever a son pur et excellent

a. par ton libre jugement.

amour ; mais il ne s'ensuit pas pourtant qu'apres cela elles soyent asseurees d'y parvenir, car il est arrivé maintesfois que ceux qui avoyent esté constans en des si violentes attaques, ne correspondans pas par apres fidelement a la faveur divine, se sont treuvés vaincus en des bien petites tentations. Ce que je dis affin que, s'il vous arrive jamais d'estre affligee de si grande tentation, vous sçachies que Dieu vous favorise d'une faveur extraordinaire, par laquelle il declare qu'il vous veut aggrandir devant sa face, et que neanmoins vous soyes tous-jours humble et craintive, ne vous asseurant pas de pouvoir vaincre les menues tentations apres avoir surmonté les grandes, sinon par une continuelle fidelité a l'endroit de sa Majesté. Quelques tentations donques qui vous arrivent et quelque delectation qui s'ensuive, tandis que vostre volonté refusera son consentement, non seulement a la tentation mais encor a la delectation, ne vous troublés nullement, car Dieu n'en est point offensé.

Quand un homme est pasmé et qu'il ne rend plus aucun tesmoignage de vie, on luy met la main sur le cœur, et pour peu que l'on y sente de mouvement on juge qu'il est en vie et que, par le moyen de quelque eau pretieuse et de quelque epitheme[a], on peut luy faire reprendre force et sentiment. Ainsy arrive-il quelquefois que, par la violence des tentations, il semble que nostre ame est tombee en une defaillance totale de ses forces, et que comme pasmee elle n'a plus ni vie spirituelle ni mouvement ; mais si nous voulons connoistre ce que c'en est, mettons la main sur le cœur : considerons si le cœur et la volonté ont encor leur mouvement spirituel, c'est a dire s'ilz font leur devoir a refuser de consentir et suivre la tentation et delectation ; car pendant que le mouvement

a. topique.

du refus est dedans nostre cœur, nous sommes asseurés que la charité, vie de nostre ame, est en nous, et que Jesus Christ nostre Sauveur se treuve dans nostre ame, quoy que caché et couvert ; si que, moyennant l'exercice continuel de l'orayson, des Sacremens et de la confiance en Dieu, nos forces reviendront en nous et nous vivrons d'une vie entiere et delectable.

CHAPITRE VI.

COMME LA TENTATION ET DELECTATION PEUVENT ESTRE PECHÉ.

La princesse de laquelle nous avons parlé ne peut mais de la recherche deshonneste qui luy est faitte, puisque, comme nous avons presupposé, elle luy arrive contre son gré ; mais si au contraire elle avoit par quelques attraitz donné sujet a la recherche, ayant voulu donner de l'amour a celuy qui la muguette, indubitablement elle seroit coulpable de la recherche mesme ; et quoy qu'elle en fist la delicate, elle ne laisseroit pas d'en meriter du blasme et de la punition. Ainsy arrive-il quelquefois que la seule tentation nous met en peché, parce que nous sommes cause d'icelle. Par exemple, je sçay que joüant j'entre volontier en rage et blaspheme, et que le jeu me sert de tentation a cela : je peche toutes fois et quantes que je joüeray, et suis coulpable de toutes les tentations qui m'arriveront au jeu. De mesme, si je sçay que quelque conversation m'apporte de la tentation et de la cheute, et j'y vay volontairement, je suis indubitablement coulpable de toutes les tentations que j'y recevray.

Quand la delectation qui arrive de la tentation peut estre evitee, c'est tous-jours peché de la recevoir, selon que le playsir que l'on y prend et le consentement que l'on y donne est grand ou petit, de longue ou de petite duree. C'est tous-jours chose blasmable a la jeune princesse de laquelle nous avons parlé, si non seulement elle escoute la proposition sale et deshonneste qui luy est faitte, mais encores apres l'avoir ouïe elle prend playsir en icelle, entretenant son cœur avec contentement sur cet objet ; car bien qu'elle ne veuille pas consentir a l'execution reelle de ce qui luy est proposé, elle consent neanmoins a l'application spirituelle de son cœur par le consentement qu'elle y prend, et c'est tous-jours chose deshonneste d'appliquer ou le cœur ou le cors a chose deshonneste ; ains la deshonnesteté consiste tellement a l'application du cœur, que sans icelle l'application du cors ne peut estre peché. Quand donq vous seres tentee de quelque peché, considerés si vous aves donné volontairement sujet d'estre tentee, et lhors la tentation mesme vous met en estat de peché, pour le hazard auquel vous vous estes jettee. Et cela s'entend si vous aves peu eviter commodement l'occasion, et que vous ayes preveu ou deu prevoir l'arrivee de la tentation ; mais si vous n'aves donné nul sujet a la tentation, elle ne peut aucunement vous estre imputée a peché.

Quand la delectation qui suit la tentation a peu estre evitee, et que neanmoins on ne l'a pas evitee, il y a tous-jours quelque sorte de peché selon que l'on y a peu ou prou arresté, et selon la cause du playsir que nous y avons prins. Une femme laquelle n'ayant point donné de sujet d'estre muguettee, prend neanmoins playsir, a l'estre, ne laisse pas d'estre blasmable si le playsir qu'elle y prend n'a point d'autre cause que la muguetterie. Par exemple, si le galant qui luy veut donner de l'amour

sonnoit exquisement bien du luth et qu'elle print playsir, non pas a la recherche qui est faitte de son amour, mais a l'harmonie et douceur du son du luth, il n'y auroit point de peché, bien qu'elle ne devroit pas continuer longuement en ce playsir, de peur de faire passage d'iceluy a la delectation de la recherche. De mesme donq, si quelqu'un me propose quelque stratageme plein d'invention et d'artifice pour me venger de mon ennemi, et que je ne prenne pas playsir ni ne donne aucun consentement a la vengeance qui m'est proposee, mais seulement a la subtilité de l'invention de l'artifice, sans doute je ne peche point, bien qu'il ne soit pas expedient que je m'amuse beaucoup a ce playsir, de peur que petit a petit il ne me porte a quelque delectation de la vengeance mesme.

On est quelquefois surprins de quelque chatouillement de delectation qui suit immediatement la tentation, devant que bonnement on s'en soit prins garde ; et cela ne peut estre pour le plus qu'un bien leger peché veniel, lequel se rend plus grand si, apres que l'on s'est apperceu du mal ou l'on est, on demeure par negligence quelque tems a marchander avec la delectation, si l'on doit l'accepter ou la refuser ; et encores plus grand si, en s'en appercevant, on demeure en icelle quelque tems par vraye negligence, sans nul sorte de propos de la rejetter. Mais lhors que volontairement et de propos deliberé nous sommes resolus de nous plaire en telles delectations, ce propos mesme deliberé est un grand peché, si l'objet pour lequel nous avons delectation est notablement mauvais. C'est un grand vice a une femme de vouloir entretenir de mauvaises amours, quoy qu'elle ne veuille jamais s'addonner reellement a l'amoureux.

CHAPITRE VII.

REMEDES AUX GRANDES TENTATIONS.

Si tost que vous sentes en vous quelques tentations, faites comme les petitz enfans quand ilz voyent le loup ou l'ours en la campaigne ; car tout aussi tost ilz courent entre les bras de leur pere et de leur mere, ou pour le moins les appellent a leur ayde et secours. Recoures de mesme a Dieu, reclamant sa misericorde et son secours ; c'est le remede que Nostre Seigneur enseigne[1] : *Pries affin que vous n'entries point en tentation.*

Si vous voyes que neanmoins la tentation persevere ou qu'elle accroisse, coures en esprit embrasser la sainte Croix, comme si vous voyies Jesus Christ crucifié devant vous ; protestes que vous ne consentirés point a la tentation et demandes luy secours contre icelle, et continues tous-jours a protester de ne vouloir point consentir tandis que la tentation durera. Mais en faysant ces protestations et ces refus de consentement, ne regardes point au visage de la tentation, ains seulement regardes Nostre Seigneur ; car si vous regardes la tentation, principalement quand elle est forte, elle pourroit esbranler vostre courage.

Divertisses vostre esprit par quelques occupations bonnes et loüables ; car ces occupations entrans dedans vostre cœur et prenans place, elles chasseront les tentations et suggestions malignes.

Le grand remede contre toutes tentations grandes ou petites, c'est de desployer son cœur et de communiquer les suggestions, ressentimens et affections que nous avons a nostre directeur ; car notés que la premiere condition que le malin fait avec l'ame qu'il veut seduire

c'est du silence, comme font ceux qui veulent seduire les femmes et les filles, qui de prime abord defendent qu'elles ne communiquent point les propositions aux peres ni aux maris : ou [a] au contraire Dieu, en ses inspirations, demande sur toutes choses que nous les fassions reconnoistre par nos superieurs et conducteurs.

Que si, apres tout cela, la tentation s'opiniastre a nous travailler et persecuter, nous n'avons rien a faire sinon a nous opiniastrer de nostre costé en la protestation de ne vouloir point consentir ; car, comme les filles ne peuvent estre mariees pendant qu'elles disent que non, ainsy l'ame quoy que troublee, ne peut jamais estre offensee pendant qu'elle dit que non.

Ne disputés point avec vostre ennemi et ne luy respondés jamais une seule parolle, sinon celle que Nostre Seigneur luy respondit, avec laquelle il le confondit[2] : *Arriere, o Satan, tu adoreras le Seigneur ton Dieu et a luy seul serviras.* Et comme la chaste femme ne doit respondre un seul mot ni regarder en face le vilain poursuivant qui luy propose quelque deshonnesteté, mays le quittant tout court, doit a mesme instant retourner son cœur du costé de son espoux et rejurer la fidelité qu'elle luy a promise, sans s'amuser a barguigner, ainsy la devote ame, se voyant assaillie de quelque tentation, ne doit nullement s'amuser a disputer ni respondre, mais tout simplement se retourner du costé de Jesus Christ son Espoux, et luy protester derechef de sa fidelité et de vouloir estre a jamais uniquement toute sienne.

---

a. tandis que.

CHAPITRE VIII.

QU'IL FAUT RESISTER AUX MENUES TENTATIONS.

Quoy qu'il faille combattre les grandes tentations avec un courage invincible et que la victoire que nous en rapportons nous soit extremement utile, si est-ce neanmoins qu'a l'adventure on fait plus de prouffit a bien combattre les petites ; car, comme les grandes surpassent en qualité, les petites surpassent si demesurement en nombre, que la victoire d'icelles peut estre comparable a celles des plus grandes. Les loups et les ours sont sans doute plus dangereux que les mouches, mais si ne nous font-ilz pas tant d'importunité et d'ennui, ni n'exercent pas tant nostre patience. C'est chose bien aysee que de s'empescher du meurtre, mais c'est chose difficile d'eviter les menues choleres, desquelles les occasions se presentent a tout moment. C'est chose bien aysee a un homme ou a une femme de s'empescher de l'adultere, mais ce n'est pas chose si facile de s'empescher des œillades, de donner ou recevoir de l'amour, de procurer des graces et menues faveurs, de dire et recevoir des parolles de cajolerie. Il est bien aysé de ne point donner de corrival[a] au mari ni de corrivale a la femme, quant au cors, mais il n'est pas si aysé de n'en point donner quant au cœur ; bien aysé de ne point souïller le lict du mariage, mais bien malaysé de ne point interesser[b] l'amour du mariage ; bien aysé de ne point desrober le bien d'autruy, mais malaysé de ne point le muguetter[c] et convoiter ; bien aysé de ne point

a. concurrent.
b. compromettre.
c. regarder avec envie.

dire de faux tesmoignage en jugement, mais malaysé de ne point mentir en conversation ; mais bien aysé de ne point s'enivrer, mais malaysé d'estre sobre ; bien aysé de ne point desirer la mort d'autruy, mais malaysé de ne point desirer son incommodité ; bien aysé de ne le point diffamer, mais malaysé de ne le point mespriser.

Bref, ces menues tentations de choleres, de soupçons, de jalousie, d'envie, d'amourettes, de folastrerie, de vanités, de duplicités, d'affaiterie, d'artifices, de cogitations deshonnestes, ce sont les continuelz exercices de ceux mesmes qui sont plus devotz et resolus : c'est pourquoy, ma chere Philothee, il faut qu'avec grand soin et diligence nous nous preparions a ce combat ; et soyes asseuree qu'autant de victoires que nous rapportons contre ces petitz ennemis, autant de pierres pretieuses seront mises en la couronne de gloire que Dieu nous prepare en son Paradis. C'est pourquoy je dis, qu'attendant de bien et vaillamment combattre les grandes tentations si elles viennent, il nous faut bien et diligemment defendre de ces menues et foibles attaques.

CHAPITRE IX.

COMME IL FAUT REMEDIER AUX MENUES TENTATIONS.

Or donq, quant a ces menues tentations de vanité, de soupçon, de chagrin, de jalousie, d'envie, d'amourettes, et semblables tricheries qui, comme mouches et moucherons, viennent passer devant nos yeux et tantost nous piquer sur la joüe, tantost sur le nés, parce qu'il est impossible d'estre tout a fait exempt de leur importunité,

la meilleure resistance qu'on leur puisse faire c'est de ne s'en point tourmenter ; car tout cela ne peut nuire, quoy qu'il puisse faire de l'ennui, pourveu que l'on soit bien resolu de vouloir servir Dieu.

Mesprises donques ces menues attaques et ne daignes pas seulement penser a ce qu'elles veulent dire, mais laisses les bourdonner autour de vos oreilles tant qu'elles voudront, et courir ça et la autour de vous, comme l'on fait des mouches ; et quand elles viendront vous piquer et que vous les verres aucunement s'arrester en vostre cœur, ne faites autre chose que de tout simplement les oster, non point combattant contre elles ni leur respondant, mais faisant des actions contraires, quelles qu'elles soyent, et specialement de l'amour de Dieu. Car si vous me croyes, vous ne vous opiniastreres pas a vouloir opposer la vertu contraire a la tentation que vous sentes, parce que ce seroit quasi vouloir disputer avec elle ; mais apres avoir fait une action de cette vertu directement contraire, si vous aves eu le loysir de reconnoistre la qualité de la tentation, vous feres un simple retour de vostre cœur du costé de Jesus Christ crucifié, et par une action d'amour en son endroit vous luy bayseres les sacrés pieds.

C'est le meilleur moyen de vaincre l'ennemi, tant es petites qu'es grandes tentations ; car l'amour de Dieu contenant en soy toutes les perfections de toutes les vertus, et plus excellemment que les vertus mesmes, il est aussi un plus souverain remede contre tous vices ; et vostre esprit s'accoustumant en toutes tentations de recourir a ce rendes-vous general, ne sera point obligé de regarder et examiner quelles tentations il a ; mais simplement se sentant troublé il s'accoisera en ce grand remede, lequel outre cela est si espouvantable au malin esprit, que quand il voit que ses tentations nous provoquent a ce divin amour, il cesse de nous en faire.

Et voyla quant aux menues et frequentes tentations, avec lesquelles qui voudroit s'amuser par le menu, il se morfondroit et ne feroit rien.

CHAPITRE X.

COMME IL FAUT FORTIFIER SON CŒUR CONTRE LES TENTATIONS.

Considerés de tems en tems quelles passions dominent le plus en vostre ame ; les ayant descouvertes, prenés une façon de vivre qui leur soit toute contraire, en pensees, en parolles et en œuvres. Par exemple, si vous vous sentes inclinee a la passion de la vanité, faites souvent des pensees de la misere de cette vie humaine, combien ces vanités seront ennuyeuses a la conscience au jour de la mort, combien elles sont indignes d'un cœur genereux, que ce ne sont que badineries et amusemens de petitz enfans, et semblables choses. Parles souvent contre la vanité, et encores qu'il vous semble que ce soit a contre-cœur, ne laisses pas de la bien mespriser, car par ce moyen vous vous engageres mesme de reputation au parti contraire et a force de dire contre quelque chose, nous nous esmouvons a la haïr, bien qu'au commencement nous luy eussions de l'affection. Faites des œuvres d'abjection et d'humilité le plus que vous pourres, encores qu'il vous semble que ce soit a regret ; car par ce moyen vous vous habitues a l'humilité et affoiblisses vostre vanité, en sorte que quand la tentation viendra, vostre inclination ne la pourra pas tant favoriser, et vous aures plus de force pour la combattre.

Si vous estes inclinee a l'avarice, penses souvent a

la folie de ce peché qui nous rend esclaves de ce qui n'est creé que pour nous servir ; qu'a la mort aussi bien faudra-il tout quitter, et le laisser entre les mains de tel qui le dissipera ou auquel cela servira de ruine et de damnation, et semblables pensees. Parles fort contre l'avarice, loües fort le mespris du monde, violentes-vous a faire souvent des aumosnes et des charités, et a laisser escouler quelques occasions d'assembler[a].

Si vous estes sujette a vouloir donner ou recevoir de l'amour, penses souvent combien cet amusement est dangereux, tant pour vous que pour les autres ; combien c'est une chose indigne de prophaner et employer a passetems la plus noble affection qui soit en nostre ame ; combien cela est sujet au blasme d'une extreme legereté d'esprit. Parles souvent en faveur de la pureté et simplicité de cœur, et faites aussi le plus qu'il vous sera possible des actions conformes a cela, evitant toutes affaiteries et muguetteries.

En somme, en tems de paix, c'est a dire lhors que les tentations du peché auquel vous estes sujette ne vous presseront pas, faites force actions de la vertu contraire, et si les occasions ne se presentent, alles au devant d'elles pour les rencontrer ; car par ce moyen vous renforcerés vostre cœur contre la tentation future.

CHAPITRE XI.

DE L'INQUIETUDE.

L'inquietude n'est pas une simple tentation, mais une source de laquelle et par laquelle plusieurs tentations

a. d'amasser.

arrivent : j'en diray donq quelque chose. La tristesse n'est autre chose que la douleur d'esprit que nous avons du mal qui est en nous contre nostre gré, soit que le mal soit exterieur, comme pauvreté, maladie, mespris, soit qu'il soit interieur, comme ignorance, secheresse, repugnance, tentation. Quand donq l'ame sent qu'elle a quelque mal, elle se desplait de l'avoir, et voyla la tristesse ; et tout incontinent, elle desire d'en estre quitte et d'avoir les moyens de s'en desfaire ; et jusques ici elle a rayson, car naturellement chacun desire le bien et fuit ce qu'il pense estre mal.

Si l'ame cherche les moyens d'estre delivree de son mal pour l'amour de Dieu, elle les cherchera avec patience, douceur, humilité et tranquillité, attendant sa delivrance plus de la bonté et providence de Dieu que de sa peyne, industrie ou diligence ; si elle cherche sa delivrance pour l'amour propre, elle s'empressera et s'eschauffera a la queste des moyens, comme si ce bien dependoit plus d'elle que de Dieu : je ne dis pas qu'elle pense cela, mays je dis qu'elle s'empresse comme si elle le pensoit. Que si elle ne rencontre pas soudain ce qu'elle desire, elle entre en des grandes inquietudes et impatiences, lesquelles n'ostans pas le mal precedent, ains au contraire l'empirans, l'ame entre en une angoisse et detresse desmesuree, avec une defaillance de courage et de force telle, qu'il luy semble que son mal n'ait plus de remede. Vous voyes donq que la tristesse, laquelle au commencement est juste, engendre l'inquietude ; et l'inquietude engendre par apres un surcroist de tristesse qui est extremement dangereux.

L'inquietude est le plus grand mal qui arrive en l'ame, excepté le peché ; car, comme les seditions et troubles interieurs d'une republique la ruinent entierement et l'empeschent qu'elle ne puisse resister a l'estranger,

ainsy nostre cœur estant troublé et inquieté en soy mesme perd la force de maintenir les vertus qu'il avoit acquises, et quant et quant[a] le moyen de resister aux tentations de l'ennemi, lequel fait alhors toutes sortes d'effortz pour pescher, comme l'on dit, en eau trouble.

L'inquietude provient d'un desir desreglé d'estre delivré du mal que l'on sent, ou d'acquerir le bien que l'on espere ; et neanmoins il n'y a rien qui empire plus le mal et qui esloigne plus le bien, que l'inquietude et empressement. Les oyseaux demeurent prins dedans les filetz et laqs parce que s'y treuvans engagés ilz se desbattent et remuent desreglement pour en sortir, ce que faisans ilz s'enveloppent tous-jours tant plus. Quand donq vous serés pressee du desir d'estre delivree de quelque mal ou de parvenir a quelque bien, avant toute chose mettes vostre esprit en repos et tranquillité, faites rasseoir vostre jugement et vostre volonté, et puys, tout bellement et doucement, pourchasses l'issue[b] de vostre desir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables ; et quand je dis tout bellement, je ne veux pas dire negligemment, mays sans empressement, trouble et inquietude ; autrement en lieu d'avoir l'effect de vostre desir vous gasteres tout et vous embarrasseres plus fort.

Mon ame est tous-jours en mes mains, Seigneur, *et je n'ay point oublié vostre loy,* disoit David[1]. Examines plus d'une fois le jour, mais au moins le soir et le matin, si vous aves vostre *ame en* vos *mains,* ou si quelque passion et inquietude vous l'a point ravie ; consideres si vous aves vostre cœur a vostre commandement, ou bien s'il est point eschappé de vos mains pour s'engager a quelque affection desreglee d'amour, de haine, d'envie, de convoi-

---

a. et en même temps

b. cherchez, poursuivez l'accomplissement de votre désir.

tise, de crainte, d'ennui, de joye. Que s'il est egaré, avant toutes choses, cherches-le et le ramenes tout bellement en la presence de Dieu, remettant vos affections et desirs sous l'obeissance et conduitte de sa divine volonté. Car, comme ceux qui craignent de perdre quelque chose qui leur est pretieuse la tiennent bien serree en leur main, ainsy, a l'imitation de ce grand Roy, nous devons tous-jours dire : O mon Dieu, *mon ame* est au hazard, c'est pourquoy *je la porte tous-jours en mes mains, et* en cette sorte *je n'ay point oublié vostre* sainte *loy*.

Ne permettes pas a vos desirs, pour petitz qu'ilz soyent et de petite importance, qu'ilz vous inquietent ; car apres les petitz, les grans et plus importans treuveroyent vostre cœur plus disposé au trouble et desreglement. Quand vous sentires arriver l'inquietude, recommandes-vous a Dieu et resoulves-vous de ne rien faire du tout de ce que vostre desir requiert de vous, que l'inquietude ne soit totalement passee, sinon que ce fust chose qui ne se peust differer ; et alhors il faut, avec un doux et tranquille effort, retenir le courant de vostre desir, l'attrempant[a] et moderant tant qu'il vous sera possible, et sur cela, faire la chose non selon vostre desir, mais selon la rayson.

Si vous pouves descouvrir vostre inquietude a celuy qui conduit vostre ame, ou au moins a quelque confident et devot ami, ne doutes point que tout aussi tost vous ne soyes accoisee ; car la communication des douleurs du cœur fait le mesme effect en l'ame que la saignee fait au cors de celuy qui est en fievre continue : c'est le remede des remedes. Aussi le roy saint Louys donna cet advis a son filz[2] : « Si tu as en ton cœur aucun malayse, dis-le incontinent a ton confesseur ou a aucune bonne personne

a. le tempérant.

et ainsy pourras ton mal legerement porter, par le reconfort qu'il te donnera. »

CHAPITRE XII.

DE LA TRISTESSE.

La tristesse qui est selon Dieu, dit saint Paul[1], *opere la penitence pour le salut ; la tristesse du monde opere la mort.* La tristesse donques peut estre bonne et mauvaise, selon les diverses productions qu'elle fait en nous. Il est vray qu'elle en fait plus de mauvaises que de bonnes, car elle n'en fait que deux bonnes, a sçavoir, misericorde et penitence ; et il y en a six mauvaises, a sçavoir, angoisse, paresse, indignation, jalousie, envie et impatience ; qui a fait dire au Sage[2] : *La tristesse en tue beaucoup et n'y a point de prouffit en icelle,* parce que, pour deux bons ruysseaux qui proviennent de la source de tristesse, il y en a six qui sont bien mauvais.

L'ennemi se sert de la tristesse pour exercer ses tentations a l'endroit des bons ; car, comme il tasche de faire res-jouir les mauvais en leur peché, aussi tasche-il d'attrister les bons en leurs bonnes œuvres ; et comme il ne peut procurer le mal qu'en le faysant treuver aggreable, aussi ne peut-il destourner du bien qu'en le faysant treuver desaggreable. Le malin se plait en la tristesse et melancholie, parce qu'il est triste et melancholique et le sera eternellement, dont[a] il voudroit que chacun fust comme luy.

---

a. de là vient que.

La mauvaise tristesse trouble l'ame, la met en inquietude, donne des craintes desreglees, desgouste de l'orayson, assoupit et accable le cerveau, prive l'ame de conseil, de resolution, de jugement et de courage, et abat les forces : bref, elle est comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux ; car elle oste toute suavité de l'ame et la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés.

Si jamais il vous arrivoit, Philothee, d'estre atteinte de cette mauvaise tristesse, prattiqués les remedes suivans. *Quelqu'un est-il triste,* dit saint Jacques[3], *qu'il prie* : la priere est un souverain remede, car elle esleve l'esprit en Dieu qui est nostre unique joye et consolation ; mais en priant, uses d'affections et parolles, soit interieures soit exterieures, qui tendent a la confiance et amour de Dieu, comme : o Dieu de misericorde, mon tres bon Dieu, mon Sauveur debonnaire, Dieu de mon cœur, ma joye, mon esperance, mon cher Espoux, le Bienayme de mon ame, et semblables.

Contraries vivement aux inclinations de la tristesse ; et bien qu'il semble que tout ce que vous feres en ce tems la se face froidement, tristement et laschement, ne laisses pourtant pas de le faire ; car l'ennemi qui pretend de nous allanguir aux bonnes œuvres par la tristesse, voyant que nous ne laissons pas de les faire, et qu'estans faittes avec resistance elles en valent mieux, il cesse de nous plus affliger. Chantes des cantiques spirituelz, car le malin a souvent cessé son operation par ce moyen ; tesmoin l'esprit qui assiegeoit ou possedoit Saül, duquel la violence estoit reprimee par la psalmodie[4].

Il est bon de s'employer aux œuvres exterieures et les diversifier le plus que l'on peut, pour divertir l'ame de l'objet triste, purifier et eschauffer les espritz, la tristesse estant une passion de la complexion froide et seche.

Faites des actions exterieures de ferveur, quoy que sans goust, embrassant l'image du Crucifix, le serrant sur la poitrine, luy baysant les pieds et les mains, levant vos yeux et vos mains au ciel, eslançant vostre voix en Dieu par des parolles d'amour et de confiance, comme sont celles ci : *Mon Bienaymé a moy, et moy a luy*[5]. *Mon Bienaymé m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes mammelles*[6]. *Mes yeux se fondent sur vous,* o mon Dieu, disant, *quand me consolerés-vous*[7] *?* O Jésus, soyes-moy Jésus ; vive Jésus, et mon âme vivra. *Qui me separera de l'amour de mon Dieu*[8] *?* et semblables.

La discipline[a] moderee est bonne contre la tristesse, parce que cette volontaire affliction exterieure impetre la consolation interieure, et l'ame, sentant des douleurs de dehors, se divertit de celles qui sont au dedans. La frequentation de la sainte Communion est excellente ; car ce *pain* celeste *affermit le cœur*[9] et res-jouit l'esprit.

Descouvres tous les ressentimens, affections et suggestions qui proviennent de vostre tristesse a vostre conducteur et confesseur, humblement et fidellement ; cherches les conversations des personnes spirituelles et les hantes le plus que vous pourres pendant ce tems-la. Et en fin finale, resignes vous entre les mains de Dieu, vous preparant a souffrir cette ennuyeuse tristesse patiemment, comme juste punition de vos vaines allegresses ; et ne doutes nullement que Dieu, apres vous avoir esprouvee, ne vous delivre de ce mal.

---

a. flagellation.

CHAPITRE XIII.

DES CONSOLATIONS SPIRITUELLES ET SENSIBLES ET COMME IL SE FAUT COMPORTER EN ICELLES.

Dieu continue l'estre de ce grand monde en une perpetuelle vicissitude[a], par laquelle le jour se change tous-jours en nuit, le printemps en esté, l'esté en automne, l'automne en hiver et l'hiver en printems, et l'un des jours ne ressemble jamais parfaittement l'autre : on en void de nubileux, de pluvieux, de secs, de venteux, varieté qui donne une grande beauté a cet univers. Il en est de mesme de l'homme, qui est, selon le dire des Anciens[1], un « abregé du monde ; » car jamais il n'est en un mesme estat, et sa vie escoule sur cette terre comme les eaux, flottant et ondoyant en une perpetuelle diversité de mouvemens, qui tantost l'abaissent par la crainte, tantost le plient a droite par la consolation, tantost a gauche par l'affliction, et jamais une seule de ses journees, ni mesme une de ses heures, n'est entierement pareille a l'autre.

C'est un grand advertissement que celuy cy : il nous faut tascher d'avoir une continuelle et inviolable egalité de cœur en une si grande inegalité d'accidens, et quoy que toutes choses se tournent et varient diversement autour de nous, il nous faut demeurer constamment immobiles a tous-jours regarder, tendre et pretendre a nostre Dieu. Que le navire prenne telle route qu'on voudra, qu'il cingle au ponant ou levant, au midi ou septentrion, et quelque vent que ce soit qui le porte,

a. changement périodique.

jamais pourtant son eguille marine ne regardera que sa belle estoile et le pole. Que tout se renverse sans dessus dessous, je ne dis pas seulement autour de nous, mais je dis en nous, c'est a dire que nostre ame soit triste, joyeuse, en douceur, en amertume, en paix, en trouble, en clarté, en tenebres, en tentations, en repos, en goust, en desgoust, en secheresse, en tendreté, que le soleil la brusle ou que la rosee la rafraischisse, ha ! si faut-il pourtant qu'a jamais et tous-jours la pointe de nostre cœur, nostre esprit, nostre volonté superieure, qui est nostre bussole, regarde incessamment et tende perpetuellement a l'amour de Dieu son Createur, son Sauveur, son unique et souverain bien. *Ou que nous vivions ou que nous mourions,* dit l'Apostre[2], *si sommes-nous a Dieu. Qui nous separera de* l'amour et *charité* de Dieu ? Non, jamais rien ne nous separera de cet amour : ni *la tribulation,* ni *l'angoisse,* ni *la mort,* ni *la vie,* ni la douleur *presente,* ni la crainte des accidens *futurs,* ni les artifices des malins espritz, *ni la hauteur* des consolations *ni la profondité* des afflictions, ni la tendreté, ni la secheresse *ne nous doit* jamais *separer de* cette sainte *charité qui est* fondee *en Jesus Christ*[3].

Cette resolution si absolue de ne jamais abandonner Dieu ni quitter son doux amour, sert de contrepoids a nos ames pour les tenir en la sainte egalité parmi l'inegalité de divers mouvemens que la condition de cette vie luy apporte. Car, comme les avettes se voyans surprises du vent en la campaigne, embrassent des pierres pour se pouvoir balancer en l'air et n'estre pas si aysement transportees a la merci de l'orage, ainsy nostre ame ayant vivement embrassé par resolution le pretieux amour de son Dieu, demeure constante parmi l'inconstance et vicissitude des consolations et afflictions, tant spirituelles que temporelles, tant exterieures qu'interieures. Mays

outre cette generale doctrine, nous avons besoin de quelques documens particuliers.

1. Je dis donq que la devotion ne consiste pas en la douceur, suavité, consolation et tendreté sensible du cœur, qui nous provoque aux larmes et souspirs et nous donne une certaine satisfaction aggreable et savoureuse en quelques exercices spirituelz. Non, chere Philothee, la devotion et cela ne sont pas une mesme chose ; car il y a beaucoup d'ames qui ont de ces tendretés et consolations, qui neanmoins ne laissent pas d'estre fort vicieuses, et par consequent n'ont aucun vray amour de Dieu et, beaucoup moins, aucune vraye devotion. Saul poursuivant a mort le pauvre David, qui fuyoit devant luy es desers d'Engaddi, entra tout seul en une caverne en laquelle David avec ses gens estoyent cachés ; David, qui en cette occasion l'eut peu mille fois tuer, luy donna la vie et ne voulut seulement pas luy faire peur, ains l'ayant laissé sortir a son ayse l'appella par apres pour luy remonstrer son innocence, et luy faire connoistre qu'il avoit esté a sa merci. Or, sur cela, qu'est ce que ne fit pas Saul pour tesmoigner que son cœur estoit amolly envers David ? il le nomma son enfant, il se mit a pleurer tout haut, a le louer, a confesser sa debonnaireté, a prier Dieu pour luy, a presager sa future grandeur et a luy recommander la posterité qu'il devoit laisser apres soy[1]. Quelle plus grande douceur et tendreté de cœur pouvoit il faire paroistre ? et pour tout cela, neanmoins, il n'avoit point changé son ame, ne laissant pas de continuer sa persecution contre David aussi cruellement qu'au paravant.

Ainsy se treuve-il des personnes qui considerans la bonté de Dieu et la Passion du Sauveur sentent des grans attendrissemens de cœur, qui leur font jetter des souspirs, des larmes, des prieres et actions de graces fort sensibles, si qu'on diroit qu'elles ont le cœur saysi d'une bien grande

devotion. Mais quand ce vient a l'essay, on treuve que comme les pluyes passageres d'un esté bien chaud, qui tombans en grosses gouttes sur la terre ne la penetrent point et ne servent qu'a la production des champignons, ainsy ces larmes et tendretés tombans sur un cœur vicieux et ne le penetrans point, luy sont tout a fait inutiles : car pour tout cela, les pauvres gens ne quitteroyent pas un seul liard du bien mal acquis qu'ilz possedent, ne renonceroyent pas une seule de leurs perverses affections, et ne voudroyent pas avoir pris la moindre incommodité du monde pour le service du Sauveur sur lequel ilz ont pleuré ; en sorte que les bons mouvemens qu'ilz ont eus, ne sont que des certains champignons spirituelz, qui non seulement ne sont pas la vraye devotion, mais bien souvent sont des grandes ruses de l'ennemi, qui, amusant les ames a ces menues consolations, les fait demeurer contentes et satisfaittes en cela, a ce qu'elles ne cherchent plus la vraye et solide devotion, qui consiste en une volonté constante, resolue, prompte et active d'executer ce que l'on sçait estre aggreable a Dieu.

Un enfant pleurera tendrement s'il voit donner un coup de lancette a sa mere qu'on saigne ; mais si a mesme tems sa mere, pour laquelle il pleuroit, luy demande une pomme ou un cornet de dragee qu'il tient en sa main, il ne le voudra nullement lascher. Telles sont la plus part de nos tendres devotions : voyans donner un coup de lance qui transperce le cœur de Jesus Christ crucifié, nous pleurons tendrement. Helas, Philothee, c'est bien fait de pleurer sur cette Mort et Passion douloureuse de nostre Pere et Redempteur ; mais pourquoy donq ne luy donnons-nous tout de bon la pomme que nous avons en nos mains et qu'il nous demande si instamment, a sçavoir nostre cœur, unique pomme d'amour que ce cher Sauveur requiert de nous ? Que ne luy resignons-nous tant

de menues affections, delectations, complaisances, qu'il nous veut arracher des mains et ne peut, parce que c'est nostre dragee, de laquelle nous sommes plus frians que desireux de sa celeste grace ? Ha ! ce sont des amitiés de petitz enfans que cela, tendres, mais foibles, mais fantasques, mais sans effect. La devotion donq ne gist pas en ces tendretés et sensibles affections, qui quelquefois procedent de la nature qui est ainsy molle et susceptible de l'impression qu'on luy veut donner, et quelquefois viennent de l'ennemi qui, pour nous amuser a cela, excite nostre imagination a l'apprehension[a] propre pour telz effectz.

2. Ces tendretés et affectueuses douceurs sont neanmoins quelquefois tres bonnes et utiles ; car elles excitent l'appetit de l'ame, confortent l'esprit, et adjoustent a la promptitude de la devotion une sainte gayeté et allegresse qui rend nos actions belles et aggreables mesmes en l'exterieur. C'est ce goust que l'on a es choses divines pour lequel David s'escrioit[5] : O Seigneur, que *vos parolles sont douces a mon palais, elles sont plus douces que le miel a ma bouche.* Et certes, la moindre petite consolation de la devotion que nous recevons vaut mieux de toute façon que les plus excellentes recreations du monde. *Les mammelles* et le laict, c'est a dire les faveurs du divin Espoux, *sont meilleures* a l'ame *que le vin*[6] le plus pretieux des playsirs de la terre : qui en a gousté tient tout le reste des autres consolations pour du fiel et de l'absynthe. Et comme ceux qui ont l'herbe scitique[b] en la bouche en reçoivent une si extreme douceur qu'ilz ne sentent ni faim ni soif[7], ainsy ceux a qui Dieu a donné cette manne celeste des suavités et consolations interieures ne peuvent

a. à l'émotion.
b. scythique.

desirer ni recevoir les consolations du monde, pour au moins y prendre goust et y amuser leurs affections. Ce sont des petitz avant-goustz des suavités immortelles que Dieu donne aux ames qui le cherchent ; ce sont des grains sucrés qu'il donne a ses petitz enfans pour les amorcer ; ce sont des eaux cordiales qu'il leur presente pour les conforter, et ce sont aussi quelquefois des arres des recompenses eternelles. On dit[8] qu'Alexandre le Grand, singlant en haute mer, descouvrit premierement l'Arabie heureuse par le sentiment qu'il eut des suaves odeurs que le vent luy donnoit ; et sur cela, se donna du courage et a tous ses compaignons : ainsy nous recevons souvent des douceurs et suavités en cette mer de la vie mortelle, qui sans doute nous font pressentir les delices de cette Patrie celeste a laquelle nous tendons et aspirons.

3. Mais, ce me dires-vous, puisqu'il y a des consolations sensibles qui sont bonnes et viennent de Dieu, et que neanmoins il y en a des inutiles, dangereuses, voyre pernicieuses, qui viennent ou de la nature ou mesme de l'ennemi, comment pourray-je discerner les unes des autres et connoistre les mauvaises ou inutiles entre les bonnes ? C'est une generale doctrine, treschere Philothee, pour les affections et passions de nos ames, que nous les devons *connoistre par leurs fruitz*[9]. Nos cœurs sont des arbres, les affections et passions sont leurs branches, et leurs œuvres ou actions sont les fruitz. Le cœur est bon qui a de bonnes affections, et les affections et passions sont bonnes qui produisent en nous des bons effectz et saintes actions. Si les douceurs, tendretés et consolations nous rendent plus humbles, patiens, traittables, charitables et compatissans a l'endroit du prochain, plus fervens a mortifier nos concupiscences et mauvaises inclinations, plus constans en nos exercices, plus maniables et souples a ceux que nous devons obeir, plus simples en

nostre vie, sans doute, Philothee, qu'elles sont de Dieu ; mais si ces douceurs n'ont de la douceur que pour nous, qu'elles nous rendent curieux, aigres, pointilleux, impatiens, opiniastres, fiers, presomptueux, durs a l'endroit du prochain, et que pensans des-ja estre des petitz saintz nous ne voulons plus estre sujetz a la direction ni a la correction, indubitablement ce sont des consolations fauses et pernicieuses : *Un bon arbre* ne *produit* que *des bons fruitz*[10].

4. Quand nous aurons de ces douceurs et consolations, 1. il nous faut beaucoup humilier devant Dieu ; gardons-nous bien de dire pour ces douceurs : o que je suis bon ! Non, Philothee, ce sont des biens qui ne nous rendent pas meilleurs, car, comme j'ay dit, la devotion ne consiste pas en cela ; mais disons : o que *Dieu est bon a ceux qui esperent en luy, a l'ame qui le recherche*[11] ! Qui a le sucre en bouche ne peut pas dire que sa bouche soit douce, mais ouy bien que le sucre est doux : ainsy, encor que cette douceur spirituelle est fort bonne, et Dieu qui nous la donne est tresbon, il ne s'ensuit pas que celuy qui la reçoit soit bon. 2. Connoissons que nous sommes encor de petitz enfans qui avons besoin du laict, et que ces grains sucrés nous sont donnés parce que nous avons encor l'esprit tendre et delicat, qui a besoin d'amorces et d'appastz pour estre attiré a l'amour de Dieu. 3. Mais apres cela, parlant generalement et pour l'ordinaire, recevons humblement ces graces et faveurs et les estimons extremement grandes, non tant parce qu'elles le sont en elles mesmes, comme parce que c'est la main de Dieu qui nous les met au cœur ; comme feroit une mere qui pour amadoüer son enfant, luy mettroit elle mesme les grains de dragee en bouche, l'un apres l'autre, car si l'enfant avoit de l'esprit, il priseroit plus la douceur de la mignardise et caresse que sa mere luy fait, que la douceur

de la dragee mesme. Et ainsy, c'est beaucoup, Philothee, d'avoir les douceurs ; mais c'est la douceur des douceurs de considerer que Dieu de sa main amoureuse et maternelle les nous met en la bouche, au cœur, en l'ame, en l'esprit. 4. Les ayans receuës ainsy humblement, employons les soigneusement selon l'intention de Celuy qui les nous donne. Pourquoy pensons-nous que Dieu nous donne ces douceurs ? pour nous rendre doux envers un chacun et amoureux envers luy. La mere donne la dragee a l'enfant affin qu'il la bayse : baysons donq ce Sauveur qui nous donne tant de douceurs. Or, bayser le Sauveur, c'est luy obeir, garder ses commandemens, faire ses volontés, suivre ses desirs, bref, l'embrasser tendrement avec obeissance et fidelité. Quand donq nous aurons receu quelque consolation spirituelle, il faut ce jour-la se rendre plus diligens a bien faire et a nous humilier. 5. Il faut, outre tout cela, renoncer de tems en tems a telles douceurs, tendretés et consolations, separans nostre cœur d'icelles et protestans qu'encor que nous les acceptions humblement et les aymions, parce que Dieu nous les envoye et qu'elles nous provoquent a son amour, ce ne sont neanmoins pas elles que nous cherchons, mais Dieu et son saint amour : non la consolation, mais le Consolateur ; non la douceur, mais le doux Sauveur ; non la tendreté, mais Celuy qui est la suavité du ciel et de la terre ; et en cette affection nous nous devons disposer a demeurer fermes au saint amour de Dieu, quoy que de nostre vie nous ne deussions jamais avoir aucune consolation, et de vouloir dire egalement sur le mont de Calvaire, comme sur celuy de Thabor : *O Seigneur, il m'est bon d'estre* avec vous[12], ou que vous soyes en croix, ou que vous soyes en gloire. 6. Finalement je vous advertis que s'il vous arrivoit quelque notable abondance de telles consolations, tendretés, larmes et douceurs, ou

quelque chose d'extraordinaire en icelles, vous en conferiés fidellement avec vostre conducteur affin d'apprendre comme il s'y faut moderer et comporter, car il est escrit[13]. *As-tu treuvé le miel ? mange-en ce qui suffit.*

CHAPITRE XIV.

DES SECHERESSES ET STERILITÉS SPIRITUELLES.

Vous ferés donq ainsy que je vous viens de dire, treschere Philothee, quand vous aves des consolations ; mais ce beau tems si aggreable ne durera pas tous-jours, ains il adviendra que quelquefois vous seres tellement privee et destituee du sentiment de la devotion, qu'il vous sera advis que vostre ame soit une *terre deserte,* infructueuse, sterile, en laquelle il n'y ait ni sentier *ni chemin* pour treuver Dieu, *ni aucune eau*[1] de grace qui la puisse arrouser, a cause des secheresses qui, ce semble, la reduiront totalement en friche. Helas, que l'ame qui est en cet estat est digne de compassion, et sur tout quand ce mal est vehement ; car alhors, a l'imitation de David, elle se repaist de *larmes jour et nuit, tandis que* par mille suggestions l'ennemi, pour la desesperer, se moque d'elle et luy dit : ah, pauvrette, *ou est ton Dieu*[2] ? par quel chemin le pourras-tu treuver ? qui te pourra jamais rendre la joye de sa sainte grace ?

Que feres-vous donq en ce tems la, Philothee ? Prenes garde d'ou le mal vous arrive : nous sommes souvent nous mesmes la cause de nos sterilités et secheresses.

1. Comme une mere refuse le sucre a son enfant qui est sujet aux vers, ainsy Dieu nous oste les consolations

quand nous y prenons quelque vayne complaisance et que nous sommes sujetz aux vers de l'outrecuidance : *Il m'est bon,* o mon Dieu, *que vous m'humiliés ;* ouy, car *avant que je fusse humilié* je vous *avois offensé*[3].

2. Quand nous negligeons de recueillir les suavités et delices de l'amour de Dieu lhors qu'il en est tems, il les escarte de nous en punition de nostre paresse : l'Israëlite qui n'amassoit la manne de bon matin ne le pouvoit plus faire apres le soleil levé, car elle se treuvoit toute fondue[4].

3. Nous sommes quelquefois couchés dans un lict des contentemens sensuelz et consolations perissables, comme estoit l'Espouse sacree es Cantiques[5] : l'Espoux de nos ames buque[a] a la porte de nostre cœur, il nous inspire de nous remettre a nos exercices spirituelz, mais nous marchandons avec luy, d'autant qu'il nous fasche de quitter ces vains amusemens et de nous separer de ces faux contentemens ; c'est pourquoy il passe outre et nous laisse croupir, puys, quand nous le voulons chercher, nous avons beaucoup de peyne a le treuver : aussi l'avons-nous bien merité, puysque nous avons esté si infideles et desloyaux a son amour, que d'en avoir refusé l'exercice pour suivre celuy des choses du monde. Ah, vous aves donq de la farine d'Egypte, vous n'aures donq point de la manne du ciel. Les abeilles haïssent toutes les odeurs artificielles ; et les suavités du Saint Esprit sont incompatibles avec les delices artificieuses du monde.

4. La duplicité et finesse d'esprit exercee es confessions et communications spirituelles que l'on fait avec son conducteur, attire les secheresses et sterilités : car puisque vous mentés au Saint Esprit, ce n'est pas merveille s'il vous refuse sa consolation ; vous ne voules pas estre

---

a. frappe.

simple et naif comme un petit enfant, vous n'aures donq pas la dragee des petitz enfans.

5. Vous vous estes bien saoulee des contentemens mondains, ce n'est pas merveille si les delices spirituelles vous sont a desgoust : les colombes ja saoules, dit l'ancien proverbe, treuvent ameres les cerises. *Il a rempli de biens*, dit Nostre Dame[6], *les affamés, et les riches il les a laissé vuides* : ceux qui sont riches des playsirs mondains ne sont pas capables des spirituelz.

6. Aves-vous bien conservé les fruitz des consolations receuës ? vous en aures donq des nouvelles, car *a celuy qui a, on luy en donnera* davantage ; *et a celuy qui n'a pas* ce qu'on luy a donné, mais qui l'a perdu par sa faute, *on luy ostera mesme ce qu'il* n'a pas[7] ; c'est a dire on le privera des graces qui luy estoient preparees. Il est vray, la pluye vivifie les plantes qui ont de la verdeur ; mais a celles qui ne l'ont point elle leur oste encor la vie qu'elles n'ont point, car elles en pourrissent tout a fait.

Pour plusieurs telles causes nous perdons les consolations devotieuses et tombons en secheresse et sterilité d'esprit : examinons donq nostre conscience si nous remarquerons en nous quelques semblables defautz. Mais notés, Philothee, qu'il ne faut pas faire cet examen avec inquietude et trop de curiosité ; ains apres avoir fidelement consideré nos deportemens pour ce regard, si nous treuvons la cause du mal en nous, il en faut remercier Dieu, car le mal est a moitié gueri quand on a descouvert sa cause. Si, au contraire, vous ne voyes rien en particulier qui vous semble avoir causé cette secheresse, ne vous amuses point a une plus curieuse recherche, mais avec toute simplicité, sans plus examiner aucune particularité, faites ce que je vous diray.

1. Humilies-vous grandement devant Dieu en la connoissance de vostre neant et misere : Helas, qu'est-ce

que de moy quand je suis a moy mesme ? non autre chose, o Seigneur, sinon une terre seche, laquelle crevassee de toutes pars, tesmoigne la soif qu'elle a de la pluye du ciel, et ce pendant le vent la dissipe et reduit en poussiere.

2. Invoques Dieu et luy demandes son allegresse : *Rendes-moy, o Seigneur, l'allegresse de vostre salut*[8]. *Mon Pere, s'il est possible, transportes ce calice de moy*[9]. *Oste-toy d'ici, o bize* infructueuse qui desseche mon ame, et *venés*, o gracieux *vent* des consolations, *et soufflés dans mon jardin*[10], et ses bonnes affections respandront l'odeur de suavité.

3. Alles a vostre confesseur, ouvres-luy bien vostre cœur, faites-luy bien voir tous les replis de vostre ame, prenes les advis qu'il vous donnera, avec grande simplicité et humilité : car Dieu qui ayme infiniment l'obeissance, rend souvent utiles les conseilz que l'on prend d'autruy, et sur tout des conducteurs des ames, encor que d'ailleurs il n'y eust pas grande apparence ; comme il rendit prouffitables a Naaman les eaux du Jourdain, desquelles Helisee, sans aucune apparence de rayson humaine, luy avoit ordonné l'usage[11].

4. Mais apres tout cela, rien n'est si utile, rien si fructueux en telles secheresses et sterilités que de ne point s'affectionner et attacher au desir d'en estre delivré. Je ne dis pas qu'on ne doive faire des simples souhaitz de la delivrance ; mais je dis qu'on ne s'y doit pas affectionner, ains se remettre a la pure merci de la speciale providence de Dieu, affin que tant qu'il luy plaira il se serve de nous entre ces espines et parmi ces desers. Disons donq a Dieu en ce tems la : *O Pere, s'il est possible, transportes de moy ce calice,* mais adjoustons de grand courage : *toutefois, non ma volonté, mais la vostre soit faitte,* et arrestons-nous a cela avec le plus de repos que

nous pourrons ; car Dieu nous voyant en cette sainte indifference nous consolera de plusieurs graces et faveurs, comme quand il vit Abraham resolu de se priver de son enfant Isaac, il se contenta de le voir indifferent en cette pure resignation, le consolant d'une vision tres aggreable et par des tres douces benedictions[12]. Nous devons donq en toutes sortes d'afflictions, tant corporelles que spirituelles, et es distractions ou soustractions de la devotion sensible qui nous arrivent, dire de tout nostre cœur et avec une profonde sousmission : *Le Seigneur m'a donné* des consolations, *le Seigneur me* les *a ostees*, son saint *Nom soit beni*[13] ; car perseverans en cette humilité, il nous rendra ses delicieuses faveurs, comme il fit a Job qui usa constamment de pareilles paroles en toutes ses desolations.

5. Finalement, Philothee, entre toutes nos secheresses et sterilités ne perdons point courage, mais attendans en patience le retour des consolations, suivons tous-jours nostre train ; ne laissons point pour cela aucun exercice de devotion, ains, s'il est possible, multiplions nos bonnes œuvres, et ne pouvans presenter a nostre cher Espoux des confitures liquides, presentons-luy en des seches, car ce luy est tout un, pourveu que le cœur qui les luy offre soit parfaittement resolu de le vouloir aymer. Quand le printems est beau les abeilles font plus de miel et moins de mouchons[a], parce qu'a la faveur du beau tems elles s'amusent tant a faire leur cueillette sur les fleurs qu'elles en oublient la production de leurs nymphes[b] ; mays quand le printemps est aspre et nubileux elles font plus de nymphes et moins de miel, car ne pouvans pas sortir pour faire la cueillette du miel, elles s'employent a se peupler et multiplier leur race. Il arrive maintesfois, ma

a. petites abeilles.
b. état transitoire des insectes.

Philothee, que l'ame se voyant au beau printems des consolations spirituelles s'amuse tant a les amasser et succer, qu'en l'abondance de ces douces delices elle fait beaucoup moins de bonnes œuvres, et qu'au contraire, parmi les aspretés et sterilités spirituelles, a mesure qu'elle se void privee des sentimens aggreables de devotion, elle en multiplie d'autant plus les œuvres solides, et abonde en la generation interieure des vrayes vertus, de patience, humilité, abjection de soy mesme, resignation, et abnegation de son amour propre.

C'est donq un grand abus de plusieurs, et notamment des femmes, de croire que le service que nous faisons a Dieu, sans goust, sans tendreté de cœur et sans sentiment soit moins aggreable a sa divine Majesté, puisqu'au contraire nos actions sont comme les roses, lesquelles bien qu'estans fraisches elles ont plus de grace, estans neanmoins seches elles ont plus d'odeur et de force : car tout de mesme, bien que nos œuvres faittes avec tendreté de cœur nous soyent plus aggreables, a nous, dis-je, qui ne regardons qu'a nostre propre delectation, si est-ce qu'estans faittes en secheresse et sterilité, elles ont plus d'odeur et de valeur devant Dieu. Ouy, chere Philothee, en tems de secheresse nostre volonté nous porte au service de Dieu comme par vive force, et par consequent il faut qu'elle soit plus vigoureuse et constante qu'en tems de tendreté. Ce n'est pas si grand cas de servir un prince en la douceur d'un tems paisible et parmi les delices de la cour ; mais de le servir en l'aspreté de la guerre, parmi les troubles et persecutions, c'est une vraye marque de constance et fidelité.

La bienheureuse Angele de Foligny dit[14] que « l'orayson la plus aggreable a Dieu est celle qui se fait par force et contrainte », c'est a dire celle a laquelle nous nous rangeons, non point pour aucun goust que nous y ayons, ni par

inclination, mais purement pour plaire a Dieu, a quoy nostre volonté nous porte comme a contrecœur, forçant et violentant les secheresses et repugnances qui s'opposent a cela. J'en dis de mesme de toutes sortes de bonnes œuvres, car plus nous avons des contradictions, soit exterieures soit interieures, a les faire, plus elles sont estimees et prisees devant Dieu. Moins il y a de nostre interest particulier en la poursuitte des vertus, plus la pureté de l'amour divin y reluit : l'enfant bayse aysement sa mere qui luy donne du sucre, mais c'est signe qu'il l'ayme grandement s'il la bayse apres qu'elle luy aura donné de l'absynthe ou du chicotin.

CHAPITRE XV.

CONFIRMATION ET ESCLAIRCISSEMENT DE CE QUI A ESTÉ DIT PAR UN EXEMPLE NOTABLE.

Mais pour rendre toute cette instruction plus evidente, je veux mettre icy un excellente piece de l'histoire de saint Bernard, telle que je l'ay treuvee en un docte et judicieux escrivain[1]. Il dit donq ainsy :

C'est chose ordinaire a presque tous ceux qui commencent a servir Dieu et qui ne sont encor point experimentés es soustractions de la grace ni es vicissitudes spirituelles, que, leur venant a manquer ce goust de la devotion sensible et cette aggreable lumiere qui les invite a se haster au chemin de Dieu, ilz perdent tout a coup l'haleyne et tombent en pusillanimité et tristesse de cœur. Les gens bien entendus en rendent cette rayson, que la nature raysonnable ne peut longuement durer affamee et sans quelque delectation, ou celeste ou terrestre. Or, comme

les ames relevees au dessus d'elles mesmes par l'essay des playsirs superieurs, renoncent facilement aux objetz visibles, ainsy quand par la disposition divine la joye spirituelle leur est ostee, se treuvans aussi d'ailleurs privees des consolations corporelles, et n'estans point encor accoustumees d'attendre en patience les retours du vray soleil, il leur semble qu'elles ne sont ni au ciel ni en la terre, et qu'elles demeureront ensevelies en une nuit perpetuelle : si que, comme petitz enfançons qu'on sevre, ayans perdu leurs mammelles, elles languissent et gemissent, et deviennent ennuyeuses et importunes, principalement a elles mesmes.

Ceci donq arriva au voyage duquel il est question a l'un de la trouppe, nommé Geoffroy de Peronne, nouvellement dedié au service de Dieu. Celuy ci, rendu soudainement aride, destitué de consolation et occupé des tenebres interieures, commença a se ramentevoir de ses amis mondains, de ses parens, des facultés[a] qu'il venoit de laisser, au moyen dequoy il fut assailli d'une si rude tentation que, ne pouvant la celer en son maintien, un de ses plus confidens s'en apperceut, et l'ayant dextrement accosté avec douces parolles luy dit en secret : « Que veut dire ceci Geoffroy ? comment est ce que contre l'ordinaire, tu te rends si pensif et affligé ? » Alhors Geoffroy, avec un profond souspir, « Ah mon frere », respondit-il, « jamais de ma vie je ne seray joyeux. » Cet autre, esmeu de pitié par telles parolles, avec un zele fraternel alla soudain reciter tout ceci au commun Pere saint Bernard, lequel, voyant le danger, entra en une eglise prochaine affin de prier Dieu pour luy ; et Geoffroy ce pendant, accablé de la tristesse, reposant sa teste sur une pierre, s'endormit. Mais apres un peu de tems, tous deux se leverent, l'un

a. des biens.

de l'orayson avec la grace impetree[a], et l'autre du sommeil, avec un visage si riant et serein que son cher ami s'esmerveillant d'un si grand et soudain changement, ne se peut contenir de luy reprocher amiablement ce que peu auparavant il luy avoit respondu ; alhors Geoffroy luy repliqua : « Si auparavant je te dis que jamais je ne serois joyeux, maintenant je t'asseure que je ne seray jamais triste. »

Tel fut le succes de la tentation de ce devot personnage, mais remarqués en ce recit, chere Philothee : 1. Que Dieu donne ordinairement quelque avant-goust des delices celestes a ceux qui entrent a son service, pour les retirer des voluptés terrestres et les encourager a la poursuite du divin amour, comme une mere qui pour amorcer et attirer son petit enfant a la mammelle met du miel sur le bout de son tetin. 2. Que c'est neanmoins aussi ce bon Dieu qui quelquefois, selon sa sage disposition, nous oste le laict et le miel des consolations, affin que, nous sevrant ainsy, nous apprenions a manger le pain sec et plus solide d'une devotion vigoureuse, exercee a l'espreuve des desgoustz et tentations. 3. Que quelquefois des bien grans orages s'eslevent parmi les secheresses et sterilités, et lhors il faut constamment combattre les tentations, car elles ne sont pas de Dieu ; mais il faut souffrir patiemment les secheresses, puisque Dieu les a ordonnees pour nostre exercice. 4. Que nous ne devons jamais perdre courage entre les ennuis interieurs ni dire comme le bon Geoffroy, « Jamais je ne seray joyeux », car emmi la nuit nous devons attendre la lumiere ; et reciproquement, au plus beau tems spirituel que nous puissions avoir, il ne faut pas dire, je ne seray jamais ennuyé : non, car, comme dit le Sage[2], *es jours heureux, il se faut resouvenr du malheur.* Il faut esperer entre les travaux et craindre entre les prospe-

a. obtenue.

rités, et tant en l'une des occasions qu'en l'autre il se faut tous-jours humilier. 5. Que c'est un souverain remede de descouvrir son mal a quelque ami spirituel qui nous puisse soulager.

En fin, pour conclusion de cet advertissement qui est si necessaire, je remarque que, comme en toutes choses, de mesme en celles cy, nostre bon Dieu et nostre ennemi ont aussi des contraires pretentions : car Dieu nous veut conduire par icelles a une grande pureté de cœur, a un entier renoncement de nostre propre interest en ce qui est de son service, et un parfait despouillement de nous mesmes ; mais le malin tasche d'employer ces travaux pour nous faire perdre courage, pour nous faire retourner du costé des playsirs sensuelz, et en fin nous rendre ennuyeux a nous mesmes et aux autres, affin de decrier et diffamer la sainte devotion. Mais si vous observés les enseignemens que je vous ay donnés, vous accroistres grandement vostre perfection en l'exercice que vous feres entre ces afflictions interieures, desquelles je ne veux pas finir le propos que je ne vous die encor ce mot.

Quelquefois les desgoustz, les sterilités et secheresses proviennent de l'indisposition du cors, comme quand par l'exces des veilles, des travaux et des jeusnes on se treuve accablé de lassitudes, d'assoupissemens, de pesanteurs et d'autres telles infirmités, lesquelles bien qu'elles dependent du cors ne laissent pas d'incommoder l'esprit, pour l'estroitte liaison qui est entre eux. Or, en telles occasions, il faut tous-jours se resouvenir de faire plusieurs actes de vertu avec la pointe de nostre esprit et volonté superieure ; car encor que toute nostre ame semble dormir et estre accablee d'assoupissement et lassitude, si est-ce que les actions de nostre esprit ne laissent pas d'estre fort aggreables a Dieu, et pouvons dire en ce tems la, comme l'Espouse sacree[3] : *Je dors, mais mon cœur veille ;*

et comme j'ay dit ci dessus, s'il y a moins de goust a travailler de la sorte, il y a pourtant plus de merite et de vertu. Mais le remede en cette occurrence, c'est de revigorer le cors par quelque sorte de legitime allegement et recreation ; ainsy saint François ordonnoit a ses religieux[4] qu'ilz fussent tellement moderés en leurs travaux, qu'ilz n'accablassent pas la ferveur de l'esprit.

Et a propos de ce glorieux Pere, il fut une fois attaqué et agité d'une si profonde melancholie d'esprit qu'il ne pouvoit s'empescher de le tesmoigner en ses deportemens ; car s'il vouloit converser avec ses religieux il ne pouvoit ; s'il s'en separoit, il estoit pis ; l'abstinence et maceration de la chair l'accabloyent, et l'orayson ne l'allegeoit nullement. Il fut deux ans en cette sorte, tellement qu'il sembloit estre du tout abandonné de Dieu; mays en fin, apres avoir humblement souffert cette rude tempeste, le Sauveur luy redonna en un moment une heureuse tranquillité[5]. C'est pour dire que les plus grans serviteurs de Dieu sont sujetz a ces secousses, et que les moindres ne doivent s'estonner s'il leur en arrive quelques unes.

Cinquiesme Partie
de
l'Introduction

CONTENANT DES EXERCICES ET ADVIS
POUR RENOUVELLER L'AME
ET LA CONFIRMER EN LA DEVOTION.

CHAPITRE PREMIER.

QU'IL FAUT CHAQUE ANNEE RENOUVELLER
LES BONS PROPOS PAR LES EXERCICES SUIVANS.

Le premier point de ces exercices consiste a bien reconnoistre leur importance. Nostre nature humaine deschoit aysement de ses bonnes affections, a cause de la fragilité et mauvaise inclination de nostre chair, qui appesantit l'ame et la tire tous-jours contrebas si elle ne s'esleve souvent en haut a vive force de resolution, ainsy que les oyseaux retombent soudain en terre s'ilz ne multiplient les eslancemens et traitz d'aisles pour se maintenir au vol. Pour cela, chere Philothee, vous aves besoin de reiterer et repeter fort souvent les bons propos que vous aves fait de servir Dieu, de peur que, ne le faysant pas, vous ne retombiés en vostre premier estat,

ou plustost en *un estat* beaucoup *pire*[1] ; car les cheutes spirituelles ont cela de propre, qu'elles nous precipitent tous-jours plus bas que n'estoit l'estat duquel nous estions montés en haut a la devotion.

Il n'y a point d'horloge, pour bon qu'il soit, qu'il ne faille remonter ou bander deux fois le jour, au matin et au soir, et puys, outre cela, il faut qu'au moins une fois l'annee l'on le demonte de toutes pieces, pour oster les rouïlleures qu'il aura contractees, redresser les pieces forcees et reparer celles qui sont usees. Ainsy celuy qui a un vray soin de son cher cœur doit le remonter en Dieu au soir et au matin, par les exercices marqués cy dessus ; et outre cela, il doit plusieurs fois considerer son estat, le redresser et accommoder ; et en fin, au moins une fois l'annee, il le doit demonter, et regarder par le menu toutes les pieces, c'est a dire toutes les affections et passions d'iceluy, affin de reparer tous les defautz qui y peuvent estre. Et comme l'horloger oint avec quelque huyle delicate les roues, les ressortz et tous les mouvans de son horloge, affin que les mouvemens se facent plus doucement et qu'il soit moins sujet a la rouïlleure, ainsy la personne devote, apres la prattique de ce demontement de son cœur, pour le bien renouveller, le doit oindre par les Sacremens de Confession et de l'Eucharistie. Cet exercice reparera vos forces abattues par le tems, eschauffera vostre cœur, fera reverdir vos bons propos et refleurir les vertus de vostre esprit. Les anciens Chrestiens le prattiquoient soigneusement au jour anniversaire du Baptesme de Nostre Seigneur, auquel, comme dit saint Gregoire Evesque de Nazianze[2], ilz renouvelloient la profession et les protestations qui se font en ce Sacrement : faisons-en de mesme, ma chere Philothee, nous y disposans tres volontier, et nous y employans fort serieusement.

Ayant donques choisi le tems convenable, selon l'advis de vostre pere spirituel, et vous estant un peu plus retiree en la solitude, et spirituelle et reelle, que l'ordinaire, vous ferés une ou deux ou trois meditations sur les pointz suivans, selon la methode que je vous ay donnee en la seconde Partie.

CHAPITRE II.

CONSIDERATION SUR LE BENEFICE QUE DIEU NOUS FAIT NOUS APPELLANT A SON SERVICE, SELON LA PROTESTATION MISE CI DESSUS.

1. Consideres les pointz de vostre protestation[1]. Le premier, c'est d'avoir quitté, rejetté, detesté, renoncé pour jamais tout peché mortel ; le second, c'est d'avoir dedié et consacré vostre ame, vostre cœur, vostre cors, avec tout ce qui en depend, a l'amour et service de Dieu ; le troisiesme, c'est que s'il vous arrivoit de tomber en quelque mauvaise action, vous vous en releveries soudainement, moyennant la grace de Dieu. Mais ne sont-ce pas la des belles, justes et dignes et genereuses resolutions ? Pensés bien en vostre ame combien cette protestation est sainte, raysonnable et desirable.

2. Consideres a qui vous aves fait cette protestation, car c'est a Dieu. Si les paroles raysonnables donnees aux hommes nous obligent estroittement, combien plus celles que nous avons donnees a Dieu : Ha, Seigneur disoit David[2], *c'est a vous a qui mon cœur l'a dit ; mon cœur a projetté* cette *bonne parole ; non, jamais je ne l'oublieray.*

3. Consideres en presence de qui, car ç'a esté a la veuë de toute la cour celeste : helas, la Sainte Vierge, saint Joseph, vostre bon Ange, saint Louys, toute cette benite trouppe vous regardoit et souspiroit sur vos parolles des souspirs de joye et d'approbation, et voyoit des yeux d'un amour indicible vostre cœur prosterné aux pieds du Sauveur, qui se consacroit a son service. On fit une joye particuliere pour cela parmi la Hierusalem celeste, et maintenant on en fera la commemoration, si de bon cœur vous renouvellés vos resolutions.

4. Consideres par quelz moyens vous fistes vostre protestation. Helas, combien Dieu vous fut doux et gracieux en ce tems-là. Mais dites en verité, fustes-vous pas conviee par des doux attraitz du Saint Esprit? *les cordes* avec lesquelles Dieu tira vostre petite barque a ce port salutaire, furent-elles pas d'amour et *charité*[3]? Comme vous alla-il amorçant avec son sucre divin, par les Sacremens, par la lecture, par l'orayson? Helas, chere Philothee, vous dormies, et Dieu veilloit sur vous et pensoit sur vostre cœur *des pensees de paix*[4], il meditoit pour vous des meditations d'amour.

5. Consideres en quel tems Dieu vous tira a ces grandes resolutions, car ce fut en la fleur de vostre aage. Ha, quel bonheur d'apprendre tost ce que nous ne pouvons sçavoir que trop tard ! Saint Augustin ayant esté tiré a l'aage de trente ans s'escrioit[5] : « O ancienne Beauté, comme t'ay-je si tard conneuë? » helas, je te voyois et ne te considerois point. Et vous pourres bien dire : O douceur ancienne, pourquoy ne t'ay-je plus tost savouree! Helas, neanmoins, encores ne le merities-vous pas alhors ; et partant, reconnoissant quelle grace Dieu vous a fait de vous attirer en vostre jeunesse, dites avec David[6] : *O mon Dieu, vous m'aves esclairee et* touchee *des ma jeunesse, et jusques* a jamais *j'annonceray vostre* misericorde. Que si

ç'a esté en vostre viellesse, helas, Philothee, quelle grace qu'apres avoir ainsy abusé des annees precedentes, Dieu vous ait appellee avant la mort, et qu'il ait arresté la course de vostre misere au tems auquel, si elle eust continué, vous esties eternellement miserable.

6. Consideres les effectz de cette vocation[a] : vous treuveres, je pense, en vous de bons changemens, comparant ce que vous estes avec ce que vous esties. Ne prenes-vous point a bonheur de sçavoir parler a Dieu par l'orayson, d'avoir affection a le vouloir aymer, d'avoir accoisé et pacifié beaucoup de passions qui vous inquietoyent, d'avoir evité plusieurs pechés et embarrassemens de conscience, et en fin, d'avoir si souvent communié de plus que vous n'eussies pas fait, vous unissant a cette souveraine source de graces eternelles? Ha, que ces graces sont grandes ! il faut, ma Philothee, les peser au poids du sanctuaire[7]. C'est la main dextre de Dieu qui a fait tout cela. *La bonne main de Dieu,* dit David[8], *a fait vertu, sa dextre m'a relevé.* Ha, *je ne mourray pas mais je vivray, et raconteray* de cœur, de bouche et par œuvres les merveilles de sa bonté.

Apres toutes ces considerations, lesquelles, comme vous voyes, fournissent tout plein de bonnes affections, il faut simplement conclure par action de grace et une priere affectionnee d'en bien prouffiter, se retirant avec humilité et grande confiance en Dieu, reservant de faire l'effort des resolutions apres le deuxiesme point de cet exercice.

---

a. appel.

CHAPITRE III.

DE L'EXAMEN DE NOSTRE AME SUR SON AVANCEMENT EN LA VIE DEVOTE.

Ce second point de l'exercice est un peu long ; et pour le prattiquer je vous diray qu'il n'est pas requis que vous le facies tout d'une traitte, mays a plusieurs fois, comme prenant ce qui regarde vostre deportement envers Dieu pour un coup[a], ce qui vous regarde vous mesme pour l'autre, ce qui concerne le prochain pour l'autre, et la consideration des passions pour le quatriesme. Il n'est pas requis ni expedient que vous facies a genoux, sinon le commencement et la fin qui comprend les affections. Les autres pointz de l'examen vous les pouves faire utilement en vous promenant, et encor plus utilement au lict, si par adventure vous y pouves estre quelque tems sans assoupissement et bien esveillee ; mais pour ce faire il les faut avoir bien leus auparavant. Il est neanmoins requis de faire tout ce second point en trois jours et deux nuitz pour le plus, prenant de chaque jour et de chaque nuit quelque heure, je veux dire quelque tems, selon que vous pourres ; car si cet exercice ne se faisoit qu'en des tems fort distans les uns des autres, il perdroit sa force et donneroit des impressions trop lasches. Apres chaque point de l'examen, vous remarquerés en quoy vous vous treuves avoir manqué et en quoy vous aves du defaut, et quelz principaux detraquemens vous aves ressentis, affin de vous en declarer pour prendre conseil, resolution et confortement d'esprit.

---

a. pour la première fois.

Bien qu'es jours que vous feres cet exercice et les autres il ne soit pas requis de faire une absolue retraitte des conversations, si faut-il en faire un peu, sur tout devers le soir, affin que vous puissies gaigner le lict de meilleure heure et prendre le repos de cors et d'esprit, necessaire a la consideration. Et parmi le jour il faut faire des frequentes aspirations en Dieu, a Nostre Dame, aux Anges, a toute la Hierusalem celeste ; il faut encor que le tout se face d'un cœur amoureux de Dieu et de la perfection de vostre ame.

Pour donq bien commencer cet examen : 1. Mettes-vous en la presence de Dieu. 2. Invoques le Saint Esprit, luy demandant lumiere et clarté affin que vous vous puissies bien connoistre, avec saint Augustin qui s'escrioit devant Dieu en esprit d'humilité : O Seigneur, que je vous connoisse et que je me connoisse[1] ; et saint François qui interrogeoit Dieu disant : « Qui estes-vous et qui suis-je[2] ? » Protestes de ne vouloir remarquer vostre avancement pour vous en res-jouir en vous mesme, mais pour vous res-jouir en Dieu, ni pour vous en glorifier, mais pour glorifier Dieu et l'en remercier. 3. Protestes que si, comme vous penses, vous descouvres d'avoir peu prouffité, ou bien d'avoir reculé, vous ne voules nullement pour tout cela vous abattre ni refroidir par aucune sorte de descouragement ou relaschement de cœur, ains qu'au contraire vous voules vous encourager et animer davantage, vous humilier et remedier aux defautz, moyennant la grace de Dieu.

Cela fait, considerés doucement et tranquillement comme jusques a l'heure presente vous vous estes comportee envers Dieu, envers le prochain et a l'endroit de vous mesme.

CHAPITRE IV.

EXAMEN DE L'ESTAT DE NOSTRE AME ENVERS DIEU.

1. Quel est vostre cœur contre le peché mortel ? Avez-vous une resolution forte a ne le jamais commettre pour quelque chose qui puisse arriver ? et cette resolution a-elle duré des vostre protestation jusques a present ? En cette resolution consiste le fondement de la vie spirituelle.

2. Quel est vostre cœur a l'endroit des commandemens de Dieu ? Les treuves-vous bons, doux, aggreables ? Ha, ma fille, qui a le goust en bon estat et l'estomach sain, il ayme les bonnes viandes et rejette les mauvaises

3. Quel est vostre cœur a l'endroit des pechés venielz ? On ne sçauroit se garder d'en faire quelqu'un par cy par la ; mais y en a-il point auquel vous ayes une speciale inclination ? et, ce qui seroit le pis, y en a-il point auquel vous ayes affection et amour ?

4. Quel est vostre cœur a l'endroit des exercices spirituelz ? Les aymes-vous ? les estimes-vous ? vous faschent-ilz point ? en estes-vous point desgoustee ? auquel vous sentes-vous moins ou plus inclinee ? Ouïr la parolle de Dieu, la lire, en deviser, mediter, aspirer en Dieu, se confesser, prendre les advis spirituelz, s'apprester a la Communion, se communier, restreindre ses affections : qu'y a-il en cela qui repugne a vostre cœur ? Et si vous treuves quelque chose a quoy ce cœur aye moins d'inclination, examines d'ou vient ce desgoust, qu'est-ce qui en est la cause.

5. Quel est vostre cœur a l'endroit de Dieu mesme ? Vostre cœur se plaist-il a se resouvenir de Dieu ? en ressent-il point de douceur aggreable ? Ha, dit David[1], *je me suis resouvenu de Dieu et m'en suis delecté.* Sentes-vous en vostre cœur une certaine facilité a l'aymer et un goust particulier a savourer cet amour ? Vostre cœur se recree-il point a penser a l'immensité de Dieu, a sa bonté, a sa suavité ? Si le souvenir de Dieu vous arrive emmi les occupations du monde et les vanités, se fait-il point faire place, saisit-il point vostre cœur ? vous semble-il point que vostre cœur se tourne de son costé et en certaine façon va au devant ? Il y a certes des ames comme cela. Si le mari d'une femme revient de loin, tout aussi tost que cette femme s'apperçoit de son retour et qu'elle sent sa voix, quoy qu'elle soit embarrassee d'affaires et retenue par quelque violente consideration emmi la presse[a], si est-ce que son cœur n'est pas retenu, mais abandonne les autres pensees pour penser a ce mari venu. Il en prend de mesme des ames qui ayment bien Dieu ; quoy qu'elles soyent empressees[b], quand le souvenir de Dieu s'approche d'elles, elles perdent presque contenance a tout le reste, pour l'ayse qu'elles ont de voir ce cher souvenir revenu, et c'est un extremement bon signe.

6. Quel est vostre cœur a l'endroit de Jesus Christ Dieu et homme ? Vous plaises-vous autour de luy ? Les mouches a miel se plaisent autour de leur miel, et les guespes autour des puanteurs : ainsy les bonnes ames prennent leur contentement autour de Jesus Christ et ont une extreme tendreté d'amour en son endroit ; mais les mauvais se plaisent autour des vanités.

7. Quel est vostre cœur a l'endroit de Nostre Dame,

---

a. parmi les affaires pressantes.

b. occupées d'affaires pressantes.

des Saintz, de vostre bon Ange ? Les aymes-vous fort ? aves-vous une speciale confiance en leur bienveillance ? leurs images, leurs vies, leurs loüanges vous plaisent-elles ?

8. Quant a vostre langue, comme parles-vous de Dieu ? Vous plaises-vous d'en dire du bien selon vostre condition et suffisance[a] ? aymes-vous a chanter les cantiques ?

9. Quant aux œuvres, penses si vous aves a cœur la gloire exterieure de Dieu et de faire quelque chose a son honneur ; car ceux qui ayment Dieu ayment, avec Dieu, *l'ornement de* sa *mayson*[2].

10. Sçauries-vous remarquer d'avoir quitté quelque affection et renoncé a quelque chose pour Dieu ? car c'est un bon signe d'amour de se priver de quelque chose en faveur de celuy qu'on ayme. Qu'aves-vous donq cy devant quitté pour l'amour de Dieu ?

CHAPITRE V.

EXAMEN DE NOSTRE ESTAT ENVERS NOUS MESMES.

1. Comme vous aymes-vous vous mesme ? vous aymes-vous point trop pour ce monde ? Si cela est, vous desireres de demeurer tous-jours ici, et aures un extreme soin de vous establir en cette terre ; mais si vous vous aymes pour le Ciel, vous desireres, au moins acquiesceres aysement de sortir d'ici bas a l'heure qu'il plaira a Nostre Seigneur.

2. Tenes-vous bon ordre en l'amour de vous mesme ? car il n'y a que l'amour desordonné de nous mesmes

a. selon vos moyens.

qui nous ruine. Or, l'amour ordonné veut que nous aymions plus l'ame que le cors, que nous ayons plus de soin d'acquerir les vertus que toute autre chose, que nous tenions plus de conte de l'honneur celeste que de l'honneur bas et caduque. Le cœur bien ordonné dit plus souvent en soy mesme : que diront les Anges si je pense a telle chose ? que non pas : que diront les hommes ?

3. Quel amour aves-vous a vostre cœur ? vous faschés-vous point de le servir en ses maladies ? Helas, vous luy deves ce soin de le secourir et faire secourir quand ses passions le tourmentent, et laisser toutes choses pour cela.

4. Que vous estimes-vous devant Dieu ? rien sans doute. Or, il n'y a pas grande humilité en une mouche de ne s'estimer rien au prix d'une montaigne, ni en une goutte d'eau de se tenir pour rien en comparayson de la mer, ni a une bluette ou estincelle de feu de se tenir pour rien au prix du soleil ; mais l'humilité gist a ne point nous surestimer aux autres et a ne vouloir pas estre surestimé par les autres : a quoy en estes-vous pour ce regard ?

5. Quant a la langue, vous vantes-vous point ou d'un biais ou d'un autre ? vous flattes-vous point en parlant de vous ?

6. Quant aux œuvres[a], prenes-vous point de playsir contraire a vostre santé ? je veux dire, de playsir vain, inutile, trop de veillees sans sujet, et semblables.

---

a. quant aux actes.

CHAPITRE VI.

EXAMEN DE L'ESTAT DE NOSTRE AME ENVERS LE PROCHAIN.

Il faut bien aymer le mari et la femme d'un amour doux et tranquille, ferme et continuel, et que ce soit en premier lieu parce que Dieu l'ordonne et le veut. J'en dis de mesme des enfans et proches parens, et encor des amis, chacun selon son rang.

Mais, pour parler en general, quel est vostre cœur a l'endroit du prochain ? l'aymes-vous bien cordialement et pour l'amour de Dieu ? Pour bien discerner cela, il vous faut bien representer certaines gens ennuyeux et maussades, car c'est la ou on exerce l'amour de Dieu envers le prochain, et beaucoup plus envers ceux qui nous font du mal, ou par effect ou par paroles. Examines bien si vostre cœur est franc en leur endroit, et si vous aves grande contradiction a les aymer.

Estes-vous point prompte a parler du prochain en mauvaise part, sur tout de ceux qui ne vous ayment pas? faites-vous point de mal au prochain ou directement ou indirectement ? Pour peu que vous soyes raysonnable, vous vous en appercevres aysement.

CHAPITRE VII.

EXAMEN SUR LES AFFECTIONS DE NOSTRE AME.

J'ay estendu ainsy au long ces pointz, en l'examen desquelz gist la connoissance de l'avancement spirituel qu'on a fait ; car quant a l'examen des pechés, cela est

pour les confessions de ceux qui ne pensent point a s'avancer. Or il ne faut neanmoins pas se travailler sur un chacun de ces articles sinon tout doucement, considerant en quel estat nostre cœur a esté touchant iceux des nostre resolution, et quelles fautes notables nous y avons commises.

Mais pour abreger le tout, il faut reduire l'examen a la recherche de nos passions ; et s'il nous fasche de considerer si fort par le menu comme il a esté dit, nous pouvons ainsy nous examiner, quelz nous avons esté et comme nous nous sommes comportés :

En nostre amour envers Dieu, envers le prochain, envers nous mesmes.

En nostre haine envers le peché qui se treuve en nous, envers le peché qui se treuve es autres ; car nous devons desirer l'exterminement de l'un et de l'autre.

En nos desirs, touchant les biens, touchant les playsirs, touchant les honneurs.

En la crainte des dangers de pecher et des pertes des bien de ce monde : on craint trop l'un, et trop peu l'autre.

En l'esperance, trop mise peut estre au monde et en la creature, et trop peu mise en Dieu et es choses eternelles.

En la tristesse, si elle est trop excessive pour choses vaines.

En la joye, si elle est excessive et pour chose indignes.

Quelles affections en fin tiennent nostre cœur empesché ? quelles passions le possedent ? en quoy s'est-il principalement detraqué ? Car par les passions de l'ame, on reconnoist son estat en les tastant l'une apres l'autre : d'autant que, comme un joüeur de luth pinçant toutes les cordes, celles qu'il treuve dissonnantes il les accorde, ou les tirant ou les laschant, ainsy, apres avoir tasté l'amour, la haine, le desir, la crainte, l'esperance, la tristesse et la joye de nostre ame, si nous les treuvons

mal accordantes a l'air que nous voulons sonner, qui est la gloire de Dieu, nous pourrons les accorder, moyennant sa grace et le conseil de nostre pere spirituel.

CHAPITRE VIII.

AFFECTIONS QU'IL FAUT FAIRE APRES L'EXAMEN.

Apres avoir doucement consideré chaque point de l'examen, et veu a quoy vous en estes, vous viendrés aux affections en cette sorte.

Remercies Dieu de ce peu d'amendement[a] que vous aures treuvé en vostre vie des vostre resolution, et reconnoisses que ç'a esté sa misericorde seule qui l'a fait en vous et pour vous.

Humiliés-vous fort devant Dieu, reconnoissant que si vous n'aves pas beaucoup avancé, ç'a esté par vostre manquement, parce que vous n'aves pas fidellement, courageusement et constamment correspondu aux inspirations, clartés et mouvemens qu'il vous a donnés en l'orayson et ailleurs.

Promettes-luy de le loüer a jamais des graces exercees en vostre endroit, pour vous retirer de vos inclinations a ce petit amendement[b].

Demandes-luy pardon de l'infidelité et desloyauté avec laquelle vous aves correspondu.

Offres-luy vostre cœur affin qu'il s'en rende du tout maistre.

---

a. de ce petit amendement.

b. pour vous soustraire à vos inclinations (et vous amener) à ce petit amendement.

Supplies-le qu'il vous rende toute fidelle.

Invoques les Saintz, la Sainte Vierge, vostre Ange, vostre Patron, saint Joseph, et ainsy des autres.

CHAPITRE IX.

DES CONSIDERATIONS PROPRES POUR RENOUVELLER NOS BONS PROPOS.

Apres avoir fait l'examen, et avoir bien conferé avec quelque digne conducteur[a] sur les defautz et sur les remedes d'iceux, vous prendres les considerations suivantes, en faisant une chaque jour par maniere de meditation y employant le tems de vostre orayson, et ce tousjours avec la mesme methode, pour la preparation et les affections, de laquelle vous aves usé es meditations de la premiere Partie, vous mettant avant toutes choses en la presence de Dieu, implorant sa grâce pour vous bien establir en son saint amour et service.

CHAPITRE X.

CONSIDERATION PREMIERE : DE L'EXCELLENCE DE NOS AMES.

Consideres la noblesse et excellence de vostre ame, qui a un entendement lequel connoist non seulement tout ce monde visible, mais connoist encor qu'il y a des Anges

a. directeur de conscience.

et un Paradis ; connoist qu'il y a un Dieu tres souverain, tres bon et ineffable ; connoist qu'il y a une eternité, et de plus connoist ce qui est propre pour bien vivre en ce monde visible, pour s'associer aux Anges en Paradis et pour jouir de Dieu eternellement. Vostre ame a de plus une volonté toute noble, laquelle peut aymer Dieu et ne le peut haïr en soy mesme.

Voyes vostre cœur comme il est genereux, et que, comme rien ne peut arrester les abeilles de tout ce qui est corrompu, ains s'arrestent seulement sur les fleurs, ainsy vostre cœur ne peut estre en repos qu'en Dieu seul, et nulle creature ne le peut assouvir. Repensés hardiment aux plus chers et violens amusemens qui ont occupé autrefois vostre cœur, et jugés en verité s'ilz n'estoyent pas pleins d'inquietude moleste[a] et de pensees cuisantes et de soucis importuns, emmi lesquelz vostre pauvre cœur estoit miserable.

Helas, nostre cœur courant aux creatures, il y va avec des empressemens, pensant de pouvoir y accoiser ses desirs ; mais si tost qu'il les a rencontrees, il void que c'est a refaire et que rien ne le peut contenter, Dieu ne voulant que nostre cœur treuve aucun lieu sur lequel il puisse reposer, non plus que la colombe sortie de l'arche de Noé[1], affin qu'il retourne a son Dieu duquel il est sorti. Ha, quelle beauté de nature y a-il en nostre cœur ! et donques, pourquoy le retiendrons-nous contre son gré a servir aux creatures ?

O ma belle ame, deves-vous dire, vous pouves entendre et vouloir Dieu, pourquoy vous amuseres-vous a chose moindre ? vous pouves pretendre a l'eternité pourquoy vous amuseres-vous aux momens[b] ? Ce fut l'un des regretz

---

a. inquiétude fâcheuse.

b. aux mouvements passagers du temps, au temps qui passe.

de l'enfant prodigue[2], qu'ayant peu vivre delicieusement en la table de son pere, il mangeoit vilainement en celle des bestes. O mon ame, tu es capable de Dieu, malheur a toy si tu te contentes de moins que de Dieu ! Eslesves fort vostre ame sur cette consideration, remonstres-luy qu'elle est eternelle et digne de l'eternité ; enfles-luy le courage pour ce sujet.

CHAPITRE XI.

SECONDE CONSIDERATION : DE L'EXCELLENCE DES VERTUS.

Consideres que les vertus et la devotion peuvent seules rendre vostre ame contente en ce monde ; voyes combien elles sont belles. Mettes en comparayson les vertus, et les vices qui leur sont contraires : quelle suavité en la patience au prix de la vengeance ; de la douceur au prix de l'ire et du chagrin ; de l'humilité au prix de l'arrogance et ambition ; de la liberalité au prix de l'avarice ; de la charité au prix de l'envie ; de la sobrieté au prix des desordres ! Les vertus ont cela d'admirable, qu'elles delectent l'ame d'une douceur et suavité nompareille apres qu'on les a exercees, ou[a] les vices la laissent infiniment recreuë et mal menee. Or sus donq, pourquoy n'entreprendrons-nous pas d'acquerir ces suavités ?

Des vices, qui n'en a qu'un peu n'est pas content, et qui en a beaucoup est mescontent ; mais des vertus, qui n'en a qu'un peu, encor a-il des-ja du contentement, et

a. tandis que.

puis tous-jours plus en avançant. O vie devote, que vous estes belle, douce, aggreable et souëfve : vous adoucisses les tribulations, et rendes souëfves les consolations ; sans vous le bien est mal, et les playsirs pleins d'inquietude, troubles et defaillances. Ah, qui vous connoistroit pourroit bien dire avec la Samaritaine[1] : *Domine, da mihi hanc aquam* : *Seigneur, donnes-moy cette eau ;* aspiration fort frequente a la Mere Therese et a sainte Catherine de Gennes, quoy que pour differens sujetz.

CHAPITRE XII.

TROISIESME CONSIDERATION : SUR L'EXEMPLE DES SAINTS.

Consideres l'exemple des Saintz de toutes sortes : qu'est-ce qu'ilz n'ont pas fait pour aymer Dieu et estre ses devotz ? Voyes ces Martyrs invincibles en leurs resolutions, quelz tourmens n'ont-ilz pas souffert pour les maintenir ? Mais sur tout, ces belles et florissantes dames, plus blanches que les lys en pureté, plus vermeilles que la rose en charité ; les unes a douze, les autres a treize, quinze, vingt et vingt cinq ans, ont souffert mille sortes de martyres, plustost que de renoncer a leur resolution, non seulement en ce qui estoit de la profession de la foy, mais en ce qui estoit de la protestation[a] de la devotion : les unes mourans plustost que de quitter la virginité, les autres plustost que de cesser de servir les affligés, et consoler les tourmentés, et ensevelir les trespassés. O Dieu,

---

a. le fait d'attester publiquement.

quelle constance a monstré ce sexe fragile en semblables occurrences !

Regardes tant de saintz Confesseurs : avec quelle force ont-ilz mesprisé le monde, comme se sont-ilz rendus invincibles en leurs resolutions ; rien ne les en a peu faire desprendre, ilz les ont embrassees sans reserve et les ont maintenues sans exception. Mon Dieu, qu'est ce que dit saint Augustin de sa mere Monique[1] ? avec quelle fermeté a-elle poursuivi son entreprinse de servir Dieu en son mariage, en son vefvage ! Et saint Hierosme, de sa chere fille Paula[2] ? parmi combien de traverses parmi combien de varietés d'accidens ! Mais qu'est-ce que nous ne ferons pas sur des si excellens patrons ? Ilz estoyent ce que nous sommes, ilz le faisoyent pour le mesme Dieu, pour les mesmes vertus : pourquoy n'en ferons nous pas autant, en nostre condition et selon nostre vocation[a], pour nostre chere resolution et sainte protestation ?

CHAPITRE XIII.

QUATRIESME CONSIDERATION : DE L'AMOUR QUE JESUS CHRIST NOUS PORTE.

Consideres l'amour avec lequel Jesus Christ Nostre Seigneur a tant souffert en ce monde, et particulierement au jardin des Olives et sur le mont de Calvaire : cet amour vous regardoit, et par toutes ces peynes et travaux obtenoit de Dieu le Pere des bonnes resolutions et protestations pour vostre cœur, et par mesme moyen

a. selon notre situation.

obtenoit encor tout ce qui vous est necessaire pour maintenir, nourrir, fortifier et consommer ces resolutions. O resolution, que vous estes pretieuse estant fille d'une telle mere comme est la passion de mon Sauveur ! o combien mon ame vous doit cherir, puisque vous aves esté si chere a mon Jesus. Helas, o Sauveur de mon ame, vous mourustes pour m'acquerir mes resolutions, hé faites-moy la grace que je meure plustost que de les perdre.

Voyes-vous, ma Philothee, il est certain que le cœur de nostre cher Jesus voyait le vostre des l'arbre de la Croix et l'aymoit, et par cet amour luy obtenoit tous les bien que vous aurés jamais, et entre autres nos resolutions ; ouy, chere Philothee, nous pouvons tous dire comme Hieremie[1] : O Seigneur, avant que je fusse, vous me regardies et m'appellies par mon nom, d'autant que vrayement sa divine Bonté prepara en son amour et misericorde tous les moyens generaux et particuliers de nostre salut, et par consequent nos resolutions. Ouy sans doute ; comme une femme enceinte prepare le berceau, les linges et bandelettes, et mesme une nourrice pour l'enfant qu'elle espere faire, encor qu'il ne soit pas au monde, ainsy Nostre Seigneur ayant sa bonté grosse et enceinte de vous, pretendant de vous enfanter au salut et vous rendre sa fille, prepara sur l'arbre de la Croix tout ce qu'il falloit pour vous : vostre berceau spirituel, vos linges et bandelettes, vostre nourrice et tout ce qui estoit convenable pour vostre bonheur. Ce sont tous les moyens, tous les attraitz, toutes les graces avec lesquelles il conduit vostre ame et la veut tirer a sa perfection.

Ah, mon Dieu, que nous devrions profondement mettre ceci en nostre memoire : est-il possible que j'aye esté aymee et si doucement aymee de mon Sauveur, qu'il allast penser a moy en particulier, et en toutes ces petites occurrences par lesquelles il m'a tiree a luy? et

combien donq devons nous aymer, cherir et bien employer tout cela a nostre utilité. Ceci est bien doux : ce cœur amiable de mon Dieu pensoit en[a] Philothee, l'aymoit et luy procuroit mille moyens de salut, autant comme s'il n'eust point eu d'autre ame au monde en qui il eust pensé, ainsy que le soleil esclairant un endroit de la terre ne l'esclaire pas moins que s'il n'esclairoit point ailleurs et qu'il esclairast cela seul ; car tout de mesme Nostre Seigneur pensoit et soignoit[b] pour tous ses chers enfans, en sorte qu'il pensoit a un chacun de nous comme s'il n'eust point pensé a tout le reste. *Il m'a aymé,* dit saint Paul[2], *et s'est donné pour moy ;* comme s'il disoit : pour moy seul, tout autant comme s'il n'eust rien fait pour le reste. Ceci, Philothee, doit estre gravé en vostre ame, pour bien cherir et nourrir vostre resolution qui a esté si pretieuse au cœur du Sauveur.

CHAPITRE XIV.

CINQUIESME CONSIDERATION : DE L'AMOUR ETERNEL DE DIEU ENVERS NOUS.

Consideres l'amour eternel que Dieu vous a porté, car des-ja avant que Nostre Seigneur Jesus Christ entant qu'homme souffrit en Croix pour vous, sa divine Majesté vous projettoit en sa souveraine bonté et vous aymoit extremement. Mais quand commença-il a vous aymer ? Il commença quand il commença a estre Dieu. Et quand

a. pensait à Philothée.
b. se préoccupait de.

commença-il a estre Dieu ? Jamais, car il l'a tous-jours esté sans commencement et sans fin, et aussi il vous a tous-jours aymee des l'eternité, c'est pourquoy il vous preparoit les graces et faveurs qu'il vous a faittes. Il le dit par le Prophete[1] : *Je t'ay aymé* (il parle a vous aussi bien qu'a nul autre) *d'une charité perpetuelle ; et partant je t'ay attiré, ayant pitié de toy.* Il a donq pensé, entre autres choses, a vous faire faire vos resolutions de le servir.

O Dieu, quelles resolutions sont-ce cy, que Dieu a pensees, meditees, projettees des son eternité ! combien nous doivent-elles estre cheres et pretieuses, que devrions-nous souffrir plustost que d'en quitter un seul brin ! Non pas certes si tout le monde devoit perir, car aussi tout le monde ensemble ne vaut pas une ame, et une ame ne vaut rien sans nos resolutions.

CHAPITRE XV.

AFFECTIONS GENERALES SUR LES CONSIDERATIONS PRECEDENTES, ET CONCLUSION DE L'EXERCICE.

O cheres resolutions, vous estes le bel arbre de vie que mon Dieu a planté de sa main au milieu de mon cœur, que mon Sauveur veut arrouser de son sang pour le faire fructifier ; plustost mille mortz que de permettre qu'aucun vent vous arrache. Non, ni la vanité, ni les delices, ni les richesses, ni les tribulations ne m'arracheront jamais mon dessein. Helas, Seigneur, mais vous l'aves planté, et aves dans vostre sein paternel gardé eternellemeùt ce bel arbre pour mon jardin : helas, combien y a-il d'ames

qui n'ont point esté favorisees de cette façon ; et comme donques pourrois-je jamais asses m'humilier sous vostre misericorde ! O belles et saintes resolutions, si je vous conserve, vous me conserverés ; si vous vives en mon ame, mon ame vivra en vous. Vives donques a jamais, o resolutions, qui estes eternelles en la misericorde de mon Dieu ; soyes et vives eternellement en moy, que jamais je ne vous abandonne.

Apres ces affections il faut que vous particularisies[a] les moyens requis pour maintenir ces cheres resolutions, et que vous protesties de vous en vouloir fidellement servir : la frequence de l'orayson, des Sacremens, des bonnes œuvres, l'amendement de vos fautes reconneuës au second point, le retranchement des mauvaises occasions, la suite des advis qui vous seront donnés pour ce regard. Ce qu'estant fait, comme par une reprise d'haleyne et de force, protestés mille fois que vous continueres en vos resolutions, et comme si vous tenies vostre cœur, vostre ame et vostre volonté en vos mains, dedies-la, consacres-la, sacrifies-la et l'immoles a Dieu, protestant que vous ne la reprendres plus, mais la laisseres en la main de sa divine Majesté pour suivre en tout et par tout ses ordonnances. Pries Dieu qu'il vous renouvelle toute, qu'il benisse vostre renouvellement de protestation et qu'il le fortifie ; invoques la Vierge, vostre Ange, saint Louys et autres Saintz.

Alles en cette esmotion de cœur aux pieds de vostre pere spirituel, accuses-vous des fautes principales que vous aures remarqué d'avoir commises des vostre confession generale, et receves l'absolution en la mesme façon que vous fistes la premiere fois, prononces devant luy la protestation et la signes, et en fin alles unir vostre cœur

---

a. que vous preniez des moyens particuliers.

renouvellé a son Principe et Sauveur, au tressaint Sacrement de l'Eucharistie.

CHAPITRE XVI.

DES RESSENTIMENS[a] QU'IL FAUT GARDER APRES CET EXERCICE.

Ce jour que vous aures fait ce renouvellement et les autres suivans, vous deves fort souvent redire de cœur et de bouche ces ardentes paroles de saint Paul, de saint Augustin, de sainte Catherine de Gennes et autres : Non, je ne suis plus mienne, ou que je vive ou que je meure, je suis a mon Sauveur ; je n'ay plus de moy ni de mien ; mon moy, c'est Jesus, mon mien, c'est d'estre sienne ; o monde, vous estes tous-jours vous mesme, et moy j'ay tous-jours esté moy mesme, mais doresnavant je ne seray plus moy mesme. Non, nous ne serons plus nous mesmes, car nous aurons le cœur changé, et le monde qui nous a tant trompés sera trompé en nous, car ne s'appercevant pas de nostre changement que petit a petit, il pensera que nous soyons tous-jours des Esaü, et nous nous treuverons des Jacob.

Il faut que tous ces exercices reposent dans le cœur, et que, nous ostans de la consideration et meditation, nous allions tout bellement entre les affaires et conversations, de peur que la liqueur de nos resolutions ne s'espanche soudainement, car il faut qu'elle detrempe et penetre bien par toutes les parties de l'ame, le tout neanmoins sans effort ni d'esprit ni de cors.

---

a. impression, ce que l'on ressent.

CHAPITRE XVII.

RESPONSE A DEUX OBJECTIONS QUI PEUVENT ESTRE FAITTES SUR CETTE INTRODUCTION.

Le monde vous dira, ma Philothee, que ces exercices et ces advis sont en si grand nombre que qui voudra les observer il ne faudra pas qu'il vaque a autre chose. Helas, chere Philothee, quand nous ne ferions autre chose nous ferions bien asses, puysque nous ferions ce que nous devrions faire en ce monde. Mais ne voyes vous pas la ruse ? S'il falloit faire tous ces exercices tous les jours, a la verité ilz nous occuperoyent du tout, mais il n'est pas requis de les faire sinon en tems et lieu, chacun selon l'occurence. Combien y a-il de lois civiles aux Digestes et au Code, lesquelles doivent estre observees ; mais cela s'entend selon les occurrences, et non pas qu'il les faille toutes prattiquer tous les jours. Au demeurant, David, Roy plein d'affaires tres difficiles, prattiquoit bien plus d'exercices que je ne vous ay pas marqué. Saint Louys, Roy admirable et pour la guerre et pour la paix, et qui avec un soin nompareil administroit justice et manioit les affaires, oyoit tous les jours deux Messes, disoit Vespres et Complies avec son chapelain, faisoit sa meditation, visitoit les hospitaux, tous les vendredis se confessoit et prenoit la discipline, entendoit tres souvent les predications, faisoit fort souvent des conferences spirituelles, et avec tout cela ne perdoit pas une seule occasion du bien public exterieur qu'il ne fist et n'executast diligemment, et sa cour estoit plus belle et plus florissante qu'elle n'avoit jamais esté du tems de ses predecesseurs.

Faites donq hardiment ces exercices selon que je vous les ay marqués, et Dieu vous donnera asses de loysir et de force de faire tout le reste de vos affaires ; ouy, quand il devroit arrester le soleil comme il fist du tems de Josué[1]. Nous faisons tous-jours asses quand Dieu travaille avec nous.

Le monde dira que je suppose presque par tout que ma Philothee ait le don de l'orayson mentale, et que neanmoins chacun ne l'a pas, si que cette *Introduction* ne servira pas pour tous. Il est vray, sans doute, j'ay presupposé cela, et est vray encor que chacun n'a pas le don de l'orayson mentale ; mais il est vray aussi que presque chacun le peut avoir, voyre les plus grossiers, pourveu qu'ilz ayent des bons conducteurs et qu'ilz veuillent travailler pour l'acquerir, autant que la chose le merite. Et s'il s'en treuve qui n'ayent pas ce don en aucune sorte de degré (ce que je ne pense pas pouvoir arriver que fort rarement), le sage pere spirituel leur fera aysement suppleer le defaut par l'attention qu'il leur enseignera d'avoir, ou a lire ou a ouïr lire les mesmes considerations qui sont mises es meditations.

CHAPITRE XVIII.

TROIS DERNIERS ET PRINCIPAUX ADVIS POUR CETTE INTRODUCTION.

Refaites tous les premiers jours du mois la protestation qui est en la premiere Partie, apres la meditation, et a tous momens protestés de la vouloir observer, disant avec David[1] : Non, *jamais eternellement je n'oublieray*

vos justifications, o mon Dieu, *car en icelles vous m'aves vivifiee*. Et quand vous sentirés quelque detraquement en vostre ame, prenes vostre protestation en main, et prosternee en esprit d'humilité proferes-la de tout vostre cœur, et vous treuverés un grand allegement.

Faites profession ouverte de vouloir estre devote ; je ne dis pas d'estre devote, mais je dis de le vouloir estre, et n'ayes point de honte des actions communes et requises qui nous conduisent a l'amour de Dieu. Advoues hardiment que vous vous essayes de mediter, que vous aymeries mieux mourir que de pecher mortellement, que vous voules frequenter les Sacremens et suivre les conseilz de vostre directeur (bien que souvent il ne soit pas necessaire de le nommer, pour plusieurs raysons). Car cette franchise de confesser qu'on veut servir Dieu et qu'on s'est consacré a son amour d'une speciale affection est fort aggreable a sa divine Majesté, qui ne veut point que l'on ait honte de luy ni de sa Croix ; et puis, elle coupe chemin a beaucoup de semonces que le monde voudroit faire au contraire, et nous oblige de reputation a la poursuite. Les Philosophes se publioient pour philosophes, affin qu'on les laissast vivre philosophiquement, et nous devons nous faire connoistre pour desireux de la devotion, affin qu'on nous laisse vivre devotement. Que si quelqu'un vous dit que l'on peut vivre devotement sans la prattique de ces advis et exercices, ne le niés pas, mais respondés amiablement que vostre infirmité est si grande qu'elle requiert plus d'ayde et de secours qu'il n'en faut pas pour les autres.

En fin, tres chere Philothee, je vous conjure par tout ce qui est de sacré au Ciel et en la terre, par le Baptesme que vous avés receu, par les mammelles que Jesus Christ sucça, par le cœur charitable duquel il vous ayma et par les entrailles de la misericorde en laquelle vous esperés,

continues et perseveres en cette bienheureuse entreprise de la vie devote. Nos jours s'escoulent, la mort est a la porte : « La trompette, » dit saint Gregoire Nazianzene[2], « sonne la retraitte ; qu'un chacun se prepare, car le jugement est proche ». La mere de saint Simphorien voyant qu'on le conduisoit au martyre crioit apres luy « Mon filz, mon filz, souvienne-toy de la vie eternelle, regarde le Ciel et considere Celuy lequel y regne ; la fin prochaine terminera bien tost la briefve course de cette vie[3]. » Ma Philothee, vous diray-je de mesme, regardes le Ciel et ne le quittes pas pour la terre ; regardes l'enfer, ne vous y jettes pas pour les momens[a] ; regardes Jesus Christ, ne le renies pas pour le monde ; et quand la peyne de la vie devote vous semblera dure, chantés avec saint François[1] :

A cause des biens que j'attens,
Les travaux me sont passetems.

Vive Jesus, auquel, avec le Pere et le Saint Esprit, soit honneur et gloire, maintenant et tous-jours et es siecles des siecles. Ainsy soit-il.

FIN.

---

a. les moments du temps qui passe.

NOTES.

NOTES.

TROISIÈME PARTIE.

(Suite).

CHAPITRE VIII.

1. Matt. XI, 29. — 2. Chap. IV. — 3. *Tract. de Charit.* V. — 4. Mattioli, *In Dioscorid.*, VI, 40. — 5. *Gen.*, XLV, 24. — 6. I, 20. — 7. *De civit. Dei* XIV, 19. — 8. *Ep.* XXXVIII, 2. — 9. *Ephes.*, VI, 26. — 10. *Ep.* CCL, 3. — 11. *Ps.* XXX, 10. — 12. Matt. VIII, 24-26. — 13. IV, 11.

CHAPITRE IX.

1. *Ps.* XLII, 5.

CHAPITRE X.

1. Luc., X, 41. — 2. *Prov.*, XIX, 2.

CHAPITRE XI.

1. *Philipp.*, II, 8. — 2. *Tract. de mor. et officio Episc.*, IX.

CHAPITRE XII.

1. *Confess.*, VI, 12. — 2. *Ep. CXVII, ad matrem et filiam*, 6. — 3. *Ps.* IV, 5. — 4. Raym. de Capoue, *Vita S. Cath. S.*, II, 6. — 5. *Heb.*, XII, 14. — 6. In locum. — 7. *Homil. XV in Matt.*, 4. — 8. *Ps.* XIV, 1. — 9. *Ps.* XXIII, 4. — 10. *Apoc.*, XII, 15. — 11. *Matt.*, V, 8.

CHAPITRE XIII.

1. *Ephes.*, V, 3. — 2. V, 5 ; IV, 3 ; I, 10 ; VII, 4. — 3. *Inst.*, VI, 19. — 4. Cap. IV. — 5. Plin., *Hist. nat.*, XVII, 24. — 6. Ibid., VIII, 21. — 7. *Ps.* XI, 7. — 8. *Ps.* CXVIII, 127. — 9. Vincent. Bellov., *Specul. nat.*, VIII, chap. 106. — 10. Plin., *Hist. nat.*, XXIV, 19,

CHAPITRE XIV.

1. Matt., V, 3. — 2. Plin., *Hist. nat.*, X, 32. — 3. *Exod.*, III, 2. — 4. *III Reg.*, XXI, 2, 3. — 5. Matt., V, 3.

CHAPITRE XV.

1. Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 10. — 2. Osée, IX, 10. — 3. *II Cor.* XI, 29. — 4. *Joan*, XIII, 16. — 5. Matt., V, 3. — 6. Matt., XXV, 34-36. — 7. *Gen.*, XXVII.

CHAPITRE XVII.

1. *Osée*, IX, 10. — 2. Plin., *Hist. nat.*, XXI, 13.

CHAPITRE XVIII.

1. *Carm.*, liv. I, sect. II, § 29, v. 89-98. — 2. Plin., *Hist. nat.*, XXIV, 17. — 3. *Eccli.*, XII, 13. — 4. Matt., XII, 36.

CHAPITRE XIX.

1. *Ps.* CXXXII, 1. — 2. Ibid., 4. — 3. Joan., XIII, 23 ; XI, 5. — 4. *Orat.*, XLIII, 20. — 5. *Confess.*, VI, 1 et 2. — 6. *Rom.*, I, 31. — 7. II^{a} II^{ae}, Quaest. XXIII, art. III, ad 1. — 8. *In X lib. Ethic. Arist.*, l. IX, lect. XII.

CHAPITRE XX.

1. Plin., *Hist. nat.*, XXI, 13. — 2. *Carm.* I, II, § 29 ; v. 80, 81. — 3. *Ps.* LVII, 5.

CHAPITRE XXI.

1. *Cant.*, II, 15. — 2. *Hist. anim.* I, XI. — 3. Piln., *Hist. nat.*, XXVIII, 3. — 4. Cap. X. — 5. *Confess.*, IV, 7. — 6. Partie II, c. XII. — 7. *Ps.* CXV, 7.

CHAPITRE XXII.

1. Jerem. XV, 19. — 2. *Orat.*, XLIII, 77. — 3. Plin., *Hist. nat.*, X, 67. — 4. Le manuscrit donne ici l'ébauche d'une pensée qui ne se trouve pas dans les textes imprimés. En voici le passage principal :

Les Philosophes ont dit qu'elle (cette amitié) *pouvoit malaysement finir ; mais St Augin a dit qu'ell' estoit « eternelle », et St Hierosme escrit a Rufin que « l'amitié qui peut finir ne fut jamais vraye. » Cela s'entend de l'amitié parfaitte des Chrestiens, laquelle estant entee sur la charité prend la vraye nature de la charité, ains est un des plus excellens fleurons de la charité : or la charité ne decheoit jamais, ni donq par consequent l'amitié parfaitte des Chrestiens. Mais si l'un des amis devient vicieux? La charité ne laissera pas de l'aymer luy procurant la sainte pœnitence, mais s'il ne s'amende l'amour d'amitié ne le regardera plus.*

(Éd. d'Annecy, tome III, pages 215-216). — 5. *Eccli.*, VI, 17. — 6. Cap. IV, 4.

CHAPITRE XXIII.

1. Palladius, *De re rustica*, II, 15. — 2. Joel, II, 12. — 3. *Prov.* XXIII, 26. — 4. *Cant.*, VIII, 6. — 5. *Galat.*, II, 20. — 6. Ep. CVII, 10. — 7. *Vita S. Bernardi*, I, 8. — 8. Luc., X, 8.. — 9. Zach., III, 8 ; VI, 12. — 10. *Cant.*, VI, 9. — 11. *Num.*, XXII, 21-34. — 12. *II Reg.*, XII, 16. — 13. Joel, II, 13.

CHAPITRE XXIV,

1. Matt. XXII, 39. — 2. *De consid.*, I, 3. — 3. *Rom.*, XII, 15. — 4. *Philipp.*, IV, 4, 5. — 5. Partie II, c. XII. — 6. Partie II, C. XIII. — 7. *Confess.*, VI, 3. — 8. Marc., VI, 31.

CHAPITRE XXV.

Ce chapitre est l'un des trois oubliés « par mesgarde » dans la 2e édition. Voir T. I, p. 5 l'*Avis au lecteur*, de la 3e éd. — 2. *I Tim.*, II, 9, 10. — 3. Is., LII, 11. — 4. *Ep. I*, c. III, 3. — 5. *Infra*, c. XXVII. — 6. Joinville, *Hist. de St-Louis*, 1re partie.

CHAPITRE XXVI.

1. Matt., XII, 37. — 2. *Ps.* XXXVI, 30. — 3. S. Bonav., *Vita St Franc.*, X. — 4. IV, 11.

CHAPITRE XXVII.

1. Cap. III, 2. — 2. Matt., XII, 34. — 3. *Ephes.*, V, 3. — 4. *I Cor.*, XV, 33. — 5. Joinville, *Hist. de St-Louis*, 1re partie.

CHAPITRE XXVIII.

1. Luc, VI, 37. — 2. *I Cor.*, IV, 5. — 3. Ibid., XI, 31. — 4. Amos, VI, 13. — 5. Luc., XVIII, 11. — 6. Plin., *Hist. nat.*, XXIV, 17. — 7. Mattioli, *In Diosc.*, II, 176. — 8. *Gen.*, XXVI, 7-9. — 9. Matt. I, 19. — 10. Luc., XXIII, 34. — 11. Joan., III, 18. — 12. *Gen.*, XXIX, 11. — 13. *Gen.*, XXIV, 22. — 14. au chap. suivant.

CHAPITRE XXIX.

1. Is., VI, 6, 7. — 2. *In Cantic., sermo XXIV*, 3. — 3. *Ps.* CXXXIX' 3. — 4. *De Hist. anim.*, I, XI. — 5. Plin., *Hist. nat.*, XXV, 13. — 6. *Ps.* XIII, 3 ; CXXXIX, 3. — 7, Josue, X, 13. — 8. Luc., XXIII, 45. — 9. Luc., VII, 39. — 10. Luc. XVIII, 11, 14.

CHAPITRE XXX.

1. *Ps.* XXX, 6. — 2. *Sap.* I, 5. — 3. *Prov.*, X, 9, — 4. Cap. VI. — 5. II, 6. — 6. *Ps.* XXXVIII, 1 ; CXL, 3. — 7. Joinville, *Hist. de S. Louis*, 1re partie. — 8. Ibid.

CHAPITRE XXXI.

1. *Collat. Patrum*, XXIV, 21.

CHAPITRE XXXII.

1. Chapitre inséré dans la 1re édition, omis dans les deux suivantes. — 2. Joinville, *Hist. de St-L.*, 2e partie. — 3. *Tob.*, III, 16, 17.

CHAPITRE XXXIII.

1. *Hist. nat.*, XXII, 22.

CHAPITRE XXXIV.

1. Plin., *Hist. nat.*, II, 34.

CHAPITRE XXXV.

1. IV, 9. — 2. Matt., X, 42. — 3. Raym. de Capoue, *Vita S. Cath. Sen.*, I, 3. — 4. *Prov.*, XXXI, 19. — 5. Matt., XXV, 21. — 6. *Coloss.*, III, 17. — 7. *I Cor.*, X, 31.

CHAPITRE XXXVI.

1. Chapitre omis, ainsi que le suivant, dans la 2e édit., tous deux rétablis dans la 3e. Dans la 1re et dans le manuscrit, le chapitre *Des Desirs* précède celui-ci. — 2. Cap: II, 15. — 3. Plin., *Hist. nat.*, XI, 37. — 4. *Ps.* XI, 2. — 5. *Deut.*, XXV, 13 ; *Prov.*, XX, 10, 23. — 6. Eutrop., *Hist. Rom.*, VIII, 5.

CHAPITRE XXXVIII.

1. *Ephes.* V, 32. — 2. *Hebr.*, XIII, 4. — 3. *Gen.*, XXX, 38, 39. — 4. Le manuscrit donne pour tout ce chapitre, outre la leçon correspondante au texte imprimé, une longue variante dont nous extrayons ce passage sur le même sujet : l'amour mutuel des époux.

O mariés, ce n'est rien de dire : aymes vous l'un l'autre de l'amour mutuel, car des tourterelles et des elephans ont bien cet amour-la ; ni de dire, aymes vous d'un amour humain, car les payens ons bien fait cela ; mais l'Apostre vous dit le grand mot : O maris, aymes vos femmes comme Jesuschrist ayme son Eglise, *et vous laisse dire l'autre :* O femmes, aymes et respectes vos maris comme l'Eglise ayme son Sauveur. *Mais cet amour auquel je vous exhorte est un amour divin et sacré, c'est pourquoy il doit estre exercé saintement, et mesme en vostre lict nuptial, lequel, comme dit Saint Paul, doit estre une couche* immaculee, *c'est a dire exempte d'impudicités et autres souilleures prophanes.*

Et plus loin :

Dieu a principalement establi le Mariage pour la production et honneste nourriture des enfans, et c'est sa premiere fin. La seconde est accidentaire, a rayson du peché, c'est affin de donner en iceluy un legitime moyen d'accoyser la rebellion de la chair. Or, la fin principale des choses donne la loy et la règle a tout ce qui en depend, car l'accessoire, comme dit la règle, doit suivre la nature de son principal ; c'est pourquoy toutes les actions du Mariage qui ne sont pas conformes a celle qui est ordonnee pour la production des enfans sont vicieuses et damnables.

5. *Ephes.*, V, 25. — 6. *Esther*, VIII, 8. ; *Dan.*, VI, 17, XIV, 10. — 7. *Gen.*, II, 23. — 8. *Ep. I*, III, 7. — 9. *Orat*, XXXVII, 7. — 10. *I Thess.*, IV, 4. — 11. *Hist. nat.*, IX, 35. — 12. *Gen.*, XXIV, 22. — 13. *Gen.*, XXVI, 8, 9. — 14. *Confess.*, I, XI. — 15. Joinville, *Hist. de S. L.*, IIe Partie. — 16. *Exod.*, I, 21. — 17. *Prov.*, XVII, 6. — 18. *Tit.*, II, 5. — 19. Cap. XXX. — 20. XXV, 21. — 21. *I Cor.*, VII, 14. — 22. *Orat.*, XL, 1.

CHAPITRE XXXIX.

1. *Heb.*, XIII, 4. — 2. *I Cor.*, VII, 3. — 3. Ibid., 5. — 4. V, 3. — 5. *Philip.*, III, 19. — 6. Plin., *Hist. nat.*, VIII, 5. — 7. *Ep. I*, VII, 29. — 8. Ho *Homil. in Evang.*, II, 16. — 9. Ibid. — 10. *De octoginta ribus Quaest.*, XXX.

CHAPITRE XL.

1. *I Tim.*, V, 3. — 2. *De bono Viduit.*, XIX. — 3. *Homil. XVII in Lucam.* — 4. *Rom.*, IV, 2. — 5. *I Tim.*, V, 6. — 6. II, 12. — 7. *Ruth*, I, 1920. — 8. *I Tim.*, V, 4. — 9. Ibid, 8. — 10. *Cant.*, I, 3. — 11. *I Cor.*, VII, 40.

CHAPITRE XLI.

1. *Cant.*, II, 16.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

1. Joann., XV, 19. — 2. Matt., XI, 18, 19. — 3. *I Cor.*, XIII, 4, 5. — 4. Joann., V, 19. — 5. *Exod.*, I, 15, 16. — 6. *Galat.*, VI, 14.

CHAPITRE II.

1. *Ps.* LXXXIII, 11. — 2. *Ps.* LIV, 7.

CHAPITRE III.

1. *II Cor.*, XII, 7, 9. — 2. Arnaldus, *Vita B. Angelae de Fulginio*, XIX. — 3. *Galat.*, V, 17. — 4. *Rom.*, VII, 23.

CHAPITRE IV.

1. *Vita S. Pauli Erem.*, 3. — 2. Raym. de Capoue, *Vita S. Cath. Sen.*, I, XI.

CHAPITRE VII.

1. Matt., XXVI, 41. — 2. Matt.. IV, 10.

CHAPITRE XI.

1. *Ps.* CXVIII, 109. — 2. Joinville. *Vie de S. L.*, dernier chap.

CHAPITRE XII.

1. *II Cor*, VII, 10. — 2. *Eccli.*, XXX, 25. — 3. V, 13. — 4. *I Reg.*, XVI. — 5. *Cant.*, II, 16. — 6. Ibid., I, 22. — 7. *Ps.* CXVIII, 82. — 8. *Rom.*, VIII, 35. — 9. *Ps.* CIII, 16.

CHAPITRE XIII.

1. *Lectio IV Comment S. Thomae in Aristot. Physica*, VIII, 2. — 2. *Rom.*, XIV, 8. — 3. *Rom.*, VIII, 35-39. — 4. *I Reg.*, XXIV. — 5. *Ps.* CXVIII, 103. — 6. *Cant.*, I, 1. — 7. Plin., *Hist. nat.*, XXV, 8. — 8. Ibid., XII, 19. — 9. Matt., VII, 16. — 10. Ibid., 17. — 11. *Thren.*, III, 25. — 12. Matt., XVII, 4. — 13. *Prov.*, XXV, 16.

CHAPITRE XIV.

1. *Ps.* LXII, 3. — 2. *Ps.* LXI, 3. — 3. *Ps.* CXVIII, 71, 67. — 4. *Exod.*, XVI, 21. — 5. V, 2-6. — 6. Luc., I, 53. — 7. Matt., XXV, 29. — 8. *Ps.* L, 14. — 9. Matt. XXVI, 39. — 10. *Cant.*, IV, 16. — 11. *IV Reg.*, V, 14. — 12. *Gen.*, XXII, 15-18. — 13. *Job.*, I, 21. — 14. Arnald., *Vita B. Angelae*, LXII.

CHAPITRE XV.

1. *Vita I^a S. Bernardi*, IV, 3. — 2. *Eccli.*, XI, 27. — 3. *Cant.*, V, 2. — 4. *Regula S. Franc.*, V. — 5. Barthol. de Pisis, *de Conform. vitae B. Franc. ad vitam D. J. C.*, I, 7.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

1. Luc., XI, 26. — 2. *Orat.*, XXXIX, XL.

CHAPITRE II.

1. 1^re Partie, c. xx. — 2. *Pss.* XXVI, 8 ; XLIV, 1 ; CXVIII, 6. — 3. Osée, XI, 4. — 4. Jerem. XXIX, 11. — 5. *Confess.*, X, 27. — 6. *Ps.* LXX, 17, — 7. Le poids dont l'étalon était conservé, chez les Juifs, dans le sanctuaire ; donc le poids le plus exact. — 8. *Ps.* CXVII, 16, 17.

CHAPITRE III.

1. *Soliloq. I.* — 2. *Speculum vitae S. Franc.*

CHAPITRE IV.

1. *Ps.* LXXVI, 3. — 2. *Ps.* XXV, 3.

CHAPITRE X.

1. *Gen.*, VIII, 9. — 2. Luc., XV, 16, 17.

CHAPITRE XI.

1. Joan., IV, 15.

CHAPITRE XII.

1. *Confess.*, IX, 9. — 2. *Ep. CVIII ad Eustach.*

CHAPITRE XIII.

1. I, 5. — 2. *Galat.*, II, 20.

CHAPITRE XIV.

1. Jerem., XXXI, 3.

CHAPITRE XVII.

1. Josué, X, 12-14.

CHAPITRE XVIII.

1. *Ps.* CXVIII, 93. — 2. Nicetas David. *Tretrasticha S. Gregor. Naz.*, 229. (Patrologia graeca, Tom. XXXVIII, p. 839.) — 33. Apud Baronium, anno 273. — 4. *Fioretti,* Consid. prima sulle Stimmatte.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME II.

PAGES

TROISIESME PARTIE DE L'INTRODUCTION, *contenant plusieurs advis touchant l'excercice des vertus. (Suite).*

VIII. — De la douceur envers le prochain et remede contre l'ire..... 7
IX. — De la douceur envers nous mesmes.... 12
X. — Qu'il faut traitter des affaires avec soin et sans empressement ni souci..... 15
XI. — De l'obeissance..... 18
XII. — De la necessité de la chasteté..... 21
XIII. — Advis pour conserver la chasteté 26
XIV. — De la pauvreté d'esprit observee entre les richesses..... 29
XV. — Comme il faut prattiquer la pauvreté reelle demeurant neanmoins reellement riche..... 32
XVI. — Pour prattiquer la richesse d'esprit emmi la pauvreté reelle 37
XVII. — De l'amitié, et premierement de la mauvaise et frivole..... 39
XVIII. — Des amourettes..... 42
XIX. — Des vrayes amitiés..... 46
XX. — De la difference des vrayes et des vaines amitiés..... 50

PAGES

XXI. — Advis et remedes contre les mauvaises amitiés 52
XXII. — Quelques autres advis sur le sujet des amitiés..... 56
XXIII. — Des exercices de la mortification exterieure 59
XXIV. — Des conversations et de la solitude.. 65
XXV. — De la bien-seance des habitz..... 68
XXVI. — Du parler, et premierement comme il faut parler de Dieu 71
XXVII. — De l'honnesteté des paroles et du respect que l'on doit aux personnes. 72
XXVIII. — Des jugemens temeraires 75
XXIX. — De la mesdisance 81
XXX. — Quelques autres advis touchant le parler 87
XXXI. — Des passetems et recreations, et premierement des loysibles et louables 89
XXXII. — Des jeux defendus 91
XXXIII. — Des balz et passetems loysibles mais dangereux..... 92
XXXIV. — Quand on peut jouer ou danser.... 95
XXXV. — Qu'il faut estre fidele es grandes et petites occasions 96
XXXVI. — Qu'il faut avoir l'esprit juste et raysonnable 99
XXXVII. — Des desirs 102
XXXVIII. — Advis pour les gens mariés 105
XXXIX. — De l'honnesteté du lict nuptial..... 113
XL. — Advis pour les vefves 118
XLI. — Un mot aux vierges 124

PAGES

QUATRIESME PARTIE DE L'INTRODUCTION, *contenant les advis necessaires contre les tentations plus ordinaires.*

I. — Qu'il ne faut point s'amuser aux paroles des enfans du monde 125
II. — Qu'il faut avoir bon courage 128
III. — De la nature des tentations, et de la difference qu'il y a entre sentir la tentation et consentir a icelle 130
IV. — Deux beaux exemples sur ce sujet..... 133
V. — Encouragement a l'ame qui est es tentations..... 135
VI. — Comme la tentation et delectation peuvent estre peché 137
VII. — Remedes aux grandes tentations..... 140
VIII. — Qu'il faut resister aux menues tentations. 142
IX. — Comme il faut remedier aux menues tentations 143
X. — Comme il faut fortifier son cœur contre les tentations 145
XI. — De l'inquietude..... 146
XII. — De la tristesse..... 150
XIII. — Des consolations spirituelles et sensibles, et comme il se faut comporter en icelles. 153
XIV. — Des secheresses et sterilités spirituelles .. 161
XV. — Confirmation et esclaircissement de ce qui a esté dit par un exemple notable.. 167

PAGES

CINQUIESME PARTIE DE L'INTRODUCTION, *contenant des exercices et advis pour renouveller l'ame et la confirmer en la devotion.*

I. — Qu'il faut chaque annee renouveller les bons propos par les exercices suivans.. 173
II. — Consideration sur le benefice que Dieu nous fait, nous appellant a son service selon la protestation mise ci dessus... 175
III. — De l'examen de nostre ame sur son avancement en la vie devote..... 178
IV. — Examen de l'estat de nostre ame envers Dieu..... 180
V. — Examen de nostre estat envers nous mesmes..... 182
VI. — Examen de l'estat de nostre ame envers le prochain..... 184
VII. — Examen sur les affections de nostre ame..... 184
VIII. — Affections qu'il faut faire apres l'examen..... 186
IX. — Des considerations propres pour renouveller nos bons propos..... 187
X. — Consideration premiere : de l'excellence de nos ames..... 187
XI. — Seconde consideration : de l'excellence des vertus..... 189
XII. — Troisiesme consideration : sur l'exemple des Saintz..... 190
XIII. — Quatriesme consideration : de l'amour que Jesus Christ nous porte..... 191
XIV. — Cinquiesme consideration : de l'amour eternel de Dieu envers nous..... 193

PAGES

XV. — Affections generales sur les considerations precedentes, et conclusion de l'exercice 194
XVI. — Des ressentimens qu'il faut garder apres cet exercice 196
XVII. — Response a deux objections qui peuvent estre faittes sur cette *Introduction* .. 197
XVIII. — Trois derniers et principaux advis pour cette *Introduction*..... 198

Achevé d'imprimer sur vélin des Papeteries de La Haye-Descartes, par l'Imprimerie Maulde et Renou, a Paris, le premier juin mil neuf cent trente.

BINDING DEPT. SEP 1 1956

BX
2179
F8I5

François de Sales
Introduction à la vie dévote

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY